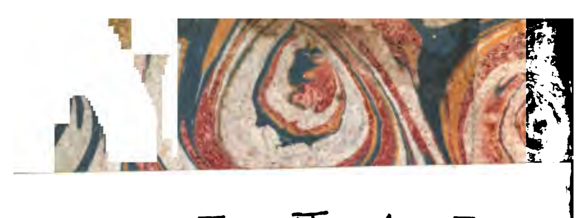





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA








TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





Shields removed
from boards

5/6 F740

Paul Alexandre Dufard

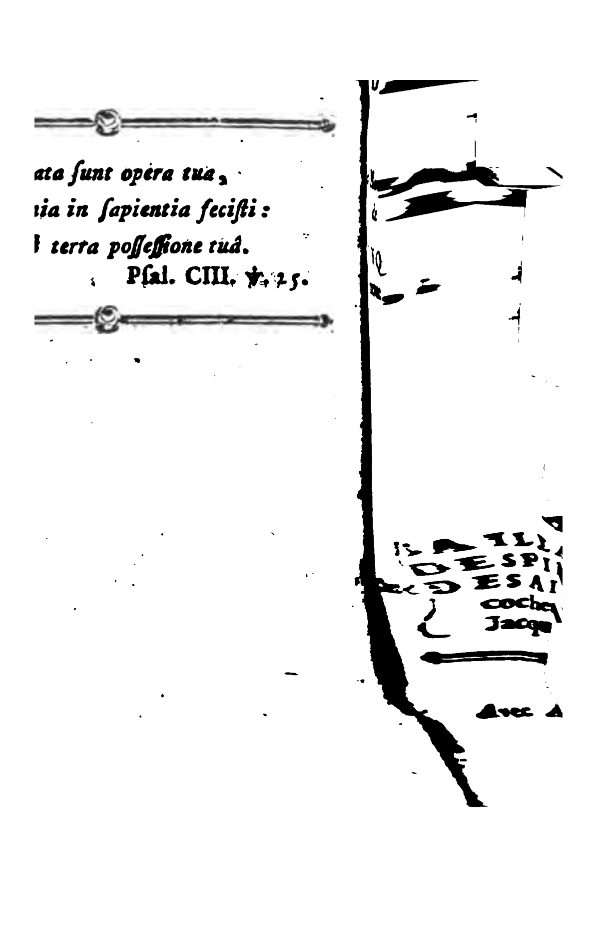
G
D.

LA GRANDEUR DE DIEU,

DANS LES MERVEILLES

DE LA NATURE,

POËME.



ata sunt opera tua,
ia in sapientia fecisti:
terra possessione tuâ.
Psal. CIII. ℣. 25.

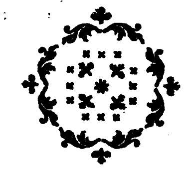
LA GRANDEUR DE DIEU,

DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE,

POËME.

Par Monsieur DULARD, de l'Académie de Belles-Lettres de Marseille.

CINQUIEME ÉDITION, revue, & considérablement augmentée.

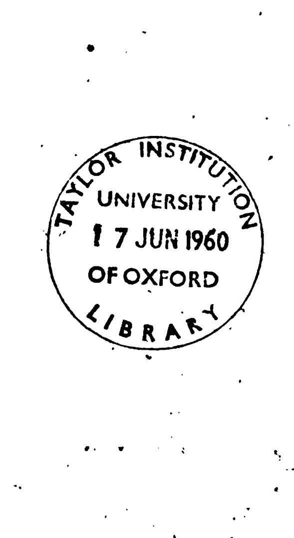


A PARIS,

Chez SAILLANT, rue Saint-Jean de Beauvais.
DESPILLY, rue Saint-Jacques, à la Croix d'or.
DESAINT, rue du Foin, la premiere porte cochere, à droite, en entrant par la rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
DES ÉDITEURS.

La nouvelle Edition que nous donnons de ce Poëme, auquel le Public a fait un accueil si favorable, & dont il a paru deux traductions, l'une en allemand, l'autre en anglois, a de grands avantages sur celles qui l'ont précédée. Elle est plus correcte quant à la partie typographique, plus châtiée quant au style, & sur-tout augmentée d'un tiers au moins.

Ces augmentations sont de deux sortes. Les unes renferment de grands

[redacted]

morceaux insérés dans le Poëme, tels que la description du Tremblement de terre arrivé à Lisbonne, le 1 Novembre 1755, celle du Polype d'eau douce, *ce Reptile dont la reproduction est un phénomène si étonnant, & plusieurs autres qu'il seroit trop long d'indiquer ici. Nous ne parlons point d'une infinité de changemens & de petites additions, qui ont à la fois le mérite de l'exactitude & de la nouveauté. Il y a dans ce genre des tirades de dix à douze vers ou refondus ou ajoutés.*

Les augmentations de la seconde espèce consistent en un grand nombre de notes travaillées avec soin, toutes

curieuses, & intéressantes. L'Auteur les a multipliées avec d'autant plus fondement, qu'il n'ignore pas sa doute que celles qui subsistent dans les Editions précédentes, doivent être regardées comme un des principaux ornemens de son Poëme. *C'est le jugement qu'en ont porté les Auteurs du Journal des Savans, & le Public l'a confirmé.*

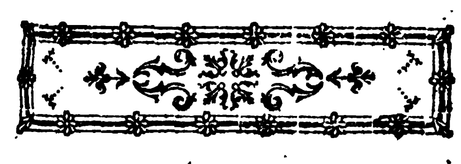
La Préface est augmentée de plus de la moitié. Elle a été fortifiée de nouveaux raisonnemens qui développent encore mieux, & mettent dans un plus grand jour la contexture, l'ordonnance, & la marche du Poëme.

Tels sont les avantages de

[redacted]

dition que nous publions aujourd'hui. Nous ne dirons rien de son mérite méchanique ; mais nous oserons assurer que nous n'avons rien négligé dans cette partie-là, quoique très-indépendante du succès que l'Auteur a lieu de se promettre du nouveau degré de perfection où il a porté son ouvrage.





PRÉFACE.

Le Spectacle qu'offre l'Univers, forme un tableau si merveilleux dans toutes ses parties, & ce tableau est si susceptible des grandes beautés de la Poësie, qu'il ne sauroit, ce semble, être tracé plus noblement que par la Poësie même. C'est sans contredit le champ le plus vaste & le plus riche où elle puisse s'exercer. Elle n'a point encore traité de sujet plus capable d'exciter un intérêt général, plus propre sur-tout à rapprocher l'Art des Vers, aujourd'hui presque tout profane, de la pureté de son institution primitive. En effet, si d'un côté l'analyse de la nature entière est pour la Poësie une source inépuisable de descriptions en tout genre, de tableaux variés, d'attitudes contrastées, d'images, ou fortes, ou gracieuses : d'un autre côté, les Merveilles que cette analyse expose, mettent le Poëte dans l'heureuse nécessité de célébrer la gran-

[redacted]

deur, la puissance & la sagesse de l'auteur de ces Merveilles sans nombre, toujours plus admirées, plus elles sont approfondies.

Un sujet qui réunit ces deux grands avantages, pouvoit-il ne pas faire naître l'idée de le traiter, pouvoit-il ne pas inspirer à des Génies mâles & vigoureux, le désir de tenter une entreprise, à la vérité difficile & laborieuse, mais toute neuve, intéressante par son objet, utile à la Religion & aux mœurs, capable enfin de couvrir de gloire en signalant le zele & les talens? C'est aussi l'heureux effet qu'on lui a vu produire. Le projet d'embellir du coloris poëtique le tableau de l'Univers a été conçu, exécuté avant moi, & le succès l'a couronné. Le Chevalier *Blackmore*, & M. le Cardinal de *Polignac* ont composé vers le commencement de ce siécle un (1) Poëme

(1) Celui du Chevalier Blackmore parut en 1710, sous ce titre : *La Création, Poëme Philosophique, démontrant la Providence, & l'existence de Dieu.* Il est divisé en sept Chants, comme le mien ; mais il est traité d'une maniere très-différente, & à peu-près dans le goût de l'*Anti-Lucréce* de M. le Cardinal de Polignac, c'est-à-dire, que le Poëte Anglois y propose & y réfute fort au long les objections des Epicuriens & des incrédules, & que les faits n'y

embrasse la Nature dans toutes ses par-
, comme celui de Lucréce, dont ils com-
ent & réfutent les principes dangereux,
iqu'ils lui doivent peut-être la premiere
de leur projet. Mais ces deux Poëmes
'on liroit avec plus de plaisir, si la Mé-
ysique n'y dominoit trop sur la Poësie)
écrits l'un en anglois, l'autre en latin.
re Parnasse, si abondant en tous les
es, avoit à se reprocher une stérilité
celui-ci : car il faut compter pour
la *Semaine* de du Bartas (1), ouvrage
me, écrit d'un style barbare, sans goût,

---

ent qu'à l'appui des raisonnemens. J'ai pris une
toute opposée. Persuadé que la Métaphysique
pas assez forte pour détruire les argumens des
ialistes, je les attaque avec de plus puissantes
. J'en démontre l'absurdité par des preuves de
tirées de l'ordre, de l'arrangement, & du rap-
qui regne dans tout ce qui forme le systême gé-
de l'Univers : méthode qui met mon Ouvrage
à la portée du commun des Lecteurs, & lui
e plus d'ame par les images variées que le sujet,
u côté de la Physique, fournit abondamment.

(1) Ce Poëme parut en 1578, & fut alors aussi
é qu'il est méprisé aujourd'hui ; mais il n'y
en France, dans ce siécle-là, ni Poësie, ni
ue, ni goût.

& ſans les moindres notions de Phyſique. Pourquoi les Muſes Françoiſes n'ont-elles pas moiſſonné dans ce champ vaſte & fertile, à l'exemple de l'Auteur du Poëme ſur la *Nature des Etres*, & des deux illuſtres Modernes que je viens de nommer ? Les difficultés de l'entrepriſe, celle ſur-tout de rendre en beaux Vers des raiſonnemens abſtraîts, des diſcuſſions philoſophiques : voilà peut-être ce qui a découragé. D'ailleurs notre génie poëtique, tenant en quelque ſorte du caractère François, ne ſe détermine pas aiſément à entrer dans une vaſte carrière. L'idée d'un travail long & continu l'effraie. Les obſtacles à ſurmonter le rebutent. Il y a plus. Pour traiter un ſujet de la nature de celui-ci, il faut être Phyſicien, & on ne ſera que Poëte. Si, par un accord aſſez rare, on réunit en ſoi & le Poëte, & le Phyſicien, qu'arrive-t-il ? Séduit par un faux préjugé, on croit qu'on ne pourra écarter ces ronces, dont on s'imagine bien gratuitement que les ſentiers de la Phyſique ſont hériſſés. On ignore, ou l'on ſe diſſimule qu'en des mains heureuſes, les matières les plus arides pren-

nent une forme aimable & riante, & qu'il faut seulement savoir les manier en Poësie, comme l'Auteur de la *Pluralité des Mondes*, & celui du *Spectacle de la Nature*, savent les traiter en Prose. Ce sont-là, si je ne me trompe, les principaux motifs qui peuvent avoir empêché bien de nos Poëtes de s'exercer sur le sujet le plus digne certainement de les occuper, & le plus propre à faire briller leurs talens.

Ces motifs auroient dû agir sur moi plus que sur tout autre; mais j'ai été plus hardi, ou plutôt plus téméraire. La beauté & la richesse de la matière m'ont étourdi sur les difficultés, & sur tout ce qu'un travail de longue haleine a de pénible & d'accablant. L'ouvrage a été composé dans des alternatives de courage & de crainte, de vigueur & de lassitude : aveu ingénu de mes dispositions d'esprit en l'écrivant. Enfin, d'efforts en efforts, il a été achevé. Je ne sais si le Public désapprouvera l'exécution, ou s'il daignera l'applaudir. Quoi qu'il en soit, voici en peu de mots le plan du Poëme que j'ose lui présenter.

Il contient ſept Chants. J'expoſe dans le premier tout ce que renferme le Ciel aſtronomique, je veux dire, la théorie de notre Monde planétaire, la Lumière & ſes divers effets, les Comètes, les Etoiles fixes. Dans le ſecond, il eſt traité de la Mer, & de tous ſes Phénomènes : Flux, Propriétés du Sel marin, Evaporation des eaux, Poiſſons de toute eſpèce, Coquillages, Plantes marines, formation des Iſles, & incidemment de la Navigation, de la découverte du Nouveau Monde, du Commerce. Je trace dans le troiſiéme le tableau de la Terre, quant à ſa partie phyſique & météorologique. La deſcription de tout ce que la Campagne produit, ſoit pour l'utile, ſoit pour l'agréable, fait la matière du quatriéme Chant. Le cinquiéme roule ſur le Méchaniſme des Animaux terreſtres : Oiſeaux, Inſectes, Reptiles, Quadrupèdes. J'analyſe dans le ſixiéme l'ame de l'Homme, & ſes facultés. Dans le ſeptiéme, je diſcute le cœur de l'Homme, & ſes affections. Chacun de ces Chants, excepté les deux derniers, qui proprement n'en forment qu'un, eſt un Poëme iſolé qui

ıcun rapport avec le Chant qui le pré-
ni avec celui qui le suit. Ils ne sont
ısemble que par la seule continuité des
:illes de la Nature, qui tiennent elles-
s par une chaîne imperceptible, à ce
ı régulier qu'on admire dans l'écono-
énérale de l'Univers.
est le plan de ce Poëme, & on voit
précis, que le sujet est encore plus
ant qu'il n'est varié. Aussi avouerai-
cette extrême abondance m'a été en
ıe sorte onéreuse. Surchargé de maté-
j'ai été obligé, pour n'être pas trop
:, de n'employer que ceux qui, après
r examen, m'ont paru les plus dignes
mis en œuvre. Je me suis resserré au-
u'il a été possible, toujours en garde
la séduction des richesses que je rejet-
regret, & qui souvent réclamoient
leur exclusion. L'ouvrage n'a rien
à cette économie forcée, mais néces-
Il en a été abrégé : ce qui n'est pas un
:re avantage. Réduire à de justes bor-
tendue d'un Poëme en vers françois,
que, soit didactique, c'est sagesse, &

même une finesse de l'Art. Il est aisé de pénétrer les raisons de cette réduction, portée au point de briéveté convenable. La monotonie de la rime en est une des principales.

Je me suis donc essentiellement attaché aux grands traits, je veux dire, aux effets de la Nature les plus frappans, aux œuvres du Créateur, je ne dis pas les plus admirables (elles le sont toutes au même degré) mais le plus universellement admirées. Par-là l'ouvrage ne présente en général que des objets nobles en eux-mêmes. Je sens que je n'ai point tracé ces riches tableaux avec tout le pittoresque, avec toute la vivacité de coloris qu'on pourroit désirer. Heureusement, les merveilles que je décris se passent du secours de l'Art. Il leur est assez étranger, & même les ornemens les déparent plutôt qu'ils ne les relèvent. Pour frapper, elles n'ont qu'à se montrer nûment. C'est-là le propre des œuvres de Dieu. Leur beauté est simple, quoique majestueuse; & cette simplicité, bien supérieure au vain étalage de l'Art, est le sceau de leur excellence & de

leur perfection. Mais c'est peu d'exciter une admiration qui ne s'épuise jamais, c'est peu de faire naître les sentimens de reconnoissance les plus vifs, dans le cœur de ceux qui remontent avec un esprit de Christianisme, jusqu'à leur véritable destination ; elles démontrent un premier Principe, l'Etre suprême qui les a produites par sa puissance, & qui les maintient par sa sagesse. L'existence de cet Etre infini, seul créateur, seul modérateur de l'Univers, est une vérité de fait & de sentiment, une vérité qui se manifeste à l'esprit, en même tems qu'elle s'annonce au cœur. Si l'Athée, supposé qu'il y en ait, étoit de bonne foi, il avoueroit que, quoiqu'il dise que la formation de l'Univers est l'ouvrage de la matière *mûe par elle-même*, il est intérieurement aussi convaincu de l'existence d'un moteur immatériel, c'est-à-dire, de Dieu, qu'il l'est de sa propre existence. N'appuyons pas davantage sur un point de fait qu'il est presque honteux à la Raison de vouloir prouver, tant son évidence est palpable, & passons à quelques éclaircissemens plus nécessaires que la démonstration

d'une vérité, dont personne ne doute.

Je n'ai embrassé aucun systême de Physique spéculative, parce qu'il n'en est point qui ne soit erroné dans presque tous ses principes. Eh ! peut-on ne pas s'égarer en suivant un guide qui prend les ardeurs de l'imagination pour le flambeau de la vérité ? En matière de Physique, l'esprit purement spéculatif n'enfante que des hypothèses hasardées, ou tout au plus ingénieuses. Il faut sans doute des raisonnemens, mais ils doivent porter sur des points d'appui, & ces points d'appui ce sont les vérités de fait. Bâtir un systême de Physique, sans lui donner pour base l'Expérience, c'est élever un édifice sur des fondemens ruineux, & le construire contre les règles de la bonne Architecture. Cet esprit qui n'est pas assez en garde contre les écarts de l'imagination, s'empara de la Philosophie vers le milieu du siécle passé. Il se livra à la spéculation des causes probables, & négligea l'observation des effets réels. Il ne connut point le Méchanisme de la Nature, parce qu'il ignora, ou, pour adoucir le terme, parce qu'il n'approfondit

ez l'enchaînement & les loix des di-
hénomènes. Ce fut le regne de l'esprit
étique, mais il ne dura pas à beau-
rès aussi long-tems que celui du *Péri-*
me qu'il avoit détruit. Il eut le sort
nouveautés que la mode accrédite, &
ont qu'une vogue passagère. Newton
Tout changea de face. N'empruntant
cartes que les excellens principes de
thode, laquelle a tracé à l'Esprit hu-
a route qui conduit à la Vérité, il for-
systême tout neuf, un systême simple,
ue à la Nature, uniquement fondé
loix du mouvement. Le Monde savant
airé d'un jour plus lumineux. Des sen-
lus sûrs furent ouverts. La démonstra-
it substituée aux conjectures. Newton,
ur d'une Philosophie nouvelle, hâta
ment les progrès de la Physique expé-
tale. Ce grand Homme, à qui les
es exactes doivent le degré de préci-
ù elles sont parvenues, nous a appris
ulter plutôt la Nature que notre ima-
on, à discuter plus qu'à décider, à
cher les loix constantes & uniformes

auxquelles tous les Phénomènes sont assujettis. Il nous a appris à évaluer les effets, sans nous flatter d'avoir pénétré les causes, à pousser le doute méthodique jusqu'à ne regarder comme bien connu en Physique, que ce qui est constaté par des expériences exactes & réitérées, enfin à rejetter comme suspect d'erreur, tout ce qui est avancé sur de simples probabilités, toujours équivoques, & souvent fausses.

Me conformant à des principes si sages, j'ai suivi un plan de Physique générale, fondée sur l'Expérience, la plus infaillible de toutes les Méthodes. Les faits que démontre la Physique expérimentale, sont bien plus concluans que les subtiles spéculations de la Physique systématique. Ils forment le seul système qui soit marqué au sceau du vrai, & qui par-là doive être adopté avec confiance. Il y a loin certainement entre raisonner, & prouver par voie de démonstration. Le raisonnement n'est jamais aussi sûr, jamais aussi décidé que le sont les observations pratiques bien avérées ; & rien n'emporte une conviction plus entière que

de fait. Il ne faut pas croire pour-
lans la Physique expérimentale,
lair, tout soit évident. La Phy-
si j'ose employer la figure, un
nse, coupé de sentiers tortueux,
escarpées, & où les découvertes
tes, moins nombreuses de beau-
:elles qu'il reste à faire, ne sont
u'imparfaitement, ou du moins
tites parties. Jalouse, ce semble,
rets, la Nature cache souvent la
effet le plus simple, & elle l'en-
ous tant de replis, qu'à moins
a recherche avec une extrême sa-
une attention suivie, on ne peut
latter de la découvrir. Il y a même
effets qui partent peut-être d'une
e différente de celle que nous leur
sur les probabilités les mieux fon-
d'après les expériences les plus
.e nombre des effets dont nous
is le principe avec certitude, n'est
en en comparaison du nombre de
it la vraie cause nous est entiére-

ment inconnue. * *Multa latent in majestate Naturæ* : axiome qui devroit être la devise de l'Histoire Naturelle.

Mais quelle énigme dans la Nature plus inexplicable pour l'Homme que l'Homme lui-même, soit qu'il se discute comme Etre pensant, soit qu'il s'examine comme Etre corporel !

Comme Etre pensant, sait-il quelle est la nature de son ame ? A-t-il des preuves mathématiques de sa spiritualité, & de son immortalité ? Sait-il par quels liens cette substance indivisible est unie à la matière, quelle est la cause immédiate de leur accord & de leur dissension, de leur pouvoir & de leur dépendance ? Ne doute-t-il pas encore si les idées sont *innées*, ou (ce qui est plus probable) si elles sont produites par l'organe des sens ? Peut-il se flatter de voir clair dans les opérations des facultés intellectuelles, si simples & en même tems si compliquées, se réunissant sans se confondre,

* *Plin. Hist. Nat. Proœm.*

ı fois féparément & de concert ?
fin concilier les contradictions
de la Raifon ? Ces profonds
ıt au-deffus de fa Métaphyfique
ılime ? Il n'y voit qu'abîme &

:tre corporel, fait-il au vrai quel
:s refforts innombrables, & tous
ui font mouvoir fon corps ; quelle
ture intime ; quels font leurs rap-
s combinaifons ? Connoît-il bien
fme intérieur des organes, des
: puiffance motrice, & la force
ıi les animent ; la nature, la qua-
les, des humeurs qui y circulent,
ans les plus petites ramifications ?
lement la véritable caufe de la
ıroblême fi débattu, & qui eft en-
udre ? Celle-même du fommeil,
facile à expliquer en apparence,
exactement connue ? L'Anato-
; profond fe tait, & admire. Cette
e merveilleufe paffe fon intelli-
le confond. Tout prouve donc
e voyons que fort obfcurément

& dans l'intellectuel, & dans le sensible, sans préjudice d'un degré d'obscurité de plus dans la nature & les opérations de l'Entendement *pur* : car si l'évidence se refuse souvent à l'expérience même, se livrera-t-elle plus aisément aux spéculations métaphysiques? Le principe de la foiblesse de nos lumières, & de l'incertitude de nos connoissances est exposé dans le Chant sur l'Homme, Chant que j'ai travaillé avec soin, vu l'importance du sujet, & dans lequel j'ai tâché de répandre le plus de Poësie, pour corriger par les images ce que les idées métaphysiques ont par elles-mêmes d'aride & de pesant.

La Critique avancera peut-être, qu'excepté le Chant sur l'Homme, tous les autres Chants de ce Poëme ne renferment presque rien, dont le *Spectacle de la Nature*, la *Théologie Physique de Derham*, & l'*Existence de Dieu de Nieuwentyt* ne fournissent ou la preuve ou l'exemple. L'accusation de Plagiat deshonore trop un Ecrivain, pour qu'il ne doive pas se justifier, lorsqu'il n'est point coupable de cette espèce de péculat littéraire, que l'homme de génie n'a jamais à se reprocher,

, parce qu'il eſt riche de ſon propre
ci donc mon apologie.
ıre des excellens Ecrits que je viens
n'a été utile dans la ſpéculation :
ie pas. Mais ſuivre des principes
, univerſellement reçus, & que les
Auteurs de ces ouvrages ont eux-
ıivis ſucceſſivement, ce n'eſt pas
ıire : c'eſt s'aſſujettir ſagement à une
'autant plus ſûre, qu'elle eſt plus
. La vraie Phyſique n'a proprement
ıte, comme elle n'a qu'un but. Elle
ns ſes points fondamentaux, c'eſt
ıns les faits que la connoiſſance cer-
eur cauſe primordiale fait mettre au
vérités mathématiques. Les Ecri-
nc qui s'exercent ſur les matières
ıite, & auxquels il n'eſt pas donné
ſateurs de quelque ſyſtême neuf,
ſpenſablement obligés de ſe con-
ıx principes déja établis. Ainſi cette
té devenue une néceſſité abſolue,
ıt un plagiat, & le Phyſicien qui
la cauſe de l'éruption des Volcans,
'aporation de la Mer, ſeroit à tort

réputé le ſervile copiſte du Phyſicien qui l'a expliquée avant lui, & conformément à lui. Il connoît la cauſe à titre de Philoſophe & d'Obſervateur, non parce qu'il a lu, mais parce qu'il a diſcuté & approfondi. Je ne crois pas avancer un paradoxe, en diſant que le fond des matières phyſiques, tout général qu'il eſt, appartient en propre à celui qui y creuſe & le met en œuvre. C'eſt un champ ouvert à quiconque veut y entrer, & les moiſſons que le dernier venu y peut faire, ne ſauroient à bon droit être revendiquées par ceux qui l'ont devancé.

Mais ſi l'on vient à me conteſter la propriété des choſes, on ne me diſputera pas, je crois, la forme que je leur ai donnée. Notre Parnaſſe du-moins, s'il m'eſt permis de le dire, n'en a point fourni le modèle, & franchement il m'en a aſſez coûté, pour qu'on doive me laiſſer jouïr paiſiblement du peu de gloire qui naît du triomphe des difficultés. Elles n'ont point été médiocres : on peut m'en croire, & ſur cet article, je ſuis bien loin de l'exagération. Ce n'eſt pas en effet un travail dont l'eſprit ſe joue, que de donner à des

matières sombres & abstraites le degré d'évidence, qui puisse les rendre sensibles au commun des Lecteurs, & sur-tout de les exprimer poëtiquement & avec noblesse. Je n'ai pas la présomption de me flatter d'y avoir réussi : mais j'avouerai qu'en y travaillant, je me suis plus d'une fois écrié, comme Virgile en défrichant le terrein ingrat des Géorgiques :

Verbis ea vincere, magnum
Quàm sit, & angustis hunc addere rebus honorem !

A l'exemple de ce grand Maître que tout Poëte didactique doit se proposer pour modèle, j'ai semé dans l'ouvrage des digressions épisodiques. Si, à cet égard, Virgile fut bien servi par les événemens mémorables de son tems, ceux du siécle où nous vivons, ne m'ont pas été moins favorables. Les brillantes Campagnes du Roi, pendant le cours de cette guerre *, si glorieuse pour la France, m'ont fourni la plus riche matière. Que n'ai-

* Celle de 1741, terminée par la Paix d'Aix-la-Chapelle en 1748.

je pu peindre le Vainqueur de *Fontenoy* & de *Lawfelt*, & le Conquérant de la Flandre, avec une force de pinceau, proportionnée à la rapidité & à la grandeur de ses exploits! Mais le sujet est trop intéressant par lui-même pour ne pas attacher, malgré la foiblesse de l'art. Le tableau le plus simple des triomphes d'un Roi adoré de ses Peuples, a toujours assez de chaleur pour échauffer, & le sentiment fait grace à la médiocrité du coloris. Je me suis servi des épisodes, & de plusieurs traits puisés dans l'Histoire, pour délasser le Lecteur, que des discussions philosophiques trop continues auroient infailliblement fatigué. Ce sont, pour ainsi dire, des vallons coupés de ruisseaux, & couverts de verdure, où le Voyageur aime à porter ses regards au sortir d'un défilé rude, ou d'un désert sauvage. Il m'importoit sans doute d'en insérer un plus grand nombre, mais la source n'est pas abondante. L'Histoire moderne, & les événemens contemporains ne fournissent pas fréquemment des faits propres à servir de digressions dans un Poëme didactique ; & l'art de les adapter heureusement au sujet, est

: j'entends la fiction, qui fait l'essence
caractere distinctif de la Poësie. Je me
igoureusement interdit toute invention,
se dire que j'en ai sacrifié plus d'une
eut-être n'auroient pas déplu. C'est un
ct que j'ai cru devoir à la vérité physi-
autant qu'à la dignité de mon sujet.
a même raison, j'ai rejetté bien des
avancés sans preuve par les Anciens,
nement moins exacts Physiciens que
odernes, comme l'existence du Phénix,
ce de la Remore, la génération du Ba-
& l'effet de son regard sur l'Homme,
rtus de la Mandragore, &c, erreurs
ems accréditées, mais enfin reconnues,

[redacted]

Merveilleux, & non instruire en Poëte Philosophe.

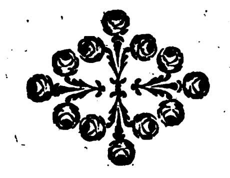
J'ai mis des notes. Un ouvrage dans le genre de celui-ci ne peut absolument s'en passer. Elles servent à déveloper un sens qui ne se présente qu'à demi, à étendre un raisonnement serré, à simplifier des principes compliqués, à établir par des témoignages la vérité d'un fait ou contesté, ou difficile à croire. Or comme ces divers cas sont fréquens dans les matières philosophiques traitées en vers, parce que la Poësie, amie de la précision, exige qu'on presse, qu'on resserre, j'ai été obligé d'employer plusieurs notes relativement à ces vues. Il y en a beaucoup d'autres qui roulent uniquement sur des points de Physique, ou d'Histoire Naturelle, assez intéressans pour piquer la curiosité du Lecteur. J'ai sur-tout multiplié celles de ce dernier genre. Elles expliquent les qualités & les vertus merveilleuses de quelques Végétaux, la figure, l'instinct, les propriétés de bien des poissons, de bien des animaux terrestres, qui, par leur singularité, m'ont paru mériter d'être décrits. Elles sont même plus

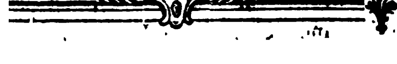
piquantes que les autres, & la raiſon en eſt ſimple : l'Hiſtoire naturelle offre des tableaux, & la Phyſique n'expoſe que des analyſes. Enfin, j'ai travaillé avec ſoin toutes ces différentes notes, & je n'ai rien avancé dans la partie hiſtorique, que ſur l'autorité de garants dignes de foi, que j'ai ſéparés avec juſtice d'une foule d'Obſervateurs inexacts, de Relateurs mal inſtruits, dont j'ai trouvé la route ſemée dans le cours de mes longues & laborieuſes recherches.

Je demande grace pour quelques termes de l'art employés dans ce Poëme, & aſſez étrangers à la Poëſie. La nature des matières qui y ſont traitées, ſemble les juſtifier. Les ſciences ont chacune en particulier leur langage propre, leurs expreſſions conſacrées ; & l'Aſtronome, le Géometre, le Méchanicien, qui s'en ſert, parle en quelque ſorte ſa langue naturelle. Je n'ai pas cru devoir porter les égards pour les Lecteurs à qui certains termes de Phyſique ſont peu familiers, juſqu'à m'en interdire l'uſage ; mais pour les déſigner, on a eu ſoin de les marquer en caractère italique.



Je dirai en finissant, qu'il est heu
moi de mettre au jour ce Poëme dan
où M. Pluche & M. l'Abbé Nolle
pandu parmi nous, & jusques dans
monde, le goût de l'Histoire Na
de la Physique expérimentale. L
n'en sera peut-être que plus disposé
ouvrage en vers, où ces deux gran
sont réunis, & où le Naturaliste &
cien ne s'écartent presque jamais l'u
tre. C'est à ce Public, juge éclairé,
si j'ai su leur associer le Poëte.





OMMAIRE

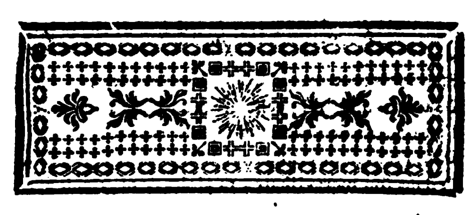
DU

ᐳREMIER CHANT.

: U sort de son repos. Il crée les corps célestes, s les êtres, soit élémentaires, soit organisés, ïté des sentimens des Philosophes modernes sur ıčture de l'Univers. Exposition abrégée des es de Descartes, de Gassendi, & de Newton. évidence ne se trouve dans aucun de ces diffé- ystêmes. Que le récit de Moïse touchant l'œu- la Création, est le seul système au monde ment vrai. Précis du Ciel astronomique. ption du Soleil. Système de Ptolomée. Système ernic. Que les Planètes sont opaques par elles- , & que c'est du Soleil qu'elles reçoivent leur Merveille dans l'équilibre de la position du à l'égard de la Terre. Que la Terre a un mou- diurne, & un mouvement annuel. Qu'en tour- ır son axe en vingt-quatre heures, elle amène & la nuit. Qu'en décrivant dans un an son autour du Soleil, elle amène les saisons. ıtion de l'Hiver, du Printems, de l'Eté, de nne. Invention du Télescope. Digression sur la des Sciences & des Arts en France. Taches du

[redacted]

Soleil. Leur origine, leur destruction, leur renouvellement. La Lumière. Sa nature nous est absolument cachée. Fluide immense; elle s'étend jusqu'aux sphères des Etoiles fixes. Qu'elle n'est visible qu'autant que ses parcelles sont ébranlées par le choc d'un corps. Les couleurs. Comment elles sont produites. Leur action sur la rétine par la voie des réfractions de la lumière. Que les rayons de lumière ont tous une nature propre, & qui ne change point. La Lune. Ses phases. Comment elle éclipse le Soleil. Son globe moins gros que celui de la Terre, dans le tourbillon de laquelle elle roule. Eclipse de la Lune. Sa cause. Taches de la Lune. Raisons qui font conjecturer que la Lune & les autres Planètes sont habitées. Les Comètes. Que ce sont des Planètes. Qu'elles entrent dans notre Tourbillon, & décrivent autour du Soleil des ellipses extrêmement allongées. Les Etoiles fixes. Que ce sont des Soleils, & que, sur la théorie de notre monde, il est vraisemblable qu'ils éclairent des Planètes qui font leurs révolutions autour d'eux. Que ce qu'on nomme la Voie Lactée, est un amas prodigieux d'Etoiles fixes. Réflexions sur l'immensité de l'espace, & sur l'harmonie de la marche des corps célestes. Réfutation du système d'Epicure, ou du dogme Corpusculaire.



LA GRANDEUR DE DIEU,

DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE,

POËME.

CHANT PREMIER.

J'OUVRE aux yeux des Mortels le plus grand des
spectacles.
Je peins l'Etre infini, qui, fécond en miracles,
D'un mot créa les Cieux, & la Terre, & les Mers.
O toi, puissant Moteur de ce vaste Univers,
Toi, dont l'intelligence illimitée & sage
Se jouoit en formant cet étonnant ouvrage,

[redacted]

Qui ne vois rien de grand, rien de parfait que Toi;
Et qui fais tout fléchir sous ta suprême Loi;
De ton souffle divin échauffe mon génie:
J'entreprens de chanter ta sagesse infinie,
Dans l'œuvre de tes mains, ton pouvoir créateur,
Et dans son merveilleux, ta gloire & ta grandeur.

CET Etre sans principe, & l'auteur de tout être,
Dieu des dieux, Roi des Rois, seul arbitre, seul maître,
Eternel, immuable, & par-tout adoré,
Jouïssoit de lui-même en son repos sacré.
Renfermé dans son sein, dans ce secret auguste,
Toujours grand & parfait, toujours puissant & juste;
Seul, il trouvoit en lui sa gloire & son bonheur.
Mais, ô de ses décrets immense profondeur!
L'instant est arrivé, l'instant où sa puissance,
A la Nature, aux Tems doit donner l'existence,
Où tirant du néant tous les êtres divers,
Sa main doit les semer dans le vaste Univers.

Dieu commande. A la voix de ce souverain Maître,
Et la Terre, & le Ciel soudain reçoivent l'être.
La lumière paroît. Les célestes flambeaux
Brillent au Firmament. La Mer roule ses eaux.
La Terre étale au loin la plus riche parure,
Et se couvre de fleurs, de fruits, & de verdure.
Dans l'onde les poissons, les oiseaux dans les airs,
Au terrestre séjour mille animaux divers;
L'Homme enfin, ton chef-d'œuvre, ô Principe suprême,
Tout existe, tout vit, tout se meut par toi-même,
Et de cet univers, d'un seul mot enfanté,
Ton œil avec plaisir contemple [illegible]

D'un si superbe ouvrage exposons la structure.
Des corps organisés discutons la nature.
Osons approfondir des divers élémens
L'essence, les rapports, l'ordre, les mouvemens.
Dévoile à mes regards ces mystères sublimes,
Grand Dieu, leve-toi, viens & confonds dans ces rimes,
L'artisan d'un systême impie & monstrueux,
Dans son cœur, malgré lui, réfuté par ses yeux.

Quel fastueux amas d'hypothèses subtiles,
En vains raisonnemens, en problêmes fertiles,
Dont le principe vague & la diversité,
Loin d'elles font chercher l'exacte vérité !
L'un donne l'origine & tout l'ordre du monde,
A des corps volatils, semence vagabonde ;

L'artisan d'un systême, Le systême de Spinosa. Ce fameux chef des Matérialistes modernes, mort en 1677, attribue la formation de l'Univers à un mouvement éternel de la matière, mue par elle-même & sans l'intervention d'un moteur primitif. Selon lui, Dieu est tout, & tout est Dieu. La matière, substance unique, est l'ame universelle dont les hommes, les animaux, les végétaux sont des modifications. Tel est le dogme du Spinosisme, solidement réfuté par le P. Lami, Bénédictin, & par quelques autres Philosophes Chrétiens. Spinosa a formé son systême impie sur l'ancien systême de l'ame du monde, établi par Pythagore, & exposé en Vers si beaux dans le sixieme Livre de l'Enéide, *vers.* 724. *& seq.*

L'un donne l'origine, Gassendi. Selon ce sage réformateur de la doctrine d'Epicure, les atômes [dont il reconnoit que Dieu seul est le principe, ainsi que de leurs mouvemens] les atômes, dis-je, s'accro-

Mais dont les mouvemens ont Dieu seul pour auteur.
L'autre de la raison & martyr & vengeur,
A la triple matière assigne sa structure,
De tourbillons sans nombre inonde la Nature.

---

chant ensemble dans le vuide, & étant mus en ligne circulaire, ont formé le Soleil, les Planètes, tous les êtres, soit simples, soit composés. L'union & la désunion continuelle de ces corpuscules errans, produisent les perpétuels changemens qu'on apperçoit dans le Monde physique : ainsi l'accroissement des corps est causé par un nouvel assemblage d'atômes qui surviennent, & leur décomposition est produite par leur désenchaînement. Ce système est encore plus idéal que celui des tourbillons, & il faut avouer que l'absurdité du dogme corpusculaire humilie bien l'orgueil philosophique. Mais il y auroit de l'injustice à juger de la Philosophie par l'Epicuréisme & par le Spinosisme : elle ne doit point être confondue avec les visions d'un cerveau blessé.

L'autre, Descartes. L'Auteur qui a écrit sa vie [M. Baillet] nous apprend tout ce que ce grand homme eut à souffrir, pour avoir le premier secoué le joug qu'Aristote imposoit depuis tant de siécles. Les contradictions qu'il éprouva lui ont, pour ainsi dire, survécu. Son système en essuie encore aujourd'hui; mais elles sont d'une espéce bien différente. Si on n'accuse plus ce système ingénieux de conduire à l'athéisme, on lui reproche, outre plusieurs erreurs de fait, le défaut de conformité avec l'expérience, & c'est ce qui l'a fait appeller *le Roman de la Nature*.

A la triple matière. La matière subtile, où la poussière infiniment déliée que produisirent les angles des parcelles cubiques, brisés par le frottement : la matière globuleuse, ou les petits globes arrondis &

De la fiere Albion la gloire & l'ornement,
Le partisan zélé des loix du mouvement,
N'admet dans l'Univers qu'une force attractive,
Soumettant tous les corps à sa puissance active.
Vers un centre commun tous ces corps attirés,
L'attirent à leur tour, gravitant par degrés.
Des systêmes fameux de ces Esprits si vastes,
Comment concilier les étonnans contrastes?
Je les vois tour à tour établir, réfuter :
Leur contradiction m'autorise à douter.

---

arrondies par le même frottement : la matière striée, ou les piéces rompues, les plus grossières, & les plus anguleuses. Du divers arrangement, & de la différente distribution de ces trois élémens, naquirent, selon Descartes, les tourbillons, le soleil, les étoiles fixes, les planètes & les comètes.

De la fière Albion. Newton. M. de Fontenelle va donner au Lecteur une idée juste & précise du systême de ce Philosophe, un des plus étonnans génies dans les hautes sciences, que la Nature ait encore produits.

» Tous les corps, selon M. Newton, pèsent les » uns sur les autres, ou s'attirent en raison de leurs » masses ; & quand ils tournent autour d'un centre » commun, dont par conséquent ils sont attirés & » qu'ils attirent, leurs forces attractives varient dans » la raison inverse des quarrés de leurs distances à » ce centre..... Ainsi chacun des cinq Satellites de » Saturne pèse sur les quatre autres, & les quatre » autres sur lui. Tous les cinq pèsent sur Saturne, & » Saturne sur eux. Le tout ensemble pèse sur le Soleil, » & le Soleil sur ce tout. Quelle géométrie a été né» cessaire pour débrouiller ce cahos de rapports ! » *Eloge de M. Newton.*

[redacted]

Aveugles, vainement ils cherchent l'évidence.
Dieu regarde en pitié leur superbe ignorance.
Il [1] les a condamnés à disputer entr'eux.
Le savoir des Mortels n'est qu'un jour ténébreux.
Cherchons, puisons ailleurs des lumières plus pures.
Il faut des vérités, & non des conjectures.
Toi, qui sur le Sina, dans un ardent buisson,
Osas voir l'Eternel & demander son nom,
Annaliste sacré des premiers jours du monde,
Tu peux seul m'éclairer dans cette nuit profonde.
Ton systême historique est ma suprême loi.
Organe du Très-haut, tu parles & je croi.
Oui, l'immense Univers, & tout ce qu'il enferre,
Les Etres corporels, les Cieux, les Mers, la Terre,

---

1 *Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio.* Eccl. cap 3. v. 11.

Ton systême historique. A parler exactement, ce que Moïse rapporte touchant l'œuvre de la Création, ne peut pas être appellé un systême. C'est un récit historique, qui nous apprend tout uniment, que la structure de chaque pièce de la machine du monde, & la formation de chaque Etre particulier, soit élémentaire, soit organisé; sont l'ouvrage d'autant de volontés spéciales du Créateur, & l'effet d'autant de commandemens consécutifs. Mais ce récit si simple n'est pas seulement de toute certitude, puisqu'il est fondé sur la révélation : il est encore bien autrement intelligible que ces hypothèses au moyen desquelles on prétend expliquer tout par des mouvemens d'atômes, par des tourbillons, par des attractions : systêmes dont les deux premiers sont regardés comme chi-

ſéparément d'autant de volontés,
: d'ordres diſtincts, ſoudain exécutés.

T E voûte d'azur, de ſtructure admirable,
e du Très-haut marche-pied reſpectable,
es par milliers d'un doux éclat brillant,
muable cours dans leur ſphère roulant,
! qui regne entr'eux, leur marche ſans obſtacle,
our ſi réglé : quel plus frappant ſpectacle !
: avec tranſport un Aſtre radieux,
l'Univers, & parure des Cieux.
iſe Firmament, où pompeux il préſide,
de pavillon, [1] & ſa gloire y réſide.
:é le jour par ſes feux éclatans.
ie les ſaiſons : il diviſe les tems.
e à ſon aſpect, a treſſailli de joie :
ni le nom de celui qui l'envoie.
iſpenſateur de mille biens divers,
e du néant retirer l'Univers.

---

s, & le dernier comme ſeulement probable.

ettez-vous, Mortels : que votre foi détruiſe
Mondes qu'à ſon gré bâtit votre raiſon,
rougiſſez pas de quitter pour Moïſe
Deſcartes & Newton.

icine, Ode qui a pour titre, *L'ouvrage des*

i poſuit tentorium in cœlis. Pſal. XVIII. juxt.

Quel œil peut soutenir l'éclat de sa lumière ?
Les bords[1] du Firmament sont sa seule barrière.
Il éclaire : il colore : il échauffe, & ses feux
Animent & les Mers, & la Terre, & les Cieux.
De ces feux qu'il répand le déluge effroyable
N'affoiblit point sa force : elle est inaltérable.
Dispersés en tous lieux, & sans être détruits,
Ils sont à chaque instant dans son sein reproduits.
Sans cesse il se nourrit de sa propre matière,
Aussi vif aujourd'hui que quand sur l'hémisphère,
Pour la première fois sa lumière brilla,
Et dans son tourbillon son vaste corps roula.
L'éclat le plus brillant s'éclipse à sa présence.
Image de celui dont il tient l'existence,
Il retrace sa force & son immensité.
Unique dans le Ciel, il peint son unité.
Objet le plus frappant qu'étale la Nature,
O Soleil, ô lumière intarissable & pure !
Tu vis en cent climats les aveugles Mortels
Te prodiguer l'encens, te dresser des autels.

---

1 *A summo cœlo egressio ejus, & occursus ejus usque ad summum ejus.* Ibid.

Unique dans le Ciel. L'expression, je le sais, n'est pas exacte en bonne Astronomie. Les Etoiles fixes sont des Soleils tels que le nôtre, & par conséquent le Soleil n'est point *unique*. Mais il l'est à nos yeux : cela suffit, & je parle ici plus en Poëte qu'en Astronome.

Tu vis en cent climats. L'idolatrie la plus ancienne & la plus générale, ç'a été le culte rendu au Soleil. Les Perses, au rapport d'Hérodote [*lib.* 1. *cap.* 131.]

: de pitié que digne de risée ;
légere erreur sembloit autorisée.
its la fondoient : trop heureux si leur cœur
dans toi-même adorer ton Auteur !
système faux, [1] hypothèse frivole,
réjugés de l'ancienne Ecole,
uit, à la Terre asservissant les Cieux,
ombre infini de globes radieux
elle roulât ; que son axe tranquille
ense Univers fût le centre immobile.
e & plus solide, [2] un système nouveau
'affront du céleste flambeau.
enfin de son injuste empire,
lépendante est forcée à décrire
ce grand astre, un circuit annuel,
ubalterne errante dans le Ciel.
Cieux, le Soleil, du monde planétaire
e centre, & dans leur vaste sphère,

---

ux des sacrifices. Il étoit la première Divi-
nciens peuples de l'Inde. Les Sauvages du
lu Chili, selon les relations modernes, l'a-
core aujourd'hui. Vossius, dans son savant
origine Idololatriæ, fait le dénombrement
es du Paganisme qui ont révéré le Soleil
ı Dieu, sous différens noms, & qui lui ont
les Temples. Il n'oublie pas celui d'Hélio-
nommée la Ville du Soleil, à cause du
iculier que ses habitans rendoient à cet

:me de Ptolomée.
me de Copernic.

Roulent autour de lui des globes sans splendeur,
Différens en vîtesse, en distance, en grandeur.
Des loix du mouvement tributaire lui-même,
Sur son axe tournant d'une vîtesse extrême,
Il les voit tour à tour & descendre & monter,
Et de son Tourbillon jamais ne s'écarter.
Il brille au milieu d'eux & sa force attractive ;
Leur prescrit une marche, ou plus lente ou plus vive.
Tel, assis sur son trône, un Monarque puissant
Fait plier sous ses loix un peuple obéissant,
Et reçoit de sa Cour les hommages fidèles.
Ces masses sans éclat, différentes entr'elles,
Du Soleil immobile empruntent leur clarté,
Par elles réfléchie avec diversité ;
A termes inégaux achèvent leur carrière ;
Lorsque l'astre du jour leur cache sa lumière.

Roulent autour de lui. Suivant la fameuse Loi de Képler [bien digne du titre qu'il a de *Législateur* en Astronomie] les Planètes du premier ordre font leurs révolutions dans des plans qui passent par le centre du Soleil, & elles sont toutes assujetties à une loi invariable, par laquelle elles décrivent des orbes elliptiques autour de cet astre qui est à leur foyer commun. Cette loi inviolablement observée par les Planètes majeures, & découverte par Képler, il y a plus de cent cinquante ans, est la base de l'Astronomie moderne, & confirme en particulier le systême de Copernic.

Sur son axe. La rotation du Soleil sur lui-même s'accomplit en vingt-cinq jours & six heures.

A termes inégaux. Saturne, la plus éloignée des Planètes, emploie vingt-neuf ans, cinq mois, dix-

le ces vastes corps traîne en son tourbillon
globes plus petits, qui, sur son horison,
ant d'un doux éclat pendant la nuit profonde,
placent le Soleil dans cet immense monde,
ans le tourbillon du grand astre des cieux,
ent, ainsi que lui, d'un cours impétueux.
ais de ce globe ardent quelle est l'énorme masse !
e la terre & lui quel effrayant espace !

---

jours à faire sa révolution autour du Soleil ; Ju-
:, onze ans, dix mois, quatorze jours ; Mars,
n, dix mois, vingt-un jours ; la Terre, un an ;
is, sept mois, quatorze jours ; Mercure, deux
s, vingt-sept jours. Telle est la précision astro-
ique, que dans ces calculs d'années, de mois &
ours, les heures même ne sont pas omises.

les globes plus petits. Les dix Planètes secondai-
chacune desquelles a une Planète majeure pour
re de sa révolution, & roule dans son tourbil-
; sçavoir, la Lune qui est assujettie aux loix du
vement de la Terre, les quatre Satellites de Ju-
r, qui tournent l'un au-dessus de l'autre autour
ette Planète, & les cinq Lunes qui roulent au-
de Saturne, à côté de l'anneau lumineux. Mais
s six Planètes du premier ordre, & les dix Pla-
s inférieures qui sont leurs Satellites, font en-
ble leur révolution autour du Soleil, foyer uni-
el de tout ce monde planétaire.

ais de ce globe ardent. Selon les supputations
Astronomes les plus exacts, le globe du Soleil
n million de fois plus gros que le nôtre ; & de la
e à cet Astre, il y a environ trente-trois millions
eues. Cet éloignement prodigieux est pourtant
le chose en comparaison de celui de Saturne,

Plus près d'elle, soudain il la consumeroit;
D'elle plus éloigné, sa chaleur ne pourroit
Ni la vivifier, ni la rendre féconde.
Puissant Modérateur, ta sagesse profonde
A mis entr'elle & lui cet équilibre heureux,
Balancement utile, autant que merveilleux.
Mais à deux mouvemens tu l'as assujettie,
Et leur vive action n'est jamais ralentie.
Le premier est diurne, & l'autre est annuel.
Son globe mu sans cesse, & flottant dans le ciel,
Sur son axe en un jour tourne, & sur l'hémisphère
Amène tour à tour la nuit & la lumière.
Ensuite par degrés il roule, en s'avançant
Des rives du Couchant aux bords de l'Orient.
La Terre ainsi décrit le plan de l'Ecliptique,
Mais sans franchir jamais [1] l'un & l'autre Tropique;
S'approchant, s'éloignant de l'astre radieux,
Sous des points différens elle l'offre à nos yeux.
Son variable cours ramène les années,
Par d'intimes liens l'une à l'autre enchaînées;
Et je vois les saisons, dans leur constant retour,
Se succéder, paroître & régner tour à tour.

---

qui dans sa moyenne distance du Soleil, en est éloigné de deux cens quatre-vingt-six millions de lieues, & dont l'immense globe est neuf cens quatre-vingt fois plus gros que celui de la Terre.

1 Le Tropique du Cancer, ou le solstice d'Eté qui arrive le 22 Juin. La Terre alors rétrograde. Le Tropique du Capricorne, ou le solstice d'Hiver qui arrive le 22 Décembre. Alors elle commence d'avancer.

Quand l'urne du Verseau s'épanche sur la terre,
froidure survient, l'engourdit, la resserre.
n sein inanimé, de langueur abattu,
mble avoir dépouillé sa force & sa vertu.
beaux jours sont passés : plus d'éclat, plus de graces.
fougueux aquilons font marcher sur leurs traces
neige & les frimats, le ravage & le bruit.
nuage épaissi forme une sombre nuit.
mbant avec fracas du sommet des montagnes,
torrens écumeux font gémir les campagnes,
iversent tout obstacle, & leurs rapides eaux
raînent les rochers, les arbres, les troupeaux.
Bientôt, sous le Bélier, l'ardent flambeau du monde
lle d'une clarté plus vive & plus féconde.
la terre engourdie excitant le réveil,
arrache des bras d'un stérile sommeil.
a vois qui reprend ses charmes, sa parure.
champs, les prés, les bois se couvrent de verdure.
plus brillantes fleurs naissent de toutes parts,
tent notre odorat, enchantent nos regards.
hire mollement bat les airs de son aîle.
bois sont réjouis des chants de Philomèle.
s leur cours sinueux murmurent les ruisseaux.
le gazon fleuri bondissent les troupeaux.
ce saison, tu fuis d'une aîle trop légère.
ais lorsque le Lion paroît sur l'hémisphère,
tre brillant du jour, de ses traits lumineux
ble exciter la force, & darder plus de feux.
rbe des prés jaunit, & les fleurs desséchées
rbent sous le fardeau de leurs tiges penchées.

Des ruisseaux épuisés le lit se rétrecit :
La rive se sillonne, & le limon durcit.
L'onde, dans l'athmosphère en vapeurs attirée,
Refuse de tomber sur la terre altérée :
Ou fondant quelquefois en torrent furieux,
Par des globes durcis cause un ravage affreux.
Vient enfin la saison où Pomone préside,
Où la serpette en main, le vendangeur avide
Va des dons de Bacchus dépouiller les côteaux.
Du pressoir qui gémit le vin coule à grands flots.
Déja le jour, la nuit sont égaux [1] en durée.
La campagne flétrie est déja moins parée,
Elle languit. Des fruits le doux regne finit.
Dans les champs, dans les bois, le feuillage jaunit.
Il tombe, & dépouillé de ce riche avantage,
L'arbre le plus pompeux n'est qu'un triste branchage.
Des diverses saisons tel est l'ordre constant.
Tu touches, Uranie, à cet heureux instant,
Où la face du ciel doit être dévoilée,
Où ton œil lira mieux dans la voûte étoilée.
Le souverain Arbitre, & non un vain hazard,
Va par un riche don étendre au loin ton art.

---

1 Equinoxe d'Automne.

Va par un riche don. Les enfans d'un Lunettier d
Middelbourg dans la Zélande, jouant dans la bou
tique de leur père, mirent, dit-on, deux verres d
lunettes l'un devant l'autre à quelque distance. I
virent avec surprise le coq de leur clocher extrêm
ment gros, & comme s'il eût été tout près d'eux. I
le firent remarquer à leur père, qui fabriqua bient
après la première lunette d'approche dont on se fe

Deu

Deux verres sont placés dans un *tube*, & la vue,
Par un secret d'Optique, est aussi-tôt accrue.
L'objet grossit : il semble être voisin de nous.
Que des yeux de Lincée [1] on ne soit plus jaloux.
Cet utile instrument, modernes Zoroastres,
Fait à vos yeux surpris briller de nouveaux astres. [2]
L'éclipse de ces feux, [3] leur éclat recouvré,
Redressent le Nocher dans sa course égaré.

---

servi. Zacharie Jansen & Jacques Métius perfectionnèrent à l'envi cette heureuse découverte, & Galilée l'appliqua le premier à l'astronomie, en 1609. Telle fut, à ce qu'on prétend, l'origine du Télescope. La simplicité de l'invention de cet instrument, lequel a porté si loin nos connoissances astronomiques, est la même à-peu-près que celle de l'invention de la Boussole, de l'Imprimerie, des Moulins à eau & à vent, &c. L'Auteur de la Nature affecte, ce semble, de faire naître des causes les plus simples, les effets les plus merveilleux : &, ce qui n'est pas moins remarquable, ces utiles secrets de l'art, qui par leur simplicité se révéloient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, ont resté ensevelis pendant une très-longue suite de siècles, & n'ont été découverts qu'au tems marqué dans les décrets de la Providence.

1 L'un des Argonautes. Il avoit la vue extrêmement perçante. La fable en raconte des merveilles, & Valerius Flaccus les brode ingénieusement dans son Poëme sur l'expédition des Argonautes. [*lib.* 1. *v.* 463. & *seq.*]

2 Découverte des Satellites de Jupiter par Galilée, & des Lunes de Saturne par Cassini.

3 L'immersion & l'émersion des satellites de Jupiter ont beaucoup contribué à rendre la navigation plus sûre, en perfectionnant la connoissance des longitudes.

Je vois, par son secours, une impure matière
Qui du flambeau des cieux fait pâlir la lumière.
Source de la clarté, cet astre dans son sein
De ces opacités auroit-il le levain ?
Je les vois tour à tour & grossir & décroître,
S'éloigner, revenir, se cacher, reparoître :
Flux & reflux constant dans ses variétés.
Exposons-en la cause. En ses flancs agités
L'astre brillant du jour fait bouillonner sans cess
Un océan de feux, qui mûs avec vîtesse
Forment, en tournoyant, dans leur rapide cou
Un *sédiment* grossier qui surnage toujours.

---

1 Les taches du Soleil furent apperçues po première fois en 1611. par Galilée, ou par le Scheiner, Jésuite, qui lui en a vivement disp découverte : procès presqu'aussi indécis que celt tre Leibnitz & Newton, au sujet de la fameu couverte du calcul différenciel, *Adhuc sub judi est.*

Exposons-en la cause. M. de Mairan, dan savant Traité de l'Aurore Boréale [*sect.* 5 *quest* dit que les taches qu'on voit si souvent sur la su du globe du Soleil, peuvent provenir des fréqu fermentations & de quelques précipitations de p grossières auxquelles l'atmosphère solaire est être sujette. Cette conjecture fortifiée du senti de Descartes, a, je l'avoue, beaucoup de pro lité ; mais la cause à laquelle les taches du Solei ici attribuées, est de son côté tout aussi prob Du-reste, la nature de ces taches, ou la matièr les forme, est la même dans l'hypothèse de M Mairan, & dans celle que j'ai adoptée : c'est jours une fermentation de parties grossières. Les opinions ne diffèrent qu'en ce que l'illustre A

Telle on voit la liqueur dans l'airain bouillonante,
Former à longs replis une écume flottante.
Sur sa surface épars, ces grands corps ténébreux
Affoiblissent l'éclat du globe radieux.
Que dis-je ? ces amas de solide matière
Du Soleil par degrés éteindroient la lumière,
Si, dans son vaste sein incessamment produits,
Ils n'étoient par sa force incessamment détruits.

---

micien place dans l'atmosphère solaire les parties grossières qui forment les taches, & que je les fais résider dans le corps du Soleil, auquel elles sont inhérentes.

Sur sa surface épars. On a vu sur le disque du Soleil jusqu'à quarante-cinq taches à la fois de différente grandeur, les unes plus obscures, les autres moins opaques, mais toutes roulant sans cesse dans un océan de liquide enflammé. Il y a des années où les taches paroissent en plus grand nombre, & plus grasses, comme il arriva en 1716-18, 19 & 27. Quant à leur grosseur, la plupart sont plus grosses que la Terre. On lit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, [*ann.* 1714, *pag.* 79.] qu'on en a observé une dont la grosseur surpassoit celle de notre globe d'environ cent vingt-cinq fois. Il parut en 1706 un amas de taches dont la masse entière, en la supposant sphérique, devoit être dix-sept cent vingt-huit fois plus grosse que la Terre.

Du soleil par degrés. La disparition de quelques étoiles fixes par des causes qui nous sont inconnues, a fait croire à Flamsteed & à d'autres Astronomes, que ces soleils se sont éteints, ayant, disent-ils, été obscurcis insensiblement par des taches, qui s'accrochant les unes aux autres, ont formé sur leur disque une croûte épaisse. De ce fait astronomique, dont ils assignent la cause, avec autant de confiance

Romains, à cette cause & simple & naturelle ;
Que l'art de *Galilée* à nos regards décelle,
Il falloit du Soleil rapporter la pâleur,
Et non au vain courroux d'un Jupiter vengeur,
Quand, pour vous respectable à plus d'un titre auguste,
Le plus grand des humains, s'il eût été plus juste,

---

que s'ils l'avoient bien constatée, ils ont conclu que les planètes ont été autrefois des soleils, que ces soleils se sont encroûtés & obscurcis par l'entassement de plusieurs couches de parties grossières qui fermentoient sur leur surface, & qu'ils sont devenus des corps opaques, des *terres habitables*. Cette prétendue métamorphose de soleils en planètes & en terres habitables, a été solidement réfutée par l'Auteur du Spectacle de la Nature, [*tom.* 3. *pag.* 505.] & il est fondé à dire qu'il est aussi impossible qu'un soleil en s'incrustant devienne une terre habitable, qu'il est impossible qu'une pierre, par le concours des mouvemens, devienne un homme.

Il falloit du soleil. Plutarque, Pline & Sénèque, disent que pendant toute l'année dans laquelle César fut assassiné [an de Rome 708.] le soleil ne rendit qu'une clarté foible & languissante. Plutarque ajoute même qu'il eut si peu de chaleur, que les fruits ne mûrirent point. Virgile parle aussi de cet affoiblissement de la lumière du soleil, dans la belle digression qui termine le premier Livre des Géorgiques. Les Romains regardèrent comme une vengeance des Dieux cette pâleur du soleil, ainsi que les divers prodiges, qui parurent, dit-on, après la mort de César, & dont Ovide fait une peinture très-poëtique vers la fin du quinzième Livre des Métamorphoses.

Quand pour vous. César étoit encore moins recommandable par le nombre de ses victoires & des services qu'il avoit rendus à la République, que par la

ıtouré d'assassins, sans en être troublé,
t à Rome asservie en victime immolé.
:xcuse votre erreur : les sciences abstraites
rent toujours chez vous stériles, imparfaites.
ıtre ardeur pour Bellone osa les dédaigner,
les vit d'un œil froid dans la Grèce régner.
ɔn art,. ô Peuple-Roi, ton unique science,
étoit d'asservir tout à ta vaste puissance,
: voir la terre entière obéir à tes loix,
être le protecteur ou le maître des Rois.

---

ste étendue de son génie, par sa grandeur d'ame, clémence & ses autres vertus, dont pourtant une ıbition outrée a terni l'éclat. De tous les hommes, sar seroit, selon moi, celui qui auroit fait le plus ıonneur à l'humanité, s'il eût été moins ambitieux.

J'excuse votre erreur. Les Romains, qui avoient goût si dominant pour l'éloquence & pour la poë-, n'ont eu qu'un goût médiocre pour les hautes :nces. Ce ne fut que près d'un siécle avant Jésus-rist qu'ils commencèrent à les cultiver ; & Lucrèce r donna, pour ainsi dire, le ton. L'astronomie, exemple, étoit si ignorée à Rome l'an 564, qu'au port de Tite-Live, [*lib.* 38. *num.* 36.] on or-ına des prières publiques pendant trois jours, à :casion d'une éclipse de soleil qui fut prise pour prodige. Sénèque, qui écrivoit environ l'an 50 de e Chrétienne, avoue que c'est depuis peu qu'on ınoît certainement la cause des éclipses de Lune. *r Luna deficiat, hoc apud nos quoque nuper ratio certum perduxit.* Nat. quæst. lib 7. cap. 25. Les mains n'ont eu ni Astronomes ni Géometres qui nt laissé une réputation. Lucrèce & Pline sont leurs ls Physiciens en titre ; & quels Physiciens, sur-tout ɔremier !

Ce grand art est celui dont s'occupe la France;
Mais de la même main qui tient dans la balance
Le destin de l'Europe, & de vingt Potentats;
Qui dispense aux BOURBONS des Sceptres, des Etats;
Qui fait incorporer à son vaste domaine
Les antiques Etats de l'heureuse Lorraine;
Terrasse à *Fontenoy* le Batave & l'Anglais;
Soumet la Flandre entière, & par de si hauts faits,
Sur elle & sur son Roi tient la terre attentive:
De cette même main elle exerce & cultive
Les talens de l'esprit, les Sciences, les Arts,
Et sait se partager entre Minerve & Mars.
Sous d'augustes lambris quels corps elle rassemble!
Aux progrès du Génie ils concourent ensemble.
L'un, ouvrage d'Armand, cultive l'art des Vers,
Et l'art dont Démosthène étonna l'Univers [1].
L'autre parcourt les Cieux, ou sonde la Nature [2].
Et celui-ci des Temps perce la nuit obscure [3].
Leurs écrits immortels sèment de toutes parts
Les trésors de l'esprit, du savoir & des arts.
Roi, père des Savans, vois ton fameux Lycée [4]
Joindre un nouvel éclat à sa splendeur passée.
Vois ses chefs s'illustrer par leurs doctes travaux,
Des *Ramus*, des *Murets*, successeurs & rivaux.

---

1 L'Académie Françoise.
2 L'Académie des Sciences.
3 L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.
4 Le Collége Royal, fondé par François I. le restaurateur des Lettres.

Et toi, siège en ton trône, ô superbe Uranie,
Dans ces murs consacrés à ton puissant génie [1] :
Monument éternel de l'amour d'un grand Roi [2]
Pour tes savantes Sœurs, pour la Gloire, & pour
Toi.

Sous ces vastes lambris, quel trésor littéraire [3],
Que grossit chaque jour un tribut nécessaire ;
D'écrits de tous les tems amas prodigieux ;
Ecole du savoir ouverte à tous les yeux !

Tout art est citoyen de cet heureux Empire.
Ici la toile vit [4] : là le marbre respire [5].
Plus loin l'art d'Arachné fait naître sous nos doigts [6]
Ces tissus suspendus dans les Palais des Rois.
L'art charmant de *Lulli* s'agrandit sur la scène [7].
Notre Equerre est, *Bernin*, rivale de la tienne [8].
Le commerce, ce nerf, cette ame des Etats,
Porte le nom Français aux plus lointains climats,
Nous livre l'or de l'Inde, aiguise l'industrie.
FRANCE, tout t'anoblit : sois-en enorgueillie ;
Mais sois plus fière encor des vertus de ton Roi,
De ton zèle pour lui, de son amour pour toi.

---

1 L'Observatoire.
2 LOUIS XIV.
3 La Bibliothéque du Roi.
4 La Peinture.
5 La Sculpture.
6 La Manufacture des Gobelins où sont travaillées de si belles Tapisseries.
7 La Musique.
8 L'Architecture.

[redacted]

Toi, dont le fond de l'être est une énigme obscure;
Qui précédas l'instant où naquit la Nature,
Qui colores les cieux, & la terre, & les mers;
Toi, qui, fluide immense, investis l'Univers,
O lumière subtile, avec quel artifice,
De ton corps est construit l'étonnant édifice!
Tous ces Soleils semés dans les plaines des cieux,
Flottent dans ce fluide; & leurs feux à nos yeux
Ne brillent au lambris de la voute étoilée,
Qu'autant que la lumière est par eux ébranlée.
De leurs rayons dardés la forte impulsion,
Seule, nous fait sentir sa douce impression.
Par des chocs successifs l'astre du jour l'agite,
Et dans quelques instans sur nous la précipite.
Par ondulations, sa rapide clarté
Du vaste Firmament franchit l'immensité.

Toi, dont le fond de l'être. La nature de la lumière a beaucoup exercé la sagacité des Physiciens modernes; mais elle a échappé à toutes leurs recherches. Ils ignorent, & probablement ils ignoreront toujours, *per quam viam spargitur lux*, comme parle l'Ecriture. Le fond de cette substance qui affecte no yeux, & nous fait voir la configuration & l'arrangement des corps, nous est absolument caché.

Et dans quelques instans. Selon les calculs d Newton, sept à huit minutes suffisent à la lumier pour parvenir du Soleil jusqu'à la Terre, c'est-à-dire, pour traverser un espace de près de trente-troi millions de lieues. On ne peut savoir le tems qu'ell emploie à arriver des étoiles fixes à notre globe, leu distance étant incommensurable.

Invisible aux regards par sa propre nature,
Elle est autour de nous pendant la nuit obscure.
Toujours prête à briller, elle attend le moment
Où l'acier, le caillou se heurtant rudement,
Par les vibrations que ce choc fera naître,
Elle doit être mue, & dans l'instant paroître.
Il lui faut le secours de ces agens divers.
Rien n'agit de lui-même en ce vaste Univers.
Il est dans la Nature une chaîne invisible;
Mais tout effet provient d'une cause sensible.
Sur la corde de l'arc un javelot placé
S'échappe & fend les airs; mais mon bras l'a lancé.
Le feu dort dans le sein du caillou qui le cache:
Je frappe: il se réveille, & ce choc le détache.
A mon oreille un son ne peut être porté,
Si par deux corps battus l'air n'est pas agité.
Mais quelle mécanique, à ma vue attentive,
Fait agir sur les corps cette lumière active?
Comment, & par quel art, des sillons déliés
Offrent-ils tant d'objets en tout sens variés?
Tracent-ils des couleurs si diverses entr'elles,
Produisent-ils enfin des nuances si belles?
Des rayons colorés, fléchis différemment,
Etalent à nos yeux ce spectacle charmant.
Par des réfractions, brillans plis de lumière,
Leur subtile action sur la rétine opère;
Et toutes ces couleurs dont l'œil est enchanté,
De ces réfractions empruntent leur beauté.
De-là dans les objets toutes ces différences,
Ces degrés variés de teintes, de nuances,

Selon que, dans leur cours, les rayons lumineux
Sont par les bulles d'air pliés vers chacun d'eux.
A ces réfractions ce brillant météore,
Cet arc majestueux dont le ciel se décore;
Quand les urnes des airs cessent de s'épancher,
Doit ces couleurs où l'œil se plaît à s'attacher.
O de l'Optique Angloise interprète fidèle,
Dans l'art des agrémens rival de *Fontenelle*,
Dans tes heureuses mains je remets le pinceau,
C'est à toi d'embellir, d'achever ce tableau:
C'est à toi d'amuser & d'instruire les Graces.
Noble secret de l'art, quelle image tu traces!
Un rayon que reçoit un verre transparent [1],
Forme de sept couleurs le sillon différent.

O de l'Optique Angloise. M. Algaroti de Venise a composé en Italien des Entretiens sur la lumière & sur les couleurs, dans le goût de ceux sur la pluralité des Mondes. Le dogme opticien de Newton est exposé dans cet Ouvrage, non-seulement avec une méthode précise & lumineuse, mais encore avec beaucoup d'agrément & de légéreté. Tout y est sur le bon ton, à quelques *Concetti* près, qu'il faut pardonner au génie de la langue Italienne. On passe moins aisément à l'ingénieux Auteur un manque d'égards pour quelques-uns de nos Philosophes, & surtout pour Descartes. *Modestè & circonspectò judicio de tantis viris pronuntiandum est.* Quintil. M. Duperon de Castera a traduit en François l'Ouvrage de M. Algaroti.

1 Le Prisme.

Forme de sept couleurs. Newton dans son Optique divise un rayon en sept parties, qu'il appelle *primitives; savoir*, le rouge, l'orangé, le jaune, le

Ces premières couleurs se combinant entr'elles,
Enfantent de concert mille couleurs nouvelles.
Tel un fleuve, coupé par différens canaux,
Dans les fertiles champs forme mille ruisseaux.
Mais quoi ? de ces rayons la subtile structure
Ne peut ni s'altérer, ni changer de nature.
L'art ne la détruit point, & des efforts vainqueur,
Le rayon rouge ou bleu conserve sa couleur.
D'eau, de lumière, d'air la plus foible parcelle
Ne peut être détruite, ô Sagesse éternelle !

---

vert, le bleu, l'indigo, le violet, & il dit que de leur mêlange sont produites les couleurs subalternes, le gris, le brun, l'olive, l'ardoise, &c. Le P. Castel, ce Géometre à génie inventif, établit au contraire [*Optique des couleurs*, 6 *Observ. pag.* 87.] qu'un rayon n'a que trois premières couleurs, le rouge, le jaune & le bleu, & que c'est de leurs combinaisons que naissent toutes les autres couleurs. M. du Fay, enlevé trop tôt aux sciences, soutenoit le même sentiment; mais leur autorité réunie, toute grave qu'elle est, ne peut balancer celle de Newton, fondée sur les expériences les plus fines, & les mieux avérées par le moyen du Prisme.

L'art ne la détruit point. » Faites passer le rayon » rouge par un second, par un troisiéme & un qua» triéme prisme, par un verre jaune, par un verre » bleu, vous n'aurez toujours qu'une tache rouge. » Si vous recevez de même un rayon bleu, il demeu» rera bleu dans tous les milieux où vous l'introdui» rez, & dans toutes les épreuves auxquelles vous le » mettrez. Les rayons ont tous une nature propre, & » qui ne change point. « *Spectacle de la Nat. tom.* 4. *pag.* 169.

[redacted]

Tout Etre corporel, de tes tréſors ſorti,
Par ton pouvoir lui ſeul peut être anéanti.
Du globe dans la nuit nous prêtant ſa lumière,
Quel eſt l'aſpect, quelle eſt la marche irrégulière ?
Pourquoi, tantôt obſcur, & tantôt lumineux,
Cache-t-il ſa clarté, l'offre-t-il à nos yeux ?
Sous la forme d'un arc d'abord il ſe préſente.
Sa lumière s'accroît par progreſſion lente ;
Puis ſon diſque arrondi, brillant au haut des airs,
Remplace le Soleil dans le ſombre Univers.
Enfin ce vif éclat par degrés diminue,
Et décroiſſant toujours, diſparoît à la vue.
L'aſtre du jour produit cette variété :
Au flambeau de la nuit il donne la clarté.
Ses rayons, plus ou moins épanchés ſur ſa maſſe,
Sous ces divers aſpects nous préſentent ſa face.
Ses phaſes.... Mais je vois le ſoleil s'obſcurcir.
Je vois ſon globe ardent par degrés ſe noircir :
Pourquoi donc ? La planète, à l'approcher forcée,
Entre la Terre & lui, dans ſon cours, s'eſt placée,
Et fermant toute iſſue à ſes traits radieux,
Par ſon opacité la dérobe à nos yeux.
Au globe de la Terre elle eſt ſubordonnée,
Et dans ſon tourbillon conſtamment entraînée ;
Elle ſubit les loix de ce puiſſant moteur ;
Elle eſt ſon *Satellite*, & lui cède en grandeur.

——— *Cède en grandeur.* Selon M. Caſſini, la Lune eſt cinquante-deux fois moins groſſe que la Terre. Dans ſon apogée, elle en eſt diſtante d'environ

Mais son disque, d'un voile.... O flotte Athénienne
Cette noirceur t'inspire une terreur soudaine.
Et vous, peuples des bords que le fameux [1] Cortès
Conquit par sa valeur, souilla par ses excès,
Vos cris frappent les airs; & votre esprit crédule
Redoute les effets d'un combat ridicule.

---

quatre-vingt-dix mille lieues, & dans son périgée de près de soixante-dix-huit mille lieues.

——— *O flotte Athénienne.* Thucydide rapporte [*lib.* 7.] que la veille du fameux combat qui fut donné dans le Port de Syracuse, il y eut une éclipse de Lune, laquelle effraya extrêmement la flotte des Athéniens qui assiégeoient cette Ville. Nicias, leur Général, prit l'éclipse à mauvais augure, & suspendit par superstition la retraite qu'on avoit prudemment résolu de faire la nuit même. Ce délai occasionna le combat du lendemain, où les Athéniens furent entiérement défaits. C'est bien à cette superstition ridicule qu'on peut appliquer le fameux vers de Lucrèce :

Tantum Religio potuit suadere malorum !

Tant un culte indiscret peut enfanter de maux !

1 Fernand Cortès fit la conquête du Mexique (en 1520.) On sait quelles cruautés il exerça dans ce vaste continent. Sa gloire en a été ternie.

Vos cris frappent les airs. On lit dans quelques Relations des Indes Occidentales, que les Sauvages du Mexique & du Chili, lorsqu'il y a une éclipse de Lune, se répandent dans la campagne, en jettant de grands cris, & en frappant sur des vases d'airain. Ils croient qu'alors la Lune est aux prises avec un Dragon qui veut la dévorer, & qui la cache par son énorme grandeur. Ils s'imaginent que le bruit qu'ils

Banniſſez votre effroi : ſachez ce qui produit
Cet obſcurciſſement du flambeau de la nuit.
La Terre en décrivant ſon orbite ordinaire,
Placée entre ce globe & l'aſtre qui l'éclaire,
A par ſa vaſte maſſe intercepté ſes feux.
Le globe s'eſt couvert d'un voile ténébreux.
Ainſi lorſqu'un flambeau fait briller ſa lumière,
Si je place la main entr'elle & ma paupière,
Ce corps interpoſé, par ſon opacité
Dérobe à mes regards cette douce clarté.
Si le verre à mon œil fait un rapport fidèle,
Quel ſpectacle frappant ſon diſque me décèle !
Etonné, je crois voir d'inacceſſibles monts,
Des rivières, des mers, des abîmes profonds.

---

font épouvante le Dragon, & le met en fuite. Lorſque la Lune eſt entièrement ſortie de l'ombre, ils célèbrent par des chants & des danſes, la prétendue victoire qu'elle vient de remporter par leur ſecours.

Des rivières, des mers. Le ton affirmatif avec lequel Derham parle de ces mers & de ces rivières, [*Théolog. Aſtronom. Diſc. prélim.*] me paroît une aſſertion trop hardie. Il y a tout au-plus de la probabilité, & même il ſe pourroit fort bien qu'il n'y eût dans le globe lunaire ni rivière, ni mer, comme M. Huyghens [qui cependant y place des habitans] tâche de le prouver dans ſon *Coſmothéoros*, [*p.* 114.] Je trouve beaucoup plus de réſerve dans le ton conjectural que prend M. de Fontenelle, en parlant ſur la même matière : » Ces Savans, dit-il, qui voyagent » dans la Lune avec des lunettes d'approche, y ont » découvert des mers, des lacs, de très-hautes mon» tagnes, des abîmes très-profonds.... Ce n'eſt

Tout marque aux mêmes traits & son globe & le nôtre.
Ils sont *denses* tous deux, opaques l'un & l'autre.
S'il nous sert de flambeau pendant l'obscurité,
Notre globe à son tour lui prête sa clarté.
Chacun d'eux réfléchit par une même voie,
L'éclat que le Soleil à chacun d'eux envoie.
Mais si l'astre du jour, par ses feux éclatans,
Dans l'un brille aux regards de milliers d'habitans ;
Dans l'autre éclaire-t-il seulement la matière ?
Sur des Etres pensans ces rayons de lumière
Seroient-ils épanchés pour offrir à leurs yeux
D'un monde régulier le spectacle pompeux,
Les trésors, les beautés, le jeu de la Nature ?
L'hypothèse est plausible ; & jamais conjecture

» pourtant qu'une conjecture, & de la distance où » nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout-» à-fait juste. « *Pluralité des Mondes, deuxieme entretien.* Mais si les mers & les lacs qu'on place dans la Lune ne sont qu'une conjecture ; les montagnes, & même très-hautes, sont une certitude. Avec le Télescope on apperçoit l'ombre de ces montagnes, & on la voit distinctement changer de place. Quant à leur élévation, M. Cassini [*Mém. de l'Acad. ann.* 1724. *pag.* 405.] dit qu'il en a observé une, dont la hauteur lui a paru excéder trois lieues.

L'hyhothèse est plausible. Je ne parle d'habitans dans la Lune & dans les autres Planètes, que conjecturalement, & pour ne pas passer sous silence une hypothèse que les uns adoptent sur les probabilités les mieux fondées, & que les autres rejettent par des raisons infiniment respectables. Entre plusieurs Savans qui en ont parlé, je n'en citerai que deux. » Il n'y

Ne servit mieux ta gloire, ô suprême Moteur.
Elle accable l'esprit du poids de ta grandeur.
Tous ces globes formant le Monde planétaire,
Sur qui l'astre du jour fait jaillir sa lumière,
Tans d'invisibles corps sur qui d'autres soleils
Dardent aussi leurs feux, à ses feux tout pareils;
Seroient ainsi peuplés de substances pensantes,
Œuvres d'un Créateur, & de lui dépendantes.
L'adorant comme nous, leurs cœurs reconnoissans
A ce premier Principe offriroient leur encens....

» a point, dit un Docteur Allemand, aussi profo » dans la Physique que dans la Théologie, il n'y » point de pensée plus frivole, plus déraisonnabl » plus indigne de la majesté du Créateur, que ce » de quelques personnes qui prétendent que les P » nètes ne servent qu'à luire pendant la nuit, & c » se moquent de ceux qui y admettent des créatu » raisonnables, quelles qu'elles puissent être, q » Dieu a placées sur ces théâtres, peut-être p » magnifiques que notre Terre, pour être les sp » tateurs de ses Ouvrages, & les adorateurs de » Majesté divine. « *Jean-Albert Fabricius, Thé de l'Eau, liv. 2. chap. 1.* L'illustre Auteur du Sp tacle de la Nature, parle moins affirmativement q le savant Fabricius, & dans cette retenue il y a p de sagesse. » Que Dieu, dit-il, y ait distribué [*da* » *les Planètes*] diverses Intelligences pour en ê » loué; il n'y a dans ce magnifique soupçon rien c » blesse sa grandeur, ou qui affoiblisse notre reco » noissance: & quoiqu'il les fasse servir de demeu » à différens ordres de créatures, nous n'en somm » pas moins tenus de sentir l'avantage de notre co » dition. « *Spect. de la Nat. tom. 4. pag. 499.*

Ah! Pardonne, grand Dieu, pardonne ce problême:
Si j'ose l'exposer, c'est pour ta gloire même.
Des Mondes infinis semés d'adorateurs:
Quelle carrière immense ouverte à tes grandeurs!

Un astre peu connu, plus craint que le tonnerre,
De son aspect terrible épouvante la terre.

Un astre peu connu. J'ose avancer que nous n'avons point de systême fixe sur les Comètes, parce qu'à proprement parler, on ne s'est mis à les étudier avec soin que depuis l'apparition de celle de 1680, la plus grande & la plus brillante qu'on ait encore vue. Ce ne sera qu'après une longue suite d'observations exactes sur le retour, sur la marche, & sur les apparences des Comètes d'une classe un peu distinguée, qu'on pourra connoître la vraie cause de l'irrégularité de leurs cours, & de la variété de leurs configurations. Tout ce qu'aujourd'hui nous savons de sûr au sujet des Comètes, c'est que ce sont des Planètes; qu'elles entrent dans notre tourbillon, d'où elles se dégagent par une accélération graduelle, & qu'elles décrivent autour du Soleil, leur foyer commun, des ellipses fort excentriques & extrêmement allongées. Newton dit, dans ses Principes Mathématiques, qu'elles s'étendent beaucoup au-delà de l'orbe de Saturne. Quelle doit être l'immensité de ces ellipses! A l'égard du nombre des Comètes, depuis la mort de Copernic, arrivée en 1543, on en a compté trente-une toutes différentes, en y comprenant la dernière de 1742, sans parler de beaucoup d'autres, apperçues antérieurement à l'an 1543. Voilà les Planètes de notre Monde fort multipliées, & les bornes de notre tourbillon bien plus étendues que Descartes ne l'a cru.

D'une marche inégale il roule dans les cieux.
Bizarre phénomène, il se montre à nos yeux
A cheveux flamboyans, à queue étincelante.
O peuples éperdus: banissez l'épouvante.
Non, non, ne craignez point qu'un barbare vainqueu
Porte dans vos foyers le carnage & l'horreur,
Que d'un air empesté les vapeurs meurtrières
Transforment vos cités en vastes cimetières,
Que tous les élémens, par un commun effort,
Soufflent sur vos guérets la disette & la mort.
Trop long-tems l'ignorance, & des erreurs antiques
Vous firent redouter ces fléaux chimériques.
Sans vertu, sans pouvoir, ces globes étrangers,
Dans notre tourbillon seulement passagers,

A cheveux flamboyans, à queue étincelante. C cet appareil menaçant qui effraye le peuple, & contribue le plus à lui faire regarder les Co comme des hérauts que Dieu envoie pour ann ses vengeances, & comme les avant-coureurs guerre, de la peste, ou de la famine. Cette c lure ou cette queue, si formidable aux yeux d gaire, c'est, suivant l'opinion la plus généra grand amas d'exhalaisons que le Soleil, par l' de sa chaleur, détache du corps de la Com mesure qu'elle approche de cet astre, & qui dans l'atmosphère qui environne la Comète, dans le Traité de l'Aurore Boréale, [*Sect.* 5. Q une autre opinion que M. de Mairan, dont l est si grave, propose modestement comme u & qui n'est pas moins probable que celle qu d'exposer.

S'approchent du Soleil à diverses distances,
Puis, faits pour parcourir des *ellipses* immenses,
Pour reparoître un jour à nos timides yeux,
Vont terminer leur course aux barrières des cieux.
Quel amas varié de clartés *scintillantes*,
Sur un lambris d'azur fixes & permanentes!
D'un éclat vif & doux mon œil les voit briller,
Mais leur nombre infini, qui le peut calculer?
Tu le peux seul, grand Dieu, Toi, qui d'une parole
En as semé les cieux de l'un à l'autre pole,

Pour reparoître un jour. M. le Monnier, de l'Académie des Sciences, dit dans *sa Théorie des Comètes*, *pag* 63. qu'il est bien porté à croire que la Comète de 1680, est la même qui parût en 1606, & en rétrogradant, en 1531 & 1456. Les élémens de leurs théories étant les mêmes, il en conclut qu'elle reparoîtra, suivant toute apparence; en 1757 ou 1758. Cette Comète, en calculant les intervalles de tems auxquels elle a paru, achèveroit sa révolution en soixante-quinze ans.

On lit dans le même Ouvrage, *pag.* 75. que M. Newton rapporte dans ses Principes Mathématiques de la Philosophie, que M. Halley ayant remarqué qu'il avoit paru quatre fois de suite, à chaque intervalle de cinq cens soixante-quinze ans, une très-grande Comète, savoir, immédiatement après la mort de Jules-César, ensuite l'an de l'Ere chrétienne 530, puis au mois de Février de l'an 1105, & en dernier lieu sur la fin de l'année 1680; & que cette Comète avoit eu à chaque fois une queue d'une grandeur prodigieuse, M. Halley a déterminé par ce moyen l'orbe elliptique de cette Comète, & il en prédit le retour vers l'an 2255. Ce sera aux Halleys de ce tems-là à vérifier la prédiction.

[redacted]

Qui leur as assigné leur rang, leur fonction,
Qui donnes à chacune & son poste & son nom [1];
Et qui les dirigeant dans leurs vastes orbites,
Les asservis aux loix qui leur furent prescrites.

Fameux restaurateurs de l'art que je décris,
Hipparque, Ptolomée, & toi, Timocharis,
De ces douces clartés vous fixâtes le nombre.
Quelle étoit votre erreur ! mais un nuage sombre

---

1 *Qui numerat multitudinem stellarum & omnibus eis nomina vocat.* Psalm. CXLVI.

De ces douces clartés. Les Astronomes de l'antiquité ne comptoient que mille vingt-deux Etoiles fixes. Nous n'en compterions nous-mêmes guère davantage aujourd'hui ; si nous étions privés, comme ils l'étoient, du secours des Lunettes astronomiques. Les grands Hommes que je viens de nommer, auroient fait les mêmes découvertes que nous avons faites dans le Ciel, s'ils avoient connu le Télescope. Sur ce principe, c'est bien injustement que nous reprochons aux Anciens leur peu de progrès dans la Physique, l'Anatomie & la Navigation. Leurs étonnans succès dans l'Eloquence, dans la Poësie, dans les Arts libéraux, prouvent qu'ils ne nous cédoient ni en génie, ni en connoissances spéculatives. De-là il s'ensuit que s'ils eussent pu faire usage de la Machine Pneumatique, du Microscope, de la Boussole, ils auroient de proche en proche porté tout aussi loin que nous les Sciences que ces utiles instrumens ont si fort agrandies. L'avantage que nous avons sur les Anciens, du côté des connoissances pratiques, nous le devons uniquement au hazard, & il nous sied peu d'être fiers d'un savoir purement fortuit, & de richesses que nous ne possédons qu'en qualité de derniers-venus.

:issoit encor vos regards vigilans.
ircouriez les Cieux à pas hardis, mais lents.
atante voûte, aux yeux de Galilée,
n immensité devoit être étalée.

---

parcouriez les Cieux. Hipparque, Ptolomée, aris, & avant eux, Conon & Pythéas de Mar- qui vivoient environ 350 ans avant Jésus- , ont successivement perfectionné l'ancienne mie, par quantité d'observations, dont quel- es sont venues jusqu'à nous. Strabon [lib. 1.] conservé sur-tout la fameuse observation de , par laquelle, en comparant l'ombre d'un n à sa hauteur au tems du solstice, il déter- latitude de Marseille, ou sa distance de :ur ; observation dont l'exactitude a été véri- les lieux, en 1714, par M. le Chevalier de e. Mais du tems de ces grands hommes, l'A- iie, quoique cultivée avec soin, n'étoit pas :nce fort étendue. Il étoit réservé au célèbre de l'agrandir, & de s'y frayer des routes iouvelles.

éclatante voûte. Ce fameux Sectateur du Copernicien, qu'il lui coûta * si cher d'a- utenu, est regardé à juste titre comme le l'Astronomie moderne. C'est lui qui, par le du Télescope, a fait le premier dans le Ciel rprenantes découvertes qui ont étendu la des Astres, & perfectionné l'art de la Naviga- . les expose agréablement dans son *Nuntius* s. J'y renvoie le Lecteur.

yez à ce sujet l'Almageste du P. Riccioli, *lib.* 9. *cap.* 40. Le savant Jésuite y détaille les dé- le Galilée, avec le Tribunal de l'Inquisition, utirent à une prison de quatre ans.

Aidé d'un instrument, industrieux flambeau ;
Il devoit le premier voir un Ciel tout nouveau,
Et, né pour présider à l'art des Zoroastres,
Mesurer, discuter, [1] multiplier les Astres.
Tel, avant lui, cet [2] homme utile à l'Univers,
Ce moderne [3] Typhis, aigle hardi des mers,
Qui s'ouvrit un sentier impratiqué sur l'onde,
Fit, aux yeux des Mortels, éclore un nouveau Mond

Fiers rivaux du Soleil, ces feux étincelans,
Immobiles flambeaux, par eux mêmes brillans,
Prodiguent, comme lui, la lumière & la vie.
D'eux à lui la distance est énorme, infinie.

---

1 Découverte des quatre Satellites de Jupiter, qu nomma les Astres de Médicis.

2 Christophe Colomb en 1492.

3 Pilote des Argonautes.

D'eux à lui la distance est énorme. La distance d soleil aux étoiles est incommensurable. » Quelqu » tentatives qu'on ait faites, *dit M. Cassini le fil* » pour parvenir à connoître la distance de *Sirius* * » elles ont été inutiles ; parce que, suivant les ob » servations les plus exactes, on n'a reconnu dans l » étoiles fixes aucune parallaxe, ou elle s'est trouv » presqu'insensible « [*Elém. d'Astronom. liv. chap.* 5.] Ce que dit M. Cassini de l'impossibilité d mesurer la distance de *Sirius* à l'égard de la Terr on peut le dire d'une étoile fixe à l'égard du Sole Et quel doit être l'éloignement de cet astre aux étoil

* C'est l'étoile du grand Chien, qu'on appelle *Luisante.* Elle surpasse toutes les autres étoiles e éclat & en grandeur apparente : d'où l'on conjectu qu'elle est la moins éloignée de notre globe.

Peut-être ils sont encor plus grands, plus lumineux,
Et dans leur tourbillon font rouler autour d'eux
Des globes sans éclat que leur vive lumière,
Dans ses divers effets, colore, échauffe, éclaire.
Sous l'astre des Gemeaux, une foible blancheur
Montre à l'œil attentif un sillon de lueur.

---

qui forment ce qu'on appelle la *Voie lactée*, & dont la profondeur dans le Ciel est si prodigieuse, que les plus excellens Télescopes les rendent à peine sensibles ! Cette effroyable distance confond & épouvante l'imagination.

Peut-être ils sont encor plus grands. M. Cassini ne croit point exagérer en donnant à *Sirius* un diamètre d'environ trente-trois millions de lieues ; & en faisant de cette étoile un globe capable de toucher en même-tems par deux points opposés de sa surface, le Soleil & la Terre, s'il étoit intermédiaire. On voit bien que ce n'est-là qu'une conjecture métaphysique.

Des globes sans éclat. On présume avec beaucoup de fondement, que les étoiles fixes étant des Soleils, éclairent des Planètes qu'on suppose tourner, chacune dans son tourbillon, autour de leur soleil, centre commun de leurs révolutions. C'est sur l'emploi de notre Soleil, & sur la théorie de nos Planètes, que cette conjecture très probable est fondée, sauf la variété infinie que l'Auteur de la Nature peut avoir employée dans la forme & dans l'arrangement de tous ces mondes invisibles.

——— *Une foible blancheur.* C'est cette longue trace blanche qu'on remarque vers le Pole méridional, & qui est dans la constellation des Gemeaux. Les Astronomes Grecs l'ont appellée *Galaxie*, qui signifie chemin de couleur de lait. Démocrite, au rapport de Plutarque, conjectura que c'étoit un amas

Quelle eſt donc cette voie ? Au rapport de ma vue ;
A qui le verre donne encor plus d'étendue ;

---

d'étoiles prodigieuſement enfoncées dans l'Ether : conjecture ſolide de laquelle on doit conclure que les Philoſophes de l'antiquité ont eu des idées ſaines ſur bien des points de Phyſique ; qu'ils avoient le génie obſervateur, & qu'ils l'exerçoient. Ce même Démocrite qui penſoit ſi juſte ſur la Voie Lactée, fut trouvé occupé à diſſéquer & à obſerver des animaux, lorſque les habitans d'Abdère envoyèrent le fameux Médecin de *Cos*, pour le guérir de ſa prétendue folie. C'étoit l'occupation d'un Sage. Les Ecrits d'Ariſtote & de Pline ſur l'Hiſtoire Naturelle, ceux d'Hippocrate & de Galien ſur la Médecine, de Varron & de Columelle ſur l'Agriculture, prouvent évidemment que les Anciens étoient très-bons Obſervateurs. Ils étudioient avec ſoin la Nature. Ils la ſuivoient pas à pas dans ſes opérations, dans ſes Phénomènes de toute eſpèce, mais ils négligeoient de remonter aux cauſes. Ainſi, s'ils n'aprofondirent point les principes généraux, tels que les Loix du mouvement, les propriétés des corps, les effets de l'action qu'ils exercent les uns ſur les autres, la peſanteur & le reſſort de l'air, la preſſion & la réſiſtance des fluides, & une infinité d'autres Phénomènes, c'eſt qu'ils s'étoient bornés à l'Analyſe raiſonnée, & qu'ils ne conſultoient point l'expérience qui, entre autres avantages, a celui d'étendre le champ de l'Obſervation, & de la rendre plus sûre. Ce que je dis ici, & ce que j'ai dit ci-devant au ſujet des Aſtronomes de l'antiquité, forme l'apologie complette des Anciens, ſur leſquels on a fait indécemment une ſortie des plus vives, dans un Ouvrage philoſophique qui vient de paroître, & où on les qualifie de *très-mauvais Phyſiciens*, ſans

C'eſt

C'eſt un amas de feux, fixes au Firmament.
De notre globe au leur tel eſt l'éloignement,
Que l'eſprit ſe confond en ſondant leur diſtance,
Et ne peut qu'adorer, dans un humble ſilence,
Le pouvoir de celui qui d'un mot les forma,
Dont la prodigue main dans le ciel les ſema
Non moins abondamment, qu'en tout inépuiſable,
Sur la rive des Mers elle a ſemé le ſable.
Quelle eſt votre étendue & votre immenſité,
Vaſtes cieux ! Mon eſprit en eſt épouvanté.
O terre, tu n'es donc qu'un atome, qu'une ombre ?
Quoi, des mondes ſans fin, & des ſoleils ſans nombre !
Des marches, des retours à des globes preſcrits,
Par ces globes roulans avec ordre décrits !
Point d'obſtacle, nul choc, une exacte harmonie,
Une règle immuable ! Et l'Atomiſte impie,
Frappé de l'évidence, ou plutôt accablé,
Oſe encor ſoutenir qu'un ordre ſi réglé
Eſt l'œuvre du hazard, du choc de vils atomes,
Aux yeux de la raiſon ridicules fantômes ?

---

conſidérer que pour être tout au-moins auſſi bons Phyſiciens que nous, il ne leur a manqué que l'uſage de nos inſtrumens de Phyſique.

Eſt l'œuvre du hazard. C'eſt de cette marche invariable des corps céleſtes, c'eſt de l'ordre & de l'harmonie qui regnent entr'eux, que Cicéron tire un argument contre le ſyſtême d'Epicure. *Hæc omnis deſcriptio ſiderum, atque hic tantus cœli ornatus, ex corporibus huc & illuc caſu & temerè concurſantibus, potuiſſe effici, cuiquam ſano videri poteſt? aut verò alia quæ natura, mentis & rationis expers,*

La matière insensible auroit donc le pouvoir
De combiner, d'agir, d'arranger, de vouloir ?
Ce principe éternel, cette cause première,
Ame & moteur de tout, ce seroit la matière ?
Ah ! loin, idée absurde, affreux raisonnement,
Que mes yeux, ma raison, mon être, tout dément.
Ce bel ordre est, grand Dieu, l'œuvre de ta puissance,
Toi, dont tout l'Univers démontre l'existence,

---

hæc efficere potuit, quæ non modò, ut fierent, ratione eguerunt, sed intelligi qualia sint sine summa ratione non possunt ? [De nat. Deor. lib. 2. num. 44.] Ce raisonnement si solide est précédé d'une objection à laquelle l'Epicuréisme n'a rien à opposer : *Quòd si mundum efficere potest concursus atomorum ; cur porticum, cur templum, cur domum, cur urbem non potest, quæ sunt minùs operosa, & multò quidem faciliora ?*

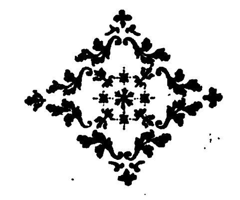
Ce bel ordre est, grand Dieu. Cette vérité, follement combattue par Spinosa, Hobbes & Toland, a été reconnue par Platon & par quelques autres Sages du Paganisme. Je ne citerai que deux témoignages, & la Poësie aura la gloire d'en fournir un. Cicéron [*De natur. Deor. lib. 2. num.* 38.] ne doute point qu'une Intelligence toute excellente, toute divine, ne soit la cause première de cette constante régularité qu'on admire dans la marche & dans les révolutions des corps céléstes. Claudien reconnoît que toutes les pièces qui composent la machine du monde, sont l'ouvrage du *Conseil* de Dieu, d'une Intelligence suprême qui a formé leur arrangement, & qui règle tous leurs mouvemens méchaniques.

Nam cùm dispositi quæsissem fœdera mundi,
Præscriptosque maris fluxus, terræque meatus,

Toi, dont le Firmament annonce la grandeur,
Et dans qui la Nature exalte ſon Auteur.

Et lucis, noctiſque vices : tunc omnia rebar
Conſilio firmata Dei, qui lege moveri
Sidera, qui fruges diverſo tempore naſci,
Qui variam Phœben alieno juſſerit igne
Compleri, Solemque ſuo ; porrexerit undis
Littora, tellurem medio libraverit axe.

In Rufin. lib. 1.



SOMMAIRE

DU

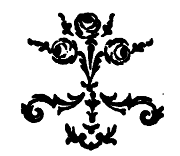
SECOND CHANT.

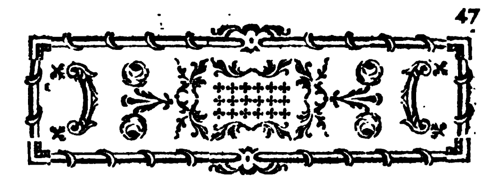
*T*ABLEAU *de la Mer calme. Tableau de la Mer agitée. Flux & Reflux. Que la vraie cause de ce Phénomène est inconnue. Utilité des Marées. Analyse des propriétés du sel marin. Que la Mer, par le moyen de l'évaporation de ses eaux, fait naître les Fleuves, & fournit à leur entretien. Méchanisme de l'évaporation de la Mer. Les grands Poissons. Description de la Baleine. Digression sur la pêche qu'on en fait dans la Mer Glaciale. Description du Requin, de la Scie, de l'Espadon ou Epée de mer. Leur antipathie, & leurs guerres. Qu'elles sont l'effet d'une Providence sage. Description du Dauphin. Les Poissons amphibies. Description du Lamentin, ou Vache de mer, du Veau marin, du Walrus.*

Qu'ils ont un besoin indispensable de sortir de l'eau pour respirer l'air. Leur precaution singulière pour empêcher qu'on ne les surprenne, lorsqu'ils dorment sur le rivage. Les Poissons volans. Méchanique de leur vol. Avantage qu'ils retirent de cette faculté propre à leur espèce. Les Poissons recherches pour la délicatesse de leur chair. Dénombrement des plus exquis. Fécondité prodigieuse des Poissons en général, soit visibles, soit invisibles. La Mer, theatre de discorde & de guerre parmi eux. Adresse de la Torpille *& de la Séche pour se dérober à la poursuite de leur ennemi. Les Coquillages. Que le flux les apporte sur les côtes. Description du Poisson à coquille, que l'on nomme le* Nautile *ou le* Navigateur. *Description du* Murex *ou de la pourpre, de la Conque de mer, de la mère-Perle. Les Plantes marines. Que le fond de certaines Mers est semé d'un nombre infini de plantes de différente espèce. Principes de leur végétation. Leur utilité à l'égard du Poisson reptile. Description de l'Eponge & du Corail. Les Isles. Que le boule-*

[redacted]

verſement du globe de la Terre, opéré par le Déluge, eſt la vraie cauſe qui les a produites. Deſcription des horribles effets du Déluge. La Navigation. Découverte du nouveau Monde. Ses richeſſes en tout genre. Commerce par la voie des échanges, entre les Américains & les Européens. Que la Navigation ſert aux vues générales de Dieu, par rapport au bien de la ſociété, & à ſes vues particulières, par rapport à la publication de l'Evangile.





LA GRANDEUR DE DIEU, DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE, POEME.

CHANT SECOND.

Quittons du Firmament les routes lumineuses :
Abaissons nos regards sur les Mers spacieuses :
Dans leur vaste circuit, & dans leur profondeur,
Contemplons du Très-haut l'ineffable grandeur.
Dans tout ce que contient leur étendue immense,
Admirons sa sagesse, admirons sa puissance.

O Toi, tantôt paisible, & tantôt furieux,
Toi, que mon œil charmé confond avec les cieux,
Théatre d'inconstance & d'intestine guerre,
Qui de tes flots altiers environnes la terre,
Qui, source de trésors, lien de l'Univers,
Enrichis, réunis mille peuples divers,
Océan, quels tableaux ta surface présente !
L'astre du jour se lève ; & sa clarté naissante,
Lançant obliquement mille traits lumineux,
Sur les flots tremblotans forme un sillon de feux.
Les vents sont enchaînés dans leurs prisons profondes.
Prêts à sortir du port, à voler sur les ondes,
De superbes vaisseaux, à ce calme trompeur,
Semblent de leur départ reprocher la lenteur.
L'onde, à foibles replis, s'approche de la plage :
Avec un doux murmure elle bat le rivage.
La Fable ici diroit qu'*Alcione* & *Céix*
De leurs tendres amours couvent alors les fruits.
Mais ce calme est troublé. Fièrement courroucée,
L'onde s'enfle & mugit. Jusqu'aux cieux élancée,
Elle tombe écumante, & cent gouffres ouverts
L'engloutissent soudain, & soudain dans les airs
Vomissent de leurs flancs la vague renaissante.
Elle retombe, & roule en montagne bruyante.
Le flot choque le flot. A leurs mugissemens
Les aquilons fougueux joignent leurs sifflemens.
L'onde tumultueuse, en cet affreux orage,
Prête à tout submerger, va franchir le rivage.
Impuissante fureur ! Un frein impérieux
Enchaîne, fière Mer, tes flots séditieux.

Le doigt du Tout-puissant a tracé sur le sable
Un ordre redouté [1], barrière insurmontable;
Ton onde audacieuse, à cet auguste aspect,
Tombe, & pleine d'effroi, recule avec respect.

A ce tableau succède une frappante image.
Tour à tour le flot quitte & reprend son rivage.
Je le vois chaque jour lentement se hausser,
Puis, fixe quelque tems, lentement s'abaisser:
Accès perpétuels, & marche régulière,
Dont le vrai méchanisme, & la cause première
Seront toujours l'écueil de l'esprit étonné,
De cet esprit si vaste, ensemble & si borné.

---

1 *Huc usque venies & non procedes ampliùs, & hi confringes tumentes fluctus tuos.* Job, cap. XXXVIII: v. 11.

Puis, fixe quelque tems. L'eau dans le flux, res quinze minutes ou environ dans sa plus haute élév tion. Dans le reflux, elle demeure aussi près d'un qua d'heure dans son plus grand abaissement. Le flux de six heures, c'est-à-dire, que les eaux sont entr nées six heures de suite du midi au nord. Elles e ploient le même tems à revenir du nord au midi.

Seront toujours l'écueil. Les Philosophes moder ne s'accordent point sur la cause des marées. Pour citer que les deux plus célèbres d'entr'eux, l'hypot de Descartes, suivant laquelle le tourbillon de tière subtile, pressé par le globe de la Lune, foul eaux de l'Océan, & par cette pression les fait mor n'est qu'une conjecture: encore faut-il admett systême des tourbillons que celui de l'attracti aujourd'hui le systême dominant, a presque ané Newton prétend que les eaux de la mer Océane

Aveugles, qui marchons dans une nuit obscure,
Scrutateurs indiscrets, laissons à la Nature,
Le voile qui la cache, & bornés aux effets,
Sans vouloir sonder tout, jouissons des bienfaits.
Et qu'importe après tout que du flux de l'Euripe,
Aristote nouveau, j'ignore le principe?

---

vitent vers le centre de la terre par les loix de la pesanteur; que loin d'être foulées par le globe lunaire, elles en sont au contraire élevées par la force de l'attraction, & qu'elles s'abaissent lorsque la force de répulsion agit sur elles. Cela doit être en conséquence du systême de Newton; mais ce systême fût-il encore plus probable qu'il n'est, est-il en rigueur une démonstration? Son principe, quoi qu'on dise en sa faveur, n'est pas une vérité mathématique. Ce n'est qu'une hypothèse vraisemblable au jugement du Philosophe, qui sait combien est cachée la cause primordiale de la plupart des effets de la Nature. Ainsi la vraie cause qui opère les alternatives constantes & régulières du flux & du reflux, est jusqu'à présent une énigme, & le sera peu-être toujours. Tout esprit sage doit dire avec Lucain, au sujet de ce Phénomène merveilleux:

Quærite, quos agitat Mundi labor. At mihi semper,
Tu, quæcumque moves tam crebros, causa, meatus,
Ut superi voluere, late.

Pharſ. liv. I. v. 417.

Aristote nouveau. On prétend qu'Aristote ne pouvant découvrir la cause du flux & du reflux de l'Euripe, se précipita de désespoir dans ce détroit. C'est une fable absurde. Il y a dans la Nature bien d'autres effets dont, comme nous, il ne pénétroit point la

Il me suffit, grand Dieu, que ces constans accès,
Utiles instrumens d'avantages secrets,
Signalent ta bonté, prouvent ta providence,
Et soient marqués au sceau de ta Toute-puissance.
Les flots sont imprégnés de nitres corroïfs,
De sucs bitumineux ; & ces agens actifs,
Par leur vertu distincte appropriée à l'onde,
Sont de nouveaux bienfaits une source féconde.
Le sel atténué, devenu volatil,
Entre dans les vapeurs, & toujours plus subtil,
Avec elle s'élève & remplit l'atmosphère.
Incorporé pour-lors à la vapeur légère,
Lorsqu'elle se résout en ruisseaux bienfaisans,
Comme elle il vivifie & féconde les champs :
Avec elle il concourt, par ses pointes piquantes
A faire végéter les arbres & les plantes.
Plus grossier, de quel bien ce sel est l'instrument !
A la chaleur solaire, au fluide élément
Il oppose son poids, quand sur l'onde tranquille,
Ils exercent tous deux leur action utile.

---

cause, & sans doute, en homme sage, il s'inquiétoit peu de ne pouvoir la comprendre. C'est-là le bon esprit du Physicien. Il jouit des découvertes qu'il fait, & ce qu'il lui est impossible de découvrir, il le laisse tranquillement sous le voile dont la Nature l'enveloppe. Diogène-Laërce, dans ses Vies des Philosophes, assure qu'Aristote mourut de maladie à Chalcis, dans l'Isle d'Eubée (âgé de soixante-trois ans.) Ce témoignage est une nouvelle réfutation du Conte.

A leur force attractive il permet d'élever
Ce qu'il faut seulement pour pouvoir abreuver
Les verdoyans côteaux, les fertiles campagnes,
Sans un frein si puissant, de liquides montagnes,
Torrens par le soleil attirés dans les airs,
Fondroient de toutes parts, & noîroient l'Univers.
Dans ses propriétés toujours plus admirable,
Il est pour l'homme même un agent secourable.
Sans lui, nos alimens sont vuides de saveur :
Il écarte loin d'eux tout germe corrupteur.
Des principes vitaux le plus actif peut-être,
Aux esprits qu'il anime il semble donner l'être.
Atome volatil qui, par d'intimes nœuds,
Avec les Elémens forme un tout merveilleux.

Avec quelle fierté vous voyez, mers profondes,
Cent fleuves vous porter le tribut de leurs ondes,
Et malgré leur orgueil, en ignobles ruisseaux,
Se perdre obscurément dans le sein de vos eaux !
De cet hommage vain cessez d'être si fières,
Vous n'êtes de leurs flots que les dépositaires.
Ces fleuves à jamais doivent couler pour nous.
Leur source intarissable, ils la tiennent de vous.
Sans cesse s'élevant des plaines azurées,
D'innombrables vapeurs dans les airs attirées
Se résolvent en pluie, & font naître le cours
De ces fleuves féconds en utiles secours.

Se résolvent en pluie. L'origine des fleuves n'ei plus un problême. Il est aujourd'hui presque démon

Par quels ressorts cette eau que la vapeur recèle,
Malgré le poids des sels incorporés en elle :
Peut-elle s'élever aux régions de l'air,
Et comment la soutient ce fluide léger ?
La chaleur du soleil, agissante & féconde,
Dilate fortement l'air comprimé dans l'onde.
Libre alors, il agit. Son élasticité
Donne à la bulle d'eau plus de légèreté.
L'un & l'autre attirés par la chaleur solaire,
Ils s'élancent ensemble au haut de l'atmosphère.
Là, rencontrant un air d'un poids égal au leur,
Ils sont en équilibre, & forment la vapeur.
Grand Dieu, tels sont les biens que ta magnificence,
Par l'organe des mers à la terre dispense,
Innombrables bienfaits, qui toujours renaissans,
Doivent te consacrer nos cœurs, & notre encens.
Mais pour mieux signaler ta sagesse profonde,
Tu voulus, Dieu puissant, que dans le sein de l'onde,
Des êtres animés à ta féconde voix,
Vécussent asservis à d'immuables loix;
Que chaque espèce propre enfantant son semblable,
Fût de productions un germe inépuisable.
Tu dis : & dans l'instant des milliers d'animaux
Reçurent l'existence, & peuplèrent les eaux :

---

tré qu'ils naissent des pluies abondantes qui tombent sur les montagnes, dans le cœur desquelles sont leurs sources. J'entre là-dessus dans un plus grand détail dans la quatrieme note du troisieme chant, & j'y expose l'ancien systême, qui n'a plus pour partisans que quelques Cartésiens endurcis.

Stables & vagabonds dans les plaines humides ;
Unis & divisés, adroits, de proie avides,
Différens en espèce, en figure, en grandeur,
Fidèles à l'instinct, leur guide & leur moteur.

SUR ce peuple infini les énormes Baleines
Dominent fièrement, superbes souveraines,

——— *Les énormes Baleines.* » On compte » jusqu'à quatorze ou quinze espèces de Baleines. Cel- » le de Groënland est de la première classe. Elle est » monstrueuse par sa grosseur, & par sa longueur » qui excède quelquefois cent pieds. Sa tête seule fait » un tiers de sa masse, & sa gueule, qui n'a point » de dents, étant ouverte, a plus de douze pieds de » circonférence ; mais ce qui est surprenant, le gosier » en est si étroit que la main n'y peut entrer qu'avec » peine. La Machoire supérieure est garnie des deux » côtés de barbes larges d'un pied, & longues de » quinze ou seize. Les yeux ne sont pas plus grands » que ceux d'un cheval. Ils sont bordés de paupières » comme les yeux des animaux terrestres, ce qui est » contre l'économie animale de tous les autres Pois- » sons. Les nageoires ont sept à huit pieds de lon- » gueur ; la queue en a vingt-trois ou vingt-quatre de » large. Sa peau est unie & d'un beau noir. Le ventre » tire sur le blanc. Elle a deux tuyaux sur la tête, par » où elle respire, & élance l'eau à une certaine hau- » teur : ce qui est commun à la plupart des autres » espèces.

» Malgré sa grosseur énorme, la Baleine est fort » agile & fend les flots avec une rapidité étonnante. » Elle est vivipare, comme tous les grands Poissons » femelles. Elle porte pendant dix mois, ne met bas » qu'un petit ou deux, & les allaite pendant un an.

Et sous l'immense poids de leurs corps monstrueux,
Pressent & font gémir les flots tumultueux.
L'onde en leurs flancs reçue, & de leurs flancs chassée,
Par deux larges canaux est souvent élancée,

» Sa seule nourriture est une espèce de petits Crabes, » & certains insectes qu'on appelle *Puces de mer*, qui » sont en prodigieuse quantité dans les mers du Nord. » La Baleine a un gros intestin qui descend du fond » de la gueule bien avant dans le corps, & qui est si » large qu'un homme y passeroit facilement. Il lui » sert au même usage que la bouteille d'air dans les » autres Poissons, c'est-à-dire, pour se mouvoir » dans l'eau en tout sens. « *Histoire naturelle de l'Islande & du Groënland, par M. Anderson, tom. 2. pag. 78. & suiv.*

Je suis surpris que M. Anderson ait omis, dans cette exacte description, une circonstance qui méritoit bien d'être rapportée. La force prodigieuse de la Baleine est toute dans sa queue. Elle la dresse, & frappe des coups terribles. Un Capitaine de vaisseau Hollandois, qui a été plusieurs fois à la fameuse Pêche de Groënland, m'a assuré que d'un seul coup elle renverse quelquefois une grosse chaloupe de pêcheurs. La Baleine n'étant point armée de dents, la Nature lui a donné la force de sa queue, pour se défendre contre les grands Poissons qui l'attaquent, & qui sont presque tous ses ennemis.

Par deux larges canaux. » Il y a sur la tête de la » Baleine une élévation ou bosse, & au haut de cette » élévation deux larges tuyaux, un de chaque côté, » & vis-à-vis l'un de l'autre. C'est par ces deux » ouvertures que la Baleine rejette l'eau à la hauteur » de plus de vingt pieds & avec un bruit semblable » à celui du vent qui s'engouffre dans une caverne.

Et ces colonnes d'eau jailliſſant dans les airs,
En liquide criſtal retombent dans les mers.
Ô triſte région, tombeau de la Nature,
Où l'homme à l'ours diſpute une vile pâture,
Où le flambeau du jour n'éclaire qu'a demi,
Où l'homme vit enfin ſous un ciel ennemi;
Sauvage *Groënland*, ces Reines faſtueuſes
Ont fixé leur empire en tes mers orageuſes :

» Lorſque la Baleine eſt bleſſée, elle élance l'eau avec » beaucoup plus de force, & le bruit qu'elle fait reſ- » ſemble à celui de la mer agitée. « *Deſcription des animaux du Spitzberg & du Groënland, inſérée dans le recueil des Voyages au Nord*, *tom.* 2.

Sauvage Groënland. Ce vaſte pays qui fait partie des terres arctiques, fut découvert dans le neuvieme ſiécle par un Norvégien appellé *Erric.* Il eſt au ſoixante-ſeizieme degré de latitude ſeptentrionale, & ſitué entre l'Europe & l'Amérique. Ses Habitans ſont ſauvages, ſtupides, ſans loix, ſans aucune idée de Religion. Le commerce des Danois, des Anglois & des Hollandois, qui vont tous les ans au Groënland pour la pêche de la Baleine, n'a encore pu les humaniſer. Ils continuent à ſe nourrir de viande crue, de poiſſons à moitié pourris, & à préférer au meilleur vin la boiſſon de l'huile de Baleine, & du ſang des Chiens marins fraichement tués. La mer du Groënland eſt gelée pendant neuf mois. Il y vient du côté du Spitzberg des montagnes de glace, qui ont ſouvent juſqu'à deux cent pieds au-deſſus du niveau de la mer, & qui doivent en avoir pour le moins autant ſous ſa ſurface. L'exceſſive rigueur du froid, des monts hériſſés de glaçons ſi épais que le ſoleil en Eté ne peut les fondre, une terre frappée de ſtérilité, des ténèbres qui

es voûtes de glace entassée à monceaux,
agent en foule, & sillonnent les flots.
:ls puissans efforts, par quelle audace heureuse,
in, hardi mortel, en est victorieuse?
it de la nacelle un [1] javelot lancé
le monstre : il plonge, & de son sang versé
ace de l'onde au loin est empourprée.
g tissu qui tient à la flèche acérée,

er durent près de trois mois, toutes ces hor-
astifient bien le nom de *Terre de désolation*,
fameux Navigateur Jean *Davis* donna à ce
oisin du Pole, lorsqu'il y aborda en 1585.
fixé leur empire. Il semble que le Créateur ait
à chaque espèce de poisson une demeure par-
:e. Nous voyons, par exemple, dans la Mer
rranuée bien des poissons qu'on ne voit point,
on ne voit que peu souvent dans la Mer Océane,
en a beaucoup dans celle-ci, qui ne passent
e jamais dans l'autre Ce n'est que dans l'Océan
que qu'on voit le spectacle singulier des pois-
lans. Le Requin & le Cachalot ne sortent guè-
mers de l'Amérique. Le Narwal & l'Epaular
it rarement les mers du Nord, & ainsi de plu-
autres grands poissons. A l'égard des Baleines,
glaciale semble leur avoir été affectée pour de-
. Elles s'en éloignent fort peu, & y sont en si
: quantité, sur-tout vers le Spitzberg & le
land, qu'elles nagent par grosses troupes,
e des Carpes dans un vivier.
: Harpon. C'est un fer à deux tranchans, qui
ble à une flèche, & qui est extrêmement poin-
manche est de cinq ou six pieds de long.

[redacted]

Lâché rapidement, au fond des eaux le suit,
Et du monstre aux abois indique le réduit.
Vuide de sang, il meurt. Son vaste corps surnage;
Et par le matelot tiré vers le rivage,
Son effroyable aspect, son énorme grandeur,
Tout mort qu'il est, inspire encore la terreur.
L'art en tire bientôt mille secours utiles,
Et ces monstres hideux enrichissent nos villes.
Sur-tout, l'huile à grands flots extraite de leur corps;
Aux grossiers habitans de ces arides bords
Fournit une clarté dans cette nuit obscure,
Où l'absence de l'astre, ame de la Nature,

L'art en tire bientôt mille secours utiles. L'huile de Baleine, dont on fait un si grand commerce, est employée à bien des usages. On ne brûle point d'autre huile dans tout le Nord. Les calfats s'en servent à engraisser le brai, à enduire & spalmer les navires; les foulons à préparer les laines; les corroyeurs à humecter les cuirs; les peintres à détremper certaines couleurs. On peut voir dans le Dictionnaire du Commerce de Savari, où j'ai puisé ce détail méchanique, plusieurs autres usages auxquels on l'emploie, & celui qu'on fait des fanons de la Baleine.

——— *Dans cette nuit obscure.* La sagesse & la bonté du Créateur se manifestent d'une manière sensible, par les heureux moyens qu'il emploie pour tempérer ou adoucir les incommodités physiques qu'il a plu à la Nature d'affecter à certains pays. Les Groënlandois, déja si malheureux par l'apreté du climat & par la stérilité du terrein, seroient trop à plaindre, s'ils étoient encore obligés de rester, pendant leur long hiver, dans les horreurs d'une nuit profonde.

Pendant trois mois entiers plonge leurs tristes yeux,
Et redouble l'horreur de ces sauvages lieux.
A mes regards tremblans quel monstre se présente ?
Il seme au sein des flots la mort & l'épouvante.

Ils ont, à cet égard, plusieurs adoucissemens. Lorsque le Soleil est totalement caché pour eux, dans les mois de Décembre & de Janvier, ils jouissent d'un crépuscule de près de deux heures, causé par la réfraction des rayons de cet astre, qui n'est qu'à cinq ou six degrés sous l'Horison. Les nuits, outre qu'elles sont éclairées périodiquement par la Lune, reçoivent une certaine clarté d'une forte réflexion de la neige, qui couvre la terre pendant tout l'Hiver. Enfin ce qui leur est d'un secours beaucoup plus considérable, c'est l'*Aurore Boréale*, dont la lumière est souvent plus brillante que celle de la pleine Lune. Ce Phénomène singulier, dont le siége est dans les régions voisines du Pole Arctique, & qui devient de plus en plus fréquent dans les parties méridionales de l'Europe, succéde au crépuscule aussi-tôt que les jours commencent à diminuer, & augmente insensiblement, à mesure que les nuits sont plus longues. Sa clarté, qui est d'un rouge pâle, s'élance par ondulations du Nord vers le Sud, & remplit plus de la moitié de l'Hémisphère. Tous ces secours réunis rendent la condition des habitans du Groënland moins malheureuse pendant la longue nuit de leur hiver, dont la rigueur est intolérable.

——— *Quel monstre se présente ?* Le Requin. Les Marins l'appellent le *Goulu* C'est le poisson le plus terrible qu'il y ait dans les mers de l'Amérique. Il est extrêmement vorace, & dévore sa proie presque sans mâcher. Pour la saisir, il est obligé de se renverser sur le dos, parce que sa machoire supérieure

Nul de tes

N'a tant d.

Par fon val

Son dos larg.

Et telle eft la

Qu'un homm

---

avance beau
tems qu'il em
qu'elle lui écl
de ce Poiffon
J'ai vu, & qu
trois ans, fur l
foin. Il avoit
Son énorme g
en forme de d
La première ra
La feconde étoi
choit du côté
large. Sa peau ét
mais fans écaille
Il avoit quatre
affez près de la
la queue. Ce Poi
quintaux, & av

On croit que l
Ce qui fortifie
tems les vaiffeau
Guinée, & que l
rive très-fouvent
eft mort, le R
pâture

Dampier garantit
raconte qu'un d

D'un ivoire perçant six cordons effroyables
Arment sa gueule énorme, & ces faulx redoutables
Moissonnent, font tomber sous son effort vainqueur,
Le plus puissant Poisson qu'attaque sa fureur.
Tout habitant des flots le redoute, & l'évite.
Il en est plus ardent, plus âpre à la poursuite:
Monstre, des vastes mers l'affreux désolateur,
Semant par-tout l'effroi, le carnage & l'horreur.
Combien d'autres poissons de figure effrayante,
Occupés à se faire une guerre constante!
L'énorme Cachalot, ennemi du Requin,
Du combat avec lui balançant le destin;

---

mer, fut *happé* par un Requin énorme qui rodoit autour du vaisseau, sur les côtes de la Jamaïque. L'équipage, pour venger sa mort, attacha une grosse pièce de viande au bout d'un harpon à bec recourbé, qui tenoit à une corde très-forte. L'amorce fut jettée. Le Poisson vorace l'engloutit, le harpon s'étant accroché dans ses entrailles, on le tira à bord. Etendu sur le tillac, il épouvantoit les plus hardis en ouvrant une large gueule, hérissée de six rangs de dents pointues. Il se débattoit avec de grands efforts, quoique percé de plusieurs coups de baïonnette, & affoibli par la quantité de sang qu'il perdoit. Après qu'on l'eut achevé, on lui fendit le ventre, & l'infortuné Matelot fut trouvé presque tout entier.

L'énorme Cachalot, ennemi du Requin. On range ce grand poisson dans la seconde classe des Baleines. Il a plus de soixante-dix pieds de long. Sa tête est d'une grosseur monstrueuse. Ses machoires sont au devant armées de dents pointues, & les molaires ont

[redacted]

Le Priste monstrueux, dont l'arme est une scie;
Qui, poursuivant sa proie, ou défendant sa vie;
Sépare en deux le corps de son fier ennemi:
Vainqueur, soit qu'il assaille, ou qu'il soit assailli;

---

la figure & la grosseur d'un concombre. Sa gueul est si vaste qu'un bœuf y passeroit aisément. On a souvent trouvé dans l'estomac de ces monstres, de carcasses à moitié digérées de poissons de dix à douz pieds de longueur. La force du Cachalot est prodi gieuse. Un fait va le prouver. Un Capitaine de vaisseau Danois vit venir du côté du Groënland, un grande troupe de ces poissons, à la tête de laquell il y en avoit un d'environ quatre-vingt pieds de longueur. S'étant approché du vaisseau, il le frappa si rudement de sa queue, que la secousse fut sentie de tout l'équipage. *Extrait de l'Histoire Naturelle de l'Islande & du Groënland, par M. Anderson.*

L'Auteur anonyme de la description des animaux du Spitzberg, qu'on attribue au fameux la *Peyrere*, décrit le Cachalot à-peu-près de même; mais il ajoute une ciconstance que l'illustre Bourgmestre de Hambourg n'a point rapportée. » Le Cachalot, dit-il, est » le plus redoutable ennemi du Requin. Rien n'est si » terrible que les combats qu'ils se livrent. La mer » est violemment agitée à l'endroit où ils se battent, » & sa surface est aux environs toute couverte de » sang. « Ce fait m'a été confirmé par un de nos Navigateurs dans les mers de l'Amérique, qui a été plus d'une fois spectateur de ces combats furieux, livrés à fleur d'eau.

Le Priste monstrueux. On le nomme aussi la Scie. L'Auteur d'une description curieuse des animaux de Spitzberg, décrit ce poisson en ces termes: » Le poisson à scie est ainsi appellé à cause d'un os long &

, armé de sa tranchante épée,
:s vaisseaux quelquefois occupée,
provoquant la Baleine au combat,
:, l'attaque, & sous ses coups l'abat.

---

a à sa machoire supérieure, & qui est
chaque côté de plusieurs dents crénelées
lles d'une scie. Il s'en sert pour couper
:s poissons qu'il poursuit, & ceux qui le
ıt. Il a sur le dos deux nageoires, &
s le ventre, deux de chaque côté. Ses
au-dessus de sa tête, & sa bouche est
ıt sous les yeux ; ce qui lui donne un air
ıx. J'ai vu un de ces poissons qui avoit
ıgt pieds de longueur. *Chap. 6.*
lon armé. On a donné ce nom à ce pois-
, parce qu'il a au-devant de la tête un
me d'espadon, ou d'épée plate. Cet os
ong de quatre pieds, & large de dix-huit
'a base. Il est posé sur son museau, &
eux côtés d'entaillures qui sont rangées à
égale, à-peu-près comme les dents d'un
›adon a dix ou douze pieds de longueur.
& effraie la Baleine, dont il est l'ennemi
bondit du plus loin qu'elle l'apperçoit,
l'éviter par la fuite ; mais elle est vive-
ivie, & bientôt atteinte, car ce poisson
ıent agile. Alors le combat s'engage, &
part & d'autre avec fureur & acharne-
ne on le verra dans la Note suivante.
, *id est gladius, rostro mucronato est,*
ıves perfossæ merguntur. Plin. libr. 32.

:lle, l'attaque, &c. Voici une peinture
:s combats de l'Espadon & de la Baleine.

[redacted]

Le Narwal, l'Epaular, tous ardens à se nuire;
Promts à s'entr'attaquer, prompts à s'entre-détruire.

On croit voir l'action, tant elle est vivement décrite.

» Jamais la Baleine & l'Espadon ne se rencontrent, » qu'ils ne se battent, & c'est celui-ci qui est tou- » jours l'agresseur. La Baleine n'a pour arme offen- » sive que sa queue, dans laquelle consiste sa force » prodigieuse. Pour s'en servir contre son ennemi, » elle plonge la tête, & si elle peut frapper l'Espa- » don; le voilà assommé d'un seul coup; mais il est » fort adroit à l'esquiver. Aussi-tôt il fond sur la » Baleine, & tâche de lui enfoncer son arme dans » le dos. Quand elle le voit s'élancer pour la percer, » elle plonge. L'Espadon la poursuit dans l'eau, & » l'oblige à remonter. Alors le combat recommence, » il dure jusqu'à ce que la Baleine succombe, ou que » l'Espadon soit assommé. « *Journal du Voyage du P. Charlevoix dans l'Amérique septentrionale, tom 1. pag. 80.*

Le Narwal. Ce poisson est de l'espèce des Baleines. Il a sur la tête une ouverture par où il rejette l'eau en expirant l'air. Ses yeux sont petits & garnis de paupières. Il a la peau unie & noirâtre. Le ventre est blanc. Sa longueur est de près de vingt-cinq pieds. Le Narwal a une adresse particulière à nager. Sa queue, qui est large de quatre pieds, lui sert de rame, & le fait avancer avec une vitesse étonnante. Ses nageoires font la fonction de gouvernail, soit pour le faire tourner, soit pour diriger sa course.

A l'égard de la prétendue corne qui l'a fait nommer *licorne de mer*, on a reconnu que c'est une véritable dent, comme celles des Vaches marines. Cette dent, qui est tordue, a six pieds de long sur huit pouces d'épaisseur. Elle sort du côté gauche de

Grand

‑d Dieu, tu le permets, ou plutôt tu le veux.
‑nbats éternels qu'ils se livrent entr'eux,
‑n bien signalé, digne de ta sagesse.
‑s'amoindrissant, leur meurtrière espèce
‑e moins des flots les habitans légers,
‑ir voracité dépeuple moins les Mers.

‑machoire supérieure. C'est son arme offensive. *‑rait de l'Histoire Naturelle de l'Islande & du ‑ënland, tom. 2. pag. 102. & suiv.*

L'Epaular. Ce poisson qu'on nomme aussi le *Phy‑‑ère*, est au rang de ceux qui sont appellés *Cétacées*, ‑est-à-dire, dont la grandeur approche de celle de la Baleine. Il a la gueule armée de dents tranchantes, & sur sa tête deux tuyaux vis-à-vis l'un de l'autre, par lesquels il pousse l'eau à la hauteur d'une pique. Sa peau est sans écailles. Elle est noire sur le dos, rougeâtre sous le ventre, bleuâtre aux côtés. Sa queue a plus de trois pieds de largeur, & à son extrémité, elle ressemble à un croissant. Il a près de trente pieds de long. *Extrait de la même Histoire.*

Et leur voracité. Il semble d'abord que le petit poisson devroit à la longue être exterminé & anéanti par l'énorme quantité de ces monstres, toujours affamés, & toujours ardens à en faire leur pâture. Mais le Créateur & le Conservateur de l'Univers y a pourvu, & jamais aucune espèce d'animaux ne s'éteindra, parce qu'il veut qu'ils peuplent tous jusqu'à la consommation des siècles. Sa sagesse infinie a si exactement combiné les proportions, que les petits poissons, qui sont presque tous Ovipares, multiplient prodigieusement, au-lieu que les gros poissons ne font tout au plus que deux petits chaque année. Or le nombre des premiers étant infiniment supérieur au nombre de ceux-ci, il s'ensuit que, quelle que puisse

Quel ſpectacle charmant ! Sur la liquide plaine,
Que les tièdes zéphirs font ſillonner à peine,
Un citoyen de l'onde, aux yeux des matelots
Leve ſon front, ſe joue & bondit ſur les flots.
Fier & tranquille, plein d'une noble [1] aſſurance,
Tantôt il ſuit la nef, tantôt il la devance.
Au-deſſus de ſa tête un creux large eſt placé.
Des plus riches couleurs ſon corps eſt nuancé,
Selon que la lumière eſt par lui réfléchie.
Sa peau fine eſt par-tout d'écailles enrichie.
D'un ſi rapide cours il fend le flot amer,
Qu'il en eſt ſurnommé *la Flèche de la Mer.*

être la deſtruction, il reſte toujours une quantité immenſe de chaque individu. D'ailleurs, parmi les gros poiſſons, les plus grandes eſpèces ont été réduites à un autre genre de nourriture. C'eſt ainſi que les Baleines du Groënland ſe nourriſſent d'une ſorte de petits Crabes, & de certains Inſectes aquatiques, comme il eſt dit dans la Note ſur cet énorme poiſſon. Il y a d'autres eſpèces de Baleines qui ne vivent que d'herbes marines. Enfin quantité de poiſſons Cétacées ne chaſſent pas le petit poiſſon. Ils n'attaquent que leurs ſemblables en groſſeur, dont ils ſe repaiſſent quand ils ſont les plus forts, ou dont ils ſont dévorés lorſqu'ils ſuccombent.

1 *Hominem non expaveſcit, ut alienum. Obviam navigiis venit, alludit exſultans, certat etiam, & quamvis plena præterit vela.* Plin. lib. 9. cap. 8.

D'un ſi rapide cours. Pline parle de l'extrême viteſſe avec laquelle le Dauphin nage : *Velociſſimus omnium animalium marinorum eſt Delphinus, ocyor volucre, ocyor telo.* Mais cette courſe ſi rapide lui

C'est toi, poisson fameux, qu'à célébré la Fable,
Pour prix d'avoir sauvé ce chantre mémorable,
Que vouloient immoler d'avides matelots.
Près d'être enseveli dans l'abîme des flots,
Il déplore son sort d'une voix gémissante.
Attiré par les sons de sa lyre touchante,
Tu parus, & ton dos fut un trône pour lui.
Pour immortaliser ton généreux appui,

---

est souvent funeste. Guidé par une voracité étourdie, si j'ose employer ce terme, il poursuit sa proie si impétueusement, qu'il échoue sur les Côtes, où elle tâche de se refugier, en fuyant de loin devant son ennemi. Alors il ne peut se remettre à flot, & restant presqu'à sec sur le rivage, on le prend aisément. Le Dauphin est toujours occupé à la poursuite du petit poisson, dont il dévore une grande quantité. De-là vient que les Italiens l'appellent *il Cacciatore del Mare*, le Chasseur de la Mer. On peut, je crois, donner le même titre à chaque poisson en particulier. Leur vie n'est qu'une chasse journalière, qu'une guerre perpétuelle, & le besoin de nourriture fait une loi au plus fort d'attaquer le plus foible & de s'en repaître.

Pour prix d'avoir sauvé ce chantre mémorable. Pline, Aulu-Gelle, & avant eux Hérodote, donnent ce fait pour certain, & le premier cite à ce sujet plusieurs exemples de l'amitié prétendue du Dauphin pour l'homme. Je dis prétendue; car cette amitié est tout aussi fabuleuse que l'aventure d'Arion, laquelle a pourtant un fond historique, que M. l'Abbé Banier développe dans sa Mythologie expliquée par l'Histoire, tom. 8. liv. 7. chap. 8.

Les Filles de Mémoire à l'envi te chantèrent,
En [1] astre radieux dans le Ciel te placèrent.
Mais ne sois point flatté de ces honneurs pompeux ;
Il en est un pour toi plus grand, plus précieux.
C'étoit peu que la Fable eût consacré ta gloire,
Il falloit que ton nom fût gravé dans l'histoire ;
Qu'il fût le nom du fils du plus puissant des Rois,
D'un Prince, l'espérance & l'amour des François,
L'héritier des vertus de son auguste Père,
Acquises aux BOURBONS par droit héréditaire.

EST-CE une illusion ? Je vois du sein des eaux
Sortir en bondissant, d'aquatiques troupeaux.
Du meuglement des uns les airs au loin résonnent ;

---

1 Constellation du Dauphin dans la partie septentrionale du Ciel.

Il falloit que ton nom. Je désigne ici l'acte de donation si célèbre dans l'Histoire de France, par lequel Humbert, Dauphin du Viennois, donna ses Etats de Dauphiné à Charles, petit-fils de Philippe de Valois, à condition que les fils-aînés des Rois de France porteroient à perpétuité le nom de Dauphin, & écarteleroient de France & de Dauphiné. M. l'Abbé de Choisi nous apprend, dans son histoire de Philippe de Valois, que l'acte fut passé à Romans le 30 Mars 1349, & non en 1343, comme disent quelques Historiens, moins exacts que cet élégant Ecrivain. Personne n'ignore l'accident funeste qui occasionna cette fameuse donation, laquelle fraya, pour ainsi dire, la voie à celle que Charles d'Anjou fit à Louis XI (en 1481) de son Comté de Provence.

Du meuglement des uns. Les *Lamentins*. Leur cri

Les autres sur la rive au sommeil s'abandonnent.

ressemble beaucoup au meuglement du Bœuf. On dit qu'étant pris dans les filets, ils poussent certains tons plaintifs, & c'est de-là sans doute qu'est venu le nom de *Lamentin*, que nous leur avons donné. Le P. de Charlevoix décrit ainsi ce poisson amphibie :

» Le Lamentin a la tête à-peu-près semblable à celle » du Bœuf, dont il égale presque la grosseur, mais » il a le museau plus enfoncé, & les yeux plus petits. » Il s'en trouve de vingt pieds de long sur dix de large » vers la tête. Cette largeur va toujours en diminuant » vers la queue. Il a deux nageoires, lesquelles » approchent de la figure de la main, & dont il se » sert également pour nager, & pour porter ses pe- » tits. Sa chair a le goût de celle du Veau. Elle est » même plus exquise. La graisse qu'on en tire est aussi » très-bonne. Sa peau, qui est de couleur brune, » est un cuir fort dur, & on en fait des souliers. On » ne tue guères les grands qu'à terre, lorsqu'ils pais- » sent sur les bords de la mer, ou des rivières. Les » petits se prennent dans des filets. La femelle du La- » mentin met bas & allaite son petit à la façon des » Vaches ; ce qui la fait nommer *Vache marine*. Ce » poisson amphibie s'apprivoise, dit-on, fort aisé- » ment, & il paroît assez ami de l'homme. « *Histoire de l'Isle de S. Domingue, tom.* 1. *pag.* 33.

Les autres sur la rive. Ce sont les Veaux marins.

Sternunt se somno diversæ in littore Phocæ,

dit Virgile, [*Georg. lib.* 4.] Leur sommeil est profond, & il passoit en proverbe chez les Anciens. De-là le vers de Juvénal :

Eripiunt somnum Druso, vitulisque marinis.
Sat. 3.

Voici la description qu'en fait M. Anderson dans son

J'en vois qui, sur les rocs que bat le flot amer,
En agiles chevreaux, grimpent d'un pied léger.

Histoire Naturelle de l'Islande & du Groënland, tom. 2. pag. 164.

» La tête du Veau marin est d'une grosseur moyen-» ne, & ressemble parfaitement à celle du Chien, » ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom » de *Chien de Mer*. Il a les oreilles écourtées, & » auprès du museau une moustache dont le poil est » long & rude. Ses dents sont courtes & pointues. » La poitrine est large, mais elle se retrécit peu-à-» peu, & se termine en pointe. Il a sur le dos des » taches noires. Le dessus du ventre est d'un blanc » sale. La longueur de son corps n'excède gueres » cinq ou six pieds. Il a quatre pattes fort courtes, » deux à la poitrine, & deux vers la queue qui est » longue de sept à huit pouces. Celles de devant sont » garnies de cinq ongles noirs & recourbés. Ces » pattes lui servent de rames lorsqu'il nage. Il s'en » sert aussi pour s'accrocher sur la glace, & pour » marcher sur les bords de la mer, où il s'endort » souvent au Soleil. «

J'en vois qui, sur les rocs. Le Walrus, ou Bœuf marin. » Cet animal amphibie ressemble assez au » Veau marin, mais il est beaucoup plus gros. Il a » l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un » Bœuf, lequel il égale en grosseur. Ses yeux qui » sont rouges comme du sang, sont fort élevés au-» dessus des naseaux. Chacun de ses quatre pieds a » cinq doigts, dont les ongles sont courts & pointus. » Son cou est si épais qu'il a de la peine à tourner » la tête. Il a à la machoire supérieure deux dents » longues d'un pied, plus blanches & plus estimées » que l'ivoire, & qui se recourbent en demi cercle » vers sa poitrine, laquelle est fort large. Le mu-

r le sable mouvant qui couvre ton rivage,
mer, tu m'offres donc une réelle image
troupeaux de nos champs, épars sur un côteau;
pasteur fabuleux [1] manque seul au tableau.
ur ces bords écartés quel motif les amène?
les force à sortir de la liquide plaine?
organes divers qui composent leurs corps,
e est la contexture & tels sont les ressorts,
de ces animaux l'espèce vagabonde,
yenne à la fois de la terre & de l'onde,
oit dans ses poumons le fluide élément,
essaire pour elle autant que l'aliment.
iennent donc souvent respirer sur la rive,
oûtent du sommeil la douceur fugitive.
lit qu'alors l'un d'eux, de la troupe écarté,
ts ensemble & lynx, veille à leur sûreté.

---

ssement du Walrus est affreux. Il aime à sortir l'eau, & il grimpe avec agilité sur les rochers i sont le long du rivage, & sur les énormes artiers de glaces qui flottent dans ces mers. « ription des animaux du Spitzberg, chap. 4.

Protée.

n dit qu'alors l'un d'eux. Je rapporte ce fait llier sur le témoignage de Dampier, dans son ige autour du monde, écrit avec plus d'exactique * d'élégance. Pline dit la même chose des s, [lib. 10. cap. 23.] L'Auteur de la descrip-

Je parle de la Traduction qui a en a été faite en ande sur l'original Anglois, qui est la seule que nnoisse.

Voit-il approcher l'homme ? A cet aspect terrible,
Il pousse un cri perçant, qui du sommeil paisible
Tire ses compagnons, au signal allarmés.
Tout fuit. Déja sur eux les flots sont refermés.

On diroit que la mer, émule de la terre,
Se plaît à copier, dans tout ce qu'elle enserre,
Du terrestre séjour les différens tableaux.
Tout s'y présente aux yeux sous des aspects égaux.
Je vois divers poissons d'espèce singuliere,
S'élancer hors de l'onde, & d'une aîle légère

---

tion que j'ai souvent citée, parle de cette sentinelle, mais moins affirmativement que Dampier. » Je crois, » dit-il, que pendant qu'ils dorment, [*les Walrus*,] il y en a un qui fait sentinelle ; car j'ai souvent remarqué que lorsqu'on approche, il y en a » un qui donne aussi-tôt un coup de dent à son voisin, & celui-ci au sien, ce qui continue de même » jusqu'au dernier. Dès qu'ils sont éveillés, ils se » dressent sur leurs pieds de devant. Ils regardent » d'un œil farouche, & poussent un mugissement » terrible, frappent de leurs défenses sur le rocher » ou sur la glace, comme s'ils vouloient les aiguiser. Puis mettant leurs pieds de derrière sous ces » défenses, ils se culbutent en foule dans la mer. « *Chap.* 4.

S'élancer hors de l'onde. Voici ce que dit sur les poissons de cette espèce, le Traducteur de l'histoire générale des Voyages [*M. l'Abbé Prévost.*] » Les » poissons volans paroissent des monstres à ceux qui » les voient pour la premiere fois. Il est si étrange » d'appercevoir tout d'un coup des espèces de harengs » qui sortent de l'eau avec des aîles, & qui traversent

Fendre, traverser l'air étonné de les voir,
En agiles oiseaux à l'envi se mouvoir,
Puis fondre & s'abîmer dans la plaine salée,
Quand l'aîle s'engourdit, cessant d'être mouillée.
Ce vol, traité de fable, & cependant réel,
A quel titre, pourquoi leur est-il naturel?
C'est que tes soins, grand Dieu, ta bonté tutélaire,
S'étendent constamment sur la Nature entière.
Par cet heureux moyen, tu garantis leurs jours
Des coups de l'ennemi qui les poursuit toujours.

» l'air dans un certain espace, qu'on a peine à ne » pas les prendre pour de véritables oiseaux. *Tome II, pag.* 445.

Des coups de l'ennemi. Le poisson volant n'évite la dent du gros poisson, que pour s'exposer à être dévoré par certains oiseaux de proie qui planent, dans des tems réglés sur la mer des Antilles, où il réside constamment; ainsi l'ennemi l'assiége & au dedans, & au dehors:

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis Obsidet.

La faculté de voler seroit donc inutile pour sa conservation; mais ces oiseaux de proie ne paroissent point sur l'Océan Atlantique dans l'hiver, & alors il peut s'élancer hors de l'eau en toute sûreté, lorsqu'il est poursuivi par le Dauphin, la Dorade & la Bonite, ses plus grands ennemis.

Il y a diverses espèces de poissons volans. Ils sont tous de la même taille, & à-peu-près de la même figure. La différence la plus marquée consiste dans

Quand ils n'espèrent plus d'echapper par la fuite,
Leur aîle déployée élude la pourfuite.
Tel fouvent, dans les bois, un fauvage Ramier,
Que devore des yeux le chaffeur meurtrier,
Pourfuivi, fend les airs d'un vol promt & rapide :
Heureux s'il peut tromper une adreffe homicide !

Poissons, exquis au goût, fur les côtes femés,
Vous vous offrez en foule à mes regards charmés.
Je vois & l'Efturgeon, & la Sole grisâtre,
Le Turbot, l'Eperlan, & ce poiffon rougeâtre,

---

les aîles. Quelques-uns n'en ont que deux grandes. D'autres en ont quatre moins larges, mais toutes font couvertes d'une peau noirâtre, & fouple, & entrelacée de petites arêtes qui fervent fans doute à la foutenir, comme le tuyau des aîles des oifeaux en foutient la plume. M. l'Abbé Prévoft n'auroit pas dû omettre ces circonftances. Quoique petites, elles ne font point inutiles : elles défignent l'efpèce par fes traits caractériftiques.

——— *Et ce poiffon rougeâtre.* Le Rouget. Sa couleur lui a fait donner ce nom parmi nous. C'eft le *Rubellio* dont il eft parlé dans Pline & dans Martial. Les Anciens prifoient fort ce poiffon, à caufe de fa délicateffe. On a remarqué qu'en hiver fa chair eft plus ferme & de meilleur goût qu'en été, ce qui eft commun à prefque tous les poiffons de rivage, foit qu'en hiver ils fe nourriffent de certains alimens plus convenables à leur nature, foit parce qu'en été ils frayent pour la plupart, & qu'alors ils maigriffent, comme il arrive à beaucoup d'animaux terreftres, dans le tems du rut. Ce dernier fentiment me paroît plus probable que l'autre. Il eft du moins fondé fur une caufe connue.

Sur qui, dans un festin, *Comus* fixe son choix,
Le Thon servi souvent sur la table des Rois,
La Vive qui, portant une atteinte imprévue
Venge sur le pêcheur sa liberté perdue,
Et toi, brillant poisson, dont le corps argenté,
De parcelles d'azur est par-tout moucheté,

Le Thon, servi souvent. Ce poisson a cinq ou six pieds de longueur, la tête terminée en pointe, la gueule garnie de petites dents, deux nageoires assez courtes à chaque côté du dos. Sa peau est noirâtre sur un fond d'azur, sa chair d'un goût excellent. La pêche du Thon, quoique dispendieuse, est fort cultivée sur les côtes de Marseille, à cause des profits qu'elle procure. C'est dans les mois d'Août & de Septembre qu'elle est la plus abondante. On a pris souvent, en un seul jour, jusqu'à deux mille de ces poissons. Au-reste, cette pêche est extrêmement agréable, & nous en faisons une espèce de galanterie aux Etrangers. Je vais en citer une preuve bien glorieuse. Elle fut au nombre des fêtes qu'on crut propres à amuser les petits-fils de Louis XIV, lorsque ces Princes honorerent Marseille de leur présence, en 1702.

On *marine* le Thon qu'on veut conserver, & il s'en fait des envois considérables à Paris, où il est servi à l'entremets des tables les plus délicates.

La Vive qui, portant. Ce poisson, dont la chair est très-bonne & de facile digestion, a des arêtes fort piquantes. Elles sont même venimeuses, surtout celles qui sont à l'extrémité des ouïes, & la piquure en a été souvent funeste. On le nomme *Vive*, parce qu'il reste long-tems en vie, après qu'on l'a tiré de l'eau.

Et toi, brillant poisson. La Sardine. Ce poisson

Toi, qui, tribut constant & source d'avantages,
de l'heureuse Provence inondes les rivages;
Mille autres, tous exquis, tous d'un goût différent.
Leur foule, à mes regards, se déborde en torrent:
Innombrables enfans de cette voix féconde,
Qui sema d'habitans les airs, la terre & l'onde,
Et qui les bénissant, leur dit: *Multipliez* [1].
Tes ordres ne sont point en vain signifiés,
Grand Dieu! Les citoyens de la liquide plaine,
Fidèles à remplir cette loi souveraine,
Et plus féconds que ceux de la terre & des airs,
Peuplent à l'infini les abîmes des mers.

---

qui est sans arêtes & d'un goût exquis, n'a guères plus de six pouces de longueur, & de dix lignes de largeur. Il est un des plus féconds que l'on connoisse, & extrêmement abondant sur les côtes de Provence. Il y a des Sardines plus petites, qu'on appelle *Anchois*. On les sale après en avoir ôté la tête; & il s'en fait un grand commerce à Marseille, d'où elles passent dans l'intérieur du Royaume, & dans les pays étrangers. La *Melette* est aussi dans la classe des Sardines. Elle est encore plus menue que l'Anchois. Il semble que ce petit poisson, qui est fort ragoûtant, veuille abandonner nos parages. Il est aujourd'hui presqu'aussi rare qu'il étoit commun, il y a une vingtaine d'années. On ne peut rendre exactement raison de cette espèce de désertion, dont nos tables souffrent.

1 Gen. chap. I. v. 22.

Et plus féconds. Il est constant que les plus féconds de tous les êtres animés, ce sont les poissons, & principalement les *ovipares*, car les *vivipares* ne le sont

De leurs germes éclos le déluge effroyable
Eſt de germes nouveaux la ſource inépuiſable.
Même fécondité dans l'innombrable eſſain
Des reptiles que l'onde enferme dans ſon ſein,
Dont, à nos foibles yeux, la petiteſſe extrême
Dérobe la figure, & l'exiſtence même;

---

pas, à beaucoup près, autant. Il y a parmi ceux-là telle eſpèce dont la fécondité eſt ſi prodigieuſe, qu'elle eſt preſque incroyable. Le Merlan, la Sardine, le Hareng, la Morue, ſont de ce nombre; & le ſavant *Anderſon* n'exagère point lorſqu'il dit dans ſon Hiſtoire naturelle de l'Iſlande & du Groënland, que le Hareng eſt ſi rempli d'œufs, que chacun de ces poiſſons en porte dix mille autres au dedans de lui. C'eſt un rien en comparaiſon du nombre d'œufs de la Morue, qu'on pêche au grand banc de Terreneuve. Elle en porte neuf millions & quelques centaines de mille, s'il n'y a point d'erreur aux calculs de l'Auteur du Spectacle de la Nature, [*tom.* 1. *pag.* 386.] Même fécondité dans les poiſſons de rivière, la Tanche, la Carpe, le Brochet, l'Aloſe, &c. Selon quelques autres calculateurs, la Tanche à près de douze mille œufs, & la Carpe en a plus de trente mille. L'énorme quantité de germes renfermés dans les ovaires de tous ces poiſſons, atteſte bien hautement la vertu toute-puiſſante de cette parole créatrice: *Croiſſez & Multipliez*. Quelle immenſe multitude de petits poiſſons ne doit-il pas éclore de tant de milliers d'œufs fécondés, & pour dire plus encore, de tous ceux de ce déluge de poiſſons qui inondent les côtes! Ce nombre ne peut être aſſujetti aux calculs. Il ſurpaſſe tous les nombres qu'il eſt poſſible d'additionner, & l'imagination en eſt effrayée.

Etres organisés, conformés avec art,
D'atômes animés formant un monde à part,
Plus merveilleux encor, peut-être plus immense,
Que celui des poissons dont on voit l'existence.

Les différens poissons, pour leur goût recherchés
Ont tous leurs ennemis, visibles ou cachés.
A leur antipathie, à leur haine fidèles,
Ils se livrent entr'eux des guerres éternelles.
Ainsi le sein des mers n'est qu'un champ spacieux,
Théâtre de discorde & de combats nombreux,
Un empire où la force opprime la foiblesse,
Où tout est stratagême, art, embuche, souplesse,
Où l'ennemi triomphe & céde tour à tour:
Scène renouvellée au terrestre séjour.

Quel prodige l'un d'eux à mes regards déploie,
Soit que fier assaillant, il attaque sa proie,

Quel Prodige. La Torpille. Ce poisson a une vertu trop singulière pour ne pas mériter une sorte de distinction, je veux dire, l'anatomie de sa forme extérieure : ce que j'ai négligé à l'égard de bien d'autres petits poissons, parce qu'ils sont assez connus, ou qu'ils n'ont rien de remarquable. Voici la description de la Torpille.

» Le corps de la Torpille est rond, mais sa queue » déborde d'un pied au moins, & elle a trois na» geoires. La tête est enfoncée, la gueule garnie de » dents minces, les yeux fort petits. On voit sur le » dos cinq ouvertures, deux à côté de la queue, & » trois à la partie supérieure. Elles sont rondes & » surmontées de deux trous qui sont peut-être les » naseaux. La peau de dessus est unie, molle, blan-

Soit qu'il veuille échapper à la perfide main,
Qui dans un piége adroit l'a fait tomber en vain!
La proie à son abord est soudain engourdie,
Et ne peut se soustraire à sa dent ennemie.
Du robuste pêcheur le bras pétrifié
Reste subitement immobile & lié.

» châtre. Celle de dessous tire sur le pourpre violet. » Le dos est convexe, mais dès qu'on le touche il » s'applattit, & devient peu à peu concave, ce qui » suppose qu'il se contracte au-dedans. « *Extrait du Traité de* Lorenzini, *sur la Torpille.*

Ce savant Naturaliste, que Florence compte parmi ses grands hommes, dit qu'il avoit touché ce poisson plus d'une fois, & que de ce tact il s'étoit toujours ensuivi l'engourdissement du bras, accompagné d'une douleur assez aiguë. Il ajoute qu'il n'étoit dans sa plus grande force que pendant deux ou trois minutes, qu'ensuite il diminuoit par degrés, & qu'il cessoit entiérement au bout d'une demi-heure.

Du robuste pêcheur le bras pétrifié. Dans un Mémoire inséré parmi ceux de l'Académie des Sciences, [*ann.* 1714. *pag.* 344.] M. de Réaumur explique la cause de l'engourdissement que la Torpille produit dans ceux qui la touchent. La Torpille a, comme tous les poissons plats, le dos un peu convexe. Lorsqu'elle veut se venger de celui qui la touche, cette partie, selon M. de Réaumur, s'applattit insensiblement; & même quelquefois jusqu'à devenir concave. Par cette contraction, le poisson bande, pour ainsi dire, tous ses ressorts. Les coups partent, & ils sont si subits, si réitérés, qu'ils ébranlent les nerfs du bras, & arrêtent ou changent le cours des esprits animaux, ou de quelque fluide équivalent. De-là l'engourdissement & la douleur qui l'accompagne, laquelle est quel-

C'est ainsi qu'à l'aspect de cette tête horrible,
Couverte de serpens au sifflement terrible,
De ce monstre hideux contre Persée armé [1],
En roc, selon la Fable, on étoit transformé.

Un autre *, que poursuit son vorace adversaire;
Echappe avec plus d'art à sa dent sanguinaire.
D'un petit réservoir, une noire liqueur [2]
Est lancée, & jaillit contre son agresseur.

---

quefois assez vive. » Celle que je ressentis la pre» mière fois, dit agréablement M. de Réaumur, » rallentit un peu mon ardeur à faire par moi-même » des expériences sur la Torpille. «

1. Méduse.

* La Sèche.

2. *Ubi sensere se apprehendi, effuso atramento, quod pro sanguine his est, infuscatâ aquâ absconduntur.* Pline, liv. 9. cap. 29. en parlant de la Sèche.

Est lancée & jaillit. Le P. *Feuillée*, savant Astronome, né à Marseille, parle dans la Relation de son voyage à la mer du Sud, d'une espèce de Renard, nommé *Chinche*, qui pour se dérober à la poursuite du chasseur, emploie un moyen approchant de celui dont se sert la *Sèche*. Il pisse sur sa queue, & la secoue. Son urine, qu'il jette en l'air, comme avec un goupillon, répand une odeur si puante, que le chasseur qui le poursuivoit, fuit aussi-tôt lui-même. Il tire un nouveau parti de l'infection de son urine. Pour se mettre à couvert de toute insulte dans son terrier, il en empuantit l'entrée, & les chiens mêmes refusent d'en approcher. Voilà des ruses d'une espèce toute neuve, dans cet animal déja si fécond en tours d'adresse; mais celles-ci ne sont imaginées que par les Renards du Nouveau Monde.

Un nuage alentour dans l'onde se déploie.
L'ennemi dérouté cherche à tâtons sa proie,
Et sa gueule qu'il ouvre & qu'il ferme au hazard,
Croit à chaque reprise engloutir le fuyard.
Tel un Lièvre aux abois, qui se soutient à peine,
Promt à mettre en défaut la meute hors d'haleine,
Se cache, se blottit au centre d'un hallier,
Et par ce stratagême échappe au Levrier.
Toi seul, grand Dieu, toi seul leur donnes cette adresse.
Tu leur fais éluder les pièges qu'on leur dresse.
Cette dextérité, cet instinct merveilleux,
Voisins de la raison, sont étrangers en eux.
Par la subtilité tu balances la force.
Quant à leur fière haine, à leur constant divorce,
Ta sagesse sans doute, en ses profonds décrets,
Y cache un germe heureux d'avantages secrets.

Rien ne peut épuiser la féconde nature.
Sur nous ses riches dons sont versés sans mesure.
L'homme en ce champ fertile, ardent à moissonner,
Recueille cent fois moins qu'elle ne peut donner.
De poissons, sous un toît * qui leur sert de défense,
A mes yeux étonnés s'offre une foule immense,

Ceux de la Fontaine en ont peut-être qui manquent aux *Chinches* : car tout est compensé dans les animaux, comme dans les hommes.

* Les Coquillages.

De poissons sous un toit. Sur les coquillages de

Les uns au pied du roc attachés fortement,
Les autres sur le sable épars confusément.
L'onde à cours progressif s'avançant vers la plage ;
Les a tous avec elle entraînés au rivage ;
Et de son plus haut point descendant par degrés,
A nos avides mains elle les a livrés.
Oui ; par cette faveur, par cette heureuse voie,
Moules, Huîtres, Homars, vous êtes notre proie,
Toi, sur-tout, ô poisson, par ton goût si prisé,
Formant un globe noir d'aiguillons hérissé.

---

mer, voyez la seconde partie d'un ouvrage qui a pour titre, *l'Histoire Naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la Lithologie & la Conchyliologie*. La sagacité de l'Auteur, M. Dargenville, Membre de la Société des Sciences de Montpellier, n'y laisse presque rien à désirer touchant le genre, la forme & les propriétés des coquillages de mer, de rivière & de terre, soit *testacées*, soit *crustacées*.

Parmi ceux-ci, j'ai été surpris de ne pas voir le *Pagger*, qui est couvert d'une écaille assez mince, d'un brun obscur, moucheté de rouge & de noir. Il convenoit de le faire connoître, à cause du risque que l'on court en le touchant. Ce poisson-coquille, qui ne quitte guères les côtes du Cap de Bonne-Espérance, a sur le dos, près de la tête, une espèce d'aiguillon si vénimeux, que dès que la main en est piquée, on y sent des douleurs très-vives : elle enfle, l'inflammation s'y met, & la gangrène survient, si on n'y fait promptement des incisions, pour arrêter le progrès du venin.

Toi, sur-tout. Le poisson à coquille qu'on nomme *Oursin*. C'est un Hérisson de mer d'une espèce particulière, fort connu sur les côtes de la Méditerranée.

Quel pinceau tracera de ce peuple reptile,
En tous lieux avec lui traînant son domicile,
La forme variée, & les propriétés,
De leurs toits sinueux les diverses beautés,
L'instinct que la nature assigne à chaque espèce,
Comment elle s'unit, se reproduit sans cesse,
Par quel art au péril elle sait s'arracher?
Ce tableau merveilleux, je n'ose l'ébaucher:
Et plus frappé des traits, que propre à les décrire,
Spectateur enchanté, je me tais, & j'admire.
La nature est sans borne, & l'art est limité.
Tu me frappes sur-tout par ta dextérité,
Hardi Navigateur, petite nef flottante,
Des nefs que construit l'homme, image ressemblante.

La forme de l'Oursin est un globe un peu applati, tout couvert de piquans qui lui servent comme de pieds, & au moyen desquels il marche en roulant. Sa couleur est tantôt grisâtre, tantôt tirant sur le violet, mais plus souvent noire. La partie par où il se nourrit, est armée de cinq petites dents, & elle est placée au centre inférieur de la coquille. La chair que cette coquille renferme, est partagée en cinq lobes d'un rouge foncé, ou d'un jaune pâle. Tel est exactement ce petit poisson. Comme l'Auteur du *Spectacle de la Nature*, & celui de l'*Histoire Naturelle éclaircie, &c.* ne peignent point ce coquillage avec des traits assez marqués, j'ai cru devoir le décrire pour le rendre plus reconnoissable. Il mérite cette petite distinction pour son goût exquis, qui le fait préférer par bien des gens à l'huitre verte, toute excellente qu'elle est.

Hardi Navigateur. Il y a dans l'Histoire Naturelle certains faits singuliers qu'on aime à décrire à l'envi,

Réunis dans ton sein leur nombreux attirail :
Sois seul & mât, & voile, & rame, & gouvernail :
Fais, en Pilote expert, manœuvrer ta nacelle.
Non, je n'en doute point, ce fut sur son modèle,

& qui forment, pour ainsi dire, une succession de tableaux à coloris différens, mais à dessein uniforme. Du nombre de ces tableaux répétés sont les opérations du poisson à coquille, qu'on appelle le Nautile ou le *Navigateur*, & qui est assez commun dans la Méditerranée. On en lit dans le Spectacle de la Nature [*tom. III. pag.* 231.] une description élégamment traduite de l'ouvrage du Chevalier Vallisnieri, intitulé : *Saggio d'Istoria naturale*, ou Essai d'Histoire naturelle. L'Auteur Italien n'a fait lui-même que traduire la description d'Oppien, dans le premier Livre de son Poëme sur la Pêche, & le Poëte Grec a fort bien pu la puiser dans Pline, qui écrivoit environ cent trente ans avant lui, & qui décrit [*lib.* 9. *c.* 30.] peut-être aussi d'après quelque modèle, la manœuvre admirable du Nautile. Je ne parle point des Naturalistes modernes qui ont expressément écrit sur les poissons, & qui à l'égard de celui-ci, sont presque tous les échos les uns des autres.

Fais, en Pilote expert. On trouve communément dans la mer des Antilles, un petit poisson qu'on nomme *Galère*, dont la manœuvre ressemble autant à celle du Nautile, que sa figure diffère de celle de ce poisson à coquille. Il s'éleve sur l'onde. Il enfle sa peau, qui alors a la forme d'une vessie gonflée, & brille de différentes couleurs. Il s'en sert comme de voile, se pousse de côté & d'autre, & suit la direction du vent, C'est un spectacle amusant que de le voir manœuvrer ainsi ; mais on le paye cher, si on s'avise de toucher le petit pilote qui le procure. Au même instant la main est enduite d'une espèce de glu

Qu'on fabriqua la nef qui, des rives d'Argos,
La première cingla vers la riche Colchos,
Et ravit avec art cette Toison fameuse,
[1] Sous un fond historique, image fabuleuse.
Et toi, poisson vanté *, jadis trésor de Tyr,
Dont le corps qu'on écrase, épanche & fait sortir

corrosive, & on y sent une douleur toute semblable à celle que cause la brûlure de l'huile bouillante. On peut s'en rapporter au P. du *Tertre* qui l'avoit cruellement sentie, & qui en parle d'un ton plaisamment naïf, dans son Histoire des Antilles [*tom. 2. p. 226.*] Il ajoute une circonstance des plus singulières qu'il garantit comme un fait avéré. Si on touche le Poisson-Galère, la douleur croît à mesure que le soleil monte sur l'horison. Après-midi, elle diminue à mesure qu'il baisse. Quand il se couche, elle cesse entiérement. On diroit qu'elle suit le cours diurne de cet astre.

Il seroit beaucoup plus aisé d'expliquer la cause de ces trois périodes de la douleur (qui sont, selon moi, dans l'ordre purement naturel,) que de développer le principe du corrosif de cette glu, de la promptitude de son action sur la main, & sur-tout du méchanisme par lequel l'animal pousse hors de lui cette humeur visqueuse, dont sa peau est toute couverte. Voilà ce dont il seroit difficile de rendre exactement raison.

1. Le véritable motif de la célèbre expédition des Argonautes est exposé dans l'ouvrage de M. l'Abbé Banier, qui a pour titre : La Mythologie & les Fables expliquées par l'Histoire, *tom. 6. liv. 3*, J'y renvoie le Lecteur.

* Le Murex, ou la Pourpre.

——— *Jadis trésor de Tyr.* On attribue aux

Cette riche liqueur qui, sur la laine empreinte,
Du rouge le plus vif produit l'heureuse teinte,
Et lui prête un éclat qui ne peut s'affoiblir :
Vois de cette couleur Rome s'enorgueillir,

Tyriens l'invention de la teinture en pourpre. Leur industrie porta au plus haut degré de perfection cette précieuse teinture qui faisoit la branche la plus florissante de leur commerce, & qui étoit la source de leurs immenses richesses. Pline nous apprend [*lib.* 9. *c.* 40.] que la pourpre de Tyr qui avoit été mise deux fois à la teinture, se vendoit à Rome mille deniers la livre, ce qui revient à près de cinq cens francs de notre monnoie. Voyez sur le *Murex* ou *Buccinum* des anciens, un Mémoire curieux de M. de Réaumur, inséré parmi ceux de l'Académie des Sciences [*ann.* 1711, *pag.* 168.] son exactitude ordinaire n'y laisse rien à désirer, & tout y est appuyé sur des expériences réitérées.

Et lui prête un éclat. L'éclat de la pourpre Tyrienne étoit à l'épreuve du tems. Je vais en citer un exemple remarquable. M. Rollin rapporte [*Hist. ancienne*, *tom.* 6. *pag.* 428.] qu'à la prise de Suse, Alexandre trouva dans le trésor, outre cinquante mille talens (cent cinquante millions) cinq mille quintaux de pourpre qu'on y avoit amassés pendant l'espace de cent quatre-vingt-dix-huit ans, & qui avoit encore toute sa fleur & tout son lustre. Au reste, ce grand amas de pourpre faisoit une somme immense ; car, selon M. Rollin, la pourpre se vendoit jusqu'à cent écus la livre. On a vu dans la note précédente que Pline l'évalue à un prix bien plus haut. Il est vrai qu'il parle de la pourpre mise deux fois à la teinture, ce qui en devoit hausser le prix, & presque le doubler.]

Ses Sénateurs par elle annoncer leur noblesse,
Et les Rois, sur leur trône étaler sa richesse.
Quel objet enchanteur ! De ce * toit argenté
J'admire la structure & la convexité.
L'art n'enfanta jamais de graces si piquantes.
Quels contours variés ! Quelles couleurs brillantes !
Apprens, riche lambris, ton destin glorieux.
Phébus a dévoilé ce mystère à mes yeux.
Elevé fiérement sur la plaine azurée,
Tu servis de berceau, de trône à Cythérée,
Quand les flots écumeux lui donnèrent le jour.
Elle étoit sur ce char que conduisoit l'Amour.
Un essain de zéphirs, de leurs douces haleines,
Le poussoit mollement sur les humides plaines.
Les enfans de Paphos se jouoient dans les airs.
Les Syrènes formoient les plus charmans concerts.
Les filles de Nérée entouroient la Déesse.
Mille monstres marins bondissoient d'allégresse.
Dès-lors on lui rendit un culte solemnel.
L'Univers fut son temple, & le cœur son autel.
Et toi, qu'à nos regards la rive orientale **
[illegible] ses bords fortunés pompeusement étale,

[illegible]. Les Consuls & les Sénateurs avoient seuls le [illegible]t de porter des robes de pourpre.

[illegible] La Conque de mer que Pline appelle *Concha [illegible]eris*, & que les Poëtes de l'antiquité ont célé[illegible]. C'est la plus grande & la plus belle des coquilles [illegible]*alves*.

** La Mere-Perle.

Qui vois former en toi par un suc précieux,
De globes arrondis un essain gracieux,
Qui t'ouvres aux rayons du dieu que l'Inde adore,
Qui te nourris, dit-on, des larmes de l'aurore,

Qui vois former en toi. Les Perles sont formé[es] dans les Huitres d'une espèce particulière, qu'o[n] trouve dans la mer des Indes Orientales, & qu'o[n] pêche en abondance au cap Comorin, & sur les bor[ds] de l'isle de Céylan, ce qui a fait donner à toute [la] côte le nom de *la Pêcherie.* Les Huitres de ces par[a]ges renferment dans leurs écailles les Perles les pl[us] parfaites. Elles sont plus grosses, plus rondes, pl[us] blanches que par-tout ailleurs. Le P. le Comte, da[ns] le second volume de ses Mémoires *sur l'état prése[nt] de la Chine*, décrit amplement la pêche qu'on [en] fait, & où, du tems qu'il écrivoit (en 1696) [on] voyoit quelquefois, à ce qu'il dit, jusqu'à tro[is] mille barques de pêcheurs. On en compte infinime[nt] moins aujourd'hui. Cette pêche est assez négligé[e] parce que les Perles ont beaucoup déchu en Europ[e] sur-tout en France, où depuis long-tems la mode [en] est passée. Les Diamans, qui sont à présent le fo[nd] de la parure du Sexe, leur ont donné ce discrédi[t]. C'est ainsi qu'une des branches du luxe a nui à l'aut[re] par esprit de fantaisie : car l'usage & la valeur d[es] Perles, des Diamans sont factices, & le seul préju[gé] fait regarder comme un ornement, comme un bij[ou] de prix, ce qui n'est aux yeux du Philosophe, q[ue] le fastueux étalage d'un colifichet frivole.

——— *Du Dieu que l'Inde adore.* Les a[n]ciens peuples de l'Inde adoroient le Soleil, & c[et] astre, objet éternel d'un culte idolâtre, est enco[re] adoré par les Sauvages des Indes modernes.

Qui te nourris, dit-on. C'est Pline qui le di[t]

Et sur ton cher trésor [1] te refermant soudain,
De qui veut le ravir, tranches l'avide main;
Pour servir notre luxe, ô nacre éblouïssante,
Prodigue à l'univers ces globules qu'on vante.
Que leurs poids, leur blancheur, leur régularité
Ornent le front des Rois, décorent la beauté.

[*lib.* 9. *cap.* 35.] & il ajoute que les Perles sont molles dans la mer, & ne se durcissent que quand elles sont exposées à l'air; que la Mere-Perle s'amaigrit & avorte lorsqu'il tonne. Ce sont-là de ces erreurs de fait qui ne sont pas en petit nombre dans l'ouvrage de *l'Historien de la Nature :* ouvrage fort estimable d'ailleurs, d'une immense étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. C'est le jugement qu'en porte Pline le jeune [*Epist.* 5. *lib.* 3.] & dans cet éloge, ce n'est point un neveu qui parle, c'est un Panégyriste qui ne flatte point.

1. *Concha ipsa cùm manum videt, comprimit sese, operitque opes suas, gnara propter illas se peti, manumque si præveniat, acie sua abscindit, nulla justiore pœna.* Plin. lib. 9. cap. 35. La Poësie avoueroit un tableau si énergique. Il y en a beaucoup de la même force dans l'ouvrage de ce savant Naturaliste, que je cite si souvent dans ces notes.

Ornent le front des Rois. La couronne des Rois d'Espagne est enrichie de la fameuse Perle qui fut présentée à Philippe II. Cette Perle est de la grosseur d'un œuf de Pigeon, & elle est taillée en poire. Cléopatre avoit à ses oreilles deux Perles les plus belles qu'on eût jamais vûes, & dont chacune étoit estimée plus d'un million. Pline & Macrobe nous apprennent à quel usage extraordinaire l'une de ces Perles fut employée. Le détail de ce fait historique

Quelle image à mes yeux est ici présentée ?
Dans la mer la campagne est-elle transporté e
D'herbes & de gazon son fond est parsemé,
Et ce fait par la sonde est souvent confirmé.
Dans son sein quel amas de racines, de plantes,

---

est trop-ample pour pouvoir être inséré dans une note. Je me bornerai à dire que la Perle qui resta fut apportée à Auguste, qui l'ayant fait couper en deux, la fit servir de pendans d'oreilles à la statue de Vénus qui étoit dans le Panthéon.

D'herbes & de gazon. Il est certain que le fond de bien des mers est semé d'herbages & de mousse. Lorsque la sonde porte sur un fond uni, & qui n'est pas sablonneux, il s'y attache ordinairement quelques brins d'herbes. Pline place même des forêts au fond de l'Océan oriental ou la mer des Indes : *Totus orientis Oceanus refertus est sylvis.* [*Lib.* 13. *cap.* 25.] Au rapport de Robbe, dans sa Géographie, la surface de la mer, près du Cap de Bonne-Espérance, est si couverte de mousse après une rude tempête, qu'on la prendroit pour une vaste prairie. On y voit sur-tout une grande quantité de Goëmond, qui est une herbe tirant sur le vert foncé, assez semblable au foin, & dont les brins sont entrelacés les uns dans les autres. Je conjecture que la tempête en agitant extraordinairement les flots, arrache cette sorte d'herbe du fond de la mer, où elle doit tenir foiblement. *Voyez sur la nature du fond de la mer, la Théologie de l'eau, liv.* 1. *chap.* 7.

Dans son sein quel amas. Les plantes marines sont innombrables, ainsi que les plantes terrestres ; mais nous n'en connoissons qu'une très-petite quantité, à cause des obstacles insurmontables que la mer op-

En espèce, en couleur, en forme différentes !
Elles trouvent dans l'eau le suc bitumineux,
Les particules d'air, & les esprits nitreux,

pose à nos recherches. De-là vient que cette branc
de l'Histoire Naturelle a été jusqu'ici négligée. E
est cependant assez intéressante pour ne pas méri
cette espèce de mépris. M. le Comte *Marsigli*,
distingué dans le Monde savant, est presque le s
Physico-Botaniste qui en ait fait une étude suivi
mais malgré sa sagacité, il n'a pu tout recherch
& il reste d'immenses découvertes à faire dans
classe des plantes marines. Cette négligence, inex
sable dans un siècle aussi avide de connoissan
physiques que celui où nous vivons, excite les ju
plaintes de M. *Anderson*, dont j'ai cité si souv
l'excellente Histoire. » Il est fâcheux, dit-il,
» nos Botanistes ne s'attachent pas à faire des c
» lections suivies, des divisions exactes, & des d
» criptions circonstanciées des plantes marines. T
» amateur des productions de la Nature trouver
» dans un sujet si abondant, de quoi se satisf
» avec plénitude, en considérant leurs différe
» espèces, leur conformation, leurs propriétés,
» Il verroit en même tems que ces végétaux fo
» nissent une nourriture convenable à une quan
» prodigieuse de petits poissons, & qu'ils serven
» une infinité d'autres usages que nous ignoro
» sans parler des ressources que l'homme pour
» y trouver pour la guérison de plusieurs maladi
» si leurs vertus salutaires lui étoient connues
Tom. I. *pag.* 53.

En espèce. « Si la mer a ses animaux tout diffé
» de ceux de la terre, construits en quelque f
» sur d'autres principes, & sur d'autres idées de

nt la vertu distincte est propre à leur nature,
dont l'heureux concours sert à leur nourriture.
ces agens unis les secours réguliers,
font & végéter & naître par milliers.
pour nous leur usage est rarement utile,
qu'el fruit n'est-il pas pour le poisson reptile!
puise sans fin des sucs alimenteux.
les couches de mousse il dépose ses œufs.
ns leur masse touffue il trouve des retraites,
fuit, en s'y cachant, mille embuches secrettes.

---

chanique, elle a aussi ses plantes si différentes la plupart de celles que la terre produit, qu'il n'y a guère que des yeux de Physicien qui les puissent reconnoître pour des plantes. Enfin la Botanique de la mer n'a presque rien de commun avec celle de la terre. M. de *Tournefort* observe que les plantes qui naissent au fond de la mer, communément n'ont point de racines, ou qu'au moins les parties qui en font la fonction n'en ont guère la figure. Ces plantes s'attachent à quelque corps solide, & l'embrassent par une espèce de plaque très-lisse, qui ne jette aucunes fibres, & d'ailleurs le corps qui soutient ces plantes étant assez souvent un rocher, ne paroît pas propre à les nourrir. Il faut donc qu'elles se nourrissent d'une façon qui leur soit toute particulière, & qu'elles reçoivent par les pores de la surface extérieure de cette plaque, un suc que peut fournir le limon épais & huileux du fond de la mer. Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que dans la plupart des espèces on ne voit point de semences. « *Extrait de l'Histoire de l'Académie des Sciences, ann. 1700, pag. 67.*

Qu'on cesse de te voir d'un œil si dédaigneux ;
Mes vers vont t'annoblir, corps souple & spongieux,
Croissant au pied des rocs qui bordent le rivage,
Toi, dont le sein poreux donne un libre passage
Au liquide élément, qu'il absorbe soudain,
Et dans le même instant, comprimé par la main,
Le rejette, l'épanche, & le fait reparoître.
Jusqu'à la fin des tems l'onde te fera naître,
Pour servir sur la terre aux usages nombreux,
Où t'emploie avec art un bras laborieux. [1]
Décore aussi mes chants, ô merveilleux Arbuste,
Qui souffres en Europe un rebut trop injuste,

---

1. Personne n'ignore l'utilité des Eponges, soit fines, soit grossières, & les divers usages auxquels on les emploie dans plusieurs arts méchaniques.

——— *O merveilleux Arbuste.* Le Corail. Il est parlé amplement de cette plante marine dans *l'Histoire physique de la Mer*, publiée par M. le Comte *Marsigli*, cet illustre Naturaliste qui immortalisa son amour pour les Sciences, par la fondation de l'Institut de Bologne, sa patrie. Il expose dans cet Ouvrage les curieuses Observations qu'il a faites sur le Corail, & en particulier sur les fleurs de cette plante, lesquelles il a reconnues le premier. Je n'en donne point un précis, pour ne pas fixer trop longtems le Lecteur sur l'article des plantes marines, qui sont la matière des deux notes précédentes. M. *Peyssonel*, Médecin du Roi à la Guadeloupe, & Membre de l'Académie de Marseille, a fait aussi d'heureuses découvertes sur le Corail, mais dans un autre genre. Il les communiqua à l'Académie des Sciences de Paris, qui leur accorda son suffrage avec éloge.

Mais, vengé de l'affront aux bords Orientaux,
Vois l'Inde t'égaler aux plus riches métaux.
Du rouge le plus vif tes branches sont empreintes
Tu végètes, tu croîs dans les vastes enceintes,
Sur le plafond pierreux des antres de la mer.
Tu t'offres à mes yeux sous l'aspect le plus cher.

Qui souffres en Europe. Le Corail, cette prem des plantes marines, & certainement la plus be n'est plus d'usage en Europe, où tout est assuje l'empire de la mode, & où il étoit ancienneme en vogue & si estimé. Il se voit aujourd'hui rel dans les Cabinets de Curiosités naturelles, & figure avec honneur, lorsqu'il est remarquabl la hauteur de son tronc, par la grosseur de ses b ches, & par la vivacité de sa couleur, tel qu' l'arbrisseau de Corail qu'on admiroit dans le cabinet de feu M. le Président de *Maisons.*

Mais si le Corail est dédaigné en Europe, c prise beaucoup en Asie, & principalement en que, où la pêche en est & plus cultivée, & abondante que par-tout ailleurs. Les peuples de née l'emploient à une infinité de petits ouvrages grément, à des poignées de sabre, des poigné canne, des brasselets, des colliers, &c. Le cas les Orientaux font du Corail est très-ancien, pu Pline, qui vivoit il y a 1700 ans, en parle le second Chapitre du trente-deuxième Livre de Histoire Naturelle.

——— *Des antres de la mer.* Il est ce que dans le centre des montagnes qui s'élèvent mer, il y a des cavernes plus ou moins vastes, més des mains de la Nature, & peut-être anciennes que le monde. De quel amas de be

Tantôt, réduit en poudre en *alkalis* fertile,
A l'art de Gallien ta substance est utile.

---

variées, leurs voûtes & leurs parois ne doivent-ils pas être incrustés : branches de Corail & autres plantes marines, festons en forme de fleurs, lances pendantes, colonnes, congélations, crystallisations. L'intérieur des montagnes dans les continens, offriroit les mêmes beautés (en exceptant le Corail & les Plantes marines) si on pouvoit y pénétrer. Combien ce spectacle, plus superbe aux yeux du Naturaliste que celui de tous les chefs-d'œuvre de l'Art, ne seroit il pas multiplié dans la longue chaîne des Alpes, des Pyrénées, des Cordillières, &c ? Parmi les Grottes souterraines que nous connoissons, la fameuse Grotte d'*Antiparos*, isle de l'Archipel, tient, sans contredit, le premier rang par les merveilles qu'elle renferme. Voyez la description qu'en fait M. de Tournefort dans son *Voyage du Levant*, tom. I. pag. 223. & suiv. C'est un récit qui fait succéder l'admiration à l'effroi.

Il y a deux de ces Grottes dans le terroir de Marseille. L'une s'appelle la Grotte *Lubière*. Je n'y ai rien vu de fort remarquable. On nomme l'autre la Grotte de *Roland*. Celle-ci est digne de l'attention d'un curieux. L'entrée en est difficile, le sol pierreux & inégal, la voûte tantôt exhaussée, tantôt basse. Il y a beaucoup de congélations & de crystallisations, qui toutes varient en figure & en contours. On voit au centre de la Grotte une colonne cylindrique de douze à treize pieds de hauteur, & d'environ quatre pieds de circonférence. Elle est raboteuse & de couleur cendrée A quelques pas de-là, & presque en ligne parallèle, il y en a une autre toute semblable, mais un peu moins haute. Elles ne tiennent point à la voûte qui, dans cet endroit, a peu d'élévation & paroît

Tantôt, dans le réduit d'un amateur des arts,
Sur toi d'un Curieux tu fixes les regards.

Les merveilles, grand Dieu, que tu semas
l'onde,
Sont de tableaux sans fin une source féconde.
Moins nombreux mille fois sont ces grains si léger
Dont ta prodigue main couvrit le bord des mers.
Une nouvelle lice à mes chants est ouverte.
Une scène plus vaste à mes yeux est offerte.
De grand corps isolés dominent sur les eaux :
De flottantes maisons fendent le sein des flots.
Tous ces vastes terreins * qui, d'espace en espa
Sont semés au hasard sur l'humide surface;
Qui peuplés d'habitans, en espèce divers,
D'un front si fastueux s'élèvent sur les mers,
Rassemblent dans leur sein des cités, des campag
Des fleuves, des forêts, des vallons, des montag
Spectacle varié dont les yeux sont frappés;
Océan, les as-tu sur la terre usurpés,

---

humide. Si je ne craignois de donner trop d'éte à cette note, j'exposerois la cause physique formation de ces deux colonnes, & assuréme ne la rapporterois pas à la *végétation des pie* comme M. de Tournefort prétend que sont fo les congélations dans les Grottes souterraines : sy aussi idéal, & moins ingénieux, que celui des *billons* de Descartes.

* Les Isles; leur origine.

En minant leurs appuis, & creusant dans les plaines?
Ou d'affreux tremblemens les secousses soudaines,
Les ont-elles jadis de sa masse arrachés,
Et d'un ferme lien à ta base attachés?
Non : ces immenses corps ont une autre origine.
Quand l'Etre créateur eut juré la ruine

Ou d'affreux tremblemens. Je ne disconviens pas que des tremblemens de terre violens ne puissent détacher d'un continent bordé par la mer, ou même du fond de la mer qui le baigne, certaine portion de terrein, & voilà une Isle nouvelle, mais une Isle peu étendue, & voisine du continent ou le tremblement de terre se sera fait sentir. Ainsi fut formée la petite Isle de Santorin, qui sortit [le 21 Mai 1707.] du fond de la mer, sur les côtes de l'Archipel. Telle peut aussi avoir été la formation des trois petites * Isles qui sont à deux milles de la chaîne des montagnes, qui borde la côte de Marseille vers le Nord. Mais je nie que les Isles d'une très-vaste étendue, & fort éloignées de la Terre-ferme, que l'isle de Saint-Domingue, par exemple, & l'Isle de Cuba puissent avoir été, ou détachées du continent de l'Amérique septentrionale, ou élancées du fond de ses mers par un tremblement de terre quelconque. Les bornes que prescrit une note, ne me permettent pas d'exposer les raisons physiques qui prouveroient, si je ne me trompe, cette impossibilité. Le Lecteur, un peu Physicien, les suppléera aisément.

* On les appelle le Château d'*If*, *Pomègue* & *Ratoneau.* Elles existoient déja du tems de César, c'est-à-dire, il y a près de 1800 ans, puisqu'il en parle [*de Bell. civ. lib.* 1.] dans la description du fameux siège de Marseille.

De ce peuple d'ingrats qui, fiers de leurs forfaits,
D'un oubli monstreux payoient tous ses bienfaits,
Et dont l'audace impie, à son comble portée,
Bravoit du Dieu vivant la justice irritée :
Aux flots il commanda de servir son courroux.
Les flots obéissans soudain s'armèrent tous.
Les eaux du grand abîme à torrens s'échappèrent.
Les eaux des vastes mers de leur lit s'élancèrent.
S'élevant par degrés, tous ces flots furieux,
Des vengeances du Ciel ministres rigoureux,
Eurent bientôt couvert la face des campagnes.
L'onde enfin surpassa le sommet des montagnes.
Le terrestre séjour par-tout fut submergé.
Le Genre-humain périt : l'Eternel fut vengé.
  Alors tout ne fut plus que terres éboulées,
Eparses d'un côté, de l'autre amoncelées,
Tout ne fut que rochers à leur centre arrachés,
Dont les plaines, les champs au loin étoient jonchés.
Que terreins entr'ouverts, qu'effroyables abîmes,
Enfin qu'arides monts à sourcilleuses cimes,
Pour la première fois de glaçons hérissés,
Les uns prêts à couler, les autres renversés.
Ce désordre naquit de la secousse horrible,
Qu'au globe de la terre une main invisible

Ce désordre naquit de la secousse. On conjecture avec beaucoup de fondement, que, pour opérer le Déluge, miracle du premier ordre & au-dessus de tout raisonnement physique, Dieu inclina quelque peu l'axe de la terre vers le Nord. Ce déplacement de

Donna dans sa fureur, & dans le même tems
Que l'onde engloutissoit ses pervers habitans.
Au tremblement affreux de la terre éperdue,
De solides terreins d'une immense étendue,
Roulerent, de sa masse à grand bruit séparés.
Des eaux, de toutes parts, ils furent entourés :

---

l'axe dérangea l'atmosphère, & dilata le ressort de l'air, dont le débandement violent causa au globe terrestre une secousse universelle. De-là tous les ravages que je viens de crayonner, & qui furent sans doute beaucoup augmentés par le débordement général.

J'ai déja dit que la cause du Déluge fut un miracle du premier ordre ; mais l'esprit philosophique a osé la ranger dans la classe des causes purement naturelles. On a imaginé différentes hypothèses pour expliquer physiquement la plus mémorable des révolutions de notre globe ; & même un Anglois (*M. Wisthon*) a gravement mis en jeu la queue d'une Comète (celle de 1680.) Hé quoi ? ces fabricateurs de systêmes voudroient-ils toujours soumettre aux loix de l'analyse ce qui passe l'intelligence humaine ? Ils dégradent la philosophie en hasardant des conjectures ou bisarres, ou fausses, sur ces faits éclatans qui ne sont point dans l'ordre de la nature, tel, par exemple, que le Passage de la mer rouge, autre grand événement tout miraculeux. L'universalité du Déluge n'ayant pu être opérée par des moyens physiques, comme l'a prouvé un savant Académicien, n'étoit-il pas plus sage & plus simple d'en rapporter la cause à l'action immédiate de la Toute-Puissance de Dieu ? La voie du miracle est plus digne de sa grandeur, & la raison y souscrit autant, qu'elle répugne aux paradoxes de quelques Physiciens qui pensent dans le goût de *Telliamed.*

Par leur énorme poids soudain il s'affaisserent ;
Et lorsque dans leur lit les flots vengeurs rentrerent ;
Fiérement élevés sur la face des mers,
Ces terreins isolés restèrent découverts.

Telle est votre origine, ô rives si fécondes,
Vous, que la mer Egée embrasse de ses ondes,
Vous, le digne berceau de vingt Chantres fameux,
Dont la Grèce admira les sons harmonieux.
Tu fus ainsi formée, Albion orgueilleuse,
Toi, non moins que la France, & docte & belliqueuse,
Qui t'illustres autant par ton goût pour les arts,
Que par ta fière audace au noble champ de Mars.
Peuple, libre & sujet, je t'ai dû cet éloge.
[1] Mars, soufflant ses fureurs, vainement y déroge :

Telle est votre origine. L'Archipel, qui fait partie de la mer Méditerranée, entre l'Asie, la Macédoine & la Grèce, est semé d'isles plus ou moins grandes : mais toutes fort abondantes en bled, en huile & en laines. Les Anciens les divisoient en Cyclades & en Sporades.

Vous, le digne berceau. Alcée & Sapho naquirent à Mytilène dans l'isle de Lesbos ; Simonide & Bachylide à Cée ; Paros fut la patrie d'Archiloque : Chalcis, dans l'isle d'Eubée, fut celle d'Euphorion, Poëte Elégiaque dont Virgile fait mention dans sa dixieme Eclogue, & qui vivoit environ deux cent cinquante ans avant Jesus-Christ. Leurs ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ils subsistoient encore du tems de Trajan, puisque Quintilien qui vivoit sous cet Empereur, les caractérise dans le dixieme Livre de ses Institutions Oratoires.

1. La guerre déclarée entre la France & l'Angleterre en 1744.

L'exacte vérité fait parler par ma voix
Le citoyen du monde, & non pas le François.

QUEL spectacle frappant ! mille maisons mobiles
Fendent le sein des flots vainement indociles.
Le vent enfle la voile, & l'aviron sur eux
Forme, à coups redoublés, des sillons écumeux.
Quel art maîtrise ainsi la vague mugissante ?
Malgré son fier courroux, elle est obéissante.
Des obstacles vainqueurs, de hardis Matelots,
Dominateurs des mers, & souverains des flots,
De l'Aurore au Couchant, du Midi jusqu'à l'Ourse,
Promènent des vaisseaux, dont l'art règle la course.
Un acier aimanté, vers le Pole tourné,
Par un attrait occulte à le suivre obstiné,
Opère ce prodige : & par lui dirigée,
La nef, de la tempête en vain est assiégée.
O toi, qui fis éclore un nouvel Univers,
Toi, l'œil du Nautonnier, & le flambeau des mers,

Par un attrait occulte. La vraie cause de la direction de l'aiguille aimantée vers le Nord, est absolument inconnue. C'est un des mystères de la nature les plus impénétrables. » Le Philosophe, [dit un grand Physicien,] veut savoir la cause de ce phénomène. Il » emploie les pores en ligne spirale, les attractions, » les répulsions, & après y avoir usé pendant des an» nées entières sa Méchanique, sa Géométrie & ses » Calculs, ou il avoue qu'il n'y comprend rien lui» même, ou il a le chagrin de ne pouvoir faire goû» ter son systême aux autres. « *M. Pluche, Spectacle de la Nature, tom. 4. pag. 570.*

Qui vois l'Europe entière, où le ſort te fit naître,
Se diſputer l'honneur de t'avoir donné l'être,
Bouſſole; par ton aide, un fier [1] Navigateur,
Dont le puiſſant génie égaloit le grand cœur,
Le premier découvrit ces immenſes contrées,
Du reſte des humains juſqu'alors ignorées;
Le premier vit ces bords dont l'aſpect l'étonna;
Des plaines que le ſoc jamais ne ſillonna,
Un ciel brulant, fécond en orages terribles,
Une terre eſſuyant des ſecouſſes horribles,
Des eſſains d'animaux [2] monſtrueux & cruels,
Des hommes ſans pudeur, ſans loix & ſans autels,
Livrés au brigandage, à des excès atroces,
Plus groſſiers que la brute, & même plus féroces.

Se diſputer l'honneur. Pluſieurs nations de l'Europe revendiquent l'importante découverte de la Bouſſole, ſans que l'une ſoit en droit de ſe l'arroger excluſivement à l'autre. L'Hiſtoire moderne n'a pas eu ſoin de conſerver le nom de ſon inventeur, qui méritoit bien de paſſer à la poſtérité. Elle s'eſt contentée de nous apprendre qu'on commença vers l'an 1200 à ſe ſervir de cet admirable inſtrument, le plus utile ſans contredit qu'on ait encore inventé, & à qui nous devons tous les progrés de la Géographie, de la Navigation & du Commerce.

1 Chriſtophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 : il étoit Génois, grand homme de mer, & le meilleur Géographe de ſon ſiècle.

2 Tel eſt, entre pluſieurs autres, le Cuntur ou Condor, oiſeau qu'on trouve dans le Pérou. J'en fais la deſcription dans le cinquieme Chant.

On vit le * Lusitain pénétrer aux climats,
Où le vainqueur d'*Arbelle* avoit porté ses pas.
Vasco, tu découvris ces rives fortunées,
A nourrir notre luxe aujourd'hui destinées,
Prodiguant ces trésors, vils aux stoïques yeux,
Qui passant sur nos bords moins caressés des cieux,
Y font quelques heureux, & beaucoup de coupables,
Et n'assouvissent pas nos cœurs insatiables,
Par le triste besoin moins malheureux encor,
Que par les vains desirs, & par la soif de l'or.
L'exemple aiguillonna : les succès enhardirent.
A la cupidité mille routes s'ouvrirent.
L'Ibère, sous *Cortès*, *Pizare*, & d'*Almagro*
S'établit par le fer dans ce Monde nouveau,
** Soumit ces Régions, en vrais soldats stériles,
Et, pour leur infortune, en richesses fertiles.
Tout y changea de face. On fit de sages loix.
Le commerce & les arts naquirent à la fois.
Sous le joug Espagnol, le Pérou, le Mexique,
Furent plus florissans que sous le fier *Cacique*.
On cultiva la terre. On connut les vertus.
La victoire enfanta le bonheur des vaincus.
Aujourd'hui, l'habitant de ces rives lointaines,
Fidèle d'âge en âge aux mœurs Américaines,

---

* Découverte des nouvelles Indes orientales par les Portugais, sous la conduite de Vasco de Gama, en 1497.

** Conquête du Mexique par Fernand Cortès en 1520, du Pérou par François Pizare en 1527, du Chili par Diège d'Almagro en 1534.

Persiste à voir d'un œil noblement dédaigneux,
Tous ces brillans métaux, nos tirans & nos dieux.
Il préfère en vrai Sage à leur éclat fûtile,
Des trésors plus réels : l'agréable & l'utile.

Tous ces brillans métaux. Il a plu à la Nature de produire infiniment plus d'or & d'argent au Pérou, au Mexique & au Chili, que dans aucune autre contrée du nouveau Monde, & par une distinction non moins singulière, elle a semé dans le Pérou ces riches métaux d'une main encore plus prodigue que dans le Mexique & dans le Chili. Les mines d'or & celles d'argent y sont plus nombreuses & plus abondantes. De-là les richesses prodigieuses, & presque incroyables, que les Espagnols trouvèrent dans ce vaste Empire, lorsqu'ils en firent la conquête. Tout étoit d'or dans le palais du Roi *Atabalipa*, jusqu'aux moindres ustenciles de cuisine. Il y avoit dans les chambres des statues colossales, les unes d'or, les autres d'argent massif, & dans les vestibules des pyramides de lingots épais, de la hauteur de quatre toises. Le bassin de la fontaine publique étoit d'or, & pesoit environ vingt-cinq mille marcs. Le toît, les portes, les murailles des temples des idoles & des palais des Yncas, étoient couverts de grosses lames d'or & d'argent. Je ne parle point de la fameuse chaîne d'or, longue de trois cens cinquante pieds, dont chaque chaînon étoit de la grosseur du poing, & que deux cens hommes des plus robustes pouvoient à peine soulever. Voilà une immensité de richesses qui étonne ; mais elle est attestée par *Zarate* dans son Histoire de la Conquête du Pérou, & par *Garcilasso de la Vega*, dans son Histoire des Yncas, & l'exactitude de ces deux Ecrivains Espagnols n'est pas équivoque.

——— *L'agréable & l'utile.* Je vais citer un trait qui peint fortement, & avec une naïveté pi-

Guidés par l'intérêt, pour les lui procurer,
A la fureur des flots nous osons nous livrer.
Au Mexique, au Pérou nous portons l'abondance,
Et l'or, sur leur rivage inutile opulence,
Par nos agiles nefs conduit dans nos climats,
Est l'ame, le mobile, & le nerf des Etats.
Ainsi donc, l'un de l'autre en secret tributaire,
Chaque pays, au gré d'un échange arbitraire,
Trafique en paix d'un bien sous d'autres cieux produit,
Et le bonheur du monde en est l'utile fruit.
A l'aide du besoin, père de l'industrie,
Tout l'univers devient une même patrie,
Et les humains unis par ces heureux liens,
Malgré l'éloignement, sont tous concitoyens.

---

quante, la juste préférence que les anciens Américains donnoient à des bagatelles utiles, sur un or & un argent qui ne leur servoit à rien. *Zarate* rapporte qu'un Péruvien dit à un Espagnol : » Quand » ta Nation ne nous auroit apporté que ces ciseaux, » ces peignes, ces miroirs dont nos femmes font » usage, tout notre or & notre argent ne les paye- » roient pas assez. « Ce Péruvien pensoit en Sage du nouveau Monde, & il donnoit une grande leçon à ceux de l'ancien.

Et l'or, sur leur rivage. Outre l'or & l'argent, l'Europe retire du nouveau Monde la canelle, le giroffle, le poivre, la noix muscade, & autres épiceries, le sucre & le cacao, le thé & le tabac, &c. Nous lui devons aussi la cochenille & l'indigo, d'un si grand usage dans la teinture, & ce qui nous est personnel & d'un secours plus important, la rhubarbe, le quinquina, l'ipécacuana, remèdes si efficaces dans plusieurs sortes de maladies.

Ta sagesse, grand Dieu, rapprochant les contrées
Par l'immense Océan entre elles séparées,
Ne veut pas seulement pourvoir à nos besoins.
Il est un autre objet plus digne de tes soins.
Il faut que tout mortel te connoisse & t'adore [1] :
Que sur ces bords lointains, dont l'habitant t'ignore,
Le flambeau de la Foi brille aux yeux décillés,
A ces yeux par l'erreur d'âge en âge aveuglés.
Au tems qu'avoit marqué ta sagesse profonde,
Colomb, que tu guidois, découvre un nouveau monde,
Des décrets du Très-haut glorieux instrument,
La Boussole enfanta ce grand événement.
L'ardente soif de l'or en fut le vil mobile.
Dieu, cachant ses desseins, permit que l'Evangile,
Prêt à détruire un culte établi par l'erreur,
Dans l'intérêt sordide eût son avant-coureur.
Des bords Américains les barrières ouvertes,
Au tyran des enfers annoncèrent ses pertes.
Ce fut l'heureux écueil de son regne fatal,
Des triomphes du Christ le glorieux signal,
Et la Foi descendant des demeures divines,
Doit pousser dans ce champ de profondes racines.
Mais le nom du Très-haut, & son culte sacré,
Dans cet autre univers ont déja pénétré.
Dans l'ombre de la mort les nations assises
Au pouvoir de Satan cessent d'être soumises.

---

1 *Et prædicabitur hoc Evangelium in universo orbe, in testimonium omnibus gentibus.* Matth. cap. XXIV.

L'idolâtre à grands flots quitte ses étendarts,
Et son trône sapé croule de toutes parts.
Au signe du Chrétien *Xavier* fait rendre hommage.
La Loi du CHRIST s'étend de rivage en rivage.
Simulacres, tombez; tombez, dieux impuissans.
Il n'est qu'un Dieu. Son regne a précédé les tems.
A son aspect [1], la mer s'enfuit dans ses abîmes;
Les cèdres [2] du Liban courbent leurs fières cimes.
Les monts [3] fondus soudain au feu de ses regards,
A torrens enflammés coulent de toutes parts.
Son trône, c'est le Ciel: son autel, c'est la Terre.
Eh! qui peut à l'aspect de tout ce qu'elle enserre,
Douter d'un premier Etre, & ne pas l'adorer?
Qui peut, en la voyant, s'empêcher d'admirer
Le surprenant amas de merveilles sublimes,
Qu'étale sa surface, ou cachent ses abîmes?

——— *Xavier fait rendre hommage.* Environ cinquante ans après que Vasco de Gama eut découvert les nouvelles Indes orientales, Paul III envoya [en 1541] François Xavier dans cet immense continent pour y prêcher l'Evangile. Le saint & infatigable Missionnaire établit avec beaucoup de succès le Christianisme dans le Malabar & dans le Japon. Le desir de soutenir ce grand ouvrage de salut a depuis fait passer successivement dans le Canada, au Paraguay, dans le Bresil, &c. de pieuses colonies d'hommes apostoliques, qui ont éclairé des lumières de l'Evangile des nations entières: l'exemple de saint François Xavier a sur-tout été renouvellé bien des fois dans la respectable Compagnie qui s'honore de l'avoir eu pour membre.

1 Psal. CXIII. 2 Isai. cap. LI. 3 Psal. XCVI.

SOMMAIRE

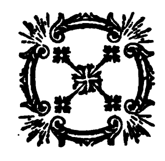
DU

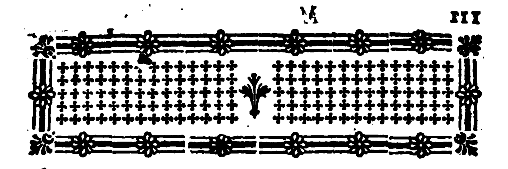
TROISIEME CHANT.

TABLEAU de la Terre, considérée quant à sa partie physique. Description des Cordillères, chaîne de montagnes dans le Pérou. Origine des Fleuves. Richesses renfermées dans les entrailles de la Terre. Mines d'or, d'argent, de cuivre, &c. Mines de diamans, de rubis, & d'autres pierres précieuses. L'air, premier agent de la Nature. Cause de sa fluidité. Ses effets. Merveille dans l'équilibre qui regne entre la pression & le ressort de l'air. Le Son. Comment il est produit. L'Air, principe des réfractions de la lumière, & de l'utilité des crépuscules. Action de l'air sur tous les corps organisés. Digression sur la Peste mémorable qui ravagea la terre en 1342. Elasticité de l'Air. Ses effets terribles. Tonnerre. Eruption des Volcans. Tremblemens de terre. Digression sur celui qu'on essuya à Lisbonne le premier Novembre 1755. Le Vent. Que sa vraie origine est inconnue. Biens qu'il procure. Maux qu'il produit.

Description d'un Ouragan. Que les Phénomènes nuisibles cachent, sous un désordre apparent, un ordre effectif, & sous un mal physique, un bien moral. Qu'ils n'en prouvent pas moins, contre le systême de Spinosa, *une Intelligence pleine de sagesse & de bonté. Le Feu terrestre. Sa nature, énigme inexplicable. Que le Feu est un fluide prodigieusement élastique. Il réside dans tous les Etres corporels. Dans les uns, il est en plus grande abondance, dans les autres en plus petite quantité. Théorie du feu. Qu'il reçoit de l'Air son action. Que, par son élasticité, il s'oppose continuellement à l'*adunation *des corps. Qu'il les divise & les sépare même jusques dans leurs parties élémentaires. Qu'il y a tour-à-tour une action du Feu sur les corps, & une réaction des corps sur le Feu. Le Feu terrestre, infiniment inférieur en élasticité, en force, en activité, au feu du soleil réuni dans le foyer d'un verre ardent. Le Feu central. Sa résidence dans les entrailles de la terre, démontrée par les Volcans & par les sources d'eau chaude. Il est une des causes physiques de l'action des végétaux. Que le feu embrasse, remplit, & anime toute la Nature. Qu'il fait sans cesse des efforts pour se répandre, mais que Dieu lui donne un frein jusqu'au jour qu'il se servira de son ministère pour*

dissoudre les Elémens. Détail des services du Feu. L'Homme en abuse en l'employant dans les combats. Les horreurs que le Feu, par le moyen de la poudre, enfante à la guerre, nous punissent d'un abus si coupable. Tableau des terribles effets de la poudre. Digression sur les conquêtes du Roi dans la Flandre en 1744, & sur le rétablissement de la santé de ce Prince, conservé pour faire le bonheur de ses Peuples.





LA GRANDEUR DE DIEU, *DANS LES MERVEILLES* DE LA NATURE, *POËME.*

CHANT TROISIEME.

Ce globe, des humains domaine riche & vaste ;
La terre, en biens féconde & prodigue sans faste,
Offre de toutes parts le plus frappant tableau,
Pour des yeux attentifs objet toujours nouveau.
D'êtres matériels quelle foule innombrable !
De causes & d'effets quel concours admirable !
Des divers Elémens, si contraires entr'eux,
Quel intime lien, & quel mélange heureux !

Ouvre les yeux, impie, & dans cet assemblage,
D'un Etre intelligent vois, reconnois l'ouvrage,
Et non d'une *matière* oisive & sans pouvoir,
Qui de son propre fond ne sauroit se mouvoir.

QUEL est ce long tissu de masses monstrueuses,
Qui cachent dans les cieux leurs cimes sourcilleuses,
Et dont le front, sous lui, voit former ces vapeurs,
Qui du bruyant tonnerre enfantent les horreurs?
A tes yeux, *Almagro*, ces monts inaccessibles
Offrirent autrefois des corps incorruptibles,
Qui, d'un froid homicide exemples effrayans,
Conservoient tous leurs traits, & paroissoient vivans.

Quel est ce long tissu. Je décris ici, d'après Zarate & Garcilasso de la Véga, les Montagnes du Pérou qu'on nomme les *Cordillières* ou les *Andes*, & qui, suivant tous les Géographes modernes, sont les plus hautes qu'il y ait dans le monde. Les sommets de quelques-unes ont jusqu'à trois mille toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Elles forment une chaîne de près de quinze cens lieues, depuis l'Isthme de Panama jusqu'au détroit de Magellan, & séparent le Pérou du Chili, en tirant du Nord au Sud.

Qui, d'un froid homicide. Les sommets des Cordillières, sont la plupart au-dessus de la moyenne région de l'air, & le froid est si excessif à une certaine hauteur, qu'il tue les hommes & les animaux. Il gèle les corps & les durcit tellement qu'ils ne se corrompent point. Au rapport de Zarate [*Hist. de la conquête du Pérou, liv.* 3. *chap.* 2.] Don Diègue d'Almagro allant découvrir le Chili [en 1534.] vit périr de froid dans ces Montagnes plusieurs de ses soldats. Lorsqu'il y repassa cinq mois après au fort de

De

De glaçons éternels, de neiges entaſſées,
Les cimes de ces rocs ſont toujours hériſſées.
Quelles horreurs ! Au pied de ces ſuperbes monts,
On voit en frémiſſant des abîmes ſans fonds :
On voit de leurs ſommets dans les airs ſe répandre
Des tourbillons de feu, de fumée, & de cendre.

---

l'Eté, il trouva leurs corps encore debout, & appuyés contre des rochers, & auſſi frais que s'il n'y avoit eu que quelques momens qu'ils euſſent expiré. Il y en avoit même qui tenoient encore la bride de leurs chevaux ſur pied, dont la chair, ajoute l'Hiſtorien Eſpagnol, ſervit de nourriture à Almagro & à ceux qui l'accompagnoient. La cauſe de cette incorruptibilité eſt toute phyſique. Ces Montagnes, par leur extrême élévation, ſont inacceſſibles à la pluie & à la chaleur, principes de la putréfaction des corps organiſés.

Des tourbillons de feu. On compte dans la longue chaîne des Cordillières plus de trente Volcans dont quelques-uns vomiſſent preſque continuellement des flammes. Il s'en forme de nouveaux de tems en tems, & par une eſpèce de compenſation, il s'en éteint auſſi. La fréquence des tremblemens de terre qu'on eſſuie au Pérou, provient ſans doute de leur multiplicité. On remarque qu'il y a plus de ces horribles ſoupiraux dans l'Amérique ſeule, que dans les trois autres parties du monde enſemble. La raiſon la plus probable qu'on en puiſſe donner, c'eſt que dans les vaſtes régions de l'Amérique, la terre doit renfermer dans ſes entrailles une plus grande quantité de couches de ſoufre, de bitume, de matières nitreuſes & métalliques. J'expliquerai ci-après dans une note ſur les tremblemens de terre, la cauſe phyſique des éruptions des Volcans, & de tout ce qui conſtitue ce redoutable Phénomène : l'exploſion des flammes, l'élancement

Mais leur penchant, couvert de vallons verdoyans,
N'offre que champs féconds, & bocages rians :
Ils surpassent ces Monts qu'un Héros invincible
A fait choir sous les coups de sa foudre terrible,
Les Alpes, dont l'orgueil [1] vient d'être anéanti,
Qu'ont forcé seulement *Annibal* & *Conti* ;
Les Alpes, mur d'airain, redoutable barrière,
Que *Charles* [2] opposoit à notre ardeur guerrière.
Mais qui peut arrêter le cours de nos exploits,
Lorsque LOUIS nous guide, ou le sang de nos Rois ?
Les montagnes, dit-on, par leur informe masse,
Du terrestre séjour défigurent la face.
Aucun bien n'en résulte, & l'Etre créateur
N'a pas marqué cette œuvre au sceau de sa grandeur.

---

des pierres calcinées, la pluie de cendres, enfin le débordement de la *Lave* qui met le comble à ces horreurs. Un tremblement de terre précède ordinairement l'éruption, & elle s'annonce par cet effrayant prélude.

1 Ce morceau fut écrit lors du passage des Alpes en 1744.

2 Le Roi de Sardaigne.

Les montagnes. » Ces masses superbes, dit un des » grands Physiciens d'Angleterre, ne doivent point » être regardées comme des excrescences inutiles & » difformes d'un globe mal arrangé, ainsi qu'on l'a » faussement soutenu. Elles sont au-contraire des » instrumens admirables, construits & ordonnés par » le Créateur, pour servir aux fonctions les plus uti- » les & les plus nobles de la nature, & pour distri- » buer les bienfaits de Dieu à toute la terre. « *Derham, Théol. phys. liv. 3. ch. 4.*

:éplore, ô mortel, ton erreur insensée.
colosses altiers dont ta vue est blessée,
lispensent, ingrat, les plus rares bienfaits.
ırens leur noble usage, & l'admire, & te tais.
ıttiré dans les airs par la chaleur solaire,
flot amer s'élève au haut de l'atmosphère.
as de bulles d'eau, la vapeur s'épaissit :
stre brillant du jour à nos yeux s'obscurcit.
Des *arrosoirs* du ciel, par l'air raréfiée,
au s'échappe ; & la terre en est presque noyée.

L'eau s'échappe. Les pluies qui tombent à flots as la Zone Torride, depuis le mois de Novembre qu'au mois de Mai, s'insinuent dans les entrailles Cordillières, & emplissent les vastes & innombles réservoirs que la nature y a creusés. C'est de te cause que proviennent les immenses rivières Orénoque, des Amazones & de la Plata, qui ont ır source dans le cœur de ces montagnes. Telle est ssi l'origine du Danube & du Rhin qui sortent des pes *Rhétiques ;* du Rhône, du Pô, du Tésin qui issent au pied du vaste mont Saint-Godart, & de us les grands fleuves de l'Europe. Ce systême assez :ent, approche fort de la démonstration. Il est duoins infiniment plus probable que le systême qui tribuoit l'origine des rivières & des fontaines, ou à distillation des eaux de la mer, élevées en vapeurs squ'à la voûte des cavernes des montagnes, comme cru Descartes, ou à leur filtration au travers des rres, comme quelques Physiciens l'ont avancé. Ces ux sentimens sont réfutés dans le Spectacle de la ature, Tom. III. XXme Entretien ; & le nouveau stême y est établi par des raisonnemens tout neufs extrêmement forts.

Jusques au cœur des monts dont le front fend les cieux ;
Elle passe, se filtre en son cours sinueux,
Et dans des cavités, immenses réceptacles,
Admise sans efforts, séjourne sans obstacles.
Mais bientôt, s'échappant par de secrets canaux,
Lasses de leur prison, les fugitives eaux,
Au pied-même du mont qui se perd dans la nue,
Par les fentes du roc se forment une issue,
Sur un lit de gravier, & parmi des glaïeux,
D'abord la source coule à replis tortueux.
Elle murmure à peine, & foible en sa naissance,
Retardée en son cours, lentement elle avance.
Mais sa lenteur s'anime, & plus promte à couler,
Mon œil la voit déja dans la plaine rouler.
Sources, ruisseaux, torrens s'offrent sur son passage:
De leurs ondes, en Reine, elle reçoit l'hommage:
Ses flots en sont accrus, ainsi que sa fierté.
Son nom qu'on ignoroit est déja respecté.
C'est un Fleuve. En tous lieux il répand l'abondance.
Des Boulevards qu'il baigne, il forme la défense.
Son lit large & profond, sur ses rapides eaux
Porte, orgueilleux du poids, les plus riches fardeaux ;
Par des bords * exhaussés ses ondes retenues,
Traversent fiérement des voûtes soutenues.
Las enfin de rouler chez cent peuples divers,
A flots majestueux il fond au sein des mers.
Telle est votre origine, ô fleuves, ô rivières,
Souvent d'un vaste Empire & bornes & barrières,

* Les Chaussées.

Bienfaiteurs du Commerce, à qui votre heureux cours
Dispense constamment tant d'utiles secours,
Des plus puissans efforts triomphateurs rapides;
Qui reportez sans fin dans les Plaines humides
L'amas immense d'eau que d'elles vous tenez;
Trésors toujours rendus, & toujours redonnés.

Bienfaiteurs du Commerce. L'art a su plier à l'utilité du Commerce les fleuves & les rivières, en les faisant communiquer les uns aux autres, pour faciliter le transport des marchandises, & pour les rendre plus propres à soutenir des fardeaux pesans, par cette jonction qui grossit le volume de leurs eaux. C'est dans ces vues, relatives au bien public, qu'on a pratiqué en France trois grands canaux de communication: le canal de *Briare*, dans le Gâtinois, celui d'Orléans, & celui de Languedoc. Le premier fut construit sous le ministère du Cardinal de Richelieu. Il joint la Loire à la Seine, & il sert à transporter par bateaux à Paris, du foin, du bois de chauffage, & toutes sortes de denrées, que fournissent les petites villes qu'il traverse. Le canal de Languedoc, nommé le *Canal Royal*, reçoit près de Toulouse une partie des eaux de la Garonne, & aboutissant au port de Cette, après un trajet de soixante-quatre lieues, fait la jonction de l'Océan & de la Méditerrannée. Ce fameux Canal, dont Paul Riquet eut la direction très-lucrative, & le grand Colbert toute la gloire, fut commencé en 1664, & continué sans interruption jusqu'en 1681. Cet un ouvrage qui auroit fait honneur aux Romains. La grandeur de l'entreprise, les difficultés de l'exécution surmontées, l'universalité des avantages dont il est la source, le font regarder par tout vrai citoyen, comme le monument le plus mémorable du siècle de Louis XIV.

Du terrestre séjour, les entrailles profondes,
Sont comme sa surface, en richesses fécondes.
L'homme en est possesseur : mais il faut que sa main
Les arrache de force à son avare sein.
Pour ravir ces trésors, germe de tant de crimes [1],
Il devient l'habitant des plus profonds abîmes.
Son œil, privé du jour dans cet affreux tombeau,
Ne voit qu'à la lueur d'un lugubre flambeau.
Tout augmente l'horreur de ces antres funèbres,
Silence [2], profondeur, solitude, ténèbres.
Il y respire un air trop souvent meurtrier.
Des voûtes que son bras s'éfforça d'étayer,
Ecrasent leurs appuis, tout à coup éboulées.
Ces horreurs à ses yeux sont en vain étalées :
L'or est tout ce qu'il voit. Cet objet plein d'appas
Ferme son cœur avide à la peur du trépas.
Des veines du rocher il l'arrache avec peine.
Au bord du soupirail en monceaux il le traîne.

---

1 *Effodiuntur opes, irritamenta malorum ;*
Jamque nocens ferrum, ferroque nocentius aurum
Proditur.
Ovid. Metam. Lib. I.

2 La fameuse mine d'argent du Potosi dans le Pérou, a plus de deux cens cinquante toises de profondeur. De toutes les mines qu'on connoît, c'est la plus profonde, comme elle est la plus riche par l'abondance de sa veine, qui commence pourtant, dit-on, à se ressentir d'une exploitation de plus de deux cens années.

ar de longs tiſſus le fardeau ſoulevé
ıte ; à nuire, à ſervir tour à tour réſervé ;
ıos biens, de nos maux ſource la plus féconde ;
ıonheur à la fois, & le malheur du monde.
terre, dans ton ſein combien d'autres métaux,
à la nature avare arrachent nos travaux,
argent, & le fer, & le plomb, & le cuivre !
s quels nouveaux tréſors ce ſouterrein nous livre ?
de corps tranſparens s'offrent de toutes parts !
: éclat éblouït & charme les regards :

---

t par de longs tiſſus. Dans les mines qui ſont au- de Baldivia, la plus conſidérable des villes du li, les travailleurs font monter l'or dans des ſacs le moyen d'une groſſe poulie qui eſt à l'ouverture a mine, & à laquelle deux cables ſont attachés. noyen eſt ſimple & d'une opération facile : celui t on ſe ſert dans la mine du Potoſi eſt plus com- ué, & il eſt d'une exécution pénible & même dan- uſe. » On monte l'argent, dit Durret, par le oyen de certaines échelles faites de courroies de ıir crud, & qui ont plus de huit cens échelons. travailleur a un fanal à la main, & ſa charge ſur- t epaules dans un ſac de peau. Il arrive ſouvent ı'il tombe, & qu'il entraîne dans ſa chûte beau- up d'autres ouvriers qui montent après lui. Cette ıûte eſt quelquefois occaſionnée par un tournoie- ent de tête, quelquefois auſſi par un mouvement déſeſpoir, qui porte ces malheureux à ſe préci- ter, pour ſe délivrer des mauvais traitemens & s fatigues qu'ils eſſuient dans cette priſon affreuſe perpétuelle. « *Voyage des Indes Occidentales*, . 1. *chap.* 58.

ue de corps tranſparens. La formation des pierres

La Nature avec pompe, à mes yeux les étale !
L'Agathe, le Lapis, & l'Onice, l'Opale,
Le Saphir azuré, la Topaze aux traits d'or,
Le Rubis, l'Emeraude, & mille autres encor.
Tous ces riches cailloux te cèdent la Victoire,
Superbe diamant ! ils rehaussent ta gloire.

---

précieuses, soit transparentes, soit opaques, est l'ouvrage des sucs huileux, des sels & du sable. L'eau ne contribue que fort peu à leur structure naturelle; mais elle est le véhicule des principes élémentaires qui les composent. Elle charrie & mêlange ces principes, les assemble en petits pelotons ou globules, & les emboëte les uns dans les autres, sans laisser aucun interstice. L'eau s'écoulant ensuite, ces petites masses se sechent, se durcissent, & voilà un diamant, une améthiste, une émeraude, &c. Les masses assemblées & engrainées, c'est le sable. Ce qui leur sert de ciment, ce sont les sels & les sucs huileux, à quoi se joignent aussi quelquefois des parcelles de soufre, & des molécules métalliques. Le différent arrangement des particules salines & huileuses, la différente qualité des sables, le plus ou le moins de porosité dans les globules durcis, toutes ces causes produisent la diversité des pierres précieuses, quant à la forme, à l'éclat, à la couleur, & au poids.

Superbe diamant. Voyez dans les Voyages de Tavernier [*liv. 2. chap. 16.*] les différentes manières dont on tire les diamans des mines de Golconde & de Visapour, les plus renommées qui soient dans les Indes Orientales. C'est dans une de celles de Golconde que fut trouvé le plus gros & le plus beau diamant qu'il y ait dans le monde. Tavernier qui l'avoit vu dans le trésor du Grand-Mogol, dit qu'il est de la forme d'un gros œuf de poule coupé par le milieu, &

Orne le front des Rois, accrois leur majesté :
Entre dans leurs trésors, & pare la beauté.

Le premier des agens qui regnent sur la terre,
Et qui donnent la vie à tout ce qu'elle enserre,
C'est cet Elément pur, principe volatil,
Fluide indivisible, élastique & subtil,
Embrassant l'univers, présent, mais invisible,
A nos sens toutefois matière aussi sensible,
Par le jeu naturel de ses divers ressorts,
Que le sont à nos mains les plus solides corps.
Atomes déliés, ses subtiles parties
Sont par des froissemens entr'elles désunies.
Ils les brisent sans cesse, & sa fluidité
En acquiert plus de jeu, plus de vélocité.

---

qu'il pese deux cens soixante-dix-neuf carats. Il l'évalue onze millions sept cens mille livres, & on peut s'en rapporter à lui, car il étoit bon Jouaillier.

Le premier des agens. Cicéron expose les différentes propriétés de l'air, & il en parle en Physicien exact dans celui de ses Ouvrages Philosophiques qui prouve le plus la vaste étendue des connoissances de ce puissant génie. *Aër*, dit-il, *tum fusus & extenuatus sublime fertur ; tum autem concretus in nubes cogitur, humoremque colligens, terram auget imbribus : tum effluens huc & illuc, ventos efficit. Idem annuas frigorum & calorum facit varietates. Idemque & volatus alitum sustinet, & spiritu ductus, alit & sustentat animantes. . . . Nobiscum videt, nobiscum audit, nobiscum sonat, nobiscum movetur.* De Nat. Deor. lib. 2. num. 33. 39.

C'est par-là que l'oiseau fend d'une aîle légère,
Les particules d'air remplissant l'atmosphère.
C'est par-là que cet air, dans nos poumons pressé,
Entre & sort, tour à tour introduit & chassé.
Ce fluide * pourtant est pesant par lui-même,
La masse en est énorme. Eh! sous ce poids extrême,
Comment mon foible corps n'est-il pas écrasé!
Quelle digue, quel frein lui peut être opposé?
Providence d'un Dieu qui veille sur ma vie!
Méchanique sublime, & frappante harmonie,
Dont j'admire le jeu, mais sans le concevoir!
L'air que mon corps renferme a le secret pouvoir
De brider, de tenir dans l'exacte balance,
Une colonne d'air dont le poids est immense.
Elle veut fondre en vain, & contre son effort,
J'ai dans ce contrepoids le rempart le plus fort.

---

* Equilibre entre la pression & le ressort de l'air.

Dont j'admire le jeu. Les Méchaniques, qui mettent si bien en œuvre les forces mouvantes de l'air, ne peuvent rendre raison de l'équilibre qui regne entre la pression & le ressort de l'air agissant sur le corps humain. Le jeu de cette méchanique étonnante est au-dessus de notre portée. Comment, en effet, expliquer cette juste proportion qui se trouve entre l'effort d'une grande masse d'air, & la résistance d'un volume d'air très-petit? Les calculs les plus exacts ont démontré qu'un poids de deux cens dix quintaux pèse sur nos têtes. Le peu d'air que notre corps renferme suffit pour contrebalancer la masse énorme d'air extérieur dont la pression, sans ce contrepoids, nous écraseroit à l'instant: merveille des plus admirables, & cependant des moins remarquées.

A mes ſens étonnés s'offre une autre merveille.
Un bruit harmonieux vient frapper mon oreille.
Dans un rameau d'érable, artiſtement creuſé,
Percé diverſement, ſur la bouche poſé,
Le fluide ſe gliſſe, & l'inſtrument réſonne.
D'où naît ce ſon ſi doux qui me charme & m'étonne
Doit-il ſon origine à l'art induſtrieux?
Non : ſon principe vrai ſe dévoile à mes yeux.
L'inſtrument, corps ſonore, eſt ouvert au fluide,
Et l'air répercuté dans ſon effor rapide,
Eſt tranſmis juſqu'à moi par ondulations.
Mon oreille reçoit ces modulations.
O Toi, qui mieux qu'Orphée, eus fléchi Proſerpine
[1] *Blavet*, de tes concerts telle eſt donc l'origine.
De-là naiſſent ces ſons qui charment tout Paris,
Toujours redemandés & toujours applaudis.

D'où naît ce ſon ſi doux. Le ſon peut être conſidér par rapport à notre ame, au corps qui réſonne, & l'air qui frappe l'organe de l'ouïe. Par rapport à no tre ame, c'eſt une ſenſation agréable ou déſagréable ſuivant la douceur ou la rudeſſe du ſon. Par rappo au corps qui réſonne, c'eſt un trémouſſement d toutes les parties de ce corps, miſes en mouveme de proche en proche par l'effort de la percuſſio Par rapport à l'air qui frappe l'organe de l'ouïe c'eſt un certain nombre de vibrations, d'ondulatio ſucceſſives du fluide qui eſt mû, & avec une ſi grand viteſſe, qu'il eſt démontré que le ſon d'une groſ cloche parcourt en une ſeconde cent quatre-vin toiſes.

[1] Excellent joueur de Flute.

[redacted]

Pan, ce dieu fabuleux, ne fit jamais entendre
Des accords si touchans, une plainte si tendre,
Quand son cœur regrettoit, encor plus enflammé,
L'objet de son amour, en roseau [1] transformé.

Avec quel * art, grand Dieu, ta sagesse infinie,
Qui prescrivit au monde une heureuse harmonie,
Etablit & cimente un accord merveilleux
Entre le corps fluide, & le corps lumineux!
Blanchissant l'horison, des filets de lumière,
Précurseurs du Soleil, sillonnent l'atmosphère;
Et quand l'astre du jour disparoît à nos yeux,
Le pourpre se confond avec l'azur des cieux.
De toi naît, ô Fluide, un si charmant spectacle.
La lumière dans l'air s'introduit sans obstacle.
Ses obliques rayons, par lui modifiés,
Sont, dans leur prompt essor, vers la terre pliés.
Ils tombent sur sa masse en parcelles subtiles,
Et leurs réfractions sont doublement utiles.
Le lever du Soleil n'offusque point nos yeux.
La nuit étend plus tard ses voiles ténébreux.

L'air ** est l'ame de tout. Son action diverse
Sur tous les végétaux sans relâche s'exerce.
S'ils vivent, c'est par lui. Ce fluide agissant
S'introduit dans la tige, & son ressort puissant,
Mis en jeu par l'effort de la chaleur solaire,
Au souffre, aux sels, à l'eau prête son ministère.

---

1 Syrinx. *Ovid. Metam. lib.* 1.

* L'air, principe des réfractions de la lumière, & de l'utilité des crépuscules.

** Action de l'air sur les arbres & sur les plantes.

La sève dans le tronc coule, circule, agit :
L'arbre végète, croît, & de fruits s'enrichit.
C'est peu des végétaux : sur tout ce qui respire,*
Par son impression l'air étend son empire.
Dans un organe actif** qui se meut sans effort,
Attiré, repoussé, sans cesse il entre & sort.
Il opère le jeu des ressorts de la vie.
Le feu gît dans nos corps, & dans chaque partie
Porte, à l'aide du sang, cette douce chaleur,
Des esprits animaux le principe moteur.
Mais le feu doit à l'air, à ce subtil fluide,
Sur le sang qu'il remplit; son action rapide.
Le sang, vuide de feu, ne peut plus circuler,
Et le feu vuide d'air, ne peut plus travailler.
Dilaté dans le corps par la chaleur active,
Il fait sentir au sang son impulsion vive,
Et, par lui, de ses chocs la forte impression
Rend parfaits, & le chile, & la nutrition.
Ainsi donc un peu d'air que le feu raréfie,
Pour le corps animal est un germe de vie.
De ses propriétés le merveilleux concours
Est l'ame, l'aliment, le soutien de nos jours.
Mais si quelque vapeur, de venin infectée,
Change son souffle pur en haleine empestée,
Des maux de tout un peuple il est l'affreux levain.
Notre conservateur devient notre assassin.

---

* Action de l'air sur le corps animal.
** La poitrine.
Des maux de tout un peuple. Il est constant que bien des maladies épidémiques sont produites par l'altéra-

Ainsi la mer, lien & richesse du monde,
De mille doux bienfaits est la source féconde;
Mais si les Aquilons bouleversent ses flots,
Nuisible, elle engloutit & nef & matelots.
Cette cause, aux humains quelquefois si funeste,
Sous le premier *Valois* [1], enfanta cette peste,
Qui de la fière Parque aiguisant les ciseaux,
Creusa dans l'univers d'innombrables tombeaux,
Et portant en tous lieux sa fureur meurtrière,
Ne fit du monde entier qu'un vaste cimetière.

---

tion accidentelle de l'air, quelle qu'en soit la cause physique. Les Annales de la Médecine en font foi. Pour me restreindre aux autorités de l'Histoire, Mezerai rapporte que l'air infecté fut l'origine de la peste mémorable qui, depuis 1342 jusqu'en 1348, ravagea successivement l'Asie, l'Afrique & l'Europe, & enleva, dit-on, la quatrieme partie des hommes & des animaux. L'Empereur Jean Cantacuzène, dans l'Histoire qu'il composa pendant sa retraite monastique, dit que cet horrible fléau fut causé par des vapeurs d'une extrême malignité, qui s'exhalèrent d'un gouffre que forma un tremblement de terre dans la grande Tartarie. Il fut témoin de ses affreux ravages dans la capitale de son Empire [Constantinople] & il en fait [*liv*. 3.] une description énergique. Cette peste universelle dura plus de six ans; & ce qui prouve qu'elle provenoit de l'altération de l'air, c'est qu'elle pénétra jusques dans les Isles de l'Islande & de la Norvège, les plus voisines du Pole.

1 Ce fut sous le regne de Philippe de Valois que cette peste, époque fameuse dans l'Histoire moderne, passa d'Italie en France, où elle fit de grands ravages. Le P. Daniel dit qu'elle désola le Royaume pendant *deux ans*.

Les peuples fortunés de l'Empire des Lys
Furent du monstre horrible à leur tour assaillis ;
Et de son souffle infect les atteintes subtiles
Dépeuplèrent les bourgs, les hameaux & les villes.
L'art voulut arrêter ce torrent furieux,
L'obstacle surmonté le rendit plus fougueux.
A quels traits s'annonçoit le venin homicide !
Dans les veines couloit un sang noir & livide [1].
La face étoit hideuse, & les yeux enflammés,
L'haleine entre-coupée, & les nerfs comprimés :
La voix manquoit : la langue aride & desséchée
Au palais gangréné paroissoit attachée.
Un souffle corrompu, par la malignité,
Rendoit à l'air infect un air plus empesté.
Les entrailles brûloient d'une ardeur dévorante,
Et tout le corps n'étoit qu'une plaie effrayante.
S'épuisant en efforts, en vains gémissemens,
Le malade expiroit dans l'excès des tourmens.
De la société la chaîne fut rompue :
La police bannie, & Thémis suspendue :
Les ressorts du commerce arrêtés en tous lieux :
Le Ministère saint.... Mais quel spectacle affreux !
L'un, les yeux effarés & la face hideuse,
S'échappe, frénétique à marche furieuse ;

---

1. Les symptomes de cette étrange maladie ressembloient presque en tout, à ceux de l'effroyable peste qui dépeupla aussi la terre, l'an du monde 3574, [430 avant Jesus-Christ,], & qui a été si bien décrite par Thucydide [*lib.* 2.] & par Lucrèce [*lib.* 6. *de Rer. nat.*]

L'autre, pâle, affaissé, poussant un cri plaintif,
Languit dans les horreurs d'un trépas trop tardif.
On ne voit en tous lieux que mourans qui gémissent.
Des cadavres sans nombre, & qui déja pourrissent,
Privés de sépulture, entassés à monceaux,
Exhalent dans les airs mille trépas nouveaux.
Devoir, nature, amour, vous n'avez plus d'amorces.
Que dis-je? vous souffrez de monstrueux divorces.
La mère avec effroi repousse de son sein
Le foible nourrisson infecté du venin.
L'enfance, sous un toit, de mourans entourée,
Crie en vain, & périt par la faim dévorée.
Un [1] perfide qui vend son secours à prix d'or,
Egorge ce vieillard pour ravir son trésor.
Dans un tombeau [2] mouvant, cette beauté naissante
Est par des inhumains plongée encor vivante.

La mère avec effroi. L'Histoire ne rapporte point ces faits, trop petits au fond pour mériter d'être consignés dans ses fastes; mais la peste qui ravagea Marseille, en 1720, en a fourni l'affreux exemple. Or ce qui s'est passé, à cet égard, dans notre siècle, *quæque ipse miserrima vidi*, a bien pu se passer aussi il y a quatre cens ans, dans un fléau de même nature, dont il semble que le propre est d'endurcir le cœur, & de faire tout immoler au soin de notre conservation personnelle. Ceci est dit en général, & souffre bien des exceptions.

1 Ceux qu'en tems de peste on appelle *Corbeaux*, & qu'on paye pour enlever des maisons les cadavres. Quelques-uns de ces malheureux, convaincus d'assassinats & de crimes infâmes, furent punis du dernier supplice à Marseille.

2 Chariots sur lesquels on transporte les cadavres

Tout eſt impitoyable, & dans ces jours d'horreurs,
La crainte en cœurs de fer à changé tous les cœurs.
Tout du fléau rapide eſſuya le ravage.
Les animaux eux-même éprouvèrent ſa rage.
Les habitans de l'air, les hôtes des forêts,
Les troupeaux, tout ſentit ſes redoutables traits.
L'aſtre du jour, dit-on, fourniſſant ſa carrière,
N'épanchoit qu'une pâle & débile lumière,
Comme s'il eût gémi de tant d'affreux revers,
Et qu'il eût partagé le deuil de l'Univers.

De l'air raréfié j'ai peint les avantages.
De ce puiſſant fluide expoſons les ravages,
Quand bridé fortement, ſon élaſticité
Triomphe de l'obſtacle en vainqueur irrité.
Sous un ciel orageux, mille clartés funèbres
Brillent d'un pole à l'autre au milieu des ténèbres.
L'éclair rapide, éteint auſſi-tôt qu'enfanté,
De cette nuit profonde accroît l'obſcurité.

---

dans la grande mortalité, pour les inhumer dans des foſſes hors de la ville.

N'épanchoit qu'une pâle. La cauſe de cette pâleur du Soleil étoit des plus ſimples. Elle provenoit ſans doute des particules groſſières dont l'atmoſphère devoit être chargé, & qui étoient plus denſes par la quantité d'exhalaiſons malignes, dont l'air étoit imprégné : c'eſt ainſi que le Soleil répand quelquefois ſur l'horiſon une clarté pâle, lorſque l'atmoſphère eſt chargé d'un grand amas de particules nitreuſes ou craſſes, qui s'amoncèlent & ſe condenſent dans la moyenne région de l'air ; principalement en Eté, où ces matières s'exaltent davantage.

A sillons redoublés s'échappant du nuage,
Semant l'effroi, portant la mort & le ravage,
La foudre étincelante est tombée à mes yeux.
Assemblage de nitre & de corps sulphureux,
Par un choc violent elle s'est embrasée.
L'air se raréfiant dans la nue écrasée,
A forcé sa prison ; & mis en liberté,
Avec un bruit terrible a soudain éclaté.
De ce feu si subtil les parcelles brûlantes
Opèrent des effets, merveilles effrayantes.
L'intrépide Guerrier qu'ont respecté ses coups,
Surpris, dans le fourreau voit son glaive dissous.

De ce feu si subtil. La nature du feu du Ciel nous est encore plus inconnue que celle du feu terrestre. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il est infiniment plus actif & plus élastique que le feu solaire, qui l'est lui-même si étonnamment. Quant à la singularité des effets du tonnerre, dont je rapporte quelques exemples, il est impossible d'en rendre exactement raison. Les explications physiques qu'on en donne, ne sont la plupart que des conjectures hazardées. C'est éluder la question & non la résoudre, que d'en attribuer la cause à l'extrême activité & à l'élasticité prodigieuse du feu du Ciel, sans expliquer pourquoi elles opèrent tantôt de la façon la plus bisarre, tantôt d'une manière si suivie & si concertée qu'elle tient de l'intelligence : car voilà le point de la difficulté : *Res ardua & inextricata*, comme dit Pline, en parlant sur cette matière.

Surpris, dans le fourreau. Les effets du tonnerre sont quelquefois si singuliers, qu'ils n'obtiennent notre crédibilité que sur l'assertion de témoins oculaires dignes de foi. Le fait que je cite est attesté par le célèbre Muret. Il en parle en ces termes dans ses Re-

Dans un vase scellé la liqueur enfermée [1],
Sans qu'il soit entamé, disparoît consumée.
Dans le sein maternel l'enfant est calciné,
Et la mere est soustraite au souffle empoisonné.
O redoutable foudre, ô filles des tempêtes,
Pour effrayer le crime éclate sur nos têtes.
Tes traits, vengeurs du Ciel, tes homicides traits,
De plus d'un *Capanée* ont puni les forfaits.

---

marques sur le second livre des *Recherches Naturelles* de Sénèque. *Mihi hoc contigit ut fulmen in palatium decidens, ad meum usque cubiculum pervenerit. Ibi gladii, qui ad lectum unius è famulis meis pendebat, mucronem ita colliquefecit ut in globulum converterit, vaginâ prorsùs illæsâ.*

1 *Curat item ut vasis integris vina repentè*
Diffugiant.

Lucret. Lib. 6.

Dans le sein maternel. Ce fait arrivé à Altembourg, ville de la haute Saxe, est analysé dans une dissertation latine faite à ce sujet, & insérée dans les *Acta Eruditorum* de Leypsic. Il y est dit que la mère, à qui le tonnerre ne fit aucun mal, se délivra quelques heures après d'un enfant à demi-brûlé, dont le corps étoit tout noir. L'Auteur de cette dissertation [*M. Jean-Ernest Doriesbach*] qui est toute physique & fort curieuse, cite en preuve de la possibilité de ce fait extraordinaire, un effet de l'*aura seminalis*, qui ne peut être lu qu'en latin, & qui semble la garantir par son analogie, quoique dans un sens très-opposé. Les deux autres exemples que j'ai rapportés, ne sont pas uniques, comme l'est peut-être le fait arrivé à Altembourg, au mois de Juillet 1713.

Êtres si différens, & pourtant compatibles,
Soufre & nitre, air & feu, que vous êtes terribles,
Lorsqu'en un souterrein ensemble renfermés,
Par un puissant effort vous êtes comprimés !
Si le feu, par un choc, dans le soufre peut naître,
Soudain l'air se dilate, & chasse le salpêtre.
La plaine retentit de longs mugissemens :
La terre tremble au loin, s'entr'ouvre, & dans ses flancs
Engloutit & des monts, & des villes entières.
L'œil, frappé de terreur, voit couler des rivières
De bitume allumé, de soufre flamboyant,
Qui tracent dans la plaine un sillon effrayant.

La plaine retentit. Cette description n'est qu'une foible peinture des ravages effroyables que fit l'éruption du Mont-Gibel, le 12 Janvier 1693. suivant la relation qui parut dans ce tems-là. Le dégorgement du Volcan fut précédé d'un tremblement de terre qui se fit sentir dans toute la Sicile, & dura trois jours à diverses reprises. Les villes de Catane & d'Agouste, qui sont à quatre milles du Mont-Gibel, furent entièrement détruites. Il se fit dans la montagne une ouverture de plus de soixante toises de circonférence, qui vomissoit avec un mugissement horrible des tourbillons de flammes, & des quartiers de rochers à demi calcinés. Les petites villes de Carlentini, de Léontini & de Modica, furent ensevelies sous les cendres. Il y a dans la relation d'autres circonstances non moins épouvantables, celle sur-tout d'un torrent de soufre enflammé qui rouloit dans la campagne, & consumoit les arbres qu'il trouvoit sur son passage. Le cours de cette rivière de feu, depuis sa source jusqu'à la mer où elle alla se jetter, fut d'environ six milles, & sa largeur de quarante-cinq à cinquante pas.

Un abîme vomit d'une bouche enflammée,
Des rochers calcinés, des torrens de fumée,
Des tourbillons de cendre, & dans les champs voisins,
Tout un peuple tremblant au Ciel lève les mains.
O Grecs, trop amoureux des mensonges d'Homère,
C'étoit-là de ces feux la cause nécessaire,

Un abîme vomit. L'art peut imiter la nature jusques dans ses effets les plus terribles, & par-là il sert à nous convaincre qu'il y a des phénomènes naturels qui ont les mêmes causes que certains phénomènes artificiels, ou du-moins des causes fort approchantes : le principe des effets de la poudre à canon qui ressemble si bien à celui des effets du tonnerre, en est une preuve des plus marquées. J'en citerai une autre qui n'est pas moins forte ; c'est au sujet de l'éruption des Volcans. On lit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences [*ann.* 1700. *p.* 51.] que M. Lémery procura à quelques curieux le spectacle singulier de l'éruption d'un Volcan artificiel. Ce grand homme, le Descartes de la Chymie, fit au fort de l'Eté un mêlange de parties égales de soufre pulvérisé & de limaille de fer détrempés dans de l'eau, le tout réduit en pâte & du poids de cinquante livres. Il enferma ce mêlange dans un vaisseau qu'il mit dans une petite fosse qu'il avoit fait creuser à un pied de profondeur. Au bout de huit ou neuf heures, ces matières sulfureuses & ferrugineuses qui avoient fermenté ensemble, s'enflammèrent par le frottement des pointes acides du soufre contre les particules roides du fer. La terre qui couvroit le vase, se souleva, se crevassa, s'entr'ouvrit, les spectateurs virent d'abord sortir des vapeurs chaudes, & ensuite des flammes. Ce fut en petit un véritable Etna dans ses éruptions ordinaires.

Non les brasiers vomis par ce Titan [1] fameux,
Qui voulut follement escalader les cieux,
Et qui, précipité par un coup de tonnerre,
Dans les gouffres qu'Etna dans ses antres enserre,
De son énorme bouche à longs flots exhaloit
Mille torrens de feux que son sein recéloit,
Etoit enseveli sous ces roches fumantes,
Frappoit leurs noirs cachots de clameurs mugissantes,
Et roulant le fardeau de son immense corps,
De la Sicile au loin faisoit trembler les bords.

Mais entre ces deux monts à sourcilleuse cime,
A mes yeux effrayés s'offre un profond abîme.
Quelle cause a formé ce précipice affreux ?
Seroit-ce des torrens le cours impétueux,
Qui parmi ces rochers s'échappant d'âge en âge....;
Non : d'un agent plus fort cet abîme est l'ouvrage.
Au centre de la terre avec effort bridé,
Et dans ses souterreins par le feu débandé,

---

1 Encélade, ou selon quelques Mythologistes, Typhée.

Au centre de la terre. L'air introduit dans les cavités souterreines, ne produit pas seul les tremblemens de terre, mais il y contribue plus qu'aucun des divers agens qui les opèrent avec lui. La terre, comme on sait, renferme dans ses entrailles des lits de sel, des couches de soufre, des mines de vitriol, de grands amas de parties métalliques & bitumineuses. Toutes ces matières, dont quelques-unes sont extrêmement inflammables, fermentent ensemble, & leur fermentation est quelquefois si forte qu'elles s'embrasent. Alors l'air comprimé dans ces souterreins, se dilate, & débande

L'air frémit en vainqueur que l'obstacle courrouce.
Il s'élance, & soudain un horrible secousse,
De la terre ébranlée a fracassé les flancs.
Elle s'est entr'ouverte, & des éboulemens
Ont fait ici jaillir une nouvelle source;
Là, d'un fleuve rapide ont détourné la course;
Plus loin ce mont superbe à grand bruit s'est fendu:
Et l'abîme effroyable à l'instant a paru.
Fière de sa splendeur, une cité fameuse,
Sous l'effort redoublé de la secousse affreuse,
A vu fondre & palais, & tours, & boulevards,
Périr sous leurs débris, femmes, enfans, vieillards.

---

avec lui les corps nitreux. Leur action réunie est d'une force si prodigieuse, qu'elle ébranle & soulève l'immense poids des terres qui sont au-dessus : & plus la raréfaction de l'air & le débandement des sels sont considérables, plus la secousse est violente & s'étend au loin.

——— *Une cité fameuse.* Naples & Palerme ont plus d'une fois été renversées par de violens tremblemens de terre. Pékin & Lima ont souvent essuyé le même désastre. Pour citer des exemples récens, cette dernière ville fut bouleversée de fond en comble, le 29 Octobre 1746. Lisbonne a été entiérement détruite, le premier Novembre 1755. C'est le tremblement de terre le plus universel qu'on ait encore ressenti dans la partie méridionale de l'Europe, & il a parcouru une immense étendue de pays. Comme Lisbonne a été son foyer, il y a déployé sa violence plus que par-tout ailleurs. Ses ravages ont été affreux. La description que j'en fais est d'après des relations exactes. La Poësie, malgré son privilège, n'a rien brodé, rien exa-

O Reine des cités de la Lusitanie,
Toi, que du [1] *Camoëns* illustra le génie,
Toi, le digne berceau de ce fameux guerrier,
Qui dans l'Inde inconnue aborda le premier,
Et découvrit ces champs en richesses fertiles,
Qui nourrissent le luxe & l'orgueil de nos villes :
Lisbonne, ainsi tes murs viennent d'être engloutis,
Et tu n'es qu'un monceau de cendre & de débris.
Pardonne si, traçant cette horrible peinture,
Mon pinceau trop fidèle irrite ta blessure.
Une juste pitié te consacre ces vers.
Tu mérites les pleurs, le deuil de l'univers.
[2] Les vents sont enchaînés dans leurs prisons profondes.
L'astre brillant qui sort du vaste sein des ondes,
Sous le ciel le plus pur a commencé son cours.
Ce beau jour est pourtant le plus affreux des jours.

---

géré, & loin d'avoir chargé l'effrayant tableau de ce désastre, je crains de l'avoir exténué.

1 Auteur de la *Lusiade*, Poëme épique qui a pour sujet la découverte des Indes Orientales par les Portugais, & dont Vasco de Gama est le héros.

——— *De ce fameux guerrier*. Don Vasco de Gama. Il fut le premier qui osa doubler le Cap de Bonne-Espérance, appellé auparavant le *Promontoire des tempêtes*. L'ayant *dépassé*, il aborda à Calécut sur les côtes de Malabar, & eut la gloire de découvrir les nouvelles Indes. Ce fut l'an 1498. sous le regne d'Emmanuel le Grand.

2 Il est dit dans les Relations qu'au lever du soleil l'air étoit calme & le ciel serein : circonstances rares aux approches d'un grand tremblement de terre.

O Luſitains, qu'endort cette trompeuſe image.
Tremblez : elle vous cache un effroyable orage.
Les antres ſouterreins mugiſſent ſous vos pieds.
Les drapeaux de la mort ſont déja déployés.
Un peuple immenſe touche à ſon heure dernière.
La terre va vomir la Parque meurtrière,
Avec elle élancer de ſon ſein deſtructeur,
La déſolation, l'épouvante & l'horreur.
Quel déſordre ſubit ! Tes eaux, ſuperbe Tage,
D'un cours précipité franchiſſent leur rivage.
La plaine eſt inondée. A ce débordement
Succède tout-à-coup un affreux tremblement.
Rien ne peut ſoutenir de la ſecouſſe horrible
L'aſſaut impétueux & la fougue terrible.
Elle ébranle, renverſe ; & dans quelques inſtans,
Sacrés lambris, remparts, tours, palais, habitans ;
Tout eſt enſeveli ſous de vaſtes ruines.
Quel déſaſtre nouveau ! Des flammes inteſtines
Se déployant ſoudain ſous les toits abattus,
Dévorent les débris, les tréſors confondus.
Sur une maſſe informe on les voit ſe répandre.
Des décombres fumans, & des monceaux de cendre,
Voilà tout ce qui s'offre à mes yeux éperdus.
Ton ſort eſt conſommé, Lisbonne : tu n'es plus.
Son Roi, comme LOUIS, des bons Rois le modèle,
ue l'Ange du Très-Haut a couvert de ſon aîle,
gémi ſur ſon peuple, & dans ce jour d'horreur,
infortune publique a paſſé dans ſon cœur.
t de ſes ſujets il a donné des larmes,
tagé leurs maux, leurs périls, leurs alarmes

K

L'homme en lui le devoit, & plus encor le Roi.
Et quel œil pourroit voir sans pitié, sans effroi,
Ces tas de corps meurtris, enfans, vieillards & femmes,
Ecrasés sous la pierre, étouffés dans les flammes?
Qui verroit sans frémir ces mortels gémissans,
Sous une voûte obscure ensevelis vivans,
Livrés, dans cette tombe, à la faim dévorante,
A la rage, aux horreurs d'une mort triste & lente?
Quel spectacle effroyable, & plus digne de pleurs!
Une secousse seule enfanta tant d'horreurs,
Du riche Lusitain renversa la fortune,
Rendit à l'univers cette chûte commune,
En cendre réduisit les précieux trésors,
Dont l'Inde & le Brésil avoient couvert ces bords.
Une secousse seule, en ravages fertile,
Plongea dans le néant une pompeuse Ville.

Du riche Lusitain. L'Auteur du *Discours politique* sur le tremblement de terre de Lisbonne, fait monter la perte en argent monnoyé, en diamans, vaisselle, bijoux, meubles, marchandises, &c. à deux milliards deux cens quatre-vingt-quatre millions, dont il y en a, dit-il, deux cens quarante-quatre pour le compte des nations de l'Europe qui étoient en commerce avec les Portugais. La somme est prodigieuse; est-elle exacte? Je ne le garantis pas; mais le calculateur paroît bien instruit.

On a depuis fouillé dans les décombres, & on a recouvré presque tous les diamans de la Couronne, une grande quantité de vaisselle toute applatie, & des sommes considérables en or & en argent, renfermées dans des caisses de fer. Tout cela réuni diminue beaucoup la perte.

Un instant détruisit un siècle de travaux,
Et livra tout un peuple au glaive d'Atropos.
Ah ! cesse de frapper, glaive vengeur, arrête.
Sur l'homme criminel, cette horrible tempête
N'a que trop signalé ton courroux destructeur.
Arrête.... Mais je vois l'Ange exterminateur,
Qui fond d'un vol rapide au sein de l'Ibérie,
Et dans ses fondemens l'ébranle avec furie.
Vingt superbes cités chancellent sous l'effort.
Leurs palais entr'ouverts sont un signal de mort.
Son bras renverse tout chez des peuples perfides,
Féroces, & sans frein, de rapines avides,
Tyrans dans leur repaire, & brigands sur les mers,
Trafiquant des humains qu'ils plongent dans les fers.
Enfin il fait sentir ses secousses dernières,
Sur les bords où Thétis s'indigne des [1] barrières,
Qu'oppose à ses efforts un peuple industrieux,
Ce Batave opulent, moins grand que ses aïeux,
Droit dans ses rudes mœurs, plus mesuré que brave,
Et de ses *Stathouders* peut-être un jour l'esclave.
L'Européen se trouble, & dans divers climats,
La terre en mugissant a tremblé sous ses pas.

——— *Au sein de l'Ibérie.* Le tremblement essuyé à Lisbonne, & dans tout le Portugal, se fit sentir le même jour, & presque à la même heure, à Madrid, à Séville, à Cadix, &c. Les secousses furent violentes sur les côtes d'Afrique, & sur-tout dans les Royaume de Fez & de Maroc, où elles firent d'affreux ravages. Elles pénétrèrent, mais foiblement, jusques en Hollande.

1 Les fameuses digues.

France, séjour des Arts, trône de la Victoire,
Que ta base soit stable, autant que l'est ta gloire.
Mais reprenons le fil des fléaux redoutés,
Qu'un fluide élastique a cent fois enfantés.
Vous, de qui l'origine est encore ignorée,
Qui parcourez la terre, & la plaine azurée,
Réglés, irréguliers dans vos accès divers,
O vents, de quels bienfaits vous comblez l'univers!

Vous, de qui l'origine. Le vent est un air agité. Voilà ce que nous savons avec certitude. Mais quelle est la véritable cause de cette agitation, ou de ce défaut d'équilibre entre les parties de l'atmotsphère? Sont-ce les écoulemens d'un air qui s'est dilaté dans les cavités de la terre? Est-ce l'échappement de l'air renfermé dans les vapeurs qui fermentent ensemble dans la moyenne région de l'air? Est-ce enfin la chaleur du soleil qui, en raréfiant l'air plus qu'à l'ordinaire, le met en mouvement? Problêmes sur lesquels les Savans disputent, & qui ont chacun leur probabilité; mais la vraie origine des vents n'en est pas plus connue. Au-reste, on voit bien qu'il s'agit ici des vents *locaux* ou irréguliers; car pour les vents, tels que sont ceux qu'on nomme *alisés*, & qui soufflent sans cesse d'Orient en Occident entre les deux Tropiques, leur origine est beaucoup moins incertaine, ou plutôt elle est presque démontrée. *Voyez l'explication qu'en donnent M. Pluche, M. l'Abbé Nollet, & M. Rohault.*

O vents, de quels bienfaits. Sénèque détaille les avantages qui naissent du souffle des vents; & l'analyse qu'il donne de leurs effets utiles, est aussi exacte qu'approfondie. *Providentia*, dit-il, *ac dispositor ille mundi Deus, aëra ventis exercendum dedit...., ad custodiendam cœli, terrarumque temperiem; ad evocandas, supprimendasque aquas, ad alendos satorum atque arborum fructus quos ad maturitatem, cum aliis*

De vous chaque climat tient sa température ;
Vous renouvellez l'air : votre souffle l'épure.
Vous déposez aux champs, des sels, des sucs nouveaux.
Par vous seuls la nef vole, & fend le sein des eaux.
[1] Vous modérez du chaud les ardeurs dévorantes.
[2] Vous émoussez du froid les pointes pénétrantes.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'à ces rares faveurs
Vous mêliez si souvent les plus tristes horreurs ?
Dans les plaines de l'air roule le vent de l'Ourse,
Et le vent du Midi le heurte dans sa course.
J'entends mugir [3] le vent des bords où naît le jour.
Celui [4] de l'Occident se déchaîne à son tour.
Quels horribles dégâts, quel ravage effroyable
Va causer dans les champs ce choc épouvantable !
Ils fondent dans la plaine en tourbillons fougueux [5].
Précédés de l'effroi, leur souffle impétueux

---

causis, adducit ipsa jactatio, attrahens cibum in summa, & ne torpeat, promovens.... Dedit ventos, ut commoda cujusque regionis fierent communia. Il ajoute cette réflexion, bien digne d'un Philosophe : *Non ut legiones, equitemque gestarent, nec ut perniciosa gentibus arma transveherent.* Quæst. Nat. lib. 5. c. 17.18.

1 Vent du nord.

2 Vent du sud ou du midi.

3 Le vent d'est.

4 Le vent d'ouest.

5 Tourbillons & ouragans. Les Marins appellent ouragan un vent extraordinairement impétueux, presque toujours mêlé d'une forte pluie & de tonnerres épouvantables. Ce vent fait tout le tour du compas, c'est-à-dire, qu'il parcourt tous les points de l'horison, les uns après les autres.

: au loin & la pluie, & la grêle, & l'orage.
rreur les accompagne, & marque leur passage.
:hênes les plus forts tombent déracinés.
ɔis crouler des murs, par leur fougue entraînés.
a cime d'un mont des roches détachées
ɩent dans les vallons, à leur base arrachées.
égât, les débris imprimant la terreur,
des champs & des bois un spectacle d'horreur.
deux camps ennemis que des haines provoquent,
s le fort du combat, à grand bruit s'entre-choquent.
que parti s'obstine à ne point reculer.
:ésistance accroît la fureur d'immoler.
salpêtre & du fer l'homicide ravage,
lésordre, les cris échauffent le carnage.
ɔlaine ensanglantée offre de toutes parts
ɔlus affreux tableau des cruautés de Mars.

:es chênes les plus forts. Il n'y a rien d'exagéré ɩs ce tableau, ou plutôt ce n'est qu'une esquisse horribles ravages des ouragans dans l'Amérique tentrionale. La relation de celui qu'on essuya à la ɾtinique, le 7 Octobre 1699, est pleine de circonnces qu'on a de la peine à croire. Selon l'Auteur ɩendant, elle est d'autant plus fidèle, *qu'il vit ɩ de ses yeux.* Les effets étonnans & bien constatés, l'ouragan essuyé à la Guadeloupe, le 9 Septembre 38, semblent garantir l'exactitude du récit du Père bat. Je n'en citerai qu'un trait qui m'a été confirmé : un homme digne de foi, & témoin oculaire. Un isseau du port d'environ huit mille quintaux, an- : dans un mouillage, fut porté par les vagues à ɩs de mille pas dans les terres, qui furent inondées ɩrès d'une lieue d'étendue.

[1] Les feux qu'Etna vomit, la foudre, les orages,
Les secousses, les vents, grand Dieu, sont tes ouvrages!
Le Spinosiste impie avec absurdité,
N'y voit point ta sagesse, encor moins ta bonté.

---

1 *Abyssi, ignis, grando, nix, glacies, spiritus tempestatis, quæ faciunt verbum tuum, laudandum te ostendunt.* August. Confes. lib. 7. cap. 13.

Le Spinosiste impie. Selon Spinosa, tous les Phénomènes nuisibles sont autant d'imperfections dans la Nature, & s'il étoit vrai qu'une Intelligence infiniment sage eût créé le monde, elle n'auroit pas mis dans son ouvrage ces défectuosités. S'il étoit vrai qu'un Dieu infiniment bon existât, il ne permettroit point que ces Phénomènes meurtriers détruisissent ses créatures. On a répondu très-solidement à cette objection, qui est, si j'ose m'exprimer ainsi, l'épée & le bouclier des Matérialistes. A l'autorité des Philosophes, joignons ici celle d'un des Peres de l'Eglise les plus respectables. *Quædam*, dit S. Augustin, *quibusdam, quia non conveniunt, mala putantur: sed eadem ipsa & bona sunt, & in semetipsis bona sunt. Et omnia hæc quæ sibimet invicem non conveniunt, conveniunt inferiori parti rerum quam terram dicimus, &c.* Confes. lib. 7. cap. 13. Il dévelope ce raisonnement dans son explication du vingtieme Chapitre de la Genèse, & il réfute par de fortes preuves l'argument des Manichéens, qui faisoient la même objection que Spinosa. Si, dans la main de Dieu, le mal physique est un instrument de vengeance & de châtiment, il est aussi un instrument de bonté & de miséricorde. L'Histoire sacrée en fournit plus d'un exemple, & cette main paternelle qui ne frappe que pour corriger, est un sujet de consolation pour le Chrétien dans les afflictions temporelles.

Mais loin de blaſphémer ce qu'aveugle il ignore,
Ah ! qu'il ouvre les yeux, voie, admire & t'adore.
Tout déſordre apparent eſt un ordre caché.
Aux effets qu'il opère, un bien eſt attaché.
Dieu le ſcella du ſceau de ſa ſageſſe immenſe,
Et ſouvent, ces fléaux ſignalent ſa vengeance.
La voix de ſon tonnerre eſt un cri menaçant,
Qui va, ſous le dais même, effrayer le méchant.
Les déſaſtres affreux, utilement ſiniſtres,
Sont de ſes châtimens les fidèles miniſtres.
Plus même ſa bonté ſuſpend ſon bras vengeur,
Plus le coup eſt terrible, au jour de ſa fureur.

Ce feu matériel, être dont la nature
Aux yeux les plus perçans eſt une énigme obſcure,
Ce fluide élaſtique, élément deſtructeur,
Doit ſon activité, ſa force & ſa chaleur,
A l'Arbitre abſolu par qui ſeul il exiſte,
Par qui ſeul il échauffe, éclaire, agit, ſubſiſte.
Il eſt dans tous les corps inviſible & préſent;
Il eſt dans chacun d'eux plus ou moins abondant :
S'il eſt libre, fougueux : s'il eſt captif, paiſible.
Pour forcer ſa priſon, & devenir viſible,
Il n'attend que l'inſtant où deux corps excités
Seront l'un contre l'autre avec force heurtés.
Auſſi-tôt, s'échappant du ſein qui les recèle,
Furieux, il s'élance en ardente étincelle,
Et ſi de proche en proche il trouve un aliment,
Cette étincelle enfante un vaſte embraſement.
Les parcelles de feu, de leur centre chaſſées,
Dans l'air qui les reçoit bruſquement élancées,

Sur les corps d'alentour fondent en circulant.
Mille invisibles traits, en tourbillons roulant
Par leur agilité dans leurs pores se glissent,
Par leur activité bientôt les désunissent,
Et ces corps, aliment dont ils sont reproduits,
En proie à leur furie, en cendre sont réduits.
Mais quoi ? cet élément, ame de la nature,
Dans l'air qui le nourrit, dispersé sans mesure,
Agit par ce fluide, & sa vive action
N'est que le simple effet de son impression.
Plus l'air est condensé, plus sa chaleur augmente.
C'est par la pression qu'elle est plus violente.
Les atômes de feu, dans leur sphère bridés,
D'un effort plus puissant sur les corps sont dardés.
Par l'air raréfié leur force est émoussée.
D'où vient, c'est qu'elle agit sans être traversée.
Ainsi donc l'air au feu semble imposer des loix :
Il semble l'attiser, l'amortir à son choix,
Et de son action, de lui seul dépendante,
Rendre, à son gré, la marche impétueuse ou lente.
Placé dans l'équilibre, & s'exerçant en paix,
Le feu répand sur nous mille utiles bienfaits.
De lui naissent alors les plus grands avantages.
Mais perd-il ce milieu ; quels funestes ravages !
Superbe Troye, ô murs qu'Homère a consacrés !
Par des torrens de feu je vous vois dévorés.
Par-tout la flamme ondoie, & déja sa furie
A détruit la Cité, maîtresse de l'Asie.
Ame du mouvement, par son active ardeur
Le feu, de la nature est le puissant moteur.

Il dispense à tout corps l'action & la vie.
L'onde à qui sa chaleur par le froid est ravie,
Se voit en corps solide aussi-tôt transformer.
L'air qu'il n'échauffe plus, prompt à se comprimer,
Exhale les frimats, engourdit la nature.
La terre enfin, sans lui, rebelle à la culture,
N'enfanteroit ni grain, ni verdure, ni fruit.
C'est par lui que tout vit, que tout est reproduit.
Il nourrit & soutient, vivifie & féconde.
Tu dis vrai, Spinosiste, il est l'ame du monde :
Oui, ta *matière mue* a dans lui son moteur,
Mais le sien à son tour, c'est l'Etre créateur.
Sur son œuvre admirable il répandit lui-même
Ce souffle actif de vie, & cette force extrême,
Qui s'oppose sans cesse à l'union des corps.
Dans eux le feu se glisse, & malgré leurs efforts,
Les dilate, les fond, les dissout, les divise.
En substance *tenue* il les volatilise.
Ce n'est point sans combat, & les corps révoltés,
Contre leur agresseur s'arment de tous côtés.
Leur dureté résiste à son ardeur active.
Il ranime, irrite, sa force destructive,
Et du feu triomphant l'assaut continué,
Les transforme en corps noir, de tout suc dénué.
Le métal le plus dur, le corps le plus solide,
Combat donc vainement son action rapide.
Il faut qu'il cède enfin à son activité.
Mais, terrible élément, ô vainqueur indomté,
Quelque actif que tu sois, ta fougue véhémente
Reconnoît une flamme encor plus agissante.

Au feu du globe ardent dispensateur du jour,
En élasticité tu cédas à ton tour.
Tu ne peux l'égaler en force, & ta furie
D'effets pareils aux siens ne fut jamais suivie.
Non, tu ne fus jamais si prompt à dévorer.
Ce feu, dans un foyer propre à le concentrer,
Dilate les métaux les plus compactes même,
Calcine, vitrifie, & sa force est extrême.
Vainqueur * de Syracuse, ô célèbre Romain,
Ce feu si véhément (si le fait est certain)

Calcine, vitrifie. Ce sont les effets qu'opère le miroir convexe que M. le Duc d'Orléans, Régent, acheta de M. de Tschirnaus, qui l'avoit lui-même travaillé sur un plan de Catoptrique tout neuf. Ce miroir, le plus grand qu'on ait encore construit, pèse 160 livres, & il a trois pieds de diamètre. L'or exposé au foyer souffre trois changemens. Il se change en verre d'un violet foncé. Il pétille. Il fond goutte à goutte. Mais pour lui faire subir chacune de ces mutations, il faut le placer à trois différentes distances du foyer, dont la violence augmente à mesure qu'une seconde lentille le rétrecit par degrés. Voyez un plus ample détail des effets de ce fameux miroir, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *ann.* 1702. *pag.* 147.

* Marcellus.

——— (*Si le fait est certain.*) Descartes, & les Opticiens qui se sont le plus exercés dans la Catoptrique, ont traité de fables les effets des miroirs ardens d'Archimède. Ce qui leur a paru une preuve négative, c'est qu'aucun Ecrivain de l'Antiquité n'en parle, (ce silence semble conclure en leur faveur) & que Zonaras & Tzetzès, Auteurs peu graves qui vivoient tous deux dans le douzieme siècle, sont les seuls qui rapportent ce prodige de Méchanique Opticienne. Cepen-

En cendre réduisit ta flotte audacieuse.
Un seul mortel * rendit la victoire douteuse.
Ce nouveau *Briarée*, embrasant tes vaisseaux,
Dans ton camp éperdu détruisoit les travaux,
Lançoit contre tes tours, d'une main foudroyante,
De masses de rocher une grêle bruyante ;
Et si la trahison, secondant tes desseins,
N'eût vendu lâchement Syracuse aux Romains,

dant les effets du miroir que M. de Buffon a inventé, en 1747, établissent la possibilité de l'embrasement de la flotte des Romains. Ce miroir est composé de cent soixante-huit glaces planes étamées, chacune de six pouces de largeur sur huit de hauteur. On fait coïncider au même point tous les rayons solaires que ces glaces reçoivent, & leur force ainsi réunie porte le feu à beaucoup plus de distance que les meilleurs verres de réflexion. Le foyer du nouveau miroir allume le bois goudronné à deux cens pieds. Il fait fondre l'étain à cent cinquante, le plomb à cent trente, l'argent à soixante. Ces effets rendent très-possibles ceux des miroirs qu'on attribue au *Briarée Géomètre*, comme Marcellus appelloit l'immortel défenseur de Syracuse. J'ose même avancer qu'un aussi puissant génie qu'Archimède a pu porter la flamme beaucoup plus loin que le miroir de M. de Buffon, soit en ayant donné à ses verres une qualité plus parfaite, ou un plus grand nombre de points d'incidence, soit en ayant fait coïncider les rayons solaires de manière à augmenter considérablement la violence du feu. En fait de sciences pratiques, tout dépend de la bonté des instrumens, de la sagacité avec laquelle on opère, & sur-tout de ce génie inventeur qui marche de découverte en découverte, & pour qui le résultat d'un procédé est un germe de nouvelles vues.

* Archimède.

Syracuse [1], l'écueil de la grandeur d'Athène,
Auroit toujours bravé la puissance Romaine.
Offrons ici le feu sous les plus nobles traits.
Exposons le tableau de ses nombreux bienfaits.
Quand la nuit sur la terre étend ses voiles sombres,
Soleil pour nous, il brille & dissipe les ombres.
A sa douce action nos alimens livrés
En deviennent plus sains, & sont mieux digérés.
De nos jours languissans il prolonge la trame.
Plus d'un simple [2], dissous par son active flamme,
Dans un cachot * d'airain en vapeur exalté,
Nous rappelle à la vie, & nous rend la santé.
Contre nous s'arme en vain la froidure piquante;
Il oppose à ses traits sa chaleur bienfaisante.
Il calcine un caillou qui, sous l'œil des ** *Mansard*,
Doit servir à construire un chef-d'œuvre de l'art.
[3] De son sein dévorant, le métal qu'on y plonge,
Sort souple. Sur l'enclume il s'accourcit, s'allonge,
Se plie, & prend au gré de l'art industrieux,
Une forme qui frappe & charme tous les yeux.

---

1 Cicéron dit, en parlant du fameux combat qui fut donné dans le port de Syracuse, & dans lequel les Athéniens furent entiérement défaits : *In hoc portu Atheniensium nobilitatis, imperii, gloriæ naufragium factum*. Verrin. 7. num. 97.

2 Distillation des plantes médicinales, & autres opérations chymiques. Le feu, absolument nécessaire pour la dissolution des mixtes, l'est aussi pour la fusion des métaux.

* L'alambic.

** Le plus grand Architecte du siècle de Louis XIV.

3 La Métallurgie.

Combien d'autres faveurs ! [1] le verre est son ouvrage.
Retiré des fourneaux où, liquide, il surnage,
[2] S'il ferme nos palais à la froidure, au vent,
S'il les ouvre aux rayons de l'astre étincelant,
[3] S'il sert à découvrir le jeu de la nature,
Des globes lumineux, la marche, la structure ;
C'est au feu qu'il le doit, & l'esprit curieux
Ne fut que l'inventeur de ces secrets heureux.
Tels sont, noble élément, tes utiles services.
Tu te vis, à ce prix, offrir des sacrifices.

---

1 La Verrerie.

2 Le vitrage des maisons.

3 Le Microscope & le Télescope. Il y a aussi plusieurs autres ouvrages de Verrerie, dont on se sert pour les expériences de Physique : tels sont le Récipient de la machine du Vuide, le Thermomètre, le Baromètre, les Siphons, &c.

Tu te vis, à ce prix. Le culte du Feu étoit presque universel dans le Paganisme. Il passa des Chaldéens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, & il étoit dès long-tems établi dans les Indes, lorsqu'Alexandre en entreprit la conquête. Cette idolâtrie si répandue étoit fondée sur les propriétés du Feu. On le regardoit comme le symbole de la divinité par sa chaleur bienfaisante, & par sa force destructive. L'une représentoit sa bonté, l'autre sa puissance. Voyez là-dessus le Livre d'un savant Anglois [M. *Hyde*] qui a pour titre : *Historia Religionis veterum Persarum :* ouvrage plein d'érudition & de recherches curieuses, mais dont le fond est semé d'opinions hardies, & souvent paradoxales. Rien de plus connu que le culte que les Romains rendoient au Feu, en l'entretenant sans cesse dans le Temple de Vesta. Ils regardoient l'extinction du *Feu sacré*, comme le présage

Les ſavans Chaldéens, les antiques Perſans,
Touchés de tes bienfaits, t'adreſſoient leur encens.
Devant toi l'habitant des rives de l'Hydaſpe
Fléchiſſoit le genou dans un temple de jaſpe.
Mais c'eſt peu que le feu, ſemé dans l'univers,
Réſide ſur la terre ainſi que dans les airs :
Profondément caché dans ſes entrailles même,
Il exerce en ſon ſein ſon empire ſuprême.
[1] Ces gouffres vomiſſant des tourbillons de feux,
De nuages de cendre obſcurciſſant les Cieux,
Ces torrens ſouterreins roulant une eau brûlante,
Dont l'art ſait employer la vertu bienfaiſante,

---

d'un déſaſtre public, & le Grand-Pontife le rallumoit aux rayons du Soleil, avec les cérémonies religieuſes preſcrites par Numa Pompilius.

Mais c'eſt peu que le feu. Un feu répandu dans toute la nature avec une prodigieuſe abondance, un feu qui, renfermé dans tous les êtres corporels, fait ſans ceſſe effort pour forcer ſa priſon : cette idée frappoit Pline à tel point, qu'il regardoit comme un miracle, & même le plus grand de tous, qu'il ſe fût paſſé un ſeul jour ſans que l'univers entier eût été embraſé. *Excedit profectò omnia miracula, ullum diem fuiſſe quo non cuncta conflagrarent.* Lib. 2. cap. 107.

1 Les Volcans.

——— *Roulant une eau brûlante.* Les Eaux minérales, dont la Médecine fait un uſage ſi efficace, ſont univerſellement chaudes, mais à différens degrés de chaleur. Celles d'Aix-la-Chapelle, par exemple, ſont ſi brûlantes, que M. *du Hamel*, mort ſecrétaire de l'Académie des Sciences, y fit durcir un œuf en cinq minutes. D'habiles Chimiſtes trouvent dans les Eaux minérales différentes ſortes de Minéraux, du nitre,

Tout démontre ce feu dans la terre enfermé,
Brasier dévorateur, de bitume affamé,
Et des productions que la nature enfante,
Le principe fécond, & la source abondante.
La terre est spongieuse, & dans son sein poreux
Se glissent l'eau, les sels, les esprits sulfureux.
A ces divers agens le feu central s'allie,
Et donne aux végétaux l'action & la vie.
Dans sa prison immense épars de tous côtés,
Il conserve sa force, & ses propriétés.
Elastique, il dilate; agissant, il consume.
Le frein qui le contient, l'irrite & le rallume.
Il doit être enchaîné jusqu'à ce jour fatal,
Où l'airain dans les airs donnant l'affreux signal,
La mer en mugissant franchira les limites,
Par le doigt du Très-Haut à ses vagues prescrites;
Les célestes flambeaux éteindront leurs clartés;
[1] Les cieux, se repliant, fuiront épouvantés;

---

du vitriol, de l'alun, du soufre, du bitume, de l'antimoine, des molécules de fer, d'argent, d'or, &c. Telle de ces eaux ne contient que quelques-unes de ces substances. Telle autre en renferme plusieurs. De-là les différentes qualités des Eaux minérales. Voyez dans l'Histoire de l'Académie des Sciences [*ann.* 1667, *pag.* 19], l'analyse de celles de France, qui ont le plus de réputation. Le feu central y est donné pour seule cause physique de la chaleur des sources souterreines, & il n'y en a point d'autre à assigner.

1 *Et cœlum recessit sicut liber involutus.* Apocal. cap. VI. ℣. 14.

Par de longs tremblemens sur son axe ébranlée,
La terre croulera, sous son poids accablée.
Libre pour lors, le feu dans la nature épars,
Détaché de tout corps, fondra de toutes parts.
Ainsi quand l'Océan, indigné d'être esclave,
Force ce mur de bois, bouclier du Batave,

Détaché de tout corps. L'attente de l'embrasement général qui doit consumer le monde à la fin des siècles, est une tradition très-ancienne, dont on rapporte l'origine aux enfans de Noé. Ovide parle de cet incendie universel en termes précis :

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cæli
Ardeat.
Metam. lib. 1.

Mais il est une autorité bien autrement respectable que celle d'un Auteur profane. L'Apôtre saint Pierre dit dans sa seconde Epître : *Cœli autem qui nunc sunt & terra...... igni reservati in diem judicii...... Elementa calore solventur. Terra, & quæ in ipsa sunt opera, exurentur.* Plusieurs Peres de l'Eglise disent aussi qu'au second avénement de Jésus-Christ, le monde sera détruit par le feu. Il est à croire que Dieu se servira de celui qui est caché dans la nature, en lui permettant de s'échapper de tous les corps, dans lesquels il est à présent comme enchaîné.

Force ce mur de bois. Les Digues de la Hollande. Leur entretien coûte aux Etats-Généraux des sommes considérables : mais malgré leur solidité, elles ont été souvent rompues par la violence des tempêtes, & le débordement des eaux de la mer dans les terres, qui sont toutes au-dessous de son niveau, fait alors des dégâts épouvantables. *Paul Jove*, dans le XXIX livre

Il submerge les champs, les hameaux, les cités.
Tout n'est qu'une mer vaste aux yeux épouvantés.
Quoi donc ! autour de nous, sous nos pieds, sur nos têtes,
Des parcelles de feu sans nombre, & toutes prêtes
A dévorer la terre, à consumer les mers,
Si le Modérateur de ce frêle univers
N'imposoit à leur fougue un utile esclavage!
Quoi ! par-tout régneroit le trouble & le ravage,
Si son bras ne donnoit aux divers élémens
De justes contrepoids, d'heureux balancemens;
Ne bridoit l'un par l'autre, & n'opposoit sans cesse
Poids à poids, force à force, & vîtesse à vîtesse ?
Qu'il retire ce bras, & l'univers n'est plus.
O puissance ! ô sagesse ! ô bienfaits continus !
Ah ! grand Dieu, l'homme en toi pourroit-il méconnoître
Et son conservateur, & son père, & son maître,
Qui t'ose refuser son encens & son cœur,
Qu'on l'abhorre : un tel monstre est trop digne d'horreur.
Le feu, cet élément si fougueux, si terrible,
Est, dans la main de l'homme, un instrument flexible.

---

de son Histoie, parle d'une grande inondation au mois de Novembre 1529, causée par une furieuse tempête qui abattit une partie des Digues. La Zéelande, dit-il, & la Province de Hollande furent entiérement submergées. L'eau s'éleva à plusieurs coudées, & même dans quelques villes, elle atteignit presque le faîte des clochers : *Ita submersæ fuerunt, ut vix sacrarum turrium templorum fastigia extarent.*

De tout ce qui l'approche, ardent dévorateur,
Il fléchit malgré lui sous son pouvoir vainqueur.
En vain dans ce palais sa fureur se déploie,
Nous savons le forcer d'abandonner sa proie.
Ailleurs, nous l'irritons par un souple instrument *,
Qui dans ses flancs attire un fluide élément,
Et de ses flancs pressés au même instant le chasse.
Mais quoi ! feu destructeur, notre coupable audace
Emprunte ton secours en volant aux combats,
Et le fer moins que toi, signale notre bras.
L'art qu'inventa *Berthold* te transforme en tonnerre.
Tonne, & que tes horreurs épouvantent la terre.

---

* Soufflets de forge.

L'art qu'inventa Berthold. Polydore Virgile [*de Rerum Invent. lib.* 3. *cap.* 13.] & Pancirole, [*de Torm. Mural. pag.* 284.] attribue l'invention de la poudre à un Franciscain appellé Berthold Schwart, originaire de Fribourg. Ce Moine étoit Chymiste. Il pulvérisa dans un mortier du soufre, du salpètre & du charbon, & couvrit d'une pierre ce mêlange ; ensuite ayant besoin de feu, il battit le fusil, une étincelle tomba dans le mortier, & le Moine Chymiste fut bien étonné de voir tout-à-coup l'explosion d'une grande flamme, la pierre lancée avec bruit contre le lambris, & le laboratoire rempli de fumée. Cette découverte, si funeste au genre humain, fut faite vers le commencement du quatorzieme siècle. L'usage de la poudre ne tarda pas à se répandre dans l'Europe. Il est certain qu'on s'en servoit en France dès l'an 1338, sous le regne de Philippe de Valois. M. du Cange cite dans son Glossaire, *tom. I, pag.* 579. les Registres de la Chambre des Comptes de cette année-là, où on lit que Barthélemi du Drach, Trésorier des Guerres, a

D'une bouche d'airain rapidement chassés,
Des globes foudroyans au loin sont élancés.
Les murs sont abattus, les tours sont renversées,
Des files de soldats d'un seul coup terrassées.
Vomi d'un sein de bronze avec un bruit affreux,
Un globe [1], en s'élevant, forme un arc lumineux.
Il tombe, & déployant ses fureurs intestines,
Accable des palais sous de vastes ruines.
Sous ce mur, foudroyé par cent bouches d'airain,
Dans l'ombre & le silence on creuse un souterrein [2].
On enferme en ses flancs des monceaux de salpêtre.
De ces apprêts de mort quelles horreurs vont naître!
Le souterrein vomit la flamme & le trépas.
De sa base arraché, le mur vole en éclats.
Du salpêtre embrasé la fougue meurtrière
Emporte dans les airs une cohorte entière.

---

compté à Henri de Famechon l'argent qu'il falloit, *pour havoir pouldres & aultres enghyns idoines aux canons & ribadoquins qui estoient par-devant le Chastel de Puy Guillaume en Auvergne.*

On lit dans plusieurs descriptions de la Chine, que la poudre à tirer étoit connue dans ce vaste empire long-tems avant qu'elle le fût en Europe. Mais les Chinois, ce peuple sage & industrieux, ne s'en servoient que pour l'amusement, je veux dire, pour des feux d'artifice où ils ont toujours excellé. Les Portugais sont les premiers qui leur ont appris l'art affreux d'en faire un instrument de destruction & de mort. Il y a aujourd'hui à Pekin une fonderie pour les canons de gros calibre, & un arsenal bien fourni d'armes à feu portatives.

1 Les Bombes.

2 *Les Mines.*

plaine au loin n'expose à mes tremblans regards,
ıe décombres fumans, que cadavres épars.
)rgueilleuses Cités, que l'aigle Germanique
: tomber sous les coups d'un vainqueur pacifique,
us avez éprouvé ces affreuses horreurs.
salpêtre sur vous épuisa ses fureurs.
s palais, vos remparts, tout fut réduit en poudre.
quel mur peut braver cette nouvelle foudre,
ıand le bras qui la lance, est le bras du *François*,
t pour vaincre, pour plaire, & pour aimer ses Rois ?
Ainsi donc, dans nos mains véritable tonnerre,
salpêtre ensanglante & ravage la terre.
feu, ce doux bienfait de l'Etre souverain,
ıtre fureur barbare en fait notre assassin,
ıus le pervertissons, & le Ciel équitable
nit par le salpêtre un abus si coupable.
ısse-t-il ne servir qu'à notre amusement ?
t les monstres des bois qu'il tonne utilement :
ı'animant les transports de la publique joie,
ınnonce [2] les biens que le Ciel nous envoie :
ı'il change en [3] jour brillant une profonde nuit....
ıis quel est ce palais [4] que Vulcain a construit ?

---

1 La Flandre Autrichienne, conquise dans les pre-
ères Campagnes du Roi.
2 Décharges d'Artillerie pour célébrer un évène-
:ııt heureux pour l'Etat.
3 Illuminations.
4 Feux d'artifice. Celui que la ville de Paris fit
:er au sujet du rétablissement de la santé du Roi, a
: un des plus beaux qu'on ait encore vus. L'exécution

Vifs soleils, tourbillons, colonnes flamboyantes ;
Tombant du haut des airs en étoiles brillantes,
Dragons, qui vomissez un déluge de feux,
Secondez les transports de tout un peuple heureux ;
D'un peuple, à qui du Ciel la bonté tutélaire
[1] Rend ce Roi si chéri, son héros & son père.
Sur les bords de l'Escaut, LOUIS victorieux
Humilioit l'orgueil du Belge audacieux.
Furnes, Ypres, Menin, par son bras foudroyées,
Voyoient, de leurs débris, vingt cités effrayées,
Et jusques sur Fribourg s'étendoit la terreur :
Effroi qui de sa [2] chûte étoit l'avant-coureur.
Armé, non pour dompter, mais pour calmer la terre
La justice en ses mains alluma le tonnerre.
D'un auguste [3] Allié son bras venge les droits.
FRANCE, tu fus toujours le ferme appui des Rois.
De nos fiers ennemis les phalanges altières
D'un [4] fleuve, par surprise, ont franchi les barrières.

---

fut aussi parfaite que le dessein étoit bien entendu, & la décoration magnifique.

1 Cette digression fut faite lors de cet événement si intéressant pour la France. J'y ai depuis ajouté la description de la bataille de Fontenoy, donnée le 11 Mai 1745. Le peu d'intervalle qu'il y eut entre ces deux grands événemens, m'a autorisé a les joindre ensemble.

2 Fribourg fut pris sur la fin de la Campagne de 1744.

3 L'Electeur de Bavière, élu Empereur après la mort de Charles VI.

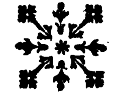
4 Passage du Rhin par l'armée du Prince Charles *de Lorraine.*

Sur l'Alſace, le fer & la torche à la main,
Ils fondent en [1] brigands affamés de butin.
Leurs ravages, féconds en déſaſtres tragiques,
Arrachent le vainqueur aux rivages Belgiques.
Ame & guide à la fois d'un peuple de héros,
Il vole ſur le Rhin à des exploits nouveaux.
A couronner ſon front la victoire s'apprête.
Ciel ! quel orage gronde, & menace ſa tête ?
J'apperçois le tombeau près du char triomphal.
Ah ! France.... Louis touche à ſon terme fatal.
La mort vers lui s'avance : il la voit ſans la craindre,
Il ne murmure point : il ne ſait que nous plaindre.
Père de ſes ſujets, héros Chrétien, & Roi,
Son grand cœur.... Mais le ciel diſſipe notre effroi.
La tombe ſe referme, & nos larmes tariſſent.
De chants reconnoiſſans les temples retentiſſent.
Par-tout la joie éclate, & l'Empire François
Renaît avec les jours du plus cher de ſes Rois.
Louis vit pour remplir ſes hautes deſtinées,
Pour voir par mille exploits ſes vertus couronnées.
Où ſuis-je ? Quelle image à mes yeux.... O mon Roi,
Quel éclatant triomphe aux champs de *Fontenoy* !
Trois peuples, réunis ſous un Chef intrépide,
S'avancent fiérement, & la fureur les guide.

---

1 On parle ici des Pandoures, des Tolpaſches & des Lycaniens, peuples féroces, ſans diſcipline, & ne vivant que de brigandages. Ils ont fait des dégâts affreux à Saverne, & exercé des cruautés atroces dans quelques villages aux environs de Strasbourg.

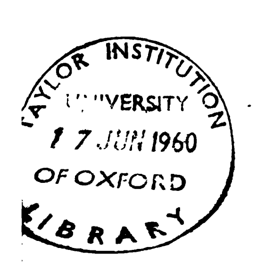
On combat.... Je te vois affronter le trépas,
Au sentier de l'honneur ramener tes soldats.
Je vois ton digne Fils, espoir de ton Empire,
S'arrachant pour la gloire à l'Hymen qui soupire,
Aux périls, sur tes pas, s'exposer sans effroi,
Et dans ce jour de sang, ne craindre que pour Toi.
L'Anglois long-tems signale & son bras, & sa haine,
Mais la victoire enfin cesse d'être incertaine.
Tout succombe, tout fuit, & même *Cumberland.*
Tel qu'un chêne orgueilleux qu'entraîne un fier torrent
Gand, Ostende, Tournai, malgré leur arrogance,
Du rapide vainqueur implorent la clémence.
Sur son char de triomphe entouré des Vertus,
Il s'offre en père tendre aux regards des vaincus.
Il gémit des malheurs qu'enfante son tonnerre:
Prêt d'éteindre à jamais le flambeau de la guerre,
Prêt à sacrifier les plus grands intérêts,
Si l'Europe de lui veut recevoir la Paix.



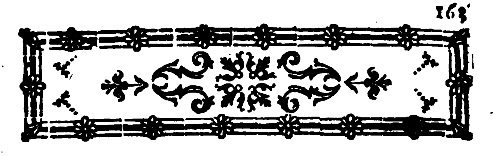
SOMMAIRE
DU
QUATRIEME CHANT.

IDÉE générale de la Campagne. Causes physiques qui concourent à rendre la Terre *féconde : l'eau, le feu, l'air, les sels, le souffre. Que ces corps hétérogènes, introduits dans son sein poreux, forment un* Tout, *fermentent ensemble & la fertilisent. Qu'il y a des fruits qui ne peuvent naître qu'en des climats qui sont spécialement propres à leur espèce. Description du Raisin, & du Melon. Merveille dans la prodigieuse fécondité que l'Auteur de la* Nature *a attachée au germe de chaque fruit. Les arbres de haute futaie. Leurs services nombreux. Que la sève circule par des canaux imperceptibles dans toutes les parties de l'arbre, même jusqu'aux feuilles, & qu'elle le fait végéter. Les arbres fruitiers. Description de l'arbre qui produit le Coco, de l'Oranger & du Mûrier, de l'Olivier & du* Figuier. *Eloge de* Marseille. *Digression sur l'irruption des Autrichiens dans la Provence, en 1746. Les arbres*

sauvages. Que chacun d'eux a un attrait particulier pour le sol, ou le terrein qui lui est propre. Détail des sols. Leur différente nature. Que les influences de la Lune sur les arbres & sur les plantes, sont une vieille erreur qui est détruite par l'expérience. Digression sur les douceurs de la vie rustique. Les fleurs. Art qui éclate dans leur structure. Description du Lys & de la Rose, de la Renoncule & de la Violette. Tableau de la distillation des Fleurs, & des Plantes aromatiques, par le moyen de l'alambic. Des Fêtes appellées Florales. *Eloge des* Jeux Floraux *de Toulouse. Description des embellissemens dont l'art peut décorer un jardin. Merveille dans l'infinie variété qui regne parmi les fleurs, les plantes, & les fruits, quant à la forme extérieure. Que cette variété s'étend jusques sur les feuilles du même arbre. Les racines & les simples. Description du Quinquina & du Pavot. Les plantes à graine qu'on pulvérise. Description du* Froment *& du Caffé. A quel usage l'Auteur de la* Nature *a destiné la fécondité de la* Terre.



[redacted]



LA GRANDEUR DE DIEU,

DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE,

POËME.

CHANT QUATRIEME.

PROMENONS nos regards sur les riches campagnes,
Sur les jardins, les bois, les côteaux, les montagnes :
De ces divers tableaux, si pleins d'aménités,
Traçons fidélement les piquantes beautés.
O * Toi, qui célébras les [1] présens de Pomone,
Les [2] plaisirs de Palès, les [3] travaux de Bellone,

* Virgile. 1 Les Géorgiques. 2 Les Bucoliques. 3 L'Enéide.

Et [1] Toi, qui remplissant ses sublimes desseins,
De Flore, parmi nous, illustras les jardins :
Du feu de votre verve échauffez mon génie.
Que la lice où je cours, par vous soit applanie.
Rendez enfin mes chants dignes de leur objet,
Et puissent-ils répondre aux graces du sujet !

Cette fécondité que la terre renferme *,
Dont l'Etre créateur dans son sein mit le germe,

---

1 Le P. Rapin.

Et Toi, qui remplissant. Virgile auroit bien voulu traiter, dans ses Géorgiques, l'art de cultiver les jardins ;

Forsitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti....

Mais les bornes de mon sujet, dit-il, ne me le permettent pas, & je laisse à d'autres cette matière :

Verùm hæc ipse equidem, spatiis exclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis post commemoranda relinquo.

Ce sujet, présenté vainement à la Poësie depuis plus de dix-sept siècles, fut enfin saisi par le Père Rapin, Jésuite. On admire dans son Poëme des *Jardins*, l'élégance & la pureté du style, la noblesse & l'harmonie de la versification. Il y regne une variété de tableaux, un feu d'imagination qui corrigent avec art la froideur des préceptes du jardinage. Ce qu'on peut pourtant reprocher à l'ingénieux Auteur, c'est d'avoir chargé son Ouvrage de Mythologie ; cette continuité de fables fatigue à la longue.

* Causes Physiques de la fécondité de la terre.

Quel en est le principe ? Un mêlange réglé,
Un concours mutuel, toujours renouvellé,
D'agens substantiels, de diverses parties,
Par leur nature propre avec elle assorties,
Du fluide élément les atomes subtils,
Des globules de sels devenus volatils,
Des corps bitumineux la substance grossière,
De doux épanchemens de liquide matière,
Des parcelles de feu, par de secrets conduits
Sont, dans son sein poreux, sans relâche introduits.
Formant un même Tout, ces corps *hétérogènes*
Fermentent dans ses flancs, circulent dans ses veines,
Et leur vertu distincte agissant de concert,
La terre va produire : à l'envi tout la sert.
Mais l'homme doit aussi seconder la nature.
Elle exige son bras. Quand l'art & la culture

La terre va produire. Quoique la terre doive essentiellement sa fécondité au concours & à l'action réunie de ces principes végétaux, celui cependant qui y contribue le plus, c'est l'eau. La pluie est proprement l'ame de toutes ses productions. C'est ce que Pline dit expressément : *Aquæ è cœlo cadentes, omnium terrâ nascentium causa fiunt. Prorsùs, si quis velit reputare, ut fruges gignantur, arboris fruticesque vivant, in cœlum migrare aquas, animamque etiam herbis vitalem inde deferre, fateatur omnes terræ vires aquarum esse beneficii.* Lib. 31. cap. 1. A l'autorité de Pline, je joindrai celle de Varron, laquelle est encore d'un plus grand poids en matière rurale : *Sine aquâ*, dit-il, *omnis arida, ac misera agricultura; sine successu ac bono eventu frustratio est.* De re rust. lib. 1. cap. 1.

Prêtent au Sol fécond leurs secours mutuels,
D'abondantes moissons nourrissent les Mortels.
La terre alors répand à grands flots ses largesses.
Les guérets, les côteaux étalent leurs richesses.
Dans les champs, aux vergers, les arbres dispersés
Courbent sous le fardeau de leurs fruits entassés.
L'abondance souvent surpasse notre attente.
La terre, en mère tendre & toujours bienfaisante;
Les prodigue aux humains sans jamais s'appauvrir.
Tel un fleuve répand son onde sans tarir.
Quelle diversité! Quel coloris aimable!
Quelle chair savoureuse, & quel goût délectable!
Des racines au tronc un * ferment est conduit.
L'arbre croît. Il fleurit. Il fait éclore un fruit,
Qu'en toile déliée un duvet environne,
Et qui, mûr, de lui-même à la main s'abandonne.
Ces fruits si variés qui suspendent mon choix,
Des diverses saisons reconnoissent les loix.

---

* La Sève.

Ces fruits si variés. Pour admirer la bonté du Créateur dans l'extrême variété des fruits, dans leur abondance, quelquefois à charge, dans leur regne périodique & successif, il n'est pas nécessaire de l'envisager avec des yeux chrétiens : il suffit de la voir avec des yeux philosophiques. De-là vient qu'un Sage du Paganisme, en considérant cette bienfaisance de l'Auteur de la Nature, s'écrie avec une espèce d'enthousiasme : *Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit, neque ea uno tempore anni, ut semper & novitate delectemur & copiâ!* Cicero de Nat. Deor. lib. 2. num. 53.

C'est à des tems prescrits que leur regne commence.
Ceux-ci, sous les [1] Gemeaux, comblent notre espérance.
Ceux-là nous sont livrés sous le [2] chien de Procris.
Sous la [3] Balance enfin les derniers sont cueillis.
L'un naît, ami du froid, dans les frimats de l'Ourse,
L'autre aux bords que le Gange arrose dans sa course.
Le climat en décide, ainsi que le terrein.
Tel de ces fruits ne croît qu'au rivage Africain.
Tel autre n'est produit qu'aux champs du nouveau monde.
En tel autre, à son tour, l'Europe seule abonde,
Et différens en forme, en grosseur, en couleur,
Il le sont en espèce, en substance, en saveur.
Mais parmi tant de fruits dont la terre est semée,
Quel est ce fruit brillant dont ma vue est charmée?
Des globules, entr'eux étroitement serrés,
Sont, par un lien souple, au sep incorporés.
Du rubis éclatant la couleur les décore.
Le Soleil par degrés les mûrit, les colore.
La serpette à la main, le vendangeur joyeux
Va cueillir dans les champs ce fruit délicieux,
Rentre au hameau, courbé sous un faix agréable,
Et bientôt sous ses pieds coule un jus délectable.
Je vois au gré de l'art sa couleur varier,
Son goût dans la boisson se diversifier.

---

1 Au Printems.
2 En Eté.
3 Dans l'Automne.

Le secourable feu de sa liqueur charmante
Ranime du vieillard la vigueur défaillante.
Nectar, lien des cœurs, sois l'ame des repas.
Usez-en, ô Mortels, mais n'en abusez pas.

Et toi *, fruit raboteux, qu'un potager enserre ;
Qui veux être abreuvé, qui reposes à terre ;
Toi, dont le corps pesant, privé de ce soutien
Entraîneroit sa tige, & romproit son lien :
De ta chair colorée un suc exquis s'épanche.
Par lui dans notre sein, l'ardente soif s'étanche.
Ah ! fruit délicieux, faut-il que ta bonté
Trahisse si souvent mon goût & ta beauté ?
De combien d'autres fruits, présens de la nature ;
Devrois-je faire ici la naïve peinture ?
Ils semblent l'exiger : mais l'embarras du choix
Impose à mon pinceau de rigoureuses loix.
D'ailleurs, quel vaste champ ! Il n'est pas moins immense,
Qu'est prodigue pour nous la main qui les dispense.
Cette main créatrice, en imprimant dans eux
Une fécondité qui surpasse nos vœux,
A voulu qu'un seul germe, une seule substance,
A des milliers d'enfans donnât la naissance.

---

* Le Melon.

A des milliers d'enfans. La merveille de cette prodigieuse fécondité que l'Auteur de la Nature a attachée au germe de chaque plante, de chaque fruit, pour en perpétuer l'espèce ; cette merveille, dis-je, est exposée aux yeux du commun des hommes, sans *être presque* apperçue : mais elle n'échappe point aux

Oui, grand Dieu, que produits jusqu'à la fin des tems,
Ils soient de tes bienfaits d'éternels monumens :
Qu'ils confondent l'ingrat à ces faveurs rebelle,
Et prouvent, malgré lui, ta bonté paternelle.
Quels sont, dans ces forêts, ces arbres si pompeux ?
Ils cachent dans la nue un front audacieux.
Des bruyans aquilons les cohortes mutines
Les assaillent en vain : leurs nerveuses racines
Pénètrent dans la terre aussi profondément,
Que leur chef dans les cieux s'élève fièrement.
Superbe pavillon, leur verdoyant feuillage
Sous lui répand le frais, & dispense l'ombrage.
La forêt en est fière, & sur les champs voisins
Ces arbres fastueux regnent en souverains.
Long-tems de leurs rameaux la terre est décorée.
Plusieurs siècles enfin bornent seuls leur durée.

---

yeux du Botaniste. On lit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences [*ann.* 1700, *pag.* 65.] que M. Dodart observa qu'un Orme portoit dans le développement de ses germes, quinze milliards huit cens quarante millions de graines bien distinctes. La raison conduit l'imagination jusques-là dans le calcul immense ; mais l'imagination & la raison s'y perdent, lorsqu'on réfléchit que chacune de ces graines contenues dans l'Orme, contenoit elle-même un Orme qui renfermoit un pareil nombre de graines, propres à se reproduire. C'est-là peut-être la plus sensible image de l'infini dont le Créateur, qui est lui-même l'Infini par essence, a imprimé des traces dans tous ses Ouvrages.

Plusieurs siècles enfin. Il y a en Angleterre, dans la Province de Northampton, un Chêne qu'on nom-

O main du Tout-puissant, Toi, qui les as [1] plantés;
Qui dans leur vaste tronc répands de tous côtés
La féconde vertu d'une sève agissante,
Que de secours par eux ta bonté bienfaisante,
Au cri de nos besoins, aime à verser sur nous!
J'entends gémir l'écho sous l'effort de nos coups.
Abattus dans les bois, attachés aux montagnes,
Leurs troncs sur des essieux roulent dans les campagnes.
En flottantes maisons je les vois transformés.
Je vois mille trésors dans leurs flancs renfermés:
Jadis rois dans les champs, ils sont rois sur les ondes.
Ils sont les messagers, le lien des deux mondes.

---

me le *Chêne du Roi Etienne.* C'est un des plus prodigieux arbres qu'il y ait sur la terre, par la grosseur de son tronc & la hauteur de sa tige, par l'étendue de ses branches & l'épaisseur de son feuillage, sous lequel, à ce que dit M. Ray dans son Histoire des Plantes, quatre mille personnes peuvent prendre le frais à l'aise. On assure que ce chêne a plus de six cens ans, & je le crois sur sa dénomination de Chêne du Roi Etienne, laquelle semble supposer qu'il existoit du tems de ce Prince qui vivoit en 1140. Cependant, tout vieux qu'il est, on peut dire qu'il est encore fort jeune auprès de quelques Cèdres du Mont-Liban. Le P. Goujon, dans son *Voyage de Palestine*, dit qu'il en a compté dix-huit qui subsistent, suivant la tradition du Pays, depuis le regne de Salomon. Voilà des arbres qui auroient plus de deux mille sept cens ans d'existence: durée qui, selon moi, n'est pas dans l'ordre naturel des Végétaux, & qui prouve que la tradition est fabuleuse.

1 *Cedri Libani quas plantavit.* Ps. CIII. ✝. 18.

L'art les offre à mes yeux sous un autre tableau.
De nos riches lambris ils portent le fardeau,
Servent de [1] digue, ô mer, à tes vagues fougueuses;
Soutiennent dans ton sein des [2] cités orgueilleuses,
Eux, dont jadis la masse, aux champs affreux de Mars,
Dans les airs balancée, abattoit des remparts.
Si l'arbuste est moins beau, s'il est moins nécessaire,
Sa grace est plus piquante, & plus sûre de plaire.
Il enrichit ensemble, & décore les champs.
Il s'attache nos cœurs par ses dons renaissans.
Cèdres majestueux, & toi, superbe Chêne,
Il voit avec dédain votre arrogance vaine.
Peu jaloux du respect qu'en nous vous imprimez,
Les humbles arbrisseaux sont plus fiers d'être aimés.
Législateur champêtre, ô mortel qui t'appliques
A dresser avec art ces arbres domestiques,
Ton exacte police, attentive à veiller
Sur l'arbuste naissant, trop prompt à travailler,

---

1 Les fameuses Digues de la Hollande.
2 Amsterdam & Vénise sont bâties sur des pilotis.
——— *Abattoit des remparts.* Le Bélier. L'Auteur qui a le mieux écrit sur la Tactique des Anciens, Végèce dit que le Bélier étoit une grosse poutre de bois de Chêne, aussi longue que le mât d'un vaisseau, & dont le bout étoit armé d'une masse de fer semblable à la tête d'un Bélier, ce qui lui fit donner le nom de cet animal. Cette poutre, d'un poids énorme, étoit suspendue & balancée en équilibre, comme la branche d'une balance, par deux gros cables qui la soutenoient en l'air dans un bâtiment de charpente extrêmement solide.

rge à propos d'un branchage inutile [1],
e [2] avec soin son enfance débile,
idre à ses rameaux, faciles à plier,
ne agréable, un contour régulier,
s soins divers telle est l'heureuse issue,
nne plus de fruits, & plaît plus à la vue.
: vois je! Et depuis quand, au mépris de ses
lroits,
re de l'art subit-elle les loix?
ès long-tems, cet arbre enfin prospère,
nous donne un fruit d'une espèce étrangère [3]
is qui, surpris, du prodige étonné,
par quel art dans son sein il est né [4].
incision, dans sa tige insérée
nche adoptive, à l'arbre incorporée,
gé sa nature, en s'unissant à lui.
nent un *ensemble*, & la sève aujourd'hui
ubtils canaux utilement captive,
dans le tronc, au Printems plus active,

---

taille.
étançonnement.
greffe.

iraturque novas frondes, & non sua poma.
Virg. Georg. lib. 2.

ule dans le tronc. La circulation de la sève,
a substance spiritueuse répandue dans toute
ties du corps végétal, est un axiome de Bota
lémontrée. Mais le véritable principe de cett
ion, est une cause physique des plus cachées;

Et p
L'an
O sy
Qui
Suc
Arbr
Au
Où le
Un a
Dans
Des
Les p

un
ma
son
diff
ne
ha
Vi
d
I

[redacted]

Et principe de vie, ardente à fermenter,
L'anime, le féconde, & le fait végéter.
O symbole du sang circulant dans nos veines,
Qui, dans les végétaux, lentement te promènes;
Suc nourricier, tout sent ta vive impression.
Arbres, plantes, par toi tout est en action.
Au fond de ce verger, sous un vaste portique;
Où le Soleil répand une lumière * oblique,
Un arbuste chéri sur lui fixe mes yeux.
Dans les airs il exhale un parfum gracieux.
Des rameaux verdoyans jamais ne l'abandonnent:
Les plus aimables fleurs en tout tems le couronnent

---

un de ces secrets de la nature, qui, comme s'expri majestueusement un Philosophe de l'Antiquité (* sont renfermés dans l'intérieur de son sanctuaire. différens sentimens des Botanistes sur cette matiè ne sont que conjectures vagues, que raisonnem hazardés. Laissons-les disputer inintelligiblement *l'ame végétative*, & disons historiquement que circulation de la sève a été découverte en 1667. M pighi, Médecin du Pape Innocent XII, est le prem qui l'a observée, comme Harvée, Médecin de l fortuné Charles, Roi d'Angleterre, est le prem qui a observé [en 1628.] la circulation du sang. y a trop d'analogie entre ces deux belles découver pour que je n'aye pas dû associer les noms des d grands hommes qui les ont faites.

* La Serre n'étant d'usage qu'en hiver, ne re qu'obliquement les rayons du Soleil.

(*) *Illa arcana* [Naturæ] *non promiscuè pate reducta*, *& in interiore sacrario clausa sunt.* Se Quæst. Nat. lib. 7. cap. 3.

Son chef, de globes d'or paré superbement,
Semble s'enorgueillir d'un si riche ornement.
[1] Il n'éprouve du tems l'atteinte meurtrière,
Qu'après avoir fourni la plus longue carrière.
[2] Borée, insectes vils, trop dangereux vautours,
Pour la gloire de Flore, épargnez ses beaux jours.
Sois noblement superbe, arbuste mémorable,
Que par ses fictions a consacré la Fable,
Qui vis en tes rameaux transformer la beauté *,
Dont le dieu du Permesse essuya la fierté.
La foudre te respecte, & ta feuille couronne
Les vainqueurs dans les champs qu'ensanglante Bellone,

---

1 Peu de gens ignorent qu'il y a à Versailles un magnifique Oranger, qu'on appelle *le grand Bourbon*. Il a près de trois cens ans.

2 Le vent du Nord est pris ici métaphoriquement pour le froid, parce qu'en hiver il amène souvent la gelée, qui est meurtrière pour l'Oranger.

——— *Insectes vils*. On les appelle *Punaises* d'Oranger. Ce petit insecte imperceptible s'attache tantôt à la feuille, tantôt à la tige, & en tire le suc dont il se nourrit. Si l'Oranger est fort exposé aux insultes des Insectes, les autres arbres ne le sont pas moins. L'irruption de ces ennemis des végétaux est générale. Ils envahissent, ils dévastent tout. » Il n'est » peut-être point de plante, *dit M. de Réaumur*, qui » n'ait ses insectes particuliers. Telle plante, tel ar- » bre, comme le Chêne, suffit à en élever plusieurs » centaines d'espèces différentes. « *Mémoires pour servir à l'Hist. des Insectes, premier Mém. pag. 2.*

* Daphné.

La foudre te respecte. Je parle en Poëte, quand je dis que la foudre *respecte* le Laurier; fable dont la

Les chantres renommés dont les nobles concerts,
Eternisent le nom, & charment l'Univers.
Ah! Si je te cueillois sur les bords du Parnasse!
Si sur mon front.... Arrête, ô poëtique audace.
Et toi, dont les rameaux & le feuillage épais
Procurent sous ton toit & l'ombrage & le frais,
Dont la feuille nourrit ce merveilleux insecte,
D'une maison qu'il file, admirable architecte;
Dispense-nous ce fruit d'une aimable noirceur,
Et dont la chair, du sang retrace la couleur.
Elle en reçut l'empreinte, au rapport de la Fable;
Du sang que fit couler une erreur déplorable,
Une fureur d'amans *, dont l'homicide bras
Consacra les ardeurs par un même trépas.
Sous un ciel tempéré, quelle plaine fertile
Des arbres à mes yeux offre le plus utile!
Il implore la paix dans la main du vaincu.
Il est de son feuillage en tout tems revêtu.
Dans les airs lentement son noble front s'élève,
Mais sa brillante course à pas tardifs s'achève.

Poësie est en possession depuis très-long-tems. Le Physicien dira que le tonnerre épargne tout aussi peu le Laurier que l'Orme ou le Chêne. S'il en est plus rarement frappé que ces deux arbres, c'est qu'étant de beaucoup moins haut, il donne peu de prise au vent, dont le tonnerre suit ordinairement la direction.

* Pirame & Thisbé.

Mais sa brillante course. L'Olivier est lent à croître, mais il vit fort long-tems. Sa durée est de deux cens ans, selon Pline. *Firmissimæ*, dit-il, *ad vivendum oleæ, ut quas durare annis ducentis inter auctores*

Content de peu de soins, il prospère aisément.
Il prodigue ses dons au rivage charmant,
Où trois bouches, au sein de la plaine liquide,
Du Rhône mugissant plongent l'onde rapide.
A quel usage heureux son fruit est employé !
Entassé sous la meule, & par son poids broyé,
Il se transforme, il coule en liqueur onctueuse ;
Qui, lumière brillante, autant qu'officieuse,
Remplace le soleil, & nous fait découvrir
Les objets que la nuit sembloit anéantir.
Comus, cette liqueur agrandit ton domaine.
Les mets que nous puisons dans la liquide plaine,
Lui doivent leur apprêt, & même je la vois
Briller dans un cristal sur la table des Rois.

---

conveniat. Lib. 16. cap. 44. Il ajoute que de son tems, on voyoit encore des Oliviers que le premier Scipion l'Africain avoit lui-même plantés. Si le fait est vrai, ces Oliviers avoient près de trois cens ans.

Il prodigue ses dons au rivage charmant. La Provence. La douceur du climat & l'heureuse exposition de cette Province, qui est au midi de la France, y font réussir parfaitement l'Olivier. Il y donne d'abondantes récoltes, & l'huile qu'il produit, sur-tout dans le terroir d'Aix, est préférée à celle même d'Italie & de Portugal. Cette abondance provient presqu'autant des soins qu'on lui donne, que de la nature du terrein. Virgile, [*Georg. lib.* 2. *v.* 420.] dit que l'Olivier n'exige aucune culture ; qu'il n'a besoin ni de la serpe ni du rateau. Cela pouvoit avoir lieu de son tems & dans son pays : mais de nos jours, & dans notre basse Provence, il faut élaguer l'Olivier, le *béchoter*, & lui donner quelque peu d'engrais.

Dans de vastes [1] fourneaux que la flamme environne,
Sous l'œil de l'industrie, à flots elle bouillonne,
Et condensée enfin par les esprits nitreux,
Elle sert, enrichit, & circule en tous lieux.

---

1 Chaudières de Savonnerie.

Elle sert, enrichit, & circule en tous lieux. Les services du Savon sont trop journaliers, & même trop sous nos yeux, pour qu'il soit nécessaire de les exposer ici. Le commerce qu'on en fait est plus ou moins lucratif, suivant les conjonctures. Il s'étend dans toute l'Europe, & pénètre jusques dans l'Amérique. Marseille, qu'on ne peut se dispenser de citer lorsqu'on parle du Commerce en général, est sans contredit la ville du monde, où non seulement se fabrique le meilleur Savon, mais où il s'en débite le plus. Le grand nombre de Savonneries que son enceinte renferme (aux dépens de la salubrité de l'air) en est une preuve décisive. Ce qui contribue à en grossir la fabrication, c'est que nos Commerçans tirent beaucoup d'huile du Levant, sur-tout des Isles de l'Archipel, & des côtes maritimes de Candie & de Morée (autrefois la *Crète* & le *Péloponèse*), où les campagnes sont presque toutes couvertes d'Oliviers. Aussi le Savon est-il une des principales branches du Commerce de Marseille. On en fait des envois très-considérables dans les pays étrangers. Nous en fournissons tout le Royaume par la voie des vaisseaux Ponantois qui viennent annuellement dans ce port, chargés de Morue. L'exportation est immense. Un de nos Négocians, à qui cette partie est bien connue, m'a assuré qu'en tems de paix, il sort de Marseille, année commune, plus de trois cens cinquante à quatre cens mille quintaux de Savon en caisse : ce qui fait un fonds d'environ huit millions qui circulent en papiers dans notre Commerce.

Toi *, dont s'enorgueillit la rive Américaine ;
Viens, arbre merveilleux, & brille sur la scène,
Aux habitans grossiers de ces lointains climats,
Quels utiles secours ne prodigues-tu pas ?
De ton bois, abattu par la hache acérée,
Ils construisent des toits que respecte Borée.
Par ton énorme tronc en esquif façonné,
De l'humide élément le sein est sillonné.
Là, ta feuille est tissue, & flotte au gré d'Eole.
Ici, souple, elle sert à *peindre la parole.*
De tes flancs incisés s'écoule une liqueur,
Dont s'abreuve à longs traits l'altéré voyageur.
Mais combien de ton fruit la chair est savoureuse !
Que sa moëlle distille une eau délicieuse !

---

* Le Cocotier, ou l'arbre qui produit le Coco.

De ton bois, abattu. Dans cette description, je n'ai presque fait que mettre en vers la prose élégante de M. Pluche. Voyez ce qu'il dit du Cocotier dans le second volume du Spectacle de la Nature, pag. 408. Je ne dois pas dissimuler que différentes personnes qui ont résidé en Amérique, & que j'ai consultées sur l'usage auquel on y emploie le Cocotier, m'ont unanimement assuré qu'il n'y est pas d'une utilité aussi étendue que le prétend Lémery dans son Dictionnaire, que M. Pluche cite comme une autorité. En effet, si tout ce qu'en dit ce grand Chymiste, étoit réel, la nature, ce semble, auroit pris plaisir à rassembler dans un seul arbre, presque tout ce qui sert aux commodités & à l'agrément de la vie. Elle n'est pas prodigue jusqu'à ce point.

Que sa moëlle distille. Dans la noix du Coco, souvent plus grosse que la tête d'un homme, il y a une moëlle d'un goût excellent, & c'est le fruit. On

Cette eau, source de vie en ces climats brûlans,
Sert de nectar au peuple, & de lait aux enfans.
Termine ces tableaux, & ferme la carrière,
Arbre, cher à Pomone, à feuille singulière [1],
Qui par le laboureur à tout sol es plié.
Combien ton fruit exquis est [2] diversifié!
Sur les bords [3] fortunés qu'arrose la Durance,
Il porte au plus haut point son degré d'excellence,
Mais sur-tout dans tes champs, mémorable cité *,
Où l'altier Phocéen jadis fut transplanté,

---

exprime de cette moëlle depuis deux jusqu'à trois verres d'eau très-agréable & fort nourrissante, qui sert de boisson ordinaire aux Américains, & de lait aux enfans au berceau. Le Cocotier, qui est une espèce de grand Palmier, est de tous les arbres celui que l'homme peut employer à plus d'usages. Voyez le Spectacle de la Nature à l'endroit cité.

1 La feuille du Figuier a sept ou huit pouces de diamètre. Elle est d'un verd foncé, rude au toucher, arrondie, & échancrée plus ou moins profondément en trois ou cinq lobes. Lorsqu'on la coupe, elle rend un suc laiteux qui est fort corrosif.

2 On compte jusqu'à quatre espèces de Figues, toutes différentes en forme, en goût & en couleur. La Figue noire est la moins estimée, ou plutôt elle est mise au rebut.

3 Les Figues de Provence, & en particulier celles du terroir de Marseille, méritent par leur goût exquis la préférence qu'on leur donne généralement sur les Figues des autres contrées.

* Marseille.

Où l'altier Phocéen. L'Histoire nous apprend qu'une colonie de Phocéens, peuple d'Ionie, vint s'établir

Belliqueuse jadis, des Beaux-Arts souveraine,
Sœur de Rome à la fois, & rivale d'Athène,
Qui, conservant encor tes antiques vertus,
Réunis dans ton sein & Minerve [1] & Plutus :
Toi, que tes nefs bravant le fier courroux des ondes,
Inondent à grands flots des trésors des deux mondes,
Qui fournis aux besoins de cent peuples divers,
Et, versant l'abondance, enrichis l'Univers :
Berceau de mes aïeux, accepte cet hommage :
Le cœur est le pinceau qui trace cette image.
Puisse ce foible encens, tribut que je te doi,
Te prouver mon amour, & vivre autant que toi !
Mais que vois-je ! En son sein quelles vives alarmes !
Son noble front se trouble au bruit affreux des armes.
Mise en fuite vingt fois, & revenant encor,
Du haut des Alpes l'*Aigle* a pris un libre essor.
L'Escaut a vu son sang abreuver ses rivages :
Elle veut sur le Var [2] effacer ses outrages.
Aux champs de la Provence ouverts à tous les Arts,
Habités par Pomone, & peu connus de Mars,
Le fier Germain se fraye une facile voie.
Il brûle d'engloutir une si riche proie.
Les trésors de Plutus dans *Marseille* enfermés,
La gloire d'asservir ces bords si renommés,

---

sur les côtes méridionales des Gaules, & y fonda Marseille sous le regne de Tarquin l'ancien, l'an du monde 3405, avant Jesus-Christ 599.

1 L'Académie des Belles-Lettres, établie en 1726.

2 Petite rivière qui a sa source dans les Alpes de la *Savoie*, & qui sépare la Provence de ce Duché.

Aiguillonnent leurs cœurs moins fiers que mercenaires,
Des bourgs & des cités [1] déja sont tributaires :
Crains, fille de Phocée. Ah! tes heureux foyers
Vont.... Mais je vois voler un monde de guerriers.
Un héros [2] les conduit. La terreur les devance.
O nouveau *Fabius*, la valeur, la prudence
Sont près de toi, sans faste, assises sur ton char.
L'Aigle, au bruit de ta marche, a frémi sur le Var.
Quel peuple de héros ton camp nombreux rassemble !
Ton digne frère, Achille & Nestor tout ensemble,
Mirepoix [3] arrachant le cimeterre à Mars,
L'intrépide *Mortaigne*, & *Crussol* & d'*Escars*,
Colbert [4], digne héritier d'un nom brillant de gloire;
Chevert [5] qui doit ouvrir le champ à la victoire,

---

1 Les villes de Grasse, de Vence, de Fréjus, &c. Les villages de Bargemont, de Lorgues, & plusieurs autres mis à contribution.

2 Louis-Charles-Auguste Fouquet, Duc de Belle-Isle, Maréchal de France, &c.

3 Au siège de Montalban (en 1744) M. le Marquis de Mirepoix, depuis Duc, & Maréchal de France, suivi seulement d'une trentaine de Grenadiers, fit mettre bas les armes à un gros de troupes Piémontoises, qui l'apperçurent à l'improviste sur une hauteur, & crurent qu'il tenoit son monde caché derrière. Cette action hardie, soutenue de ses services antérieurs, lui mérita le grade de Lieutenant-Général par une promotion particulière.

4 M. le Marquis de Maulevrier-Colbert, Lieutenant-Général.

5 M. de Chevert, Maréchal de Camp, fut le premier qui, posté entre Riez & Digne, arrêta les courses des partis de l'armée ennemie.

Toi, brave d'*Enfrenet* [1], & mille autres guerriers;
Que Fontenoy, Lawfeld ont couverts de lauriers.
Leur belliqueuse ardeur, qu'enchaînoit la prudence;
N'a plus un frein pénible, & leur troupe s'avance.
Tout rentre sous nos loix. Le Germain effrayé,
Chassé de toutes parts, sur son camp replié,
Joint le gros de l'armée, où regnent les alarmes,
Brown [2] n'ose,en combattant,tenter le sort des armes;
Il connoît l'ascendent de l'astre de LOUIS.
Il fuit, & ses projets se sont évanouis.
Ils furent confondus quand cette République,
Qu'opprimoit de *Botta* le pouvoir tyrannique,
Saisit le fer vengeur, de ses mains écarté,
Chassa ses fiers tyrans, reprit sa liberté.
[3] Gènes servit Marseille; & cette Ligurie,
[4] De nos premiers aïeux implacable ennemie,

---

1 Capitaine dans le Régiment de Lyonnois. Ce brave Officier, à la tête de quelques Compagnies franches, se distingua extrêmement à l'attaque de Castellane, de Moustier & de Chasteuil, d'où il délogea l'ennemi après des actions très-vives. Pour récompenser sa valeur, le Roi l'a gratifié d'un brevet de Lieutenant-Colonel.

2 Général de l'armée Autrichienne.

3 La révolution arrivée à Gènes au commencement de Décembre 1746, & occasionnée par les vexations & la dureté du Marquis Botta, suspendit la marche du Général Brown après le passage du Var. Cette inaction nous fut très-avantageuse. Elle donna à nos troupes le tems d'arriver, & par-là Marseille fut garantie de la forte contribution dont elle étoit menacée.

4 Marseille naissante eut à soutenir de longues

Concourut, pour sa gloire, à sauver nos foyers.
Ils durent leur salut au bras de nos guerriers.
Mais cessons d'emboucher l'héroïque trompette.
Qu'*Euterpe* sous mes doigts place encor la musette.
Reprenons un sujet & plus simple, & plus doux.
Champs, fertiles guérets, mon cœur revient à vous.
O scène variée & toujours plus frappante * !
Ici, d'arbres nouveaux quel amas se présente !
Ils diffèrent en forme, en feuillage, en beauté.
Mais quoi ? nul fruit exquis par eux n'est enfanté.
Ah ! n'en murmurons point : leur tronc nous dédommage.
L'art sait les employer à plus d'un noble usage.

---

guerres contre les Liguriens qui habitoient cette partie de l'Italie qu'on appelle aujourd'hui la Côte de Gènes.

* Arbres sauvages.

L'art sait les employer. Personne n'ignore les services qu'on tire des arbres sauvages, soit pour la charpenterie, le charronage ; la menuiserie, soit pour la sculpture en bois, & pour la construction des vaisseaux. Je ne parle point du chauffage qui, dans Paris seul, fait employer une quantité si prodigieuse d'arbres de cette espèce, qu'on voiture par radeaux sur la Seine & la Loire, & qu'à cause de ce transport on appelle bois *flotté*. Sur cet exposé des services des arbres sauvages, peut-on ne pas les regarder comme infiniment plus nécessaires que les arbres fruitiers ? La bonté du Créateur nous a procuré dans ceux-là l'utile, dans ceux-ci, l'agréable. Il a même marqué à ce double caractère d'utilité ou d'agrément, ce nombre infini d'êtres de toute espèce qu'il a créés

Quel attrait invincible, ou quel instinct heureux,
Les attache au terrein qui n'est fait que pour eux?
[1] L'un se plaît au sommet des arides montagnes.
[2] L'autre au sein cultivé des fécondes campagnes.
[3] Celui-ci s'applaudit d'étendre ses rameaux
Sur le bord des marais, le long des clairs ruisseaux;
[4] Celui-là s'établit au penchant des collines,
Dans ces sombres vallons qu'inondent les ravines.
Chacun d'eux semble avoir, au gré de ses desirs,
Une patrie à part où siégent ses plaisirs.
Ces sols sont faits pour eux. Tout sol a sa nature.
L'art, c'est d'y conformer le germe & la culture.

---

pour l'usage de l'homme. En considérant qu'il fait servir la nature entière ou à nos besoins, ou à nos plaisirs, notre reconnoissance devroit être sans bornes, comme le sont ses bienfaits.

1 Le Frêne sauvage, le Hêtre, le Charme.
2 Le Tilleul, le Marronier, &c.
3 L'Aulne, le Peuplier, le Saule.
4 Le Pin, le Chêne, &c.

Ces sols sont faits pour eux. J'ajoute que c'est pour eux seuls qu'ils sont faits. L'expérience a prouvé que différentes graines apportées de l'Amérique dans l'Europe, & semées dans une terre bien préparée, ou n'ont point germé, ou ayant poussé foiblement, n'ont donné qu'un fruit dégradé, ou, pour ainsi dire, abâtardi. Pourquoi ces végétaux expatriés perdent-ils la vigueur, la fécondité qu'ils avoient dans leur terre natale? Pourquoi, malgré les soins & la culture, ne prospèrent-ils point en France, en Espagne, & en Italie, où le climat est si tempéré? La raison en est simple: le terrein ne leur est pas propre, ou plutôt

Ici

Ici ce terrein froid, paresseux, endormi,
Est pour ce jeune plant, un terrein ennemi.
Là cette terre forte, & de sucs trop fournie,
Est mortelle à la plante, au grain qu'on lui confie.
C'est du fond du terrein, plus ou moins consulté,
Que dépend l'abondance ou la stérilité.

---

il leur est contraire. Par un résultat de la même cause, bien des graines & des plants des contrées Européennes, le bled, la vigne, l'olivier, &c. ne peuvent réussir dans le nouveau Monde, & toutes les tentatives qu'on a faites ont été infructueuses.

——— *Tout sol a sa nature.* Ceux des Ecrivains de l'Antiquité qui ont traité de l'Agriculture, subdivisent les terres en six classes, savoir la terre grasse & la maigre, la terre forte & la légère, la terre seche & l'humide. *Genera terrarum plurima, ut pinguis aut macra, spissa vel rara, sicca vel humida.* Pallad. de re rust. lib. 1. tit. 5. Columelle les réduit au même nombre, & leur assigne la même différence de nature. Il ajoute que du mêlange de ces différentes qualités de terres primitives naissent les nombreuses variétés qu'on remarque dans les sols. *Quæ qualitates, inter se mixtæ & alternatæ, plurimas efficiunt agrorum varietates* De re rust. lib. 2. cap. 2. Les Législateurs de l'Agriculture moderne, fondés à ne pas suivre en bien des chefs les règles, souvent fautives, de ces deux anciens maîtres, adoptent généralement leur principe sur la distinction des terres, & sur leur différente nature.

C'est du fond du terrein, Varron, Columelle & Pallade, les meilleurs maîtres de l'Antiquité en matière rurale, appuient en plusieurs endroits de leurs écrits sur cette règle importante que Pline a raison d'appeller l'oracle de l'Agriculture. *In omni parte culturæ, valeat oraculum illud : quid quæque regio*

De ces sages héros que Rome secourue
Vit couverts de lauriers, reprendre la charrue,
Et façonner leur champ [1], fier d'être labouré
D'un bras triomphateur, par Bellone illustré.
Se peut-il que l'orgueil, que le faste des villes
Te livre avec dédain à des ames serviles,
Et que l'homme aveuglé préfère à tes douceurs
Les ennuis accablans, & les soucis rongeurs?
C'est aux champs qu'il pourroit cultiver la sagesse,
Calmer des passions la dangereuse ivresse,
Sacrifier le luxe à la simplicité,
Respirer l'innocence, & vivre en liberté.

Tel vit le laboureur dans son réduit champêtre,
Borné dans ses desirs, heureux, digne de l'être.
Les fières passions qui maîtrisent les Grands,
Feroient, pour l'asservir, des efforts impuissans.
Il laisse à l'homme avide affronter les orages,
Pour ravir les trésors des plus lointains rivages.
Au guerrier, par la gloire aux périls exposé,
Il laisse un vain laurier de son sang arrosé.

Eâdem diligentiâ arva disponebant, quâ castra. [lib. 18. cap. 3.] Chacun sait que lorsque le fameux Cincinnatus eut été nommé Dictateur, les Députés du Sénat le trouvèrent conduisant la Charrue. Il la quitta en répandant des larmes, & en s'écriant avec douleur : *Heu ! hoc igitur anno, arva nostra non conserentur !* Hélas ! mon champ ne sera donc point ensemencé cette année !

1 *Gaudente terrâ vomere laureato, & triumphali aratore.* Plin. ibid.

Il voit avec mépris cette foule importune
D'esclaves attachés au char de la Fortune,
Rampans au pied du trône, & vils adulateurs,
Prodiguant un encens que démentent leurs cœurs.
Lui, sans cupidité, né libre, & fier de l'être,
L'honneur est son trésor, & les loix son seul maître.
Ce faste qu'on étale avec tant de fierté,
Des pleurs des malheureux si souvent cimenté,
Ce cortège nombreux, cette vaste opulence,
Sont un faix plus pesant que sa noble indigence.
Frugal, au dur travail dès l'aurore attaché,
En lui, de mille maux le germe est arraché;
Et du riche vieilli compagne meurtrière,
La fille du plaisir respecte sa chaumière.
A de paisibles nuits succèdent d'heureux jours.
Il donne à ses guèrets les différens labours.
Ses bœufs d'un soc tranchant sillonnent son domaine;
Puis d'un grain qui renaît, sa main couvre la plaine.
Ici, pressant du pied les trésors de Bacchus,
Il en tire à grands flots un délectable jus:
Il cueille des vergers les richesses brillantes.
Là, pour désaltérer ses légumes, ses plantes,
D'un ruisseau qui murmure, il détourne le cours,
Et l'amène à leur pied par différens détours.
Il ente un arbrisseau trop long-tems infertile,
Ou plie en espalier son branchage docile.
Enfin, quand du Lion les feux étincelans,
De Cérès, dans la plaine, ont doré les présens,
Les épis à monceaux tombent sous sa faucille,
Et l'abondance regne au sein de sa famille.

On l'aime, on le respecte, & ses nombreux enfans
Font sa joie : ils seront l'appui de ses vieux ans.
Quelquefois il s'endort au bruit d'une onde pure,
Qui coule sur des lits de mousse & de verdure :
Et cette eau qu'il reçoit dans le creux de sa main,
Calme l'ardente soif allumée en son sein.
Assis sur le gazon, sous un épais feuillage,
Le son de sa musette anime le bocage.
Souvent dans les vallons, sur les rians côteaux,
Il se plaît à voir paître & bondir ses agneaux.
Il assiste, joyeux, à ces fêtes champêtres,
Qu'au doux son du hautbois on forme sous les hêtres.
Une chasse amusante occupe ses loisirs.
Il coule ainsi sa vie au sein des vrais plaisirs.
Retraçant les vertus du monde en son enfance,
Il respire la paix, la candeur, l'innocence.
Enfin la mort approche, & sans crainte il l'attend.
Ferme & tranquille, il touche à son dernier instant,
Et terminant des jours aussi longs que prospères,
Il meurt au même lit où moururent ses pères;
De l'épouse & des fils sincérement pleuré,
Long-tems après sa mort, de regrets honoré.

Où m'ont conduit mes pas ? Quel jardin riche & vaste !
O fleurs, vous y brillez avec grace & sans faste.
En formes, en desseins, quelle variété !
Dans leur brillant émail quelle vivacité !
Un art inimitable éclate en leur structure.
Un contraste piquant relève leur parure.

Celle-ci dans son sein, confond l'or & l'azur.
A mes yeux celle là présente un gris obscur.
L'une étale, orgueilleuse, une pourpre éclatante,
Et l'autre, plus modeste, & par-là plus touchante,
Offre un blanc pâlissant de rouge moucheté.
Chaque fleur, dans son genre, est parfaite en beauté.
De la plupart s'exhale un parfum agréable :
Dans l'une il est plus doux, dans l'autre moins aimable.
Comme les fruits, soumise à des retours constans,
Chaque espèce, ainsi qu'eux, régnera dans son tems,
Et du même parfum, du même éclat pourvue,
Flattera l'odorat, enchantera la vue.

Sois la gloire des champs, & le charme des yeux,
Fleur à la tige haute, au front majestueux.
Vois près de ta blancheur tout éclat disparoître :
Exhale un doux parfum, trop odorant peut-être.
De l'Empire d'un Roi, de son peuple adoré,
Sois jusqu'aux derniers tems l'emblême révéré.

Et toi, Reine des Fleurs, que des pointes piquantes
Arment contre les mains à te cueillir ardentes ;
Toi, qui n'ouvres ton sein qu'au souffle des zéphirs ;
Qui du vif Papillon sais fixer les desirs :
Que ton parfum exquis, ton éclat & tes charmes
[1] Forcent toutes les fleurs à te rendre les armes ;
Faut-il qu'un même jour te voie épanouir,
Briller à nos regards, & sécher & mourir ?

---

1 ——— *Plebei cedite flores,*
Hortorum Regina suos ostendit honores.
Rap. Hort. lib. 1. en parlant de la Rose.

Et toi, superbe fleur, en tous lieux renommée,
Que la France reçut des mains de l'Idumée,
Lorsque par la valeur du plus saint de nos Rois,
Les ondes du Jourdain coulèrent sous nos loix;
Quels desseins variés, que de graces naïves
En toi sont réunis aux couleurs les plus vives!
Dès que tu vis le jour, l'éclat de ta beauté
De la reine des fleurs abattit la fierté.

Que la France reçut. Ce fut du tems des Croisades, sous Louis IX., que la Renoncule nous fut apportée de Tripoli de Syrie. Voyez un détail historique sur cette Fleur au commencement d'un Traité des Renoncules, dont le P. d'Ardène, de l'Oratoire, est l'auteur : Ouvrage plein de recherches physiques aussi exactes que curieuses, & qui donne beaucoup plus que le titre ne semble promettre.

Dès que tu vis le jour. Cette petite fiction est la seule que je me suis permise dans tout l'Ouvrage. Elle blessera peut-être ceux qui relèguent de la Poësie moderne les Divinités du Paganisme. Leur sentiment me paroît demander quelque modification, & je suis intéressé à le mitiger. Je conviens avec eux qu'on doit blâmer l'intervention des Dieux lorsqu'on les place dans un Poëme à titre d'agens, comme ont fait le Camoëns & Sannazar; l'un dans sa *Lusiade*, l'autre dans le Poëme, qui a pour titre, *De partu Virginis* : mais je crois qu'il y auroit de la rigueur, pour ne rien dire de plus, à condamner le Poëte qui parlant de l'astronomie, du vent, du bled, du vin, &c. les désigne métaphoriquement (comme je fais plus d'une fois dans ce Poëme) par les noms d'Uranie, de Borée, de Cérès, de Bacchus. Ces Divinités chimériques ne jouent alors aucun rôle. Elles ne sont que nommées, & leur dénomination réveillant l'idée des ar-

Elle craignit de perdre & sa gloire & l'empire.
Près de Flore elle fut s'appuyer de Zéphire ;
Mais Flore, en te privant d'un parfum gracieux,
Te conserva le droit de charmer tous les yeux.

Pourrois-je t'oublier, toi, que ta modestie *
Au fond de ce jardin tient presque ensevelie,
Qui souffres les dédains du Pavot orgueilleux,
Toi, symbole d'un cœur, sans faste vertueux ?
Viens, & pare sans art le sein de cette Belle.
Tu te caches en vain : ton parfum te décèle.
Comme toi, la vertu craint le jour, & le fuit,
Mais, malgré ses efforts, son éclat la produit.

Quand vous n'existez plus, quel art, ô fleurs brillantes **,
Au subtil odorat vous rend aussi présentes,
Et nous fait respirer le parfum du Jasmin,
Celui de l'Oranger, de la Rose, ou du Thim ?
Dans un cachot d'airain leurs feuilles enfermées,
Par un feu continu lentement consumées,

---

tributs que leur prête la Fable, trace à l'esprit l'image de ce dont on veut parler, & exprime poëtiquement & avec noblesse ce qu'on n'exprimeroit autrement que par un terme prosaïque & trivial, tel, par exemple, que celui du vin ou du bled. Enfin sans le secours de cette innocente allégorie,

———— Le vers tombe en langueur,
La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur.

* La violette.

** Distillation des fleurs & des plantes aromatiques par le moyen de l'alambic.

S'exhalent en vapeur, & leurs moites esprits
De la prison brûlante humectent le lambris.
Ainsi raréfiée, une liqueur subtile
De la voûte d'airain goutte à goutte distile,
Et formant dans son creux des ruisseaux odorans,
Ressuscite dans nous nos esprits expirans.

Régnez, aimables fleurs, & que dans tous les âges,
Les yeux & l'odorat vous rendent leurs hommages.
Amantes de Zéphyre, annoncez le Printems.
Décorez les jardins, embellissez les champs.
Servez par votre éclat à l'ornement des belles,
Des bergères sur-tout, comme vous naturelles.
Jadis, chez les Romains, des Fêtes & des Jeux
Célébroient votre gloire & votre regne heureux.

——— *Des Fêtes & des Jeux.* Les *Florales* ou *Jeux Floraux.* Ces Jeux furent institués en l'honneur de Flore, Déesse des Fleurs, l'an de Rome 513. On les célébroit pendant la nuit, le 28 Avril, & ils duroient six jours. Dans la suite, une Courtisanne appellée *Flora*, ayant institué le peuple Romain héritier des richesses qu'elle avoit amassées par le trafic de sa beauté, une pareille Fête lui fut consacrée par reconnoissance. Mais autant que les Jeux de l'ancienne Flore étoient innocens, autant ceux de la Flore nouvelle furent dissolus. Ils tenoient, pour ainsi dire, de l'état de la personne en l'honneur de laquelle on ne rougissoit point de les célébrer. C'étoit la Fête des Courtisannes : aussi y régnoit-il la licence la plus effrénée. On les rassembloit au son de la trompette, dans le cirque de la colline *Hortulorum*, des *petits Jardins*, & on les faisoit paroître sans aucun vêtement sur un théatre, aux yeux du peuple qui y accou-

C'étoit vous qu'on chantoit sous l'emblême de Flore.
C'est vous que dans ses Jeux *Toulouse* chante encore,

---

roit en foule. C'étoit-là une scène d'obscénité dont on ne conçoit pas la tolérance chez une Nation sage & policée, qui avoit ses *Censeurs* d'office, lesquels condamnoient à l'amende tout citoyen qui commettoit en public la moindre indécence. Rien n'est assurément plus contradictoire. Revenons aux Florales. Valère-Maxime rapporte [*lib.* 2. *cap.* 5.] que Caton s'étant trouvé un jour à la célébration de ces Jeux, le Peuple plein de vénération pour lui, n'osa demander en sa présence le spectacle de ces infâmes nudités. Il s'apperçut de la retenue qu'il inspiroit; & présumant qu'il y entroit de la contrainte, il prit le parti de se retirer pour ne pas gêner une assemblée où la dignité de son caractère, & l'austérité de ses mœurs auroient dû l'empêcher de paroître. Le Peuple voyant la complaisance de Caton, le combla d'éloges après qu'il fut sorti; & le respect ne bridant plus ses desirs, il réclama le honteux spectacle.

C'est vous que dans ses Jeux. Les Jeux Floraux. Ils furent fondés l'an 1323. par une Dame de Toulouse, appellée *Clémence Isaure*, dont l'existence est pourtant contestée par quelques Critiques, mais avec peu de fondement. Le prix qu'on décernoit étoit une couronne de fleurs; & Ronsard, le premier des Poëtes de son tems, fit gloire de l'avoir obtenue. C'est pour se conformer à l'esprit de l'institution primitive, que l'Académie des Jeux Floraux a donné aux quatre prix ou fleurs qu'elle distribue tous les ans [le 3 de Mai] le nom d'Amaranthe, de Violette, d'Eglantine & de Souci. On sait que le premier de ces prix est adjugé à une Ode, le second à un Poëme héroïque, le troisieme à une pièce d'Eloquence, & le quatrieme à une Eclogue ou à une Idylle.

Dans ces Jeux renommés, l'aiguillon du talent,
Des joûtes de l'esprit le théatre brillant,
Où l'on voit [1] Calliope, [2] Euterpe, [3] Polymnie,
Et toi, [4] fils de Maïa, dispenser au génie
Les renaissans bienfaits d'une illustre Sapho,
Que ses dons ont soustraite à la nuit du tombeau.
Accepte cet éloge, immortelle *Clémence* :
Foible encens, mais offert par la reconnoissance.
Au printems de mes jours, je cueillis tes lauriers,
Et tu m'as du Parnasse applani les sentiers.
Quel mortel, déployant l'art de la [5] *Quintinie*,
Asservit ce jardin aux loix de son génie ?
Flexibles sous sa main, de jeunes arbrisseaux
Rapprochent leur branchage, & forment des berceaux.
Leur feuillage touffu s'étend ou se resserre,
A replis sinueux s'unit avec le lierre.
Telle on voit, sous des doigts agiles & subtils,
La soie avec la laine entrelacer ses fils.
Dans ce sombre [6] réduit, asyle solitaire,
L'astre du jour ne luit qu'à filets de lumière.

---

1 Le Poëme.
2 L'Eclogue.
3 L'Ode.
4 Le Discours.
5 Directeur des Jardins du Roi sous Louis XIV. Nous avons de lui un Ouvrage qui a pour titre : *Instructions pour les Jardins fruitiers & potagers*. Les amateurs du jardinage peuvent y puiser des préceptes excellens, & que la nature du sujet rend aimables.
6 Salles vertes.

Sur ce terrein uni, fermé de toutes parts,
S'élève un long tissu de verdoyans [1] remparts.
A ce mur attachée, une aimable verdure
Offre à mon œil charmé la plus riche tenture.
Que j'aime à m'égarer de détour en détour,
Dans ce riant [2] dédale, impénétrable au jour !
Qu'il m'est doux de marcher entre une double [3] haie,
Où le Zéphir badin dans les feuilles s'égaie !
En gerbe, à longs filets je vois jaillir des eaux.
[4] J'en vois d'autres former mille mouvans tableaux.
[5] Le marbre, façonné par une main savante,
M'offre en ses traits hardis une image vivante.
O vous, tant célébrés, jardins d'*Alcinoüs*,
Et vous, fameux jardins, dans les airs soutenus,

---

1 Palissades.

2 Labyrinthes.

3 Allées garnies.

4 Tel est à Versailles le bassin de Latone, où l'art exprime ingénieusement le trait que sa Fable raconte. On voit la Déesse au milieu des paysans de Lycie, métamorphosés en Grenouilles qui jettent de l'eau contre elle.

5 Statues isolées ou en grouppe.

O vous, tant célébrés. Homère a immortalisé les Jardins de ce bon Roi des Phéaciens, par la peinture riante qu'il en fait dans le septieme livre de l'Odyssée. » Cette description, *dit Madame Dacier dans ses* » *Remarques*, étale tous les miracles de la poësie » d'Homère. « L'éloge est parfaitement sur le ton commentateur, presque toujours excessif dans les louanges. La description est pleine d'aménité, mais elle n'a rien de *miraculeux*.

Et vous, fameux jardins. Les Jardins de Sémiramis

Pour qui l'effort humain surmonta tout obstacle,
Non, vous n'étaliez point un si charmant spectacle.
Les yeux, de votre aspect, étoient moins éblouis.
Cédez, cédez sans honte aux jardins de Louis :
Ces jardins, orgueilleux des beautés qu'ils font naître,
Mais plus fiers des regards de leur auguste maître.
Champs, plaines, monts, forêts, vous offrez à mes yeux
De vos divers trésors l'amas prodigieux :
Simples conservateurs, racines bienfaisantes,
Aromates & fruits, & légumes & plantes,

à Babylone étoient au nombre des sept merveilles du monde. On en voit une description magnifique dans Hérodote, liv. 1. dans Diodore de Sicile, liv. 2. & dans Strabon, liv. 16. Quinte-Curce, qui les a aussi décrits, dit sensément qu'il y a du fabuleux dans ce que les Historiens Grecs ont raconté de ces Jardins si renommés : *Vulgatum Græcorum fabulis miraculum.* Lib. 5. cap. 1. En effet, il n'est guères vraisemblable que dans des tems si peu éloignés du Déluge, [Sémiramis régnoit environ l'an du monde 1850.] ce goût de magnificence, & l'art des embellissemens fussent déja en usage.

Simples conservateurs. C'est un principe de Botanique universellement reçu, qu'il n'est aucun Simple qui n'ait une propriété particulière, ou bienfaisante ou nuisible, avec cette circonstance remarquable, que le nombre des Simples nuisibles est extrêmement petit, comme l'est aussi celui des minéraux-poisons, & des animaux venimeux : ce qui est dans l'ordre d'une Providence conservatrice. Pour ne parler ici que des qualités salutaires, elles sont variées à l'in-

Fleurs émaillant des prés le verdoyant tapis,
Pâturages enfin, des troupeaux si chéris.
Cette variété sur la terre épandue,
Frappe d'étonnement la raison confondue.
Dans l'espèce des fleurs, des plantes & des fruits,
Qu'une même semence, en leur genre a produits,
Il n'est point de rapport exactement conforme.
Quelque disparité s'annonce dans la forme.

---

fini, toutes différentes en nature, en action, en degrés de force, de salubrité, d'efficacité. Le tems, l'art, l'expérience, le hazard même, nous en ont fait connoître en Europe une très-grande quantité; mais nous en ignorons infiniment davantage. Nous foulons tranquillement sous les pieds, dans les prés & dans les champs, tel végétal dont la vertu, si elle étoit connue, guériroit peut-être, à l'aide des préparations chymiques, bien des maladies qui sont jusqu'à présent incurables. Que de Simples dans l'Afrique & dans l'Amérique, différens des nôtres, qui opèrent des guérisons étonnantes sur les Sauvages, lesquels en connoissent les vertus spécifiques! Mais quelle foule bien plus grande encore de végétaux merveilleux qu'ils ignorent, & qu'à l'exemple des Européens, ils regardent comme aussi superflus que les feuilles des arbres desséchées, & devenues le jouet des vents! Ces feuilles elles-mêmes, si méprisées, sont plus nécessaires après leur chûte que le commun des hommes ne pense. Utiles à l'arbre lorsqu'elles y tiennent, elles produisent encore un avantage, quand elles sont tombées. Elles servent d'engrais à la terre, & contribuent par-là à sa fécondité. Il n'y a absolument rien d'inutile dans la Nature. Tout a sa destination propre ou relative.

Filles du même tronc, à des yeux pénétrans
Deux feuilles offriront des contours différens.
La face de la terre est une scène vaste,
Un tableau riche, où regne un aimable contraste.
Les êtres corporels, l'homme, les animaux,
Tous entr'eux, dans leur forme, ont des traits inégaux.
En tout ce que tu fais, ô Sagesse éternelle,
Tu ne peux t'épuiser, & n'as point de modèle.
Dans ton juste mépris, tu laisses aux humains
Cette uniformité dans l'œuvre de leurs mains.
Pour toi, que rien ne borne, & dont l'intelligence
Est seulement égale à ton pouvoir immense,
Dans tes œuvres, dessein, marche, variété,
Tout est grand, infini, parfait, illimité.
Dans ce nombre étonnant, de simples, de racines,
Dont les propriétés, dont les vertus divines
Nous ramènent souvent des portes du trépas,
Une écorce est produite en de lointains climats.

Deux feuilles offriront. Le P. Mallebranche pousse la dissemblance plus loin. » Il est certain, dit-il, » que tous les corps naturels different les uns des » autres, ceux-là même que l'on appelle de même » espèce..... Une goutte d'eau a assurément beau- » coup de ressemblance avec une autre goutte d'eau : » cependant on peut assurer qu'on n'en peut pas » donner deux gouttes, fussent-elles prises de la » même rivière, qui se ressemblent entiérement. « *Recherche de la vérité, liv. 3. chap.* 10.

Une écorce est produite. Cette écorce, seul spécifique contre les fièvres intermittentes, couvre le tronc d'un arbre qui croît au Pérou dans la Pro-

Mon sang, qu'un cours d'esprits rapidement entraîne,
Mon sang, à flots de feu roule de veine en veine.

---

vince de Quito, & que les Péruviens appellent *Kinakina*, d'où elle a tiré son nom. Elle est compacte, de couleur rougeâtre, d'un goût amer. Des Jésuites Espagnols l'apportèrent en Europe l'an 1640. M. *Barbeyrac*, célèbre Médecin, fut le premier en France qui fit usage de ce merveilleux fébrifuge. L'essai réussit, & malgré les clameurs de l'envie, toujours ardente à décrier les nouveautés heureuses, il mit extrêmement en vogue le Quinquina. *Sydenham*, l'un des plus grands Médecins du siècle passé, l'accrédita en même-tems en Angleterre par des guérisons multipliées, mais il lui fallut aussi vaincre des obstacles : comme si c'étoit le sort des bienfaiteurs de l'humanité, de ne pouvoir la servir sans opposition. (C'est ce qui arrive encore à l'égard de ceux qui prêchent l'inoculation de la petite Vérole.) Aujourd'hui, le regne du Quinquina est solidement établi, & son efficacité universellement reconnue. L'*Ipécacuanha*, racine qui nous est venue du Brésil, eut un sort tout pareil à celui de l'écorce que le Pérou nous a fournie. *Helvetius* le père lui fit prendre faveur parmi nous ; mais elle eut à essuyer les contradictions de quelques Médecins envieux. Elle en triompha, & cette racine, qui a une vertu astringente & purgative, est à présent par-tout regardée comme un des plus sûrs remèdes contre la dyssenterie.

Dussé-je trop allonger cette note, j'ajouterai pour la gloire de la Poësie, que la Fontaine a fait un Poëme sur le Quinquina, qui mérite d'être lu. On n'y voit pas sans surprise l'Auteur naïf des Contes & des Fables, s'élever aux sublimes spéculations du Métaphysicien, se livrer aux observations exactes

L'ardeur fuit le frisson, & leurs accès flottans
Sont tous deux asservis à des retours constans.
Cette écorce paroît. Son utile magie
A conjuré la fièvre, & m'a rendu la vie.
Tout mon corps est en proie aux plus vives douleurs,
Et de l'art vainement j'implore les faveurs.
Du paisible sommeil la douceur salutaire
Est en vain appellée : elle fuit ma paupière.
D'un effréné délire enfans tumultueux,
Cent bizarres tableaux sont offerts à mes yeux,
Un simple bienfaisant à mon secours s'avance *.
L'art des [1] *Hombergs* lui prête encor plus de puissance.
Breuvage assoupissant, il adoucit mes maux,
Le sommeil sur mes yeux épanche ses pavots,
Tu fuis, tu disparois, image fantastique.
L'homme calme succède au fougueux frénétique.
Ainsi donc, Dieu puissant, père & conservateur,
Toi, des biens & des maux juste dispensateur,
Aux agens les plus vils ta sagesse confie
Le soin de prolonger le fil de notre vie.
Plus grand que notre esprit ne te peut concevoir,
Tu fais dans la foiblesse eclater ton pouvoir.

---

du Naturaliste, & associer à ces objets graves les ingénieuses fictions du Poëte.

* Le Pavot blanc.

1 Un des plus grands Chymistes de l'Europe, mort en 1715.

Quelles sont dans ce champ ces tiges jaunissantes,
Au souffle des zéphirs à longs plis ondoyantes ?
Rempart impénétrable, une forêt de dards
Environne un épi, l'arme de toutes parts.
Sous un riche fardeau je vois courber sa tête.
Il évite, en pliant, les coups de la tempête.
Puis-je te méconnoître, ô précieux froment ?
Oui, c'est toi, des humains le plus pur aliment.
Toute plante, tout grain te cède en abondance.
Vingt lustres ne sauroient altérer ta substance.

Toute plante, tout grain. Un Chevalier de Saint-Louis, dont les connoissances ne sont point bornées à l'art de la guerre, m'a raconté qu'étant dans l'Artois, aux environs de Saint-Omer, il arracha une touffe de froment dans un champ à l'extrémité d'un canal. Elle contenoit trente-deux épis qui sortoient tous du même tuyau, & il compta dans chaque épi de quarante-cinq à cinquante grains ; de sorte qu'un seul grain en avoit produit près de seize cens. Ce que Pline nous apprend [*lib.* 18. *cap.* 10] est encore plus fort. Il dit qu'en Egypte une plante formoit souvent cent épis, & que dans une contrée de l'Afrique, un boisseau de bled en rapportoit plus de cent cinquante. Au sujet de cette extrême fécondité, il relève judicieusement l'attention de la Nature, ou plutôt de la Providence, qui a voulu que de toutes les graines celle qui est spécialement destinée à nourrir l'homme, fût la plus féconde. *Tritico nihil est fertilius : hoc ei Natura tribuit, quoniam eo maximè alat hominem.*

Vingt lustres ne sauroient. Le plus savant des Romains, Varron, dit dans son Traité d'Agriculture [*lib.* 1. *cap.* 5.] que le bled se conserve pendant

Ton germe si fécond, si long-tems conservé,
Sert mieux au noble usage où tu fus réservé.
Un corps que meut [1] Borée, ou [2] l'onde prisonnière,
T'écrase en tournoyant, te réduit en poussière,
Et bientôt un agent qui fermente avec toi,
Te change en nourriture, & t'incorpore à moi.
[3] *Moka*, noble cité, sois fière & glorieuse.
Tu vois naître en tes champs une graine fameuse.

---

cinquante ans, lorsqu'il est serré avec l'épi dans des fosses revêtues de paille, pour le garantir de l'humidité, & fermées avec soin, afin que l'air n'y pénètre pas. Il pouvoit dire qu'avec ces précautions, auxquelles pourtant il en faut joindre quelques autres, le bled se conserve plus de cent ans. Je vais citer en preuve un fait constaté. On lit dans un Mémoire de M. de Reneaume, inséré parmi ceux de l'Académie des Sciences, [*ann.* 1708, *pag.* 63.] qu'on trouva en 1707, dans la Citadelle de Metz, un souterrein où il y avoit un amas considérable de bled, avec une étiquette qui marquoit qu'il y avoit été mis en 1578, c'est-à dire, sous le regne de Henri III. Il étoit encore aussi frais que s'il n'eut été recueilli que depuis un an. Le pain qu'on en fit & qu'on présenta au feu Roi & à toute la Cour, fut trouvé parfaitement bon. Suivant ce récit, ce bled se conservoit depuis cent trente ans.

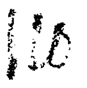
1 Moulins à vent.

2 Moulins à eau.

3 Ville de l'Arabie heureuse, à l'embouchure de la Mer Rouge, & à quinze lieues du Détroit de Babelmandel. C'est de cette ville que vient le meilleur Caffé.

'arbre qui la produit sur ce bord fortuné,
st de fruits & de fleurs en tout tems couronné.
ux lieux de sa naissance inconnue, avilie,
lle fuit indignée, & par-tout accueillie,
lle aime à se répandre, à se multiplier.
on domaine bientôt, c'est l'univers entier.

Aux lieux de sa naissance. Les propriétés du Caffé urent long-tems ignorées dans l'Iémen, contrée de 'Arabie heureuse où il a pris naissance, & où il étoit egardé comme une graine inutile. On les connut ar une voie assez singulière qui est rapportée par uelques Ecrivains, & nommément par M. Dufour, ans son Traité du Caffé [*chap.* 4.] J'y renvoie le ecteur. Ce ne fut que vers le milieu du quinzieme iècle qu'on fit usage de cette graine à Aden, port ameux sur le golfe de l'Arabie. Ses qualités bienaisantes l'ayant bientôt mise en réputation, elle fut ortée à la Mecque où le Muphti approuva sa boisson, & même la recommanda aux Derviches qui sommeilloient en faisant leur prière dans la Mosquée. De-là elle passa au Caire, ensuite à Constantinople, l'où elle se répandit en peu de tems dans toute l'Asie. Thévenot, surnommé *le Voyageur*, l'apporta le premier en France, en 1656, & la boisson du Caffé, aujourd'hui si goûtée parmi nous, eut d'abord trèspeu de partisans. Au-reste, un célèbre Médecin de Genève (M. Tronchin), & quelques autres disciples d'Hippocrate, déclament contre son usage qui, à ce qu'ils disent, est nuisible à la santé ; mais ils ont à combattre deux puissans adversaires, la force de l'habitude, & le gout général pour cette boisson agréable. Je doute qu'ils triomphent. Le penchant est plus fort que les préceptes.



L'Europe la tranſporte aux champs du nouveau Monde.
Plus que dans ſa patrie elle y devient féconde.
Groſſiſſant le Commerce, animant ſes reſſorts,
Elle eſt pour les Etats un germe de tréſors.

L'Europe la tranſporte aux champs du nouveau monde. Les deux peuples de l'Europe qui poſſèdent le plus de terrein dans l'Amérique ſeptentrionale, les François & les Anglois y ont introduit le Caffé vers le commencement de ce ſiècle. Pour citer, à notre égard, l'époque préciſe de cette heureuſe tranſplantation; ce fut en 1718, que M. de *Clieux*, nommé Gouverneur de la Guadeloupe, y porta le premier de la graine de Caffé du Levant. On en a fait de grandes plantations à la Martinique, à Saint-Domingue, à la Jamaïque, à la Virginie, ſans parler de celles que les Hollandois ont faites auſſi à Batavia, & dans preſque tous leurs Comptoirs des Indes Orientales. Le Caffé a par-tout parfaitement réuſſi, à l'aide de la culture, & de la chaleur du climat. Les Caffiers y ſont pour le moins auſſi féconds que dans l'Arabie. Ils y montent, ainſi qu'au lieu de leur origine, juſqu'à la hauteur de quarante pieds, quoique le diamètre de leur tronc n'excède pas quatre à cinq pouces, & ils fourniſſent deux ou trois fois l'an une récolte très-abondante. Il eſt vrai que le Caffé qu'ils produiſent n'eſt pas auſſi bon que celui du Levant; mais on remarque qu'il s'améliore d'année en année, & on en infère qu'avec le tems il ne cédera point en bonté au Caffé de Moka, le meilleur qu'on recueille dans l'Arabie.

Groſſiſſant le Commerce. Le Caffé, conſidéré comme marchandiſe, eſt, après le Sucre, la branche la plus étendue du Commerce de l'Amérique. Il s'en fait une importation prodigieuſe dans l'Europe, & une conſommation proportionnée au goût preſque univerſel

Mais que vois-je ? le feu sur elle se déploie.
Dans un cachot d'acier un fer mouvant la broie.
Elle est réduite en poudre, & sur l'ardent fourneau,
Noirâtre, elle bouillonne incorporée à l'eau.
Quel concours de vertus dans sa boisson réside !
Le sang en est rendu plus actif, plus fluide,
L'aliment dans le sein en est mieux digéré,
Le chile nourricier en est accéléré.
Les sens appesantis, les esprits qui sommeillent,
Doucement excités, à son aspect s'éveillent :
Mais bornons-en l'usage, ou craignons que nos yeux
N'attendent trop long-tems le sommeil gracieux.
Ainsi donc la campagne, utilement féconde,
En herbages, en fleurs, en grains, en fruits abonde :

---

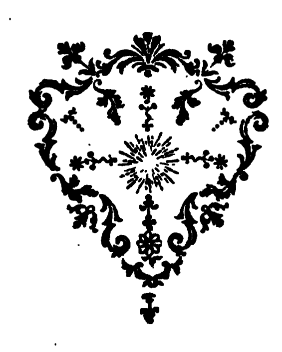
qu'on a pour sa boisson. Il y circule par la voie du Commerce ; il passe même, & en très-grande quantité, dans le Levant, où il s'en faut de beaucoup que celui du crû du pays suffise pour les Turcs, qui, par paresse, négligent la culture du Caffier, & en multiplient peu les plantations. L'intérêt des Etats, toujours lié à celui des particuliers, est le centre où aboutit cette circulation générale.

Ainsi donc la campagne. Cicéron dans son Traité de la Nature des Dieux, fait un magnifique tableau des merveilles en tout genre, dont la terre étale le frappant spectacle, & il en tire la preuve naturelle de l'existence d'un premier Etre, d'une Intelligence créatrice. *Quæ si, ut animis, sic oculis videre possemus, nemo cunctam intuens terram, de divinâ ratione dubitaret.* Lib. 2. num. 39. J'ai crayonné les mêmes merveilles dans ce Chant & dans celui qui le précède. Puissent-elles démontrer au Matérialiste la cause pre

Nourriture affectée aux êtres animés,
Que la main du Très-Haut sur la terre a semés.

---

mière qui les a produites, c'est-à-dire, un Principe immatériel, un Etre aussi sage qu'intelligent !



SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU

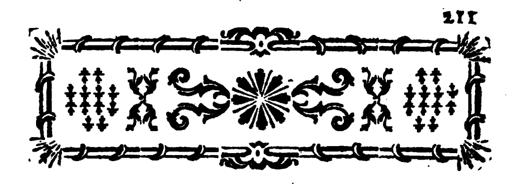
CINQUIEME CHANT.

CRÉATION *des Oiseaux, des Insectes, des Reptiles, & des Quadrupèdes. Que la Nature a donné à chaque espèce un instinct qui lui est propre. Définition de l'instinct des animaux. Ses effets. Les Oiseaux. Ceux de proie. Description de l'Aigle, du Faucon, du Milan. Tableau de la chasse au Vol. Oiseaux domestiques. Description du Paon, du Pigeon, du Rossignol. Oiseaux du nouveau Monde. Description du Colibri, du Perroquet, du* Cuntur *ou* Condor. *Oiseaux de passage. Description du vol des Grues. Réflexion sur les merveilles qui éclatent dans les opérations des Oiseaux de passage. Oiseaux aquatiques. Oiseaux de nuit. Amour des Oiseaux pour leurs petits, leur prévoyance, leur industrie. Que ces qualités naturelles sont communes à tous les animaux. Les Insectes. Description du Ver à soie, des Fourmis, des Abeilles. Autres espèces d'Insectes. Leurs propriétés. Eloge de*

M. *de* Réaumur. *Les Reptiles. Deſcription du* Polype d'eau douce. *Phénomène de ſa reproduction après qu'il a été coupé par morceaux. Deſcription de l'Aſpic, de la Vipère, de la Tarentule. Autres eſpèces de Reptiles venimeux. Digreſſion ſur le Mal phyſique, & réponſe à l'objection de* Spinoſa. *Les animaux que la vue ne peut appercevoir qu'avec le ſecours du Microſcope. Leur nombre, ſuivant les apparences, infiniment plus grand que celui des animaux viſibles. Merveilles qu'offre aux yeux de l'eſprit l'inconcevable petiteſſe de leurs organes. Les Quadrupèdes. Deſcription du Lion & de l'Eléphant, du Cheval & du Chien. Les Troupeaux. Leurs ſervices relativement à l'homme. Quadrupèdes amphibies. Deſcription du Crocodile & du Caſtor. Art avec lequel les Caſtors conſtruiſent leurs* loges. *Précis des divers attributs que le Créateur a départis aux animaux en général.*



[redacted]



LA GRANDEUR DE DIEU,

DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE,

POËME.

CHANT CINQUIEME.

LORSQUE la voix de Dieu, créatrice féconde,
Eut tiré du néant le ciel, la terre & l'onde;
Lorsqu'elle eut destiné l'astre brillant du jour
A dispenser ses feux au terrestre séjour,
La mer à s'exalter en bulles d'eau légères,
Pour abreuver les champs, pour former les rivières;
Qu'elle eut couvert les prés de verdure & de fleurs,
Les guérets de moissons, trésors des laboureurs;

En dons inépuisable, infinie en puissance,
Elle peupla la Terre, en donnant l'existence
A cette immensité d'animaux différens,
Qui seront reproduits jusqu'à la fin des tems.
Parmi ces animaux, les uns légers, volèrent :
A replis tortueux les autres se traînèrent.
Une troisieme espèce à quatre pieds marcha.
Un essain de ceux-ci dans les bois se cacha,
Reçut un naturel féroce, sanguinaire,
Fit sentir à sa proie une dent meurtrière.
D'autres furent pourvus de débonnaireté,
D'attachement pour l'homme, & de docilité.
Mais tous, soit Quadrupède, Insecte, Oiseau, Reptile,
Reçurent un instinct aussi réglé qu'utile,
Qui, principe-moteur de leurs affections,
Les asservit en tout à ses impressions.

Dans eux ce sage instinct que la nature imprime,
Est cette faculté, ce méchanisme intime,
Qui les fait pressentir, se conduire, arranger,
Chercher l'utile, voir, éviter le danger ;
Qui les fait s'attacher chacun à son espèce ;
Qui pour leurs nourrissons excite leur tendresse,
Et dans eux, par les sens, fait naître tour à tour
Le plaisir, la douleur, & la haine & l'amour.
[1] Ils connoissent par lui leur foiblesse ou leur force.
Avec leur ennemi leur éternel divorce,

---

1 *Callent in hoc cuncta animalia, sciuntque non sua modò commoda, verùm & hostium adversa. Norunt sua tela, norunt occasiones, partesque diffidentium imbelles.* Plin. lib. 8, cap. 25.

Et ce cercle d'efforts, de ruses, de détours,
Pour surprendre la proie, ou défendre leurs jours.
Enfin ce sage instinct semble agir dans la brute.
Comme dans le mortel la raison exécute.
  Fournissez à mes chants mille tableaux divers,
Immenses légions de citoyens des airs.
Ouvrez un champ fécond en étonnans spectacles,
Un champ, où la Nature étale ses miracles.
  Quel est ce fier oiseau, dont l'œil audacieux
Soutient le vif éclat de l'astre radieux,
Dont le vol intrépide au milieu des nuages,
Semble affronter la foudre, & braver les orages ?
Il réunit la force à la vélocité.
Tantôt, au haut des airs il plane avec fierté ;
Tantôt, impétueux, plus prompt qu'un trait rapide,
Il se rabat, il fond sur un troupeau timide.
Aux yeux du berger même il enlève un agneau.
Sa serre ensanglantée emporte le fardeau.
Au courage hardi que dans lui je remarque,
Je reconnois des airs le superbe monarque.

Je reconnois des airs le superbe monarque. C'est à juste titre que l'Aigle est surnommé le roi des Oiseaux. Il n'en est aucun dont le vol soit aussi rapide que le sien, & excepté le *Cuntur*, dont je parlerai bientôt, il n'y en a point qui l'égale en force & en courage. Il a le bec recourbé dans la partie supérieure, & noir à l'extrémité, les jambes jaunes & couvertes d'écailles, la serre crochue, la queue courte. La couleur de son plumage varie suivant les espèces, qui sont au nombre de six. Dans les uns il est châtain, dans les autres presque tout noir, mais dans la plupart gris &

J'apperçois le Faucon, le Milan, l'Epervier ;
Plus rivaux que sujets de ce Roi meurtrier.

---

blanc. L'Aigle a la vue très-perçante, & regarde, dit-on, le soleil sans baisser la paupière. Il vit longtems. Il habite les pays froids, & les montagnes élevées. Il construit son aire dans les fentes des rochers, ou sur le sommet des arbres les plus hauts. Le mâle & la femelle ont soin de le revêtir de morceaux de peaux de Renard ou de Lièvre, pour tenir leurs petits plus chaudement. La ponte est ordinairement de deux œufs, rarement de trois. Ils les couvent pendant vingt-cinq ou trente jours, & la chaleur de l'incubation est très-grande. Quand les Aiglons sont un peu forts, le père & la mère les nourrissent de morceaux de gibier, ou d'autres animaux qu'ils leur apportent ; & dès qu'ils peuvent voler, ils les chassent de l'aire.

On voit beaucoup d'Aigles dans les Alpes de la Suisse, qui sont les plus hautes montagnes de l'Europe. Ils ont assez de force pour enlever des chamois, des brebis, & quelquefois des enfans ; mais comme l'étendue de leurs ailes ne leur permet pas de prendre facilement leur essor, lorsqu'ils sont à terre, les habitans des villages voisins ont le tems de les attaquer. Il est dit dans une description historique de la Suisse, qu'un de ces Montagnards assomma avec une perche, après un combat opiniâtre, un de ces oiseaux voraces qui avoit déja saisi un enfant de cinq ans.

J'apperçois le Faucon. C'est le premier des oiseaux de la chasse au Vol ; de-là vient qu'on a appellé de son nom la Fauconnerie, ou l'art d'apprivoiser, de dresser, de gouverner les oiseaux de proie, & de les employer à la chasse du gros gibier. Il y a plusieurs espèces de Faucons. On en compte jusqu'à douze. Ils varient en grosseur, en plumage, & portent tous des

[redacted]

Armés d'un bec tranchant, d'une ferre cruelle,
Ils livrent aux oiseaux une guerre éternelle,
Par le droit de la force implacables vainqueurs.
Fuis, timide Colombe, échappe à leurs fureurs.
Mais fur toi le Milan fond d'une aile rapide.
Sous fa griffe il te preffe, & fon bec homicide
A coups réitérés te déchire le flanc;
Ton beau plumage tombe, empourpré de ton fang.
Telle une aimable Fleur de Zéphire adorée,
Expire fous les coups du furieux Borée.
Ces oifeaux inhumains, & de proie affamés,
Pour les plaifirs de l'homme ont-ils été formés?

---

noms différens. Ceux qui font de meilleur fervice viennent d'Iflande. Ils furpaffent tous les autres en vélocité, en force, en hardieffe. Ils font moins farouches, & le Fauconnier les plie aux exercices de la chaffe avec plus de facilité.

Les Faucons d'Afrique, & fur-tout ceux qu'on nomme *Tunifiens*, cèdent peu en vîteffe & en courage aux Faucons d'Iflande; mais ils font *hagards* & difficiles à dreffer. Le Grand-Maître de Malte en envoie fouvent au Roi. Voici la maniere dont on les gouverne à bord du vaiffeau. Ils font féparément dans de grandes cages clouées à une planche, afin que le navire étant agité par la mer, ils fouffrent moins du roulis. On leur donne de la viande crue & fraîche, dont on ôte la graiffe & qu'on coupe par morceaux, en y mêlant des œufs durcis & un peu d'huile On leur couvre les yeux. Enfin, on a foin de les broffer tous les matins. Je tiens ce détail d'un Capitaine de Vaiffeau, qui apporta de Malte à Marfeille fix Faucons pour le Roi, il y a environ deux ans.

Leur espèce est ensemble & farouche & docile.
Dressés pour une chasse aimable autant qu'utile,
Attentifs au signal, sur le poing appuyés,
Ils fondent dans les airs; bientôt même à nos pieds
Ils apportent la proie, & pour salaire attendent,
Le butin [1] tout sanglant qu'en vainqueurs ils demandent.
Amusement champêtre, enfant des doux loisirs,
Sois mis par les Rois même au rang de leurs plaisirs.
Promenons nos regards sur cette scène vaste.
Voyons de cent tableaux le merveilleux contraste.
De la sage nature, en leur diversité,
Admirons & l'adresse & la fécondité.
Fixe ma vue, Oiseau, dont le riche plumage
Sur les autres oiseaux te donne l'avantage.
Tu réunis en toi la grace & la beauté.
D'or & d'azur ton corps est par-tout moucheté.
Que je me plais à voir cette brillante crête,
Ce pannache azuré qui flotte sur ta tête,
Ce regard noble & fier, ce port majestueux!
De ta rare beauté noblement orgueilleux,
Etale avec fierté ta somptueuse roue,
Lorsque le spectateur & t'admire & te loue:
[2] Présent que tu reçus de la reine des cieux,
S'il faut s'en rapporter aux Fastes fabuleux.
Colombe domestique, attache aussi ma vue.
De combien d'agrémens ton auteur t'a pourvue!

---

1 Le gézier & les entrailles du gibier qu'ils ont apporté.

2 Ovid. Met. Lib. 1.

De couleurs, ſur ton cou, quel riche aſſortiment,
Lorſque l'aſtre du jour le frappe obliquement !
L'œil en eſt enchanté. Ta blancheur raviſſante
Egale en vif éclat la neige ébloüiſſante.
Reſpirant la concorde & l'aimable douceur,
Conſtante dans tes feux, ſans fierté, ſans aigreur,
Chériſſant les doux fruits de ton amour fidèle,
Sers à tous les Epoux de règle & de modèle.

Ailé chantre des bois, * tes accords gracieux
Prêtent un nouveau charme à ces aimables lieux.
Ils donnent au bocage une eſpèce de vie.
Tel Orphée animoit les forêts de Scythie.
Quelle eſt de ton goſier la flexibilité,
De tes ſons la cadence & la variété !
Par ces ſons, dont la grace eſt toujours plus nouvelle,
Tu flattes dans le nid, ta compagne fidelle,
Lui rends encor plus chers tes ſoins & ton amour,
Et du flambeau des cieux célèbres le retour.

Dieu puiſſant, les oiſeaux par leurs tendres ramages,
Les premiers à ton Etre ont rendu des hommages.
Au ſortir du néant, la nature par eux,
A ton trône porta ſon encens & ſes vœux,
Et chaque jour encor, dans les ſombres retraites,
De ſa reconnoiſſance ils ſont les interprètes.
Ah ! que dans leurs concerts, ils ne ceſſent jamais
De chanter ton pouvoir, ta gloire & tes bienfaits.

Mais quels ſont ces oiſeaux que m'offrent ces contrées,
Par tant de vaſtes mers de nos bords ſéparées ?

---

* Le Roſſignol.

Mon œil, fans se lasser, voit cet oiseau charmant,
Des bords Américains le plus bel ornement :
Digne rival du Paon, sa superbe parure
Semble avoir épuisé tout l'art de la nature.
Quelles graces ! Quel feu ! Quelle vivacité !
Sa petitesse extrême ajoute à sa beauté.

——— *Sa superbe parure.* La description que je fais de cet Oiseau d'une beauté si rare, seroit peut-être taxée d'exagération, si je n'én constatois l'exactitude par le témoignage de garants dignes de foi. On peut la croire fidelle sur l'autorité des Pères du Tertre, de Charlevoix & Labat. J'ajouterai, par surabondance d'assertions, que des personnes qui ont résidé à Saint-Domingue, & qui même tenoient des Colibris dans la volière, m'ont confirmé ce que ces Ecrivains, si versés dans l'Histoire civile & naturelle de l'Amérique septentrionale, ont rapporté de cet Oiseau charmant, digne d'être mis au rang des chefs-d'œuvres de la Nature. Au-reste, il s'en faut bien que la femelle du Colibri ait un aussi superbe vêtement que le mâle. Elle n'a de toutes ses couleurs que le blanc sous le ventre. Le reste de son plumage est d'un cendré clair. Les œufs qu'elle fait, au nombre de trois, & quelquefois de cinq, sont de la grosseur d'un pois, & ils ont des taches jaunes sur un fond blanc.

Sa petitesse extrême. Le Colibri des Antilles est tout au plus de la grosseur d'une noisette. Il est encore plus petit dans le Canada, où on l'appelle *Oiseau-Mouche*. Son corps, y compris les plumes, n'est guères plus gros que celui d'un Hanneton. Le Père de Charlevoix met quelques légères différences entre le Colibri & l'Oiseau-Mouche, à qui son extrême petitesse a fait donner ce nom Il convient qu'ils sont de même espèce, & que leur plumage a le même éclat ; mais, selon lui, l'Oiseau-Mouche a l'aile plus forte,

Que de riches couleurs étale son plumage !
Tel l'arc majestueux brille dans le nuage.
Le cou d'un rouge vif, l'aile d'un bleu d'azur,
Les pieds & le bec noirs, les yeux d'un gris obscur.
D'un pannache doré sa tête est couronnée.
Du verd le plus riant cette tête est ornée.
Rapide, il fend les airs d'un vol précipité.
D'un puissant [1] ennemi son bec est redouté ;
C'est sur-tout contre lui que son courage brille,
Lorsqu'il ose en son nid attaquer sa famille :
De son petit foyer belliqueux défenseur,
Contre les vains assauts d'un cruel agresseur.
Et toi, des mêmes bords la seconde merveille,
Qui charmes mes regards autant que mon oreille,

& le vol plus impétueux. Ce qu'il dit de la rapidité de ce vol, sur l'autorité d'un garant, est presqu'aussi surprenant que le combat qu'un oiseau si petit ose livrer au Corbeau, dont il est l'ennemi, comme le Colibri l'est du *Gros-bec.* » Je tiens, dit-il, d'un » homme digne de foi, qu'il a vu un Oiseau-Mouche » quitter brusquement une fleur qu'il suçoit, partir » comme un éclair, aller se fourrer sous l'aile d'un » Corbeau qui planoit fort haut, le percer de sa » trompe, & le faire tomber mort. « *Journal d'un Voyage à l'Amérique septentrionale, tom.* 1. *p.* 232.

1 C'est l'oiseau qu'on appelle *Gros-bec.* Il est fort friand des petits du Colibri.

Et toi, des mêmes bords la seconde merveille. Le Perroquet. Cet oiseau, par la beauté de son plumage, & plus encore par la faculté qu'il a d'imiter la voix de l'homme, est peut-être l'oiseau le plus merveilleux qu'il y ait sur la terre. Nos anciens Ornithologistes

[redacted]

De combien de couleurs ton plumage eſt couvert,
Et le rouge & le jaune, & l'azur & le verd!

---

l'appellent *Papagalles*. [*Papegai.*] Aldrovandi dit ſérieuſement que ce nom lui a été donné, parce qu'il eſt comme le Pape des Oiſeaux, *tanquàm avium Papa*, ou du-moins parce qu'il eſt digne d'être préſenté au Pape, à cauſe de ſa beauté. L'étymologie me paroît bizarre, & même bouffonne. Nous l'appellons aujourd'hui Perroquet, & ſa femelle eſt nommée Perruche. De ce préambule ſur ſa dénomination, paſſons à quelques détails plus curieux.

Le Perroquet eſt l'oiſeau le plus univerſellement répandu dans le nouveau Monde. On en trouve dans preſque toutes les contrées de cet immenſe continent, & on en compte plus de cinquante eſpèces, toutes différentes en figure, en taille, en couleurs. On ne rencontre jamais ces oiſeaux ſeuls. Ils volent toujours par bande. Ils vivent dans les forêts, & ſe nourriſſent de graines & de fruits ſauvages. Ils font leurs nids dans les trous de certains arbres, où l'année précédente, l'oiſeau nommé le *Charpentier*, a conſtruit le ſien, dont ils ſe ſervent ſouvent. Les femelles font leurs œufs en nombre impair, ſavoir, trois, cinq ou ſept. Le premier nombre eſt plus ordinaire, le dernier eſt très-rare. On nourrit le Perroquet en cage de preſque tout ce qui eſt comeſtible, excepté la viande, qui eſt pour lui un aliment dangereux. Il aime beaucoup le pain trempé dans du vin. Il caſſe facilement les noyaux les plus durs, la Nature lui ayant donné un bec extrêmement fort, duquel il ſe ſert pour monter & pour deſcendre, beaucoup plus que de ſes pieds. Cet oiſeau vit communément dix-huit ou vingt ans, lorſqu'il eſt bien ſoigné. On en a vu même qui ont pouſſé la vie juſqu'à près de trente ans.

Un cercle radieux entoure ta prunelle.
De l'éclat le plus vif, ardente elle étincelle.
Le glaive eſt moins tranchant que ton bec recourbé.
Mais quel rare talent tu nous as dérobé !
Sois fier de poſſéder, d'avoir ſeül en partage
L'art d'imiter ma voix, de parler mon langage :

L'art d'imiter ma voix. Je ſuis ſurpris que le Père lu Tertre & pluſieurs autres qui, après lui, ont parlé lu Perroquet, n'ayent point expliqué le méchaniſme ›ar lequel cet oiſeau imite ſi parfaitement la voix humaine. Il n'étoit pas bien difficile d'en rendre raiſon : l ſuffit d'être un peu Anatomiſte, ou Métaphyſicien. D'abord la langue du Perroquet eſt ronde & oblon- ;ue ; elle eſt *muſculeuſe* & revêtue d'une peau *liga- nenteuſe*, extrêmement liſſe. Sa glotte, qui eſt une ›etite fente ovale au haut de la trachée-artère, & qui ſt le principal organe de la voix, doit avoir à-peu- ›rès la même conformation que celle de l'homme. .'air, qui entre & ſort ſans ceſſe par la glotte du Peroquet, y étant frappé & modifié à meſure qu'elle ſe ilate ou ſe reſſerre, il en naît les différentes moduations du ſon. La langue, par ſes coups meſurés conre le bec qui eſt concave, articule ce ſon & forme ne voix preſque toute ſemblable à celle de l'homme. 'elle eſt la cauſe phyſique de la voix du Perroquet.

A l'égard de la facilité avec laquelle il apprend à arler, & répète tout ce qu'on lui a appris, il faut, our l'expliquer, recourir à la Métaphyſique. La Naıre a ſans doute pourvu cet oiſeau d'une excellente ıémoire. Il retient donc aiſément les mots, les phra- :s qu'il entend articuler. Si ces mots & ces phraſes xpriment quelque image ſenſible, il en arrive qu'éınt retracée à ſes yeux, elle réveille dans ſon imaination la même ſenſation, la même idée qu'il en a éja reçue. Alors le Perroquet répète, par une rémi-

Glorieux attribut, chèrement acheté,
Je te plains : il t'en coûte hélas ! la liberté.
Qu'à ces tableaux rians succède la peinture
Du plus terrible oiseau qu'ait produit la Nature.
Pour le Péruvien son être est un fléau.
Avec un bruit terrible il fond sur un Taureau,
Il le perce, l'abat, l'éventre, & le dévore.
L'homme, les animaux, tout le craint, tout l'abhorre.
On lui voit enlever des brebis, des enfans,
Déchirer, engloutir leurs membres tout sanglans :

---

niscence purement animale, ce qu'il a entendu, & qui a formé des traces dans son cerveau par le moyen de l'image antérieurement présentée.

C'est-là, si je ne me trompe, l'explication la plus probable du méchanisme par lequel le Perroquet imite la voix & parle le langage de l'homme.

* *Du plus terrible oiseau qu'ait produit la Nature.* Le *Cuntur* ou *Condor.* Cet oiseau de proie, dont l'aspect seul met précipitamment en fuite les troupeaux, & même leurs conducteurs, est d'une figure hideuse, & d'une force étonnante. Sa grandeur est énorme. Il a seize pieds cinq pouces de hauteur, & ses ailes déployées ont trente-deux pieds sept pouces d'une extrémité à l'autre. Ces dimensions scrupuleuses ont été prises sur un Cuntur qui, ayant fondu à terre sur les côtes du Chili, fut tué à coups de mousquets par l'équipage d'un vaisseau Anglois qui mouilloit dans une anse. On l'apporta en Angleterre, & il fut mis dans le Cabinet d'Histoire Naturelle de la Société Royale de Londres, l'un des plus curieux & des mieux fournis en tout genre, qu'il y ait en Europe. Voyez sur le Cuntur Garcilasso de la Vega, *Hist. des Yncas, liv.* 8. *chap.* 19. & Derham, *Théol. Phys. liv.* 4. *chap.* 10. *rem.* 2.

Monſtre dévaſtateur, dont l'homicide eſpèce
Pourroit.... Mais, Dieu puiſſant, ta ſuprême Sageſſe
A tes ſoins bienfaiſans, à ta bonté répond :
C'eſt de tous les oiſeaux, l'oiſeau le moins fécond.
Quelle nouvelle ſcène en merveilles féconde !
Quels ſont ils ces oiſeaux à courſe vagabonde ?
Pourquoi, dans un climat citoyens paſſagers,
Paſſent-ils de nos bords ſur des bords étrangers,
Enſuite déſertant ces régions lointaines,
Reviennent-ils encore habiter dans nos plaines ?
Des opérations d'un inſtinct merveilleux,
Le trait le plus marqué va s'offrir à nos yeux.
Ces oiſeaux ambulans, inſtruits par la nature
A prévenir l'excès du chaud, de la froidure,
Cherchent de plage en plage un climat tempéré :
Où le froid, où le chaud pour eux ſoit modéré.
Ainſi quand ſous un ciel ſans pluie & ſans roſée,
Des ardeurs du Lion l'Afrique eſt embraſée,

C'eſt de tous les oiſeaux. Garcilaſſo qui étoit natif de Cuſco, anciennement capitale du Pérou, & qui écrivoit ſon hiſtoire ſur les lieux, dit qu'il n'a vu le *Cuntur* que deux ou trois fois dans ſa vie. Il ajoute que la femelle de cet oiſeau, le plus vorace & le plus nuiſible de tous, ne pond que fort rarement, & qu'autant qu'il le faut, pour perpétuer l'eſpèce. On peut tirer de ſon peu de fécondité un argument en faveur d'une Providence ſage & bienfaiſante. En effet, ſi le Cuntur multiplioit autant que la plupart des autres oiſeaux, il eſt certain que l'eſpèce devenant plus nombreuſe, dépeupleroit d'animaux le Pérou, & nuiroit beaucoup plus à l'homme.

Des ardeurs du Lion. Les Cailles en particulier

Sur nos bords, moins brûlés de l'astre ardent du jour,
Ils viennent tous en foule établir leur séjour ;
Et quand, dans nos climats, les enfans d'Orythie
Soufflent les noirs frimats sur la terre engourdie,
Pour revoir leurs foyers ils repassent les mers,
Et, sous un ciel plus doux, ignorent les hivers.

[1] C'est alors que l'on voit les prévoyantes Grues,
S'élançant d'un rocher se perdre dans les nues,
En angle se formant, le volant bataillon,
Pour balancer l'effort du fougueux aquilon,

---

passent d'Afrique en Europe sur la fin du Printems, & elles y retournent au commencement de l'Automne, en traversant par troupes la Méditerranée. On croit que les Hirondelles restent en Europe. Ce qui fonde cette conjecture, c'est que celles des pays les plus septentrionaux ne sortent point de ces climats froids. On en trouve en Suède qui sont à monceaux dans des cavités, & accrochées sans mouvemens les unes aux autres. A l'égard des Canards sauvages & des Grues, on ne sait pas précisément en quelles contrées ils se retirent aux approches de l'hiver ; mais il n'est pas douteux que ce ne soit dans des pays chauds.

1 Plin. lib. 10. cap. 23. Cic. de Nat. Deor. lib. 2. num. 49.

En angle se formant. Cette description n'est point une fiction chez les Poëtes de l'Antiquité. C'est un fait garanti par des Philosophes. Cicéron, Pline, Sénèque, & bien des Naturalistes modernes, ont parlé du vol des Grues, de leurs campemens, & de l'ordre qui y est observé. Le récit qu'ils en font est parfaitement analogue au sujet, c'est-à-dire, qu'il est tout militaire ; mais dans celui de Sénèque l'esprit & l'antithèse y sont prodigués, conformément au ton de ses écrits. Il y a plus de simplicité & de naturel

Tient, dit-on, un caillou, contre-poids néceſſaire.
Un ſage conducteur guide la troupe entière.
Il dirige la marche, à leur tête placé.
Par ſon cri menaçant le traîneur eſt preſſé.
Lorſqu'il faut faire halte en la traite forcée,
L'active ſentinelle auſſi-tôt eſt poſée.
Tout dort. Seule, elle veille, & le Pigmée altier
Ne ſauroit par ſurpriſe enlever un quartier :
D'une marche d'armée image aſſez fidèle,
Dont la Nature à l'art a fourni le modèle.

---

dans le tableau qu'en a auſſi tracé M. *Kolbe* dans ſa deſcription du *Cap de Bonne-Eſpérance*, ſi exacte, quant à la partie de l'Hiſtoire Naturelle. » Lors, dit-» il, que les Grues ſont poſées à terre, il y en a tou-» jours quelques-unes placées, ſi j'oſe m'exprimer » ainſi, à la tête & à l'extrémité du camp. Ces eſpèces » de ſentinelles ſont attentives à ce qui ſe paſſe au-» tour de leur poſte, afin d'avertir la troupe occupée » à manger, de l'approche de quelque ennemi. Elles » ſe tiennent ſur une ſeule jambe pendant qu'elles » ſont en faction, & ſont relevées après un certain » tems. La même manœuvre ſe pratique durant la » nuit. Les ſentinelles ſont poſées ; mais celles-ci » uſent alors d'une précaution dont les autres ne ſe » ſervent pas. Se ſoutenant ſur leur jambe gauche, » elles tiennent dans leur pied droit un caillou, afin » que ſi elles venoient à s'endormir, elles fuſſent » réveillées par le bruit de ſa chûte. On prétend que » lorſque les Grues traverſent le mont Taurus, qui eſt » rempli d'Aigles, elles volent en ordre de bataille, » comme ſi elles devoient livrer le combat. Je ne ſuis » point garant de ce fait ; mais je le ſuis de ceux que » je viens de rapporter. « *Tom. III. pag.* 261.

Parle, Naturaliste : apprens-moi, si tu peux,
Par quelle méchanique & quel art merveilleux,
Les oiseaux passagers désertent leur demeure,
A telle saison fixe, à tel jour, à telle heure.
Quelle trompette sonne & vient les avertir
Qu'il faut se rassembler, qu'il est tems de partir ?
Chacun est prêt. On part Mais qui peut leur apprendre,
Pour ne pas s'égarer, la route qu'il faut prendre ?
Quelle boussole ont ils en traversant les mers,
Lorsque la nuit étend ses voiles dans les airs,
Lorsque les Aquilons.... O Sagesse suprême,
Qui ne voit que ta main les conduit elle-même ;
Que pour marquer le tems du départ annuel,
Ton Héraut, c'est la voix d'un instinct naturel ?
Offrons sous d'autres traits cet instinct admirable,
Dont tous les animaux suivent l'ordre immuable,
Et qui, sur chaque espèce avec poids agissant,
Atteste un Créateur & sage & tout-puissant.
En combien d'attributs il se diversifie !
Amour pour leurs petits, prévoyance, industrie,
Ruses, sagacité, souplesse, sentiment :
Tableau vaste, & qu'il faut ébaucher seulement.
Oiseaux, pour vos petits quelle est votre tendresse !
Avec quels soins la mère à leurs jours s'intéresse !
Constante dans le nid, leur berceau merveilleux,
D'une ardeur empressée elle couve ses œufs.
Dix fois le jour renaît : on l'y retrouve encore.
La chaleur agissante enfin les fait éclore.
Alors un nouveau soin occupe son amour.
Elle sort : elle va dans les champs d'alentour

Chercher leur nourriture, & dès son arrivée,
Dans le bec entr'ouvert de la tendre couvée,
Du fond de son jabot épanche l'aliment.
Lorsqu'enfin parvenus au juste accroissement,
Les petits hors du nid peuvent sortir, leur père,
Des airs, en les guidant, leur ouvre la carrière.
Tel parmi les oiseaux, est l'amour maternel,
Dont le soin de leur race est l'effet naturel.
Ce mouvement si doux, ce sentiment intime,
Dans tous les animaux la nature l'imprime;
Et ces soins caressans qu'elle leur rend si chers,
D'habitans infinis remplissent l'univers.
L'amour pour leurs petits leur est héréditaire.
Mais quel frappant contraste, ou plutôt quel mystère!

L'amour pour leurs petits. Les petits rendent quelquefois cet amour à leurs pères. En voici un exemple, & si singulier, qu'il a besoin d'être constaté. Il est dit dans le Journal Encyclopédique, [*mois de Juillet* 1757. *pag.* 87.] que M. *Joseph Purdew*, jeune Observateur aussi exact que judicieux, a écrit de Spithéad le fait suivant, à un de ses amis de Londres, en date du 12 Avril.

» J'étois ce matin dans mon lit, occupé à lire. J'ai » été interrompu tout à-coup par un bruit semblable » à celui que font des Rats qui grimpent contre une » cloison. J'ai observé attentivement. J'ai vu paroître » un Rat sur le bord d'un trou. Il a regardé de tous » côtés, & ensuite s'est retiré. Un moment après il a » reparu. Il conduisoit par l'oreille un Rat plus gros » que lui, & qui paroissoit vieux. L'ayant laissé sur » le bord du trou, un autre jeune Rat s'est joint à » lui. Ils ont tous deux parcouru la chambre, ramas-

On voit de cette loi l'Autruche s'écarter.
Contre le cri du sang osant se révolter,

» sant des miettes de biscuit qui, au souper de la » veille, étoient tombées de la table. Ils les ont portées à celui qui étoit sur le bord du trou. Cette attention dans ces animaux m'a étonné. J'ai observé » avec encore plus de soin. J'ai jugé que le Rat » auquel les deux autres portoient à manger, étoit » aveugle, parce qu'il ne trouvoit qu'en tâtonnant » le biscuit qu'on lui présentoit. Je n'ai point douté » que les deux jeunes ne fussent ses enfans, & les » pourvoyeurs assidus d'un père aveugle. J'admirois » en moi-même la sagesse de la Nature, qui a mis » dans tous les animaux une intime tendresse, une » reconnoissance, je dirois presque une vertu proportionnée à leurs facultés.... Tandis que je faisois » ces réflexions, & que je craignois qu'on n'interrompît ces petits animaux, notre Chirurgien-Major » a ouvert la porte de ma chambre. Les deux jeunes » Rats ont fait un cri, comme pour avertir l'aveugle; & malgré leur frayeur, ils n'ont pas voulu se » sauver que le vieux ne fût en sûreté. Ils sont rentrés » dans le trou après lui, en servant, pour ainsi dire, » d'arrière-garde. «

Si ce fait est vrai, & s'il est exact dans toutes ses circonstances, quel fond de tendresse filiale dans les deux jeunes Rats, & quelle leçon pour l'homme! L'esprit d'ordre & le prévoyance qui éclate dans leurs opérations, n'est pas moins admirable. C'est un des argumens les plus forts contre le systême du *Machinisme.*

On voit de cette loi. Il est vrai que parmi les oiseaux, l'Autruche seule s'écarte de la loi générale de la Nature; suivant laquelle les animaux, soit ovipares, soit vivipares, prennent soin de leurs œufs ou de leurs

Sur le ſable brûlant des déſerts de Lybie,
Elle poſe ſes œufs, s'éloigne, & les oublie.
Sans doute ils vont périr. Cet abandon cruel
Les livre.... Non. Celui dont le ſoin paternel
Sans relâche s'étend ſur la nature entière,
Les cache ſous ſon aile, & leur tient lieu de mère,
Il commande au ſoleil de faire agir ſur eux
La féconde vertu de ſes rapides feux.
Sa chaleur par degrés développe le germe,
Et je les vois enfin éclore au juſte terme.

---

petits. Mais parmi les inſectes & les poiſſons, il y a un très-grand nombre d'eſpèces qui s'écartent de cette même loi, comme l'Autruche. Les femelles de bien des inſectes, après avoir pondu leurs œufs à terre ou ſur des plantes, les abandonnent, & laiſſent à la chaleur du ſoleil le ſoin de les faire éclore. Celles de beaucoup de poiſſons dépoſent les leurs dans la vaſe, & ſe retirent enſuite à l'approche du mâle qui vient frayer ſur eux pour les féconder. C'eſt encore le procédé de quelques animaux amphibies, tel, par exemple, que le Crocodile, qui cachent leurs œufs dans le ſable, où ils écloſent ſans le ſecours de la mère. Mais de cet abandon, je ne crois pas qu'on doive inférer que ces divers animaux, & l'Autruche elle-même ont de l'inſenſibilité pour leur couvée. Certaines précautions qu'ils prennent en la dépoſant, & qui ſont relatives à ſa conſervation, ſemblent plutôt prouver qu'ils ont de l'attachement pour elle. On peut dire avec fondement que l'Autruche & le Crocodile, que les inſectes & les poiſſons femelles qui abandonnent leurs œufs, ne s'en éloignent point par indifférence, mais conformément à une loi particulière à laquelle il a plu au Créateur d'aſſujettir leur eſpèce.

Tu fais plus, Dieu puissant : ta suprême bonté
Pourvoit à leurs besoins, veille à leur sûreté.
O compagne du Coq, quelle est ta vigilance !
Quelle est pour tes poussins ta tendre prévoyance !
Que de soins prodigués ! Que d'abondans secours !
De quel œil attentif tu veilles sur leurs jours !
Bravant l'aboi du Chien, dont la dent les menace,
A coups de bec, sur lui tu fonds avec audace.
Tes yeux, pour les défendre, en tout tems sont ouverts.
Tu vois l'Autour sur eux tournoyer dans les airs.
Tu *glouces* : à ce cri ta famille se cache.
C'est ainsi qu'au péril ta prudence l'arrache.
Rassurée, elle accourt, elle vole vers toi,
Et sa joie animée acquitte ton effroi.
Admirons des oiseaux l'adresse merveilleuse,
Plus simple que notre art, & plus ingénieuse,
Toujours prompte & fidèle à remplir leurs desirs,
Et servant leurs besoins ainsi que leurs plaisirs.
Mésange, quel chef-d'œuvre [1], à mes yeux tu présentes !
Ton nid peut défier nos mains les plus savantes.
De fils de crins, de jonc quel entrelacement !
Que la mousse est au chanvre unie artistement !

---

1 Petit Oiseau dont le chant est fort agréable. Il y en a de cinq ou six espèces, toutes différentes par le plumage. La plus estimée est celle qu'on nomme Mésange *à longue queue*. Elle a la tête noire, le ventre jaune, les ailes mêlées de blanc & de verd.

De fils, de crins, de joncs. Le nid de la Mésange, que j'ai décrit d'après Derham dans sa Théologie

[redacted]

De la toile qu'ourdit la fileuse Araignée,
La loge est au-dehors par-tout environnée.
Des plumes au-dedans couvrent son petit creux :
Duvet tendre & léger où reposent les œufs.
En fabriquant vos nids, Oiseaux, votre industrie,
Au gré de chaque espèce, à l'infini varie.

Physique [*liv.* 4. *chap.* 13. *tom*, 9.] est certainement un chef-d'œuvre d'industrie ; mais celui de la plupart des autres oiseaux des champs ne lui est guères inférieur à cet égard. Les Oiseaux aquatiques construisent les leurs (chaque espèce à sa façon) avec le même art que les Oiseaux terrestres : car tous les animaux ont le même fond de méchanisme, & il ne varie que dans la forme. J'observerai cependant que les Oiseaux aquatiques des contrées Hyperboréennes, fabriquent leurs nids avec beaucoup plus de précaution. Un instinct admirable leur apprend que leurs œufs sont exposés à bien des dangers de la part des bêtes sauvages & des oiseaux de proie, qui sont tous en grande quantité dans les pays voisins du Pole du Nord. De-là leur attention à placer leurs nids sur des rochers au bord de la mer, & même sur une pointe saillante du roc, inaccessible aux Ours, aux Loups, aux Renards, & voilà leur couvée hors d'insulte du côté de ces animaux, qui en sont friands. Ils la dérobent de même à la rapacité des Oiseaux de proie, en cachant si bien leurs nids dans des crevasses, qu'il leur est presque impossible de les découvrir. C'est ainsi qu'ils pourvoient à la fois & à la conservation de leurs œufs, & à leur propre sûreté.

En fabriquant vos nids. » Les oiseaux, dit Montagne, peuvent-ils planchéïer leur palais de mousse » & de duvet, sans prévoir que les membres de leurs » petits y seront mollement. « Oui sans doute ils le prévoient, & c'est en eux l'effet de ce principe sen-

Je vois à l'Hirondelle employer le ciment,
Au Courli les roseaux : enfin, diversement
La demeure est construite, & ce nid admirable
Est d'un bec, d'un seul bec l'ouvrage inimitable.
Mais qui leur dit à quoi ce nid est réservé,
Et que le tems de pondre est pour eux arrivé ?
Qui leur dit de donner au berceau de leur race
Tantôt plus d'étendue, & tantôt moins d'espace,
Suivant qu'ils sont en œufs ou plus ou moins féconds ?
O raison orgueilleuse, ici tu te confonds,
Et cette méchanique où regne un ordre extrême,
Est l'ouvrage divin de l'Artisan suprême.
En croirai-je mes yeux ? Et quels sont ces oiseaux,
Citoyens à la fois de la terre & des eaux ?
Sur le pré verdoyant je les vois qui s'ébattent,
Qui dans un lac voisin légèrement s'abattent :
Leur corps comme en triomphe est sur l'onde porté;
Sur son sein il se joue, ou nage avec fierté,
Et las de sillonner cette plaine chérie,
Ils regagnent le bord, rentrent dans la prairie.
Cygne, tu me fournis ce spectacle pompeux,
Toi, qu'en astre [1] la Fable a placé dans les cieux,

sitif qui les fait agir, & qui uni au corps de la brute, reçoit par son organe différentes sensations, & opère à son tour tous ses mouvemens méchaniques par le jeu de son action sur lui. Ceci heurte l'opinion Cartésienne, & très-directement ; mais l'opinion Cartésienne ne heurte-t-elle pas aussi le préjugé naturel ? Voyez la note, *Toi, contre les erreurs*, pag. 262.

1 Constellation du Cygne dans la partie septentrionale du ciel.

Toi, ſymbole menteur de ces chantres ſublimes,
Dont Clio dans l'hiſtoire a conſacré les rimes.
Tu formes, diſent-ils, les plus tendres accens,
Quand tu touches, ſur-tout, à tes derniers momens :
Mais, fabuleux pour nous, ſur les bords du Méandre,
Au ſeul Dieu d'Hélicon ces chants ſe font entendre.

Les ombres de la nuit ont obſcurci les airs,
Le calme & le ſommeil regnent dans l'univers.
Quels lugubres accens dans l'horreur des ténèbres !
Sortant des noirs cachots, vos retraites funèbres,
Vous volez dans la plaine, oiſeaux [1] triſtes, hideux,
Et ces cris effrayans ſont vos concerts affreux.

Toi, ſymbole menteur. Je ne ſais ſur quel fondement les Poëtes tant anciens que modernes comparent l'harmonie métrique, ou le Rithme, avec le chant du Cygne. Il n'y a certainement aucune analogie. Le chant du Cygne, loin d'être mélodieux, eſt fort déſagréable. Il eſt aigre & approchant du cri de l'Oie. L'eſprit de juſteſſe qui regne aujourd'hui, & qui bien défini, n'eſt que l'eſprit philoſophique, devroit exclure de la Poëſie toute comparaiſon qui bleſſe la vérité phyſique. Il ſeroit, ce me ſemble, auſſi ridicule de comparer l'harmonie de la verſification de M. de Voltaire avec la prétendue douceur du chant du Cygne, que de comparer les yeux de *Philis* avec le Soleil. On eſt revenu de cette dernière comparaiſon, ſi rebattue par les Poëtes du ſiècle de Louis XIII. Pourquoi ne pas revenir de la première qui n'eſt ni moins fauſſe, ni moins puérile ? Il eſt des erreurs poëtiques accréditées par le tems, ainſi que certains préjugés populaires : mais leur regne ne doit pas être éternel, & c'eſt à la raiſon à le détruire.

1 Le Hibou, la Chouette, l'Orfraie, &c.

Odieux aux Mortels, à toute la nature,
Vous redoutez du jour la clarté douce & pure,
Et des autres oiseaux ennemis obstinés,
Contre vous à leur tour ils sont tous acharnés.
Mais le jour naît. Fuyez. Allez dans vos ruines,
D'un bec ensanglanté dévorer vos rapines.
D'un sauvage ennemi de la société,
Soyez, sombres oiseaux, le symbole usité.
Combien d'autres oiseaux de différente forme:
Et le Toucan au bec d'une grosseur énorme,
Et la Pie avec art exerçant le larcin,
Le Faisan, la Perdrix, délices d'un festin,
La Grive, l'Ortolan, toi, tendre Tourterelle,
D'un amour mutuel infructueux modèle,
Le Canard, la Bécasse, & mille autres enfin,
Tous sortis des trésors de l'Etre souverain,
Pour être les garants de son pouvoir immense,
Un gage permanent de sa magnificence.

Entrez dans la carrière, Insectes, paroissez,
Vous dans l'air, dans les champs, dans les eaux dispersés,
Aimables ou hideux, bienfaisans ou nuisibles,
Les uns que nous voyons, les autres invisibles,
Ceux-ci rampans, ceux-là s'élevant dans les airs,
Tous doués d'un instinct & d'attributs divers.
Ouvre un immense champ, ô merveilleux Insecte,
De ton toit [1] suspendu toi-même l'architecte,

---

[1] Le Peloton de soie où le ver est enfermé, & qu'on appelle *cocon*.

Dont l'art, noble rival des plus agiles doigts,
File sans intérêt la parure des Rois.
Transporté sur nos bords du rivage des Sères [1],
L'Europe s'enrichit de tes dons tributaires.
Un toit doré t'enferme, & de tes doigts [2] subtils
Tu formes ton ouvrage, imperceptibles fils.
Ta force prodiguée, en ce travail s'épuise.
Abattu, tu languis. Mais quelle est ma surprise!
Du brillant globe d'or qu'a tissu ton fuseau,
De ce globe, ta tombe ensemble & ton berceau,
Tu sors, & je te vois jouir d'un nouvel être.
[3] En Papillon léger je te vois reparoître:
Des jeux que la nature offre à l'œil curieux,
Le plus frappant peut-être, & le plus merveilleux.
Illustrez votre espèce, ô Fourmis prévoyantes,
Sur vos divers besoins sagement clairvoyantes;
Vous, qui dans vos foyers, asyles sinueux,
Bravez le froid, la pluie & les autans fougueux.

---

1 C'est du pays des Sères, ancien peuple des Indes, que les Vers à soie furent transportés en Europe, sous l'Empire de Justinien, environ l'an 550. Voyez là-dessus l'Histoire ancienne de M. Rollin, tom. X. pag. 446.

2 Ses pattes de devant ont des doigts extrêmement déliés.

3 Cette merveilleuse métamorphose est commune, comme on sait, entre le Ver à soie & plusieurs autres espèces d'insectes, tels que les Chenilles, les Guêpes, les Abeilles, &c. qui de vermisseau deviennent *Nymphes* ou *Chrysalides*, & ensuite insectes volans.

Sous ces obliques toits quelle ſage police [1] !
Hors de vos ſouterreins quel actif exercice !
Vous marchez dans la plaine en nombreux bataillons.
Je vous vois dans un champ former de noirs ſillons.
Vous portez un fardeau dont le poids vous excède.
A le faire rouler, tout s'empreſſe, tout s'aide.
Ce butin avançant par de communs efforts,
De vos riches greniers va groſſir les tréſors.
Tandis que dans les champs régnera la froidure,
Ces grains accumulés ſeront votre pâture.

---

1 Voyez dans Aldrovande & dans Jonſton, une deſcription de la police & des loix établies parmi les Fourmis. Elle tient du merveilleux poëtique, & tout ce que les Poëtes ont dit de la conſtitution du gouvernement des Abeilles, n'en approche pas. Cet air de fiction eſt capable de décréditer un Naturaliſte, quant à l'exactitude.

Ces grains accumulés. Je ſuis ici l'opinion ancienne, & généralement reçue, touchant l'uſage auquel les Fourmis emploient les grains de bled qu'elles emportent dans leurs ſouterreins. M. de Réaumur dans ſes Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes, [*tom. II. premier Mémoire, pag. 26.*] prétend que les Fourmis ne portent ces grains dans leurs habitations, que pour les *faire entrer dans la conſtruction de leur édifice*, & qu'elles paſſent l'hiver ſans manger, amoncélées les unes ſur les autres, & ſi immobiles, qu'elles ſemblent mortes. » C'eſt, dit-il, ce » qui ſera prouvé inconteſtablement dans leur hiſ» toire. « Juſqu'à ce que M. de Réaumur ait fourni les preuves déciſives qu'il promet, on peut, je crois, être fondé à s'en tenir aux témoignages de Pline, d'Elien, d'Aldrovande & autres Naturaliſtes.

Utile prévoyance ! Instructive leçon,
Qu'un insecte, ô mortel, adresse à ta raison !
Quel sourd bourdonnement vient frapper mes oreilles ?
D'une ruche s'élève un nuage d'Abeilles.
D'un perçant aiguillon tout l'essain est armé.
De la soif du butin je le vois enflammé.
Leur cohorte [1], d'Hymette assiège les collines.
Fleurs, ouvrez votre sein & souffrez leurs rapines.
A nos besoins, aux leurs ce larcin s'assortit.
En fluides trésors [2] leur art le convertit.
Quelle subtile adresse éclate en cet ouvrage !
O Reine, applaudis-toi du plus fidèle hommage.

---

prêt à revenir du sentiment communément reçu, s'il est démontré que ce sentiment est une erreur de fait.

1 Montagne dans l'Attique, abondante en fleurs de toute espèce. On y voyoit de nombreux essains d'Abeilles, & on y recueilloit d'excellent miel. Tel étoit aussi le mont Hybla en Sicile.

2 La cire & le miel.

O Reine, applaudis-toi. Je renvoie à tout ce que M. de Réaumur dit de curieux touchant la Reine des Abeilles, ou la Mère-Abeille, en divers endroits de ses Mémoires sur ces Insectes, [*tom. V.*] Entr'autres qualités, cette mère est si prodigieusement féconde, que dans le cours d'une année elle donne quelquefois la vie à plus de quarante mille mouches. M. de Réaumur, en parlant des Abeilles *ouvrières*, avoue que quelque merveilleuse que soit la conduite de ces insectes industrieux, il y a pourtant bien à rabattre de toutes les idées que d'anciens préjugés populaires

Ton trône est entouré d'une superbe cour.
Tu sais récompenser & punir tour à tour;
Et quand de tes sujets la foule [1] trop nombreuse
Surcharge ton royaume, & devient onéreuse;
Par ton ordre sortant de tes Etats heureux,
Ils vont, en colonie habiter d'autres lieux.
Guidés du même esprit, dans cette autre patrie,
Ils transplantent leurs mœurs, leurs loix, leur industrie,

---

nous en ont données. Avant lui le célèbre Swammerdam l'avoit aussi reconnu, & il s'en explique nettement dans l'excellent ouvrage qui a pour titre : *Biblia Naturæ, sive Historia Insectorum.* L'autorité de ces deux grands Naturalistes est bien propre à faire déchoir dans notre esprit le gouvernement des Abeilles, tant prôné par les Anciens.

Ton trône est entouré. Ce tableau, j'en conviens, tient un peu du faux merveilleux : mais j'ai cru être autorisé à le peindre dans ce goût, & par le privilège de la Poësie, & par l'exemple des Anciens, qui chargent bien autrement la peinture. Pline donne à son *Roi* des Abeilles jusqu'à des gardes, & même des licteurs. [Il n'y manque que les faisceaux] *Circa regem satellites quidam, lictoresque.* Lib. 2. cap. 18. Elien place des sentinelles à l'entrée du palais, & dans l'anti-chambre. L'idée d'une royauté métaphorique faisoit naître toutes ces gentillesses, & on soutenoit jusqu'au bout la figure.

1 *Quum autem ex sobole alveus apibus redundat, tanquam maximæ urbes hominum multitudine redundantes, sic illæ colonias deducunt.* Ælian. Hist. Animal. lib. 5. cap. 13.

Ce noble instinct à qui l'aveugle antiquité
Départit un rayon de la divinité [1].
Mais quoi ! J'ose, imprudent, crayonner ces merveilles.
C'est à toi seul, Virgile, à chanter les Abeilles.
Ici, qui peut nombrer tant d'insectes divers,
Qui rampent sur la terre ou volent dans les airs ?
Et l'insecte, flambeau pendant la nuit obscure,

---

1 *Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus Æthereos dixêre.*
Virg. Georg. lib. 4. v. 220.

Et l'insecte, flambeau. Le *Ver-luisant*. Ceux que nous voyons à la campagne dans les nuits d'Eté, ne jettent qu'une foible lueur ; mais ceux de l'Amérique répandent une clarté très-vive. C'est le plus merveilleux Phosphore qu'il y ait dans la Nature : un Phosphore vivant. On les appelle *Mouches-luisantes*. Cet insecte est une espèce d'Escarbot. Il a deux yeux à la tête, & deux à côté des ailes. On les prend la nuit en tenant un flambeau allumé. Ils volent vers cette lumière, & se laissent saisir sans faire le moindre mouvement. Ce n'est que pendant les grandes chaleurs que la Mouche-luisante brille d'un éclat si lumineux. Dans la saison tempérée, cet éclat s'amortit beaucoup. » Les Américains, dit M. Lesser dans » sa *Théologie des Insectes*, ne se servoient autre- » fois dans leurs cabanes d'aucune autre lumière, & » à présent lorsqu'ils marchent la nuit, ils en atta- » chent deux au gros doigt du pied, & en portent » un à la main. Ces insectes répandent une si grande » clarté, qu'avec un seul on peut lire & écrire. « *Liv. 2. chap. 3. remarq.* 8. Le trait rapporté par le

[1] Et l'insecte étalant la plus riche parure,
La bourdonnante Guêpe au cruel aiguillon,
La fileuse Araignée & le bruyant Grillon.
Qui peut pénétrer l'art de leur marche subtile,
Leur soin invariable à rechercher l'utile,
Les effets étonnans de leur dextérité,
L'instinct, sur-tout, l'instinct qui leur est affecté ?
Je n'ose m'engager dans l'immense carrière,
Et *Réaumur* [2] saura la fournir toute entière.
Par son art, sur l'insecte un nouveau jour a lui.
Il s'ouvre des chemins inconnus jusqu'à lui.
Il étend la nature ; & ses savantes veilles
Semblent du Créateur agrandir les merveilles.

P. du Tertre, dans son Histoire des Antilles, confirme pleinement ce récit. « J'ai souvent lu, dit-il, » mon Bréviaire à la clarté d'une de ces Mouches » luisantes. « L'Harpagon de Molière n'auroit pas manqué de faire usage de cette lampe naturelle.

1 Celui qu'on nomme *Demoiselle*. Son corps & ses ailes brillent des couleurs les plus vives, & les plus variées. On peut presque en dire autant de plusieurs sortes de Papillons.

2 Ce célèbre Académicien, qui de tous les Naturalistes est celui qui a le plus approfondi la nature & les propriétés des insectes, a donné jusqu'à présent six volumes de Mémoires pour servir à l'Histoire de ces petits animaux. L'Ouvrage est estimé de tous les Savans de l'Europe par l'étendue des recherches, par l'exactitude des observations, & sur tout par la sagacité avec laquelle l'Auteur a suivi les opérations les plus cachées des insectes, & en a développé le méchanisme admirable.

* D'ANIMAUX ſe traînant à replis tortueux,
Un énorme concours vient s'offrir à mes yeux.
Différens en eſpèce, en grandeur, en figure,
Ils ont tous un inſtinct conforme à leur nature.
A leur aſpect hideux, je ne ſais quel effroi,
De les craindre & de fuir nous fait preſque une loi.
L'Inſecte, pour le peuple, eſt une eſpèce vile,
Pour le Sage, un chef-d'œuvre en merveilles fertile.
Dans lui, du Tout-puiſſant brille autant la grandeur,
Que dans le [1] Chérubin couronné de ſplendeur.
Mais quoi? pour l'atteſter, un frappant Phénomène,
D'un pas majeſtueux s'avance ſur la ſcène.

---

* Les Reptiles.

Pour le Sage, un chef-d'œuvre. L'Auteur de la *Théologie des Inſectes*, fait à ce ſujet une réflexion vraiment digne d'un Philoſophe Chrétien. » Le plus » petit vermiſſeau, dit-il, eſt l'ouvrage de l'Etre in- » fini, auſſi bien que l'animal le plus parfait; & ſi » Dieu n'a pas trouvé qu'il fût au-deſſous de lui de » le créer, pourquoi ſeroit-ce une foibleſſe à un » homme raiſonnable d'en faire l'objet de ſes recher- » ches? D'ailleurs, le plus chétif des Inſectes eſt un » ouvrage digne d'admiration.... Dieu ſeul peut » opérer ces merveilles. Il nous les offre, non comme » des modèles à imiter, mais comme autant de té- » moignages de ſa ſageſſe & de ſa puiſſance infinies.« *Introduct. pag.* 2.

1 *Creavit in cœlo Angelos, in terra vermiculos: nec major in illis, nec minor in iſtis.* S. Auguſt.

——— *Un frappant Phénomène.* M. *Trembley* de la Société Royale de Londres, a enrichi l'Hiſtoire Naturelle de la découverte du *Polype d'eau*

Vous, qui sondez l'abîme & les [1] accès des mers,
Qui mesurez le cours de tant d'astres divers,
Qui discutez le son, les couleurs, la lumière,
O scrutateurs hardis de la Nature entière,
Un Reptile humilie & confond votre orgueil.
Je vous vois échouer contre ce foible écueil.

---

douce. Il nous a le premier appris les propriétés singulières dont la Nature a doué ce Reptile : la faculté d'engendrer sans accouplement, & presqu'au moment qu'il naît, sa fécondité prodigieuse, sa reproduction complette après qu'il a été coupé par morceaux. Voilà sans doute des attributs extraordinaires, & le dernier est jusqu'ici sans exemple dans le regne animal. M. Trembley a donné le précis de sa découverte, (faite en 1740,) dans l'Ouvrage qui a pour titre : *Mémoire pour servir à l'Histoire d'un genre de Polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes.* Les observations de ce savant Naturaliste y sont mises dans un jour lumineux, & on voit qu'il les a poussées jusqu'au scrupule : ce qui leur donne plus de poids & d'autorité. M. *Baker*, Anglois, fort versé dans l'Insectologie, a observé à son tour le Polype d'eau douce. Le résultat de ses expériences est, à l'égard des faits, pleinement conforme à celui des procédés de M. Trembley. Il n'y a que quelques légères différences quant à l'analyse. Dès qu'un point de Physique ou d'Histoire Naturelle, est une fois démontré, les inductions générales que chaque Observateur en tire séparément, ne peuvent varier entr'elles que par la différente façon de concevoir ou de juger, & quelquefois d'opérer.

1 Flux & reflux.

Un Reptile. Il y a plusieurs espèces de Polypes d'eau douce. Les uns sont rougeâtres, les autres d'un châtain clair. Ceux de l'espèce la plus petite sont de

Trésor caché long-tems au sein de la Nature ;
Le *Polype* pour vous est une énigme obscure.
Approchez : admirez ces nobles vermisseaux,
Que votre œil confondoit avec les végétaux.
Ces êtres animés, inconnus au vulgaire,
Dans eux, de l'Infini portent le caractère.
Dieu, libre dans ses dons autant qu'illimité,
A daigné les pourvoir d'une fécondité,
Que d'un œil interdit l'Observateur contemple,
Et qui, dans la Nature, est encor sans exemple.
Chacun d'eux se produit sans *coopérateur.*
Il est par sa vertu son propre créateur.

---

couleur verte. Le corps du Polype est fort délié, & de la figure d'un tube. Il est susceptible de différens degrés de contraction & d'extension. Lorsqu'il se contracte, il n'a guères plus d'une ligne de longueur. Lorsqu'il s'étend, il en a cinq ou six. Ce Reptile a autour de la bouche plusieurs cornes ou bras d'une extrême petitesse, & qui se meuvent en tout sens. Leur longueur varie suivant l'espèce & la taille de l'animal. Il s'en sert pour marcher, pour se suspendre sur la surface de l'eau, pour saisir sa proie, &c. Le Polype réside dans les viviers, dans les marais, & se nourrit de petits vers aquatiques. *Extrait du premier Mémoire de M. Trembley.*

Que votre œil confondoit. » La première fois, dit » M Trembley, que je vis à la simple vue ces petits » animaux, je les pris pour des plantes aquatiques. » Ce fut leur figure, leur couleur verte, & leur » immobilité qui excitèrent en moi cette idée. C'est » aussi celle qu'ils ont fait naître dans l'esprit de » presque toutes les personnes qui les ont vus, sans » le secours de la loupe. «

Chacun d'eux se produit sans coopérateur. » On

Il enfante, & sa race immensément féconde,
Tige à peine naissante, en rejettons abonde.
Ceux-ci donnent le jour à de nouveaux enfans,
Qui les rendent aïeux au sortir de leurs flancs:
De l'Infini physique image véritable.
Mais quel autre prodige, & plus inconcevable!
Le fer le multiplie, & par lui mutilé,
Il est à l'existence aussi-tôt rappellé.

» n'apperçoit parmi les Polypes aucune espèce d'accouplement, ni aucune différence de sexe. Chacun » de ces Reptiles est fécond par lui-même, & multiplie également, soit qu'on le tienne séparé, ou » mêlé avec d'autres. C'est de cette manière qu'il se » forme souvent quatre ou cinq jeunes Polypes, qui » sont attachés en même-tems au corps du vieux Polype; & ces premiers sont à peine séparés de celui » qui les a fait naître, qu'ils deviennent bientôt eux-mêmes les pères d'autres Polypes. Mais ce qui paroîtra bien plus extraordinaire, c'est qu'un jeune » Polype en engendre souvent d'autres qui donnent » naissance à une troisieme & quatrieme génération, » avant que le premier soit détaché du trone du Polype aïeul. « *M. Baker, Essai sur l'Histoire Naturelle du Polype-Insecte, chap. VII, pag.* 80.

Le fer le multiplie. Pour mettre le Lecteur mieux au fait de cette étonnante reproduction, je vais rapporter une des expériences de M. Trembley, telle qu'il l'expose dans son quatrieme Mémoire, pag. 175.

» Après avoir coupé transversalement un Polype » en quatre portions, j'ai eu soin de bien nourrir » chacune de ces quatre parties. Quand elles ont été » parvenues à une certaine grandeur, je les ai coupées » longitudinalement. Ensuite j'ai fait croître toutes » ces portions, & je les ai de nouveau divisées. De

Dans les tronçons la vie à l'inſtant s'inſinue.
Un Polype nouveau ſe préſente à la vue.
De l'homicide acier le Reptile vainqueur,
Revêt ſa même forme, & reprend ſa couleur.
A ſe renouveller ardent, infatigable,
En principes de vie il eſt inépuiſable.
C'eſt ainſi qu'un miroir tombant avec fracas,
Se briſe ſur le marbre, & vole en mille éclats.
Sur les morceaux épars l'image réfléchie,
Renaît, ſe reproduit, aux yeux ſe multiplie.
Reptile, dont le jeu, d'un voile épais couvert,
Eſt un profond abîme où notre eſprit ſe perd,
Dieu t'a ſcellé du ſceau de ſon pouvoir ſuprême,
Et ton être ſurprend la Nature elle-même.

A ce tableau frappant par ſes traits merveilleux,
Vont ſuccéder ici des tableaux odieux.
Bergers, vous dont le pied foule l'herbe fleurie,
Interrompez vos jeux. Fuyez. Cette prairie
Recèle le reptile au venin le plus prompt.

» cette manière j'ai coupé à différentes fois le Polype » dont il s'agit en cinquante parties. Je m'en ſuis » tenu là, croyant qu'il ſuffiſoit d'avoir pouſſé la » diviſion juſqu'à ce point. Toutes ces cinquante » parties ſont devenues des Polypes complets.

Recèle le reptile. L'Aſpic. De tous les reptiles venimeux, c'eſt celui dont le venin agit le plus promptement, & avec le plus d'activité. Il y a pluſieurs eſpèces d'Aſpic. Les unes n'ont qu'un pied de longueur; d'autres ont juſqu'à une braſſe. Leur couleur varie. Il y en a de cendrés, de noirs, de jau-

Avec l'herbe souvent l'œil trompé le confond [1].
Assassin déguisé, le poison qu'il distille
Semble se conformer à sa fureur tranquille.
Dans le sein de la mort il plonge sans douleur,
Et d'un trépas tardif il épargne l'horreur.
[2] Tel il trancha tes jours, altière Cléopatre,
Lorsque de ta beauté toujours plus idolatre,
Le fier rival d'Octave expirant à tes yeux,
Ta tendresse ne put survivre à ses adieux;
Que d'un char triomphal fuyant l'ignominie,
A la gloire on te vit sacrifier ta vie.

---

nâtres, &c. L'Aspic a les yeux enfoncés & étincelans. Auprès de chacun s'élève une excrescence charnue qui est de la grosseur d'un pois. Son cou s'enfle lorsqu'il veut darder son venin. Sa piquure est presqu'aussi petite que celle d'une aiguille. Elle ne cause aucune tumeur, & il ne sort de la plaie qu'une très-petite quantité de sang livide. Bientôt la vue est obscurcie, il survient un engourdissement dans toutes les parties du corps, on tombe dans un assoupissement léthargique : symptomes qui prouvent que le venin de ce reptile est extrêmement froid, & qu'il fige le sang, comme quelques Naturalistes l'ont avancé. La mort suit de près, & elle n'est précédée ni de douleurs, ni de convulsions. L'Histoire semble le confirmer. Tels furent les effets que produisit sur Cléopatre la piquure de l'Aspic qu'elle s'étoit fait apporter dans une corbeille remplie de figues, & comme dit Horace, *ut atrum corpore combiberet venenum.* Od. 31. lib. 1.

1 Il y a des Aspics qui ont le dos moucheté de petites taches verdâtres. Ceux-là sont les plus vénimeux.

2 Plut. in Ant.

J'apperçois ce reptile ennemi de nos jours,
Mais dont l'art d'Esculape emprunte du secours.

J'apperçois ce reptile. La Vipère tient un rang trop malheureusement distingué parmi les reptiles venimeux, pour ne pas mériter ici une description anatomique. Voici comme la décrit le célèbre *Redi*, dans son Traité medico-physique sur le Serpent de cette espèce. J'abrégerai ses détails.

La Vipère a la tête plus plate que ne l'ont les Serpens ordinaires. Le bout de son museau est retroussé à-peu-près comme celui du Cochon. Le nombre de ses dents n'est point fixe. Elle en a quelquefois six ou sept à chaque côté de la machoire, & quelquefois moins. Les unes sont grosses, les autres petites. Les premières sont crochues & courbées, creuses jusques près de leur pointe qui est très-perçante. Elles ont une fente toute semblable à celle d'une plume à écrire. Les petites dents n'ont point d'ouverture. Ses gencives sont entourées d'une vésicule qui renferme le venin, lequel est une liqueur ou un suc jaunâtre, & en très-petite quantité. Ce Reptile ne mord jamais qu'il n'enfonce ses grosses dents jusqu'à la racine, & alors la vésicule souffre une compression qui fait jaillir le venin. La Vipère a environ deux pieds de longueur. Sa grosseur est d'un pouce au-moins. Son corps est d'un gris obscur, parsemé de taches jaunes & brunes. Elle est vivipare, contre l'économie animale des autres Couleuvres qui sont toutes ovipares. Elle met bas plusieurs petits. Ils sont, à leur naissance, enveloppés d'un tégument délié qu'ils déchirent au troisieme jour.

Redi passe ensuite à la qualité du venin, aux symptomes qu'il produit, aux remèdes les plus propres à guérir, aux vertus de la chair de la Vipère, &c. J'y renvoie le Lecteur que des discussions de cette nature pourroient intéresser.

Malheur à l'imprudent qui sous son pied le presse:
Il darde, furieux, sa langue vengeresse,
Et du creux de sa dent fait jaillir un venin,
Ministre de la mort recélée en son sein.
Il s'arma contre toi, tendre épouse d'Orphée *.
Tu foulois le gazon sur les bords du Pénée.
Caché parmi les fleurs dans ces aimables lieux,
D'une nuit éternelle il couvrit tes beaux yeux.
Et toi, qui dans les champs de l'antique Tarente,
Exerces plus qu'ailleurs ta vertu malfaisante,
Toi, qui par les effets [1] qu'enfante ton poison,
Etonnes la nature, & confonds la raison.

---

* Georg. Lib. 4.

Et toi, qui dans les champs. La Tarentule est une espèce de grosse araignée, assez commune dans la Calabre, & sur-tout dans le terroir de Tarente, ville de la Pouille, d'où elle a tiré son nom, & où elle est plus dangereuse qu'ailleurs. Les effets singuliers que sa piquure produit, ne sont plus regardés comme une fable. Ils sont très-réels. On en voit une description curieuse dans les Mémoires de l'Académie des Sciences [*ann.* 1702, *Hist. pag.* 16. & *seq.*] qui ne sont assurément point écrits par des hommes qui croient légèrement. Misson, dont l'exactitude n'est pas suspecte, en parle aussi dans son voyage d'Italie, tom. III. Lettre 36.

1 Parmi les effets surprenans de la piquure de la Tarentule, l'aversion qu'elle cause pour le noir & pour le bleu, & au-contraire l'amour pour le blanc, le rouge & le verd, sont des plus indéfinissables. Ces effets, au-reste, ont été constatés par des témoins oculaires, parmi lesquels on compte plus d'un Philosophe.

[redacted]

Je vois des malheureux atteints de ta piquure.
L'un à la danse, au rire est livré sans mesure,
L'autre, dans les accès d'un délire fougueux,
Pousse des cris, s'agite, écume furieux.
Symptomes singuliers, dont un son harmonique
Est l'unique remède & le vrai spécifique.

Symptomes singuliers. Comme le remède est peut-être encore plus singulier que le mal lui-même, tout extraordinaire qu'il est, je me flatte que le Lecteur ne sera pas fâché d'en voir ici le précis, & si j'ose m'exprimer ainsi, la recette. Le voici tel qu'il est rapporté dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, à l'endroit cité.

» Lorsqu'un homme mordu est sans mouvement & » sans connoissance, un joueur d'instrumens essaye » différens airs, & quand il a rencontré celui dont » les tons & la modulation conviennent au malade, » on voit qu'il commence à faire quelque léger mou- » vement. Il remue d'abord les doigts en cadence, » ensuite les bras & les jambes, peu après tout le » corps. Enfin, il se lève sur ses pieds, & se met à » danser en augmentant toujours d'activité & de for- » ce. Il y en a tel qui danse six heures sans se reposer. » Après cela on le met au lit, & quand on le croit » assez remis de sa première danse, on le tire du lit. » On joue le même air, & il recommence à danser. » Cet exercice dure plusieurs jours, mais tout au plus » six ou sept, jusqu'à ce que le malade se trouve fa- » tigué, & hors d'état de danser davantage, ce qui » annonce sa guérison : car tant que le venin agit sur » lui, il danseroit, si on vouloit, sans aucune dis- » continuation, & il mourroit d'épuisement. Enfin, » il reprend peu-à-peu la connoissance, & revient » comme d'un profond sommeil, sans se souvenir

Que d'autres animaux, reptiles venimeux,
Le *Dipsas*, le Crapaud, le Scorpion hideux,

» de ce qui s'est passé pendant son accès, non pas
» même de sa danse. «

Voyez au même endroit l'explication médico-physique de cette cure musicale si étonnante, par M. Geoffroy de l'Académie des Sciences. Toute probable qu'elle est, elle a de fortes objections à essuyer.

Le Dipsas, le Crapaud. Le Dipsas, dont Lucain fait, dans la Pharsale, [*Lib.* IX.] une peinture énergique, est un reptile presqu'aussi venimeux que l'Aspic. M. *Kolbe* le décrit en ces termes :

» Le Dipsas, ou Dipsade, est ainsi appellé d'un » mot grec qui signifie *avoir soif*, parce que ceux » qui ont le malheur d'en être mordus, brûlent d'une » soif ardente. Le Serpent de cette espèce a quatre » pieds de longueur. Son corps est fort gros près de » la tête, & va ensuite en diminuant. Il a le dos » marqueté de taches brunes & noires. Sa morsure » enflamme tout-à-coup le sang, & cause, comme » je l'ai dit, une soif dévorante.

Le récit que M. Kolbe fait de la guérison d'une morsure du Dipsas, m'a paru assez curieux pour devoir être rapporté ici.

» Un Bourgeois de la Colonie, dit-il, fut mordu » par un Dipsas au gras de la jambe. Sur le champ il » courut au logis du Chirurgien entretenu par la » Compagnie, appellé M. *Greff*, qui avoit un re- » mède excellent contre la morsure de ce reptile » dangereux. Lorsqu'il arriva, il avoit déja la jambe » fort enflée, & étoit dévoré d'une soif brûlante. Il » demanda de l'eau instamment. Le Chirurgien, qui » savoit que le désaltérer c'étoit irriter le mal, refusa » la boisson, & sans perdre un moment, fit plu- » sieurs incisions à la jambe. Il en sortit une grande

Le Serpent à *sonnette*, & la noire Araignée !
Mais j'entends une voix follement indignée.

» quantité de matière jaunâtre. Ensuite il mit sur » la plaie une emplâtre qui étoit le remède spécifique. » La soif s'appaisa d'elle-même peu-à-peu. On » leva l'appareil trois heures après. On trouva la » jambe presque entiérement désenflée. Le lendemain » la plaie fut consolidée, & la guérison parfaite. « *Description du Cap de Bonne-Espérance*, tom. III. pag. 126.

Le Serpent à sonnette. Voici la description qu'en fait le P. de Charlevoix, dans le Journal de son Voyage à l'Amérique, tom. I. pag. 288.

» Le Serpent à sonnette ne surpasse guères ni en » grosseur, ni en longueur nos grandes couleuvres » d'Europe. Sur un cou plat & fort large, il a une » tête assez petite. Ses couleurs sont vives sans être » brillantes. Le jaune pâle y domine. Ce que ce rep- » tile a de plus remarquable, c'est sa queue. Elle est » en forme d'anneaux, & couverte d'écailles. En la » remuant, il fait le même bruit que la Cigale. Sa » morsure est mortelle si on n'y remédie sur le champ, » & la Providence a pourvu à la promptitude du re- » mède. Dans tous les endroits de la campagne que » fréquente ce dangereux Serpent, il croît une plante » facile à reconnoître par la hauteur de sa tige, qui » est de trois ou quatre pieds. Sa racine est un anti- » dote sûr contre le venin de cet animal. Il ne faut » que la piler, & l'appliquer sur la plaie.

» Il est rare que le Serpent à sonnette attaque les » passans, mais si on marche sur lui, on est piqué » à l'instant, & si on le poursuit, il s'arrête ; il se » replie en rond, sa tête au milieu, & s'élance avec » impétuosité contre son ennemi. «

Le sentiment du P. de Charlevoix, au sujet du

Ces reptiles, dit-elle, éternels assassins,
Ne furent donc créés que pour nuire aux humains !
S'il étoit un Dieu bon, intelligent & sage,
Les auroit-il formés pour ce funeste usage ?
Leur existence exclut & sagesse & bonté.
Impie, ah ! dis plutôt que d'un juge irrité
Elle admet la justice, & que du premier père
Elle punit en nous le crime héréditaire.
Les plus fiers animaux devoient te respecter,
Homme : mais contre Dieu tu t'oses révolter ;
Eux-mêmes contre toi soudain ils se mutinent.
Pour punir ta révolte, à te nuire ils s'obstinent.

---

bruit que fait le Serpent à sonnette, contredit l'opinion générale, confirmée par des témoins auriculaires. Ce bruit ressemble au son argentin d'une clochette, & non au chant aigu de la Cigale. La dénomination du reptile le prouve assez. Il provient de ce que sa queue est terminée par plusieurs petits corps durs & concaves, enveloppés d'une membrane écailleuse & unis deux à deux. Dès que le Serpent se meut, ils résonnent en s'entre-choquant.

Eux-mêmes contre toi. On peut appliquer à la révolte des animaux contre l'homme, ce que dit saint Augustin au sujet de la révolte du corps contre l'ame. *Injustum erat ut obtemperaretur à servo suo, qui non obtemperârat Domino suo.* L'homme désobéissant à Dieu son Seigneur, a dû voir par un juste retour les êtres irraisonnables se soustraire aux loix du maître que le Créateur avoit établi sur eux. La désobéissance du premier homme a donc été l'origine du renversement de l'ordre, & dans le moral & dans le physique : le mal moral a sa source dans l'homme même, & le mal physique est une suite du mal moral.

Tigre & le Lion, le Léopard & l'Ours [1]
ut se ligue, tout s'arme & menace tes jours.
nsecte devient même un fléau redoutable.
u Tyran de Memphis il infecte la table.
gyptien par lui voit ses champs ravagés.
ntiochus par lui voit ses membres rongés. [2]
r semer l'épouvante au sein de vingt provinces,
ır noyer, quand il veut, leurs peuples & leurs
Princes,
e faut-il à ce Dieu, formidable vengeur?
nperceptible dent d'un vermisseau rongeur.
is, promptes à punir, ces verges de colère
uvent qu'il a toujours les entrailles de père.
'eut que le levain de ce reptile impur,
ns les mains des [3] *Chirac* soit un remède sûr;

---

1 Exod. cap. VIII. ỳ. 6.
2 II. Machab. cap. IX. ỳ. 9.
Pour semer l'épouvante. Les digues de la Hollande t été plus d'une fois percées par de petits Vers aquaues, (on les appelle *Vers à tuyau*,) qui en ronat insensiblement le bois. C'est par les ouvertures 'ils forment de proche en proche, que la mer a elquefois submergé des villages à plus de trente ues d'étendue, & qu'elle a fait périr la plus grande rtie de leurs habitans, & presque tous les bestiaux. oyez dans l'Histoire de l'établissement de la Répuque de Hollande, [*Liv.* 2.] le détail des ravages e fit dans la Zélande la plus mémorable de ces inontions, arrivée en 1519.
3 Mort premier Médecin du Roi, avec la réitation d'un des plus grands Médecins de l'Eupe.

Que, changé par son art en vertu bienfaisante;
Il soit de guérisons une source abondante.
Tel l'amas de vapeurs qui porte dans ses flancs
Et l'éclair, & la foudre, & la grêle, & les vents,
Epanche quelquefois ces flots qui font éclore
Les trésors de Cérès, de Pomone & de Flore.
Dans le regne animal, quels reptiles nouveaux,
Qui peuplent & les airs, & la terre, & les eaux!
Etres organisés, vivans, mais invisibles,
Peut-être plus nombreux que ceux qui sont sensibles:
Etres, qui par milliers dans l'univers semés,
Forment un monde entier d'atomes animés.

Il soit de guérisons. Personne n'ignore que les Vipères sont d'un grand usage dans la Médecine, & qu'on s'en sert utilement dans plusieurs genres de maladies. L'huile de Scorpion est un antidote contre le venin de ce reptile. On guérit la piquure de bien des insectes venimeux, en les écrasant sur la plaie. Si la racine du Citronnier du Canada, dont le Père de Charlevoix parle dans son Voyage de l'Amérique, est un poison très-subtil, elle est en même-tems un remède souverain contre la morsure du Serpent *Cornu.* A l'égard des minéraux qui sont des poisons, l'arsénic, l'antimoine, le réagal, &c. la Médecine emploie avec succès ces poisons si actifs, en les appliquant extérieurement. Au-lieu donc d'accuser témérairement la Providence d'avoir attaché des qualités malfaisantes à certains reptiles, & à certains minéraux, on devroit la bénir de ce qu'elle nous fait trouver dans eux des remèdes à nos infirmités corporelles.

Etres, qui par milliers. Je ne parle point ici des *Animalcules*, ou Vers spermatiques, découverts par

De leur corps délié la petiteſſe extrême
Dérobe à nos regards leur exiſtence même.

Leuwenhoëk dans la liqueur ſéminale des animaux. & enſuite par Hartſoëker dans celle de l'homme. C'eſt l'obſervation microſcopique la plus étonnante, & le ſpectacle que les Phyſiciens, même les plus hardis en conjectures, prévoyoient le moins. Cette découverte, confirmée par MM. Valiſnieri, Andri, Bourguet, & par pluſieurs autres Obſervateurs, a trouvé & trouve encore des incrédules. Si elle eſt réelle, comme tant d'aſſertions ſemblent le perſuader, il eſt très-sûr que le nombre des animaux inviſibles ſurpaſſe prodigieuſement le nombre des animaux viſibles. Je vais citer un fait, vrai ou faux, qui fera juger de la totalité par une ſimple parcelle. Leuwenhoëk dit qu'il a vu cinquante mille Animalcules dans une ſeule goutte de ſemence de Coq de la groſſeur d'un grain de ſable. *Vidi in guttâ ſeminis galli gallinacei, æquali uni arenulæ, quinquaginta millia animalculorum viventium.* Epiſt. ad Chriſtoph. Wren.

Le calcul de Leuwenhoëk eſt de toute nullité, parce qu'il eſt de toute impoſſibilité. Les Vers ſpermatiques, de l'aveu de ceux qui affirment leur exiſtence, nagent en foule dans la liqueur ſéminale, & ils y ſont dans un mouvement perpétuel. L'œil doit donc néceſſairement les confondre dans cette agitation continuelle. Le fil du calcul doit échapper par leur extrême petiteſſe, & ſe perdre dans leur multitude innombrable. Cela eſt clair & ſans replique.

——————— *La petiteſſe extrême.* La Nature, dit Pline, [*lib.* 11. *cap.* 2.] n'eſt nulle part ſi parfaite que dans les petits objets. C'eſt-là un axiome. En effet, la conformation des organes du Ciron eſt encore plus admirable, vu leur extrême petiteſſe, que la conformation des organes de l'Eléphant ou de la

Par le secours d'un verre [1] on les voit seulement:
L'Observateur, frappé d'un juste étonnement,

Baleine, dans leurs amples proportions. Quelle doit être la ténuité de son crystallin, de son ventricule, de ses intestins! Je dis plus. Il y a dans cet atome vivant, des muscles, des nerfs, des veines, du sang: dans ce sang il y a des humeurs, dans ces humeurs des corpuscules de matières hétérogènes. Et tous ces vaisseaux, tous ces esprits qui y circulent avec le sang, sont renfermés dans le corps d'un animal presque imperceptible: idée qui étonne & lasse l'imagination, lorsqu'elle veut l'approfondir. L'homme est placé entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse: & si les distances incommensurables des corps célestes caractérisent l'immensité du Créateur, la méchanique admirable du corps animal prouve son intelligence infinie.

1 Le Microscope.

Par le secours d'un verre. Les expériences de quelques grands Physiciens ne permettent point de douter de l'existence des animaux invisibles. Celles de Hooke & de Derham sont connues. Leuwenhoëk en a fait aussi. J'en rapporterai une des plus remarquables. Cet infatigable Observateur, qui par ses découvertes a, pour ainsi dire, agrandi le regne animal, fit tremper du poivre dans de l'eau de neige pendant un mois. Il observa avec le Microscope, dans cette infusion, une quantité innombrable d'animaux prodigieusement petits, qui étoient de différente figure, & qui nageoient & s'élançoient avec une extrême rapidité, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les observations que M. Joblot a faites depuis, confirment celle de Leuwenhoëk. Il assure qu'il a vu un nombre infini de très-petits animaux de différentes espèces, dans des infusions de bled, de foin, de poivre, de sauge, de fenouil, &c. La cause

Dans

Dans eux, du Créateur admire la puissance.
Selon l'ordre physique, il voit leur existence
Liée à ce grand Tout qui forme l'Univers.
Quel doit être le jeu de leurs ressorts divers ?
Quel art doit éclater dans leur structure interne ?
Comment agit en eux l'instinct qui les gouverne ?
De quel bien.... Mais qui peut pénétrer ces secrets ?
Ils sont couverts d'un voile & d'un nuage épais.
Tu connois seul le fond de ces frappans spectacles,
Grand Dieu, toi, dont la main n'enfanta que miracles,
Qui dis, & tout fut fait, qui, comme en te jouant,
D'un seul mot fis sortir l'univers du néant,
Manifestas ta gloire & ta toute-puissance,
Et marquas tout au sceau de ton intelligence.

Du champ que je parcours quelle est l'immensité !
Quel spectacle à mes yeux est encor présenté ?
Quadrupèdes, c'est vous dont l'espèce féconde
Sert de ressource à l'homme, & d'ornement au monde,
Variant par la forme, & par le naturel,
Celui-ci débonnaire, & celui-là cruel,

---

physique de leur résidence dans ces diverses infusions, est aisée à expliquer. Il est plus que probable qu'il voltige sur la surface de la terre d'innombrables légions de ces atomes vivans & invisibles. Ils s'accrochent sans doute à ces plantes dont ils se nourrissent. Ils y déposent leurs œufs, & ces œufs éclosent dans les infusions par l'action du liquide ; ou de quelque ferment.

Voyez sur le même sujet les Leçons de Physique expérimentale de M. l'Abbé Nollet, Tom. I. pag. 57.

Du front de l'animal sort une trompe énorme,
Qui le rend plus terrible, ensemble & plus difforme,
Qui s'abaisse ou s'élève avec agilité,
Qui fait enfin sa force & sa dextérité.
C'est toi, fier Eléphant, noble poids sur la terre,
Jadis Mars t'entraînoit aux horreurs de la guerre.

Jadis Mars t'entraînoit. Rien n'est si connu dans la partie militaire de l'Histoire ancienne, que l'usage qu'on faisoit des Eléphans à la guerre. Les peuples de l'Asie & de l'Afrique, où il y a quantité de ces animaux, crurent qu'ils en pourroient tirer de grands services dans les combats, par rapport à leur force & à leur docilité. En effet, dressés & conduits avec art, ils furent très-utiles. Ils rompoient les rangs les plus serrés en fondant avec une impétuosité qu'on ne pouvoit soutenir. Ils écrasoient par leur masse énorme une foule de soldats. Ils répandoient partout le désordre & l'épouvante. Alexandre, à l'exemple des Asiatiques, employa des Eléphans dans son expédition des Indes, & Porus lui en opposa. Ses successeurs en rendirent l'usage fort commun dans les guerres qu'ils se firent les uns aux autres. Pyrrhus, Roi d'Epire, fut le premier qui en fit passer en Italie, & les Romains apprirent de lui, & ensuite d'Annibal, les avantages qu'on en retiroit dans les batailles rangées. Ce fut pendant la guerre contre Philippe (l'an de Rome 552) qu'ils se servirent, au rapport de Tite-Live, pour la première fois des Eléphans qu'ils avoient pris sur les Carthaginois, après la victoire remportée sur Asdrubal dans la seconde guerre Punique. *Antè signa prima locati fuere Elephanti; quo auxilio tum primùm Romani, quia captos aliquot bello Punico habebant, usi sunt.* Lib. 31. num. 36.

Que dis-je? quelquefois reconnoiſſant, humain:
Tel fut le défenſeur de l'eſclave Romain.
Quel coloſſe effrayant à mes yeux ſe préſente?
Sa figure eſt hideuſe, & ſa marche peſante.
Un ivoire acéré, d'une extrême blancheur,
A qui l'oſe approcher inſpire la terreur.

Tel fut le défenſeur de l'eſclave Romain. La reconnoiſſance d'un Lion envers l'eſclave *Androcle* eſt trop connue, pour que je rapporte l'aventure qui la fit naître. Aulu-Gelle raconte [*Noct. Attic. lib. 5. cap. 14.*] cette hiſtoire ſingulière, ſur le témoignage d'Appion, qui aſſuroit avoir vu à Rome le fait de ſes propres yeux; & Sénèque en parle en ces termes: *Leonem in ampitheatro ſpectavimus, qui unum è beſtiariis agnitum, cùm quondam ejus fuiſſet magiſter, protexit ab impetu beſtiarum.* De Benef. lib. 2. cap. 19.

Le P. de Charlevoix, dans l'Hiſtoire du Paraguay, dont il vient d'enrichir le Public, raconte [*tom. I. pag 61.*] une aventure preſqu'entiérement ſemblable à celle de l'eſclave Androcle. Le lieu de la ſcène & le fait qui s'y paſſe ſont préciſément les mêmes. Il n'y a de différence que dans les acteurs (une Eſpagnole & une Lionne) & dans le genre de ſervice rendu à l'animal. Ces deux faits ſi ſurprenans ſe fortifient l'un par l'autre, & étant réunis, ils ont plus de droits ſur notre crédibilité. Le récit de l'aventure arrivée au Paraguay l'an 1536, eſt revêtu de toutes les autorités qui peuvent le rendre authentique. C'eſt-là une méthode ſage. Les faits extraordinaires étant bien conſtatés, leur notoriété doit impoſer ſilence à ces eſprits orgueilleuſement incrédules, qui traitent de fable, en matière hiſtorique, tout ce qui tient du merveilleux. L'Hiſtoire a ſes Phénomènes comme la Phyſique.

J'admire sa vitesse, & son activité,
Son amour pour son maître, & sa docilité.
Il se plaît aux combats. Prompt à servir Bellone,
Il tarde à son ardeur que la trompette sonne.
Il ronge, en écumant, le mors impérieux.
Son pied impatient frappe le champ poudreux.
Son fier hennissement appelle le carnage.
Au signal, dans les rangs il se fraye un passage,
Fougueux, vole à travers les glaives, les épieux,
Et triomphe, ou périt d'un trépas glorieux.
Termines ces tableaux, trop entassés peut-être,
Commensal, compagnon, tendre ami de ton maître,
Toi, contre les erreurs d'un systême abusif,
L'argument le plus fort & le plus décisif.

Toi, contre les erreurs. Le systême des Automates. L'exposition de ce fameux systême, même abrégée, demande une discussion qui excéderoit les bornes d'une note. Je renvoie à l'analyse détaillée qu'en fait un grand Métaphysicien [M. Boullier] dans la première partie de l'excellent ouvrage qui a pour titre: *Essai philosophique sur l'ame des bêtes*, dans lequel le systême des Automates est très-solidement réfuté. Je me bornerai à dire, en me servant de ses termes, que l'hypothèse Cartésienne révolte le préjugé naturel, qu'elle amuse la raison quelque temps, & qu'enfin elle se voit détruite par la raison même. On est revenu de l'Automatie, comme on revient de ces modes qui ne plaisent que par leur singularité. Du reste, je me résoudrois plutôt à faire les bêtes de pures machines, que des êtres *animés par des Démons*. L'un n'est pas si absurde que l'autre, indépendamment des conséquences du dogme de la nouvelle hypothèse.

[redacted]

Parmi les animaux, doué par préférence
D'un instinct plus parfait, de plus d'intelligence,
Ta subtile industrie étonne la raison.
Tu ne sembles agir qu'avec réflexion.
Au *Machinisme* en vain Descartes te rabaisse,
Dans tout ce que tu fais, regne un air de justesse,
Un je ne sais quel ordre & quel discernement,
Voisins, presque rivaux de notre entendement.
[1] Plus d'un trait merveilleux t'a placé dans l'histoire.
Ose t'en applaudir, mais tire plus de gloire
De l'amitié de l'homme, & des secours heureux
Qu'aime à lui prodiguer ton zèle généreux.
Je te vois à sa porte, active sentinelle,
Veiller sur son trésor avec un soin fidelle.
Il t'appelle, & soudain tu voles à sa voix.
Il ordonne, & soumis, tu respectes ses loix.
A la chasse, pour lui, tu prouves ton adresse,
Le châtiment ne peut amortir ta tendresse,
Et ta fidélité jamais ne se dément.
Mais, ô trait signalé de ton attachement!
Souvent de l'assassin repoussant la furie,
Ton amour à ton maître a conservé la vie.

---

1 Les preuves de la sagacité du Chien sont en trop grand nombre pour pouvoir être citées ici. Je renvoie à celles que Montagne rapporte dans ses Essais, liv. 2. chap. 12.

Ton amour à ton maître. S'il y a eu des Chiens qui ont sauvé la vie à leur maître attaqué par des malfaiteurs, il y en a eu qui ont fait connoître par divers signes qu'il avoit été assassiné. Le Chien d'Auberi de

La plaine, les fôrêts, les vallons, les côteaux ;
Sont inondés au loin de différens troupeaux.
Les uns sont sans défense, & de nuire incapables :
Les autres sont armés de cornes redoutables.
La Nature à ceux-ci départit la vigueur,
Destinée à traîner le soc du laboureur.
Ceux-là furent pourvus d'un naturel paisible ;
Mais ils reçurent tous un attrait invincible,
Qui leur fait sans relâche appliquer tous leurs soins
A rechercher l'utile, à pourvoir aux besoins.
Paissez, heureux troupeaux, paissez l'herbe fleurie,
Et du Loup, s'il se peut, évitez la furie.

Montdidier fit encore plus. Témoin de l'assassinat de son maître, il poursuivit par-tout le meurtrier, nommé Macaire, en aboyant sans cesse contre lui, & même en tâchant de le mordre. Cet acharnement peu naturel fit naître des soupçons, qui fortifiés par quelques autres indices, déterminèrent les Juges à procéder par la voie de l'*épreuve*, comme c'étoit encore l'usage abusif en ce tems-là. [Le fait se passa en 1371.] Il fut décidé que Macaire & le Chien combattroient en champ clos. L'accusateur entra dans la lice, n'ayant pour défense que ses armes naturelles. L'accusé, armé d'un bâton, parut sur l'arène, & le duel, d'espèce toute nouvelle, commença en présence de Charles V & de toute sa Cour. Le Chien s'élança sur son ennemi, le prit fortement à la gorge, & le terrassa. Macaire fut déclaré vaincu, & livré comme coupable à la rigueur des loix. Cette aventure singulière est racontée par plusieurs Ecrivains, & nommément par Scaliger [*Exercit. advers. Cardan.* 202. *Sect* 6.] & par le P. de Montfaucon, dans ses monumens de de la Monarchie Françoise, tom. 3. pag. 70.

[redacted]

Compagnon de vos pas, défenseur de vos jours,
Le Chien souvent en vain vous prête son secours.
Au bercail l'ennemi s'est ouvert un passage.
Il égorge, il déchire, il assouvit sa rage.
Dans ce même bercail, le paisible berceau
De l'Agneau foible encore, & du tendre Chevreau,
Un spectacle admirable est offert à ma vue.
Des petits, au hasard, la troupe est confondue.
La mère, dans la foule, a démêlé le sien,
L'instinct vers lui la guide, & ce secret lien,
L'attache à ses côtés pendant la nuit entière.
De son flanc comprimé coule un lait salutaire,
Le nourrisson chéri s'en abreuve à longs traits:
Source pour ses besoins ne tarissant jamais.
Tels sont les soins constans de cette mère tendre.
Que de bienfaits sur nous ces troupeaux vont répandre!
Le Bœuf au pas tardif sillonne nos guérets,
Et prépare la voie à la riche Cérès.
Le Taureau nous prodigue une force agissante,
La fabuleuse Io sa crême nourrissante,
Le Mouton, la Brebis une épaisse toison,
Qui, tissue avec art, fait braver l'aquilon:
Ils sont tous destinés à notre nourriture.
Terrestres animaux, l'Auteur de la Nature
Vous a soumis à l'homme; il vous tient sous loi,
Vos jours sont dans les mains de ce superbe Roi.
Qu'il sache cependant ce Roi, que vos services
Sont faits pour ses besoins & non pour ses caprices.

Que d'un sceptre de fer il ne gouverne pas
Des sujets moins que lui, traitres, cruels, ingrats.
Il est des animaux dont l'espèce féconde
Habite tour à tour sur la terre & dans l'onde.
L'un & l'autre élément, par un accord heureux,
Sont à leur genre propre *analogues* tous deux.
Tu vois, ô Canada, sur tes rives fleuries,
L'adroit Castor marcher dans les vertes prairies.
Près des murs de Memphis, l'intrépide Ichneumon
Abandonne du Nil le fertile limon.

——— *L'intrépide Ichneumon.* Cet amphibie, appellé communément *Rat d'Egypte*, est presque de la taille du Chat. Gesner le met dans la classe de ces grosses Souris des champs qu'on nomme *Musaragnes*. Son corps est couvert de poils longs, rudes, mêlés de blanc, de noir & de jaune. Il a la tête oblongue, les yeux étincelans, les dents aiguës. Il y a beaucoup de ces animaux dans le Nil, d'où ils sortent souvent, & se répandent dans la campagne. L'Ichneumon est l'ennemi du Crocodile. Il l'empêche de trop multiplier, en brisant ses œufs cachés sous le sable. Il ose, tout foible qu'il est, attaquer un si terrible animal, mais c'est sourdement & par une voie des plus extraordinaires. On lit dans quelques descriptions de l'Egypte, & dans l'Histoire ancienne de M Rollin. [*tom. 1, pag. 79.*] que quand le Crocodile dort sur le rivage du Nil, il entre dans sa gueule qui est toujours ouverte, qu'il pénètre dans ses entrailles & les ronge, qu'ensuite il s'ouvre une issue en lui perçant le ventre, dont la peau est fort mince. Il lui est, je crois, beaucoup moins difficile d'en sortir que d'y respirer, & l'interception de l'air rend le fait un peu douteux. Quoi qu'il en soit, l'avantage incontestable que l'Egypte retire de la

L'Hippopotame sort de ses grottes profondes,
Et foule le gazon arrosé de ses ondes.

---

lestruction de beaucoup d'œufs de Crocodile, opérée par l'Ichneumon, détermina ses anciens peuples à placer cet animal bienfaisant au nombre de leurs lieux. C'est ce que dit Vossius dans son Traité, *De rigine Idololatriæ* : ouvrage qui renferme une vaste rudition.

L'Hippopotame sort. On le nomme aussi Cheval marin. Voici la description de cet amphibie. Je l'ai uisée dans *Thévenot*. La source est bonne. M *Kolbe*, près avoir décrit l'Hippopotame dans sa Relation lu Cap de Bonne-Espérance, avoue qu'il ne connoît ucun Auteur qui en ait parlé aussi exactement que 'hévenot.

» L'Hippopotame, ou Cheval marin, (dit ce fa» meux Voyageur,) est de la taille & de la grosseur » du Bœuf. Sa tête est semblable à celle du Cheval, » à cela près qu'il a la bouche beaucoup plus grande. » Il a les naseaux fort larges, les oreilles & les yeux » petits, la queue courte. Ses jambes sont grosses, » ses pieds presque ronds. Ils ont chacun quatre doigts » comme ceux du Crocodile, dont l'Hippopotame » est le mortel ennemi, & auquel il fait sans cesse la » guerre. Il a fort peu de poil sur la peau qui est tan» née, & a un pouce d'épaisseur. Elle est même si » dure, qu'il est difficile de la percer d'un coup de » mousquet. Sa mâchoire inférieure est garnie de » quatre dents d'une blancheur éclatante. Elles sont » grosses, longues d'un pied, & avancent en dehors » de la gueule. Il y en a deux de chaque côté, dont » l'une est crochue, & l'autre droite. L'Hippopotame » est amphibie. L'herbe est sa nourriture ordinaire, » Il la broute sur les bords des rivières d'où il sort, » après avoir auparavant bien regardé s'il n'y a point

Mais de son sein s'élance un dragon furieux.
Son aspect effroyable épouvante mes yeux.
Nil, tu ne caches point sous ton onde fangeuse,
Un monstre plus terrible, à forme plus hideuse.
Par-tout son corps énorme est d'écailles semé,
Et par l'acier tranchant ne peut être entamé.
Il dévore bien moins qu'il n'engloutit sa proie.
Souvent pour la saisir, quelle ruse il déploie !
Il pousse un cri plaintif, caché sous des roseaux,
Cri de mort pour celui qu'attirent ses sanglots.

» de risque pour lui. On trouve beaucoup de ces ani-
» maux dans le Gange, le Niger, le Nil, & autres
» grands fleuves. « *Voyage dans les Indes Orientales, Part. I. liv. 2.* chap. 72.

Par-tout son corps. » Il y a dans les marais sur les » bords du Gange, des Crocodiles qui sont si grands, » qu'un homme pourroit se tenir debout entre les » deux mâchoires, lorsqu'ils ont la gueule ouverte. » On en a pris dans l'isle de Madagascar, qui avoient » dix toises de long, c'est à dire, soixante pieds. « *Histoire des Indes Orientales anciennes & modernes; par M. l'Abbé Guyon, tom. I. pag.* 188. Cette longueur, toute énorme qu'elle est, n'approche pas, à beaucoup près, de celle du monstrueux Crocodile, appellé dans l'Histoire le *Serpent de Bagrada*, dont je parlerai bientôt.

Il pousse un cri plaintif. Feu M. Maillet, ancien Consul de France au Caire, & Auteur de Mémoires curieux concernant l'Egypte, m'a raconté que passant un jour le long du Nil, il entrevit un Crocodile qui étoit caché parmi des roseaux, & qui poussoit un cri tout semblable à celui d'un enfant qui pleure. Par cette ruse, ces animaux attirent le paf-

De ce monstre cruel l'espèce trop féconde
Feroit d'affreux dégâts : mais l'Arbitre du monde
Oppose à ses fureurs deux puissans ennemis,
Dans leur haine pour lui constamment affermis.
L'un pénètre en son sein, & ronge ses entrailles :
L'autre perce le mur que forment ses écailles.
Monstre, qui de carnage & de sang altéré,
Fut pourtant comme un Dieu, dans l'Egypte adoré,
Tel étoit ce dragon qui, terrible adversaire,
Soutint seul le combat contre une armée entière,
Ce monstrueux Python qu'aux bords du [1] *Bagrada*,
Le camp de Régulus, comme un fort, assiégea,
Qui, résistant au fer, vit armer ces machines
Transformant les remparts en de vastes ruines,

---

sant, trompé dans l'objet qui excite sa pitié. Lorsqu'il est à portée, ils se jettent brusquement sur lui, & le dévorent. De ce cri trompeur du Crocodile est venu sans doute le proverbe latin : *Crocodili lacrymæ*, des larmes simulées. M. l'Abbé le Mascrier, a depuis rédigé les Mémoires de M. Maillet, & il les a donnés au Public sous le titre de *Description de l'Egypte*. Je suis surpris que le trait que je viens de rapporter, n'ait pas été inséré dans l'article où il est parlé du Crocodile.

1 Fleuve d'Afrique qui passe entre Utique & Carthage. On le nomme aujourd'hui Megrada.

Qui, résistant au fer. Valère - Maxime [*lib. I. cap.* 8.] rapporte ce fait historique qu'il avoit puisé dans une des Décades de Tite-Live qui nous manquent. Quelle devoit être la force de ce Crocodile monstrueux, puisqu'il résista long-tems à tous les traits des Balistes & des Catapultes, & qu'on eût bien de la peine à l'achever après qu'il eût été terrassé par une

Brava long-tems leurs traits, & ne fut terrassé
Que par un roc énorme en tourbillon lancé.

Quadrupèdes, épars dans les bois, dans la plaine,
Vous semblez inonder votre immense domaine.
Je vois le Sanglier, dont l'ivoire perçant
Donne souvent la mort au Chasseur trop pressant;
Le Tigre furieux, dont la peau mouchetée
Est au prix de nos jours quelquefois achetée;
L'Ours, assaillant fougueux, quand de son large flanc,
Blessé par l'aggresseur, il voit jaillir son sang;
Le Cerf qui s'élançant d'une course rapide,
Lasse, ou met en défaut une meute homicide
Et le rusé Renard; & le Loup meurtrier;
L'Ecureuil plein de feu; le Singe grimacier;
L'animal, destructeur de la souris timide;
Et celui dont l'Arabe en Asie est le guide,

énorme pierre qui lui brisa l'épine du dos. Pline nous apprend [*li*. 7. *cap*. 4.] que sa peau, que Régulus envoya à Rome, étoit longue de six vingt pieds, ce que confirme Valère-Maxime. Malgré ces autorités, cette prodigieuse longueur me paroît un peu difficile à croire.

Et celui dont l'Arabe. Le Chameau. Ce Quadrupède est fort commun dans l'Orient, où il est d'une grande utilité. Il y en a de deux espèces : le Chameau *Arabe que*, qui a une bosse sur le dos, & le Chameau *Persan*, qui en a deux. Leur taille communément est de sept pieds & demi, depuis le sommet de la tête jusqu'à terre. Ils ont le cou mince & long, le museau fendu, les oreilles très courtes, la tête petite à proportion du corps, dont la grosseur égale celle du Bœuf. Leur pied n'a point de corne. Le desi

Qui, d'un genou flexible, à terre s'abaissant,
Reçoit & porte au loin le faix le plus pesant;
Mille autres dont l'espèce à l'infini varie,
Et se reproduisant, sans cesse multiplie.
Ils engendrent, du jour où l'Etre créateur
Mit dans chaque animal un germe producteur,

---

sous est large, fort charnu, & revêtu d'une peau épaisse. Leur poil est court, doux au toucher, d'une couleur fauve. Au Printems, ce poil tombe en moins de trois jours. Les Orientaux le recueillent avec soin, à cause du grand commerce qu'ils en font avec les Européens. Il sert à la fabrication des chapeaux.

Le Chameau n'est propre que pour la charge. Son allure est lente. Il ne fait guère plus de cinq lieues par jour. Le conducteur, qui est presque toujours un Arabe, ne le frappe point pour le faire marcher. Il suffit qu'il chante, ou qu'il siffle de tems en tems. Sa charge ordinaire est de huit quintaux. Il s'accroupit pour la recevoir, à un signal que lui fait le *Camelier*, & il se relève à un autre signe. Il n'y a peut-être point de Quadrupède aussi docile, aussi obéissant que le Chameau.

Cet animal, tout gros qu'il est, mange fort peu. Il se nourrit d'herbes, de foin, de feuilles d'arbre. Il supporte long-tems la faim, la soif; & lorsque les Caravanes traversent des déserts arides, & qu'on commence à manquer de fourrage & d'eau, on retranche beaucoup de sa nourriture & de sa boisson, sans que ses forces diminuent sensiblement. La femelle ne met bas qu'un petit, & elle le porte onze mois. Son lait est, dit on, un remède souverain contre l'Hydropisie. Le Chameau vit ordinairement cinquante ans. Il y en a même qui poussent la vie jusqu'à plus de quatre-vingt.

Mit dans chaque animal. Selon la loi générale de

[1] Plus fécond dans celui dont l'espèce docile
Sert d'aliment à l'homme, ou d'instrument utile,

la Nature, les animaux multiplient par la voie de la génération. Cette vérité n'a jamais été révoquée en doute à l'égard des grands animaux : elle est trop sensible ; mais quant aux petits, tels que sont les Insectes, les Philosophes de l'Antiquité ont cru, sur la foi d'Aristote, qu'ils ne devoient pas tous leur naissance à l'action réunie du mâle & de la femelle. Ils se sont imaginés que des viandes corrompues, le bois pourri, l'eau bourbeuse & croupissante, engendroient la plupart des Insectes, en fermentant par la chaleur. C'est-là une erreur de fait, une erreur démontrée par les expériences des Observateurs modernes, & il n'y a guère plus que le peuple qui croie cette fable. Si on voit des fourmillières d'Insectes naître de la putréfaction, c'est parce que des Insectes femelles de la même espèce ont auparavant déposé leurs œufs sur ces matières corrompues, & la fermentation échauffant ces œufs, les a fait éclore : voilà la vraie origine des *générations équivoques*. Il seroit absurde de prêter à la matière la faculté de donner l'organisation & le mouvement. Ce faux principe conduiroit droit au matérialisme. L'accouplement de deux animaux de même espèce & de sexe différent, est donc la seule & véritable cause de la formation de tout corps animé. Il faut pourtant excepter de cette loi générale certains insectes, & certains coquillages qu'il a plu à l'Auteur de la Nature de créer *Androgynes*, lesquels multiplient sans accouplement, & dont chaque individu se suffit à lui-même pour produire son semblable.

1 C'est la remarque que font plusieurs Naturalistes modernes ; & rien ne prouve plus l'attention d'une Providence sage, qui dans tout ce qu'elle a fait, a eu principalement en vue le bien de l'homme. . . . .

[redacted]

Moins fécond dans celui qui, funeſte aſſaſſin,
Arme ſa dent cruelle, ou ſon ſubtil venin.
Tu départis à tous, ô ſuprême Sageſſe,
L'art adroit d'éviter les pièges qu'on leur dreſſe,
La conſtante recherche à pourvoir aux beſoins,
Pour leurs foibles petits la tendreſſe & les ſoins,
Cet inſtinct naturel, dont l'ordre inviolable
Leur preſcrit de s'unir chacun à ſon ſemblable.
Tels ſont les attributs qu'ils reçurent de Toi,
Et juſqu'aux derniers tems, ſoumis à cette loi,
Leur être portera le même caractère,
Sans que jamais en eux il s'efface ou s'altère.
L'adreſſe eſt affectée à tous ces animaux,
Quoique marquée en eux à des traits inégaux.
Que d'exemples fameux, tous dignes de mémoire,
Et qui de la Nature enrichiſſent l'Hiſtoire !

Que d'exemples fameux. Les traits de fineſſe & d'induſtrie que fourniſſent les animaux en général, ſont aſſurément en très-grand nombre; mais il faut l'avouer : il y en a beaucoup qui ſont deſtitués de preuves, ou crus ſur la foi de garants ſuſpects ; il y en a beaucoup plus encore que l'imagination ſe plaît à broder, à revêtir de circonſtances acceſſoires, qui en augmentent le merveilleux aux dépens du vrai. En voici un qui n'eſt marqué à aucun de ces caractères défectueux. Je le choiſis dans une foule d'autres qui ne ſont pas moins ſurprenans. Le célèbre *Willis* le garantit véritable. Il le rapporte dans ſon Traité *De animâ Brutorum*, *cap. 6. pag. 55.* L'acteur eſt un Renard, c'eſt-à-dire, l'animal le plus inventif & le plus ruſé qu'il y ait ſur la terre, dont les artifices,

Bornons-nous à ton art, amphibie animal,

---

dit Pline, croissent avec l'âge, & à qui la vieillesse donne plus de routine & plus de rafinement.

Ce Renard voulant faire sa proie d'un Coq d'Inde qu'il voyoit perché sur un arbre, imagina ce stratagême. Il se mit à tourner autour de l'arbre avec beaucoup de vitesse, & pendant assez long-tems. Attentif au mouvement circulaire de son ennemi, le Coq d'Inde faisoit autant de tours de tête, pour ne le point perdre de vue. Enfin, étourdi par ce tournoiement, il tomba du haut de l'arbre, & le Renard s'en saisit.

C'est-là sans doute un trait des plus fins, une de ces ruses où il entre de l'intelligence, & même de la réflexion ; car pour que le Renard l'ait imaginée, il faut qu'il ait prévu que le Coq d'Inde suivroit de l'œil sa course autour de l'arbre, & que ce tournoiement rapide lui causeroit un étourdissement qui le feroit tomber. Quelle complication de vues ! Quelles combinaisons dans ces actions conditionnées ! Si le Cartésien dit que c'est-là l'opération aveugle d'une *machine*, je répondrai avec sa niéce de Descartes, en parlant de sa *Fauvette*.

N'en déplaise à mon oncle, elle a du jugement.

Bornons-nous à ton art. L'industrie des Castors, la police & la discipline qu'ils observent parmi eux, leur attention à se ménager des commodités dans les *loges* qu'ils bâtissent, leur soin à se pourvoir d'alimens aux approches de l'hiver, qu'ils passent enfermés dans ces cabanes ; tout cela a quelque chose d'étonnant, & est un des plus merveilleux effets de cet instinct dont le Créateur a doué les animaux. Ce que sont l'Abeille & la Fourmi parmi les Insectes, quant à la police & à la prévoyance, le Castor l'est parmi les Quadrupèdes amphibies, mais son industrie est

[redacted]

Des [1] *Mansards*, des *le Vaux* ingénieux rival.
Ta queue est la truelle, & tes dents sont la scie;
La glaise est par tes pieds broyée & ramollie,
Et par l'heureux secours de ces trois instrumens,
Tu construis tes foyers, solides bâtimens.
De brique & de ciment tu fais un alliage,
Et la *loge* bientôt s'élève à triple étage.
Des pieux sont alentour par tes dents enfoncés:
Mur qui brave l'effort des Autans courroucés.
Tu creuses un fossé. L'eau s'y fraye une issue.
Et dans ton logement par un canal reçue,

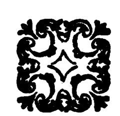
---

encore plus raisonnée que celle de l'Abeille. J'ai décrit d'après le P. de Charlevoix les opérations méchaniques de ces architectes, instruits dans l'art de bâtir par les seules leçons de la Nature. L'élégant Historien du nouveau Monde appuie beaucoup sur leur manière de construire, dans le Journal de son Voyage à l'Amérique Septentrionale, [*tom. I. p.* 141. *& suiv.*] J'ai retréci le tableau, conformément au génie de la Poësie qui peint rapidement, & ne s'appesantit point sur les détails. J'ajouterai ici que les Castors travaillent en troupe, que chaque ouvrier a, pour ainsi dire, sa tâche, & que tout l'ouvrage se fait sans confusion, sans embarras, avec un ordre & une harmonie qu'on ne se lasse point d'admirer.

A l'égard de l'économie animale du Castor, comme elle est d'une discussion assez étendue, je renvoie à la description anatomique que le P. de Charlevoix en fait à l'endroit cité. C'est un morceau bien propre à piquer la curiosité du Naturaliste, & même de celui qui ne l'est pas.

1 Morts l'un & l'autre premiers Architectes du Roi.

Elle y sert tes besoins, elle y sert tes plaisirs.
Ah ! le mortel en proie à mille vains desirs,
Sous ces lambris dorés que le peuple respecte,
Est moins heureux que toi, merveilleux architecte.
Grand Dieu, modérateur, ame de l'univers,
Qui sur lui tiens les yeux incessamment ouverts,
J'adore avec transport ta sagesse infinie.
C'est elle qui départ cette heureuse industrie
Aux essains d'animaux sur la terre semés,
Ou volant dans les airs, ou dans l'onde enfermés.
C'est elle qui pourvoit aux besoins de leur vie,
Leur donne cet instinct qui jamais ne varie,
A milliers & sans fin les fait multiplier,
Sous nos superbes loix les contraint de plier.
Pour prix de ces bienfaits répandus sans mesure,
Grand Dieu, que vers ton trône un cri de la nature,
Un concert de louange à jamais répété,
S'élève en exaltant ta gloire & ta bonté.



[redacted]



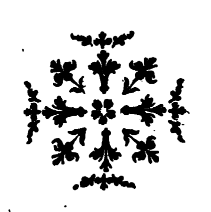
SOMMAIRE

DU

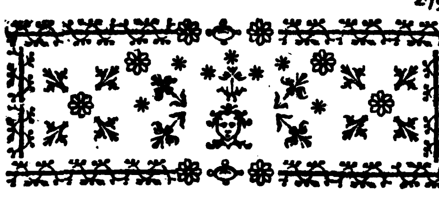
SIXIEME CHANT.

CRÉATION *de l'homme. Anatomie abrégée du corps humain. Union de l'Ame & du Corps. Incompréhensibilité de cette union. Leur dépendance réciproque. Pouvoir du Corps sur l'Ame. Il l'exerce comme organe des sensations qui agissent sur elle. Nature des sensations. Leurs effets. Leur utilité. Pouvoir de l'Ame sur le Corps. Elle le nécessite à suivre en tout sa volonté. Elle dirige ses mouvemens méchaniques. Elle réprime ses mouvemens déréglés. Que la nature de l'ame est incompréhensible. Des idées. Que les unes sont formées par les objets extérieurs & sensibles. Que les autres n'ont point de cause matérielle, & que Dieu seul les produit dans l'entendement* pur. *Des différentes modifications de l'Ame. Ses trois principales facultés. Analyse de l'imagination, de la mémoire &*

du jugement. Précis du dogme du libre-arbitre. Que l'Ame est spirituelle & immortelle. Exposition des preuves de sa spiritualité & de son immortalité.



[redacted]



LA GRANDEUR DE DIEU, DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE, POËME.

CHANT SIXIEME.

RANIMONS, s'il ſe peut, un feu prêt à s'éteindre.
Le plus grand des objets eſt ce qu'il reſte à peindre.
Il faut plus d'art, de force, & des traits plus hardis.
Mais quelle juſte crainte agite mes eſprits ?
La route où je m'engage eſt vaſte & périlleuſe,
Moins eſcarpée encor qu'elle n'eſt ténébreuſe.

N'importe. Peignons l'homme, & hardi scrutateur;
Analysons son ame, & discutons son cœur.

L'ETERNEL va parler.... Cieux & Terre, silence.
[1] Faisons l'homme : faisons-le à notre ressemblance.
Qu'à tous les animaux il impose des loix.
Que sur la terre entière il exerce ses droits.
A ces mots, Dieu pétrit une argile grossière,
Et son souffle ineffable anime la matiere.
L'homme vit. L'ame existe, & ne doit point mourir.
L'argile organisée à mes yeux vient s'offrir.
O vous, du corps humain guides & sentinelles,
Des mouvemens de l'ame interprètes fidelles,
Tous deux vous me frappez d'une juste étonnement,
De tuniques, de nerfs quel entrelacement !
Trois diverses liqueurs composent leur substance [2],
Mille fils au-dehors s'arment pour leur défense.
Un voile adoucissant l'éclat trop radieux [3],
A reprises se hausse & s'abaisse sur eux.
Dans un cercle [4] placée une fine membrane [5]
Est de la vision le merveilleux organe.
Peindrai-je ici ce front, siège de la pudeur,
Cette bouche vermeille au sourire enchanteur,
Ces traits, dont la douceur & les graces attirent,
Ces traits, où la noblesse & la grandeur respirent,

---

1 Gen. cap. 1. ℣. 26. & seq.
2 L'humeur aqueuse, la vitrée & la cristalline.
3 La paupière.
4 L'iris.
5 La rétine.

Qui

[redacted]

Qui décèlent dans l'homme un maître respecté ;
Enfin ce port superbe & plein de majesté :
Composé merveilleux, dont l'ordre & la justesse,
De l'Ouvrier suprême attestent la sagesse.
 Osons approfondir l'intérieur du corps.
Quel méchanisme heureux fait mouvoir ses ressorts !
Quel amas étonnant de diverses parties [1],
Par de secrets rapports entr'elles assorties,
Dont le jeu varié, le sage arrangement
Au salut de mes jours concourt séparément !
Par quelle cause en moi chaque élément réside,
Et le chaud & le froid, & le sec & l'humide ?
Comment leur équilibre, ame de la santé,
Malgré tout leur contraste est-il si concerté ?
 J'admire une merveille encore plus frappante.
La chaleur d'un foyer lentement agissante,
Consume par degrés l'aliment introduit.
Elixir nutritif, le chile en est produit.
Par-tout il s'insinue, & dans chaque partie
Porte & la nourriture, & la force, & la vie.
Sur l'aile du travail mes esprits envolés,
Dans mon corps abattu par lui sont rappellés.
 Mais quel fluide actif coule de veine en veine ?
Méandre de ce corps, sans cesse il s'y promène.
Mille fois en un jour, un organe moteur,
Qui lui donne son jeu, sa force & sa chaleur,
Le reçoit, le renvoie. Admise & repoussée,
Cette source de vie est par-tout dispersée,

---

1 Les grands & les petits viscères.

Et coulant à travers mille ſecrets canaux,
Arroſe un petit monde à flots toujours égaux.
Ton œuvre eſt par degrés toujours plus merveilleuſe.
Dieu puiſſant. Une maſſe [1] & molle & ſpongieuſe,
De fibres par milliers adroit enchaînement,
Se remplit d'un fluide, admis à tout moment.
Le vaiſſeau qu'elle occupe, & s'élève & s'abaiſſe;
Mouvement ſucceſſif, réitéré ſans ceſſe,
Et par qui l'air tranſmis par un étroit conduit [2],
Eſt chaſſé de mon ſein auſſi-tôt qu'introduit.
Et toi, du corps humain la plus noble partie,
Qui frappes d'autant plus, que plus on t'étudie,
Siège auguſte de l'ame & de l'entendement,
Et de leurs fonctions glorieux inſtrument:

---

1 Les poumons.
2 La trachée-artère.
Siège auguſte de l'ame. Les Philoſophes ont beaucoup varié ſur le *Senſorium*, ou ſiège de l'ame. Preſque tous le placent dans le cerveau; mais Deſcartes dans la glande pinéale; Willis, Anatomiſte Anglois, dans les corps cannelés; d'autres dans le cervelet. M. de la Peyronnie ſemble avoir décidé cette queſtion ſi problématique. Il aſſigne le ſiège de l'ame dans le corps *calleux*, ce petit corps blanc & oblong, qui eſt comme détaché de la maſſe du cerveau. Voyez dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, [*ann.* 1741. *pag.* 199.] les raiſons dont il appuie ſon ſentiment. Elles ſont fondées ſur des obſervations exactes & multipliées; & raiſonner ainſi, c'eſt démontrer.

De tes subtils filets la structure admirable
Etonne la raison, & sous son poids l'accable.
Que de ressorts divers, & combien composés,
Combien différemment, dans nous, organisés,
Qui dispensent à l'un des clartés lumineuses,
Des ténèbres à l'autre, ou des lueurs douteuses,
Et forment ce contraste où notre esprit se perd,
Dont le principe fixe est d'un voile couvert !
Tel est le composé de ma frêle machine.
Mais quoi ? l'eau, l'air, le feu conjurent sa ruine.
Depuis que je suis né, je nourris dans mon sein
De secrets ennemis un redoutable essain.
Dans mon débile corps sans cesse ils s'entre-choquent.
Mes propres alimens contre lui les provoquent.
Entouré de périls.... Et je vis ! Et mes jours
A travers tant d'écueils décrivent un longs cours !
O merveille ! Oui, grand Dieu, ta main toute-puissante,
En daignant conserver cette argile vivante,
Reproduit chaque jour le miracle frappant,
Que ton Intelligence a fait en la formant.
A ce corps, vil limon, matière destructible,
Une substance simple, un être indivisible,
Incorporel, subtil, lumineux, mais fini,
Est, quoique inalliable, intimément uni.
Mais de ce souffle actif, de cet être qui pense,
En qui tout manifeste une immortelle essence,
Qui me dévoilera l'union, les rapports
Avec l'être grossier dont il meut les ressorts ?
Qui pourra m'expliquer d'où naît leur harmonie,
D'où naît leur guerre interne, & jamais ralentie ?

Mêlange de concorde & de dissension,
Etrange paradoxe aux yeux de la raison.
Ces deux êtres, liés par les plus fortes chaînes,
Quoiqu'entr'eux si distincts, si fort *hétérogènes*,
Ont tous deux l'un sur l'autre un absolu pouvoir,
De leurs droits tour à tour prompts à se prévaloir.
Toute Reine qu'elle est, l'ame au corps est soumise [1],
Et ce maître orgueilleux souvent la tyranise.

Etrange paradoxe. L'union de deux substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle, l'accord entre deux êtres de nature si absolument différente, est un mystère incompréhensible : & c'est pourtant, comme dit saint Augustin, c'est dans cette mutuelle correspondance que tout l'homme consiste. *Modus quo corporibus adhærent spiritus, omninò mirus est, nec comprehendi ab homine potest : & hoc ipse homo est.* De Civit. Dei, lib. 21, cap. 10. Dans le systême des causes occasionnelles, qui est celui de Descartes & du P. Malebranche, Dieu est le lien & le médiateur de l'union de l'ame & du corps, & il établit une loi pour la correspondance de leurs effets réciproques : ensorte que l'ame a des affections à l'occasion de tels mouvemens du corps, & que le corps exécute des mouvemens à l'occasion de telles affections de l'ame ; jeu successif qui n'est que la cause occasionnelle de l'action immédiate de Dieu sur l'une & l'autre substance. Cette hypothèse est assez probable : mais comme on sait, elle a eu ses contradicteurs, & le fond de la question est un problême, ou plutôt une énigme que l'esprit humain ne pourra jamais expliquer.

1 Cette dépendance doit être entendue dans un sens métaphysique, c'est-à-dire, en conséquence des affections que l'ame reçoit à l'occasion de tels

[redacted]

Sa joie, ou ſa douleur, ſa crainte, ou ſon eſpoir,
Toutes les paſſions faites pour l'émouvoir,
Les objets corporels les excitent en elle.
Le corps eſt leur agent, leur organe fidelle.
De ces ſenſations, dont il eſt l'inſtrument,
Quel eſt pourtant le jeu, quel eſt l'enchaînement,
Pourquoi, par où, comment l'ame entière affectée,
Eſt-elle, ſans relâche, à ſentir excitée?
Quelque ſombre qu'il ſoit, expoſons ce tableau.
  L'ame (on n'en doute point) ſiège dans le cerveau.
Là, les fibres des nerfs par milliers aboutiſſent,
Et comme dans leur centre elles s'y réuniſſent.
L'objet matériel porte-t-il donc des coups?
Ces filets ébranlés les répercutent tous.
Ainſi lorſque du feu l'activité brûlante,
Que d'un fer meurtrier la pointe pénétrante
Sur notre corps agit avec vivacité,
Un accès de douleur dans l'ame eſt excité.
Mais de cette douleur qui fait naître nos plaintes,
Le corps ne reſſent point les cruelles atteintes.
De nos ſenſations méchanique inſtrument,
L'être matériel exclut tout ſentiment.
Tel un luth, réſonnant ſous une main ſavante,
N'entend point les accords que lui-même il enfante,
Et, père harmonieux de ces accords ſi doux,
Ne ſent point le plaiſir qu'ils excitent en nous.

---

mouvemens du corps, comme je l'explique plus au long dans la note précédente.

De l'empire des ſens notre ame eſt tributaire,
Et ſentir eſt pour elle une acte néceſſaire.
L'ouïe & l'odorat, la vue & le toucher,
Le goût, tout la ſaiſit, l'émeut, ſait l'attacher.
Un ſon mélodieux qui frappe notre oreille,
Un parfum odorant d'une roſe vermeille,
Un ſpectacle ſuperbe où ſe fixent nos yeux,
Un corps moëlleux, poli, d'un toucher gracieux,
Un fruit, un mets exquis attachent l'ame entière.
A ces ſenſations prêtant ſon miniſtère,
Chaque organe du corps les ſert ſéparément;
Et nous ſommes par eux affectés vivement.
Mais ces tranſports, ce trouble où notre ame eſt livrée,
Ces combats, ces remords dont elle eſt déchirée,
Qui les excite en nous? qui les fait naître? hélas!
Je ſens le coup mortel, & ne vois point le bras.
De ces ſenſations ſondons ici la ſource.
Du cerveau les eſprits précipitent leur courſe.
En actifs citoyens répandus dans le corps,
Ils animent le jeu de ſes divers reſſorts.
Ils fomentent en paix cette chaleur vitale,
Qui fait rouler le ſang d'une viteſſe égale.
Dans cet heureux état, ſi quelque paſſion
Fait ſentir tout-à-coup ſa vive impreſſion,
La cohorte paiſible à l'inſtant ſe mutine.
Au cerveau bruſquement ſon cours ſe détermine.
Tel roule dans la plaine un torrent furieux:
Les fibres s'ébranlant au choc impétueux,

L'ame par contre-coup eſt rudement atteinte,
Et reſſent la fureur, ou la haine, ou la crainte.
Ainſi ce qui produit ſon trouble & ſon tourment.
C'eſt des eſprits vitaux le bruſque emportement.
Heureux le cœur dans qui l'orage ſe diſſipe !
De ces ſenſations tel eſt donc le principe.
Telle eſt l'impreſſion des ſens en général,
Et cette impreſſion eſt dans l'ordre moral,
De l'Etre ſouverain la ſageſſe infinie
Veut que tant que notre ame à l'argile eſt unie,
Aux loix du ſentiment prompte à s'aſſujettir,
Elle puiſſe être émue, elle puiſſe ſentir.
Si ſur elle les ſens n'exerçoient leur empire,
D'un œil indifférent elle verroit détruire
Ce corps que ſa nobleſſe à droit de dédaigner.
La douleur qu'elle ſent, l'oblige à le ſoigner,
Et la ſenſation par ſon atteinte vive,
La rend, à ſes beſoins, ſans relâche attentive.
Le plaiſir qui la flatte, & qu'elle tient de lui,
Dans ſa triſte priſon adoucit ſon ennui :
Que dis-je ? Il lui rend cher un tyran qui la brave.
Il lui fait oublier qu'elle eſt ſa vile eſclave.

Il lui fait oublier. Les Stoïciens n'admettoient point cet état d'aſſerviſſement de l'ame, malheureuſement trop réel par les effets de la concupiſcence. C'eſt ce qui fait dire à Sénèque, l'un des plus ardens ſectateurs du Zénoniſme : *Major ſum & ad majora genitus, quàm ut mancipium ſim mei corporis, quod equidem non aliter aſpicio quàm vinculum aliquod libertati meæ circumdatum.* . . . Epiſt. 65. Le ſecond

Tels sont du corps, sur l'ame, & l'empire & les droits:
Mais au corps à son tour l'ame impose des loix.
Elle lui fait subir sa suprême puissance.
Sa volonté n'admet aucune résistance,
Et voit en un instant son desir accompli.
Agis, meus-toi, dit-elle, & son ordre est rempli.
Le corps fait-il sentir ce je ne sais quel charme,
Ces traits de volupté dont la vertu s'allarme?
L'ame exerçant sur lui d'âpres austérités,
Amortit ces desirs, par lui seul excités,
S'efforce d'étouffer, d'un zèle ardent éprise,
Ce feu qui brûle en nous; & que la *chair* attise,
Ce feu si redoutable alors même qu'il dort,
Qui, toujours allumé, ne s'éteint qu'à la mort:
Adversaire terrible, & que pourtant la Grace,
De concert avec l'homme, & combat, & terrasse.
L'ame guide le corps, règle ses fonctions,
Dirige sagement ses opérations,
Veille à tout, & pour lui tendrement allarmée,
L'écarte des écueils dont la route est semée.
Tel l'habile Nocher, sur d'orageuses mers,
La main au gouvernail, les yeux sans cesse ouverts,
Conduit l'agile nef qui fend le sein de l'onde.
L'air siffle, l'éclair brille, & le tonnerre gronde.
Des Autans, par son art, elle brave l'effort,
Et malgré leur furie elle surgit au port.

---

membre de la proposition est une maxime qu'un Père de l'Eglise n'auroit pas désavouée.

[redacted]

Ainſi, corps deſtructible, ame immatérielle,
Dans ſes profonds décrets la Sageſſe éternelle
Vous donne l'un ſur l'autre un abſolu pouvoir,
Mais elle vous défend de vous en prévaloir.
Ah ! puiſſiez-vous toujours reſpecter les limites,
Qu'en vous aſſociant, ſon doigt vous a preſcrites !
Puiſſiez-vous conſerver cet équilibre heureux
Qui.... Vains ſouhaits ! leur regne eſt ſans ceſſe ora-
geux.

De cette ame ſi noble, immortelle ſubſtance,
De cet être penſant analyſons l'eſſence.
Dévoilons ſa nature, & d'un œil curieux,
Au ſein de ſon principe.... Arrête, audacieux.
Où t'alloit emporter un eſſor téméraire ?
Apprens que ſon Auteur peut ſeul, de ce myſtère
Sonder la profondeur, percer l'obſcurité.
Pour atteindre ſi haut l'homme eſt trop limité.
Ignorer eſt ſon ſort : errer eſt ſon partage,
Et ſon œil ne peut voir qu'à travers un nuage.
Cette ame qui dans nous s'annonce hautement,
Notre foible raiſon la voit obſcurément.
L'homme toujours en vain ſondera ſon eſſence.
Il ſaura ſeulement qu'il exiſte & qu'il penſe.
Tout le reſte eſt couvert d'un voile ténébreux.
Nous ne pouvons ouvrir ce ſceau myſtérieux,
Et Dieu mit une borne à la raiſon altière ;
Comme aux flots orgueilleux il mit une barrière.
Si l'ame eſt cependant un abîme profond,
Où l'eſprit ſcrutateur ſe perd & ſe confond,

Ses opérations, leur jeu presque palpable,
Ne sont pas un énigme obscure, impénétrable.
Arbitre souverain, Toi, son unique auteur,
Toi, de ses facultés le sage créateur,
Par qui seul elle pense, agit, se détermine,
Daigne approuver qu'ici j'expose l'origine
De ces actes divers, purs, intellectuels,
Et comme Toi, grand Dieu, simples, incorporels.
L'ame, par sa nature, est sans cesse agissante.
Pendant le sommeil même elle crée, elle enfante.
L'ame est toute action, & son activité
Peut seule être égale à sa fécondité.
De-là naît cet essain d'innombrables pensées,
Sans interruption dans le cerveau tracées,
Vagues perceptions, se formant, s'effaçant,
Et d'un cours successif, fuyant, reparoissant.
Ainsi l'on voit l'éclat que la vapeur fait naître,
Briller d'un pole à l'autre, & soudain disparoître.
Ces tableaux vagabonds, si diversifiés,
Et jusqu'à l'infini dans nous multipliés,
Ces tableaux renaissans, qui sans fin se succèdent,
Comment sont-ils produits dans l'ame qu'ils obsèdent?
Telle que le métal qui reçoit du burin
Les nobles traits que grave une savante main;
L'ame se dégageant des liens de l'enfance,
Et des sens par degrés éprouvant la puissance,
Reçoit avidement de leurs impressions,
L'amas prodigieux de ses perceptions.
Comme un fleuve naissant voit accroître son onde
Des ruisseaux qu'il reçoit dans sa course féconde;

Ainsi l'ame paroît s'étendre & s'agrandir
Par les perceptions qui la viennent remplir.
Les sens leur donnent l'être, & leur rapport fidèle,
Par l'organe introduit, grave, imprime dans elle
Les innombrables traits du tableau merveilleux,
Que la nature étale à nos avides yeux.
Les objets corporels offrent donc ces idées,
Sous différens aspects par l'ame regardées,
Et tracent, par les sens, mille tableaux divers,
Qui semblent dans son sein rassembler l'univers.
  Mais cette impression, stable, ou momentanée,
Qu'à sentir plus ou moins l'ame est déterminée,
Et que produit en elle un être corporel,
N'a, dans son propre fond, rien de matériel.
Par l'organe des sens jusqu'au cerveau transmise,
Avec joie ou douleur incessamment admise,
L'idée est dans notre ame, & non pas dans l'objet;
Ainsi que la chaleur dont je ressens l'effet,

——— *Et leur rapport fidèle.* Les sens ne nous trompent que très-rarement dans ce qu'ils nous rapportent. Ils sont à cet égard presque toujours vrais. Lucrèce raisonne sur cette matière avec plus de justesse philosophique, qu'il n'a coutume de raisonner. Il y a dans son Poëme de la nature des Etres [*lib.* 4. *v.* 470. & *seq.*] une longue tirade où il établit solidement l'infaillibilité du rapport des sens. Mais ce qui donne encore plus de poids au sentiment de Lucrèce, c'est sa conformité avec celui de nos deux plus grands Philosophes, Descartes & le P. Malebranche. Voyez ce que le premier dit là-dessus dans ses *Principes*, première part. nomb. 33. & l'autre dans la Recherche de la Vérité, liv. 1. chap. 5.

L'éclat éblouiſſant qui frappe ma paupière,
Malgré le préjugé du ſtupide vulgaire,
Ne ſont ni dans le feu, ni dans l'aſtre du jour,
Mais dans l'ame qui ſent leurs effets tour à tour.
Cette ame qu'un objet a vivement frappée,
En eſt, dans le ſommeil, quelquefois occupée.
Fantaſtique tableau, l'objet eſt retracé,
Et dans l'ame affectée il eſt réaliſé.
J'eſſuie encor l'orage où la foudre bruyante
A mes pieds eſt tombée en gerbe flamboyante.
Enchanté, je revois [1] les fêtes & les jeux,
Que le ſalut des jours d'un Roi victorieux,
Gouvernant ſes ſujets plus en père qu'en maître,
Forme au ſein des cités, & juſque ſous le hêtre.
Ces objets, par les ſens, tracés dans le cerveau,
Frappent mon ame encor, l'affectent de nouveau.
Pour la perception pure, intellectuelle,
Dont les ſens ne ſont point la cauſe accidentelle,
L'ame, cet être actif & qui penſe ſans fin,
Par ſa propre vertu la produit dans ſon ſein :
Mais Dieu de cette idée eſt la cauſe première [2];
L'ame n'eſt que l'agent qui par ſon ordre opère.
Tels les projets d'un Roi par lui ſont enfantés;
Par ſon ſage Miniſtre ils ſont exécutés.

---

1 Réjouiſſances au ſujet de la convaleſcence du Roi en 1744.

2 *Non ſumus ſufficientes cogitare aliquid à nobis, tanquam ex nobis, ſed ſufficientia noſtra ex Deo eſt.* II. Epiſt. ad Cor. cap. III. ℣. 5.

A l'Etre qui contient l'idée univerfelle,
Lui de qui tout procède, & que tout nous rappelle,
Il faut donc rapporter cette perception,
Acte immatériel de l'*intellection*.
Des attributs de Dieu l'idée illimitée
Ne peut que par lui feul dans l'ame être enfantée.
L'ame tient de lui feul les fimples vérités,
Ces principes conftans, éternelles clartés,
Dont le jour lumineux, fe hâtant de paroître,
Eclaire tout mortel *, dès qu'il a reçu l'être,
Et décillant nos yeux par l'erreur fafcinés,
Plie au joug de la foi les doutes effrénés.

Mais, ô puiffant moteur, dans cet amas d'idées,
Dont nos ames par Toi font fans ceffe inondées,
La plus haute à tes yeux, la plus digne de moi,
C'eft celle qui me parle & m'occupe de Toi.
C'eft celle qui me peint ta grandeur ineffable,
Ton pouvoir infini, ta fageffe immuable,
Celle qui m'entretient de ton immenfité,
Et de ton exiftence, & de ton unité.

En diverfes façons l'ame fe modifie.
De combien d'attributs je la vois enrichie!
Imagination, mémoire, jugement,
Liberté du refus, ou du confentement :
Voilà fes facultés, & le riche appanage
Qui, fi-tôt qu'elle exifte, eft fon noble partage.

Facile à s'émouvoir, l'imagination
Eft affervie aux loix de la fenfation.

---

* Joan. cap. 1. ỳ. 9.

L'objet matériel, en l'affectant, l'agite,
Et par les sens lui porte une atteinte subite.
Des esprits animaux le cours impétueux
Ebranlant du cerveau les filamens nombreux,
Ces fibres, à leur choc exactement fidelles,
S'ouvrent de toutes parts à des traces réelles.
Par répercussion, ce vif ébranlement
Dans le siège de l'ame excite un mouvement,
Qui l'émeut, l'aiguillonne, & sur elle domine.
Agitée, échauffée, alors l'ame imagine;
Et plus ou moins rapide est le cours des esprits,
Plus ou moins vivement ses tableaux sont décrits.
C'est ainsi que l'on voit dans l'art de la gravure,
L'artiste industrieux tracer d'une main sûre,
Des traits forts ou légers, suivant que le burin
S'imprime plus ou moins sur le docile airain.
Du cours de ces esprits, que leur choc subtilise,
Naît l'inégalité qu'on voit avec surprise.

Du cours de ces esprits. Je suis ici le système du P. Malebranche, comme je l'ai suivi touchant les idées. Je sais qu'il essuie des contradictions; mais c'est-là le sort, & peut-être la gloire des systêmes philosophiques un peu abstraits; & celui de M. Loke, fondé aussi sur les principes de la plus sublime Métaphysique, a subi la même fatalité: tant l'esprit humain varie sur les matières de pur raisonnement. Selon quelques Philosophes, la différente conformation des organes du cerveau fait seule la différence qu'il y a entre l'homme à puissant génie & l'homme hébêté, & le cours des esprits animaux n'y entre absolument pour rien. Il y a même des Médecins qui doutent sérieusement de l'existence de ces corpuscules vitaux

[redacted]

Entre l'homme doué d'un génie éminent,
Et le mortel ſtupide, automate ambulant.
Dans l'un, rares, groſſiers, d'une marche peſante,
Ne portant avec eux qu'une chaleur mourante,
Les eſprits animaux ne ſemblent circuler,
Que pour mouvoir un corps, ſans eux prêt à crouler.
On diroit que leur jeu n'eſt pas fait pour ſon ame.
Nul trait qui l'aiguillonne, aucun feu qui l'enflamme.
L'acte de ſa raiſon eſt preſque machinal.
A l'inſtinct de la Brute il eſt ſouvent égal.
Dans l'autre, ces eſprits, ſubtils, en abondance,
Coulent, tels qu'un torrent qui d'un rocher s'élance,

(c'eſt abuſer du Pyrrhoniſme.) Voilà donc une hypothèſe qui heurte celle du P. Malebranche, & à ſon tour elle eſt contredite par celle de M. Clarke. Concluons de cette contrariété de ſentimens ſur ce point, ſans parler des diſputes ſur les idées innées, ſur les cauſes occaſionnelles, &c. concluons, dis-je, que nous voyons trop obſcurément dans l'intellectuel, pour pouvoir ſaiſir la vérité. Si elle ſe refuſe ſouvent à l'expérience même, ſe livrera-t-elle aux ſpéculations, & qui plus eſt, aux ſpéculations métaphyſiques ?

A l'inſtinct de la Brute. Il n'y a rien là qui, à la honte de notre eſpèce, ne puiſſe être démontré. On voit beaucoup d'hommes chez les Nations ſauvages, dans la Laponie, par exemple, ou dans le Groënland ; qui ne diffèrent guère de la Brute, à ne les enviſager que par leurs actions extérieures, & qui ne paroiſſent agir que comme force mouvante purement déterminée par la faculté ſenſitive. Tels ſont auſſi les Chiliens & autres Sauvages de l'Amérique, hommes groſſiérement ſtupides, & n'ayant qu'une foible notion de la Loi naturelle.

Et dans les champs voisins, sans être trop fougueux,
Roule rapidement ses flots tumultueux.
Ils donnent à ses nerfs des secousses nombreuses,
Forment dans son cerveau des traces lumineuses,
Et son ame éprouvant leur vive impression,
N'est que vie & chaleur, que force & qu'action.
De-là ces traits frappans, ces tableaux pathétiques,
Ce noble enthousiasme, & ces fougues lyriques,
Sources du vrai sublime, & qui jusqu'au lecteur,
D'un écrit immortel transmettent la chaleur.
Fécond, riche, il invente; & sous ses mains heureuses
Naissent les fictions les plus ingénieuses.
Là, ces * Héros que Rome un jour doit enfanter,
Fils d'Anchise, à tes yeux viennent se présenter.
Ici, ce bouclier ** d'admirable structure,
T'offre le sort de Rome, & sa grandeur future.

Là, ces Héros que Rome, &c. Ici ce bouclier. Je cite ces deux grands morceaux de Poësie comme le chef-d'œuvre de l'imagination de Virgile, & comme le plus puissant effort du génie poëtique, à mon sens. Je sais que l'honneur de l'invention n'est pas dû entiérement au Poëte Latin. La descente d'Ulysse aux Enfers dans l'Odyssée, & la description du bouclier d'Achille dans l'Iliade, lui ont vraisemblablement fourni le canevas de ces deux admirables fictions. Homère a donc pu, à cet égard, servir de modèle à Virgile : mais de l'aveu des maîtres de l'art, Virgile a surpassé son modèle. L'imitateur a enchéri sur l'inventeur, & imiter ainsi, c'est, comme dit la Bruière en parlant de Despréaux, créer les pensés d'autrui.

* Æneid. lib. 6.

** Lib. 8.

[redacted]

L'imagination, dans son feu véhément,
Ne feint pas, je le sais, toujours si sagement.
Souvent elle s'échappe, & sa fougue indiscrette,
Son délire effréné dégradent le Poëte.
Tout n'est alors que traits bizarres, mal tissus,
Qu'éclairs éblouissans, de chaleur dépourvus,
Que marche irrégulière, en chûtes trop féconde.
Sans règle, sans méthode, elle erre vagabonde,
S'égare en nous peignant le premier des Césars,
Dans les champs de Pharsale affrontant les hasards.
De l'Auteur du Roland elle outre les peintures,

S'égare en nous peignant. Un des plus grands défauts de la Pharsale, c'est cette fougue d'imagination que Lucain n'a pas su réprimer, & qui en fait plutôt un enthousiaste qu'un vrai Poëte. Ce défaut pourtant, tout considérable qu'il est, n'empêche pas que la Pharsale, prise en détail, ne soit estimable par des beautés, souvent sublimes, & par bien des traits de génie mâle & vigoureux, qui perçent à travers l'enflure & la déclamation, autres défauts essentiels de ce Poëme.

De l'Auteur du Roland. L'imagination de l'Arioste est encore plus fougueuse & plus déréglée que celle de Lucain. Le P. le Moyne *, (s'il faut citer aussi un de nos Poëtes à imagination effrénée) le P. le Moyne est, pour ainsi dire, un Géomètre auprès de lui. On sait le beau nom que le Cardinal d'Est donna au ramas informe d'aventures décousues, & seulement imaginées, qui composent le *Roland Furieux*. Rendons cependant justice à ce Poëme, comme nous l'avons

* Auteur du Poëme épique de *Saint Louis*.

Et de l'Homère Anglois grossit trop les figures.
Si des esprits vitaux le sage emportement
D'une foule de biens est l'heureux instrument,

---

rendue à la Pharsale. La Poësie de son style est admirable. Elle est plus animée, plus frappante que celle de la *Jérusalem délivrée*. Mais si le Tasse cède à l'Arioste dans cette partie de l'Art, certainement la première ; combien l'emporte-t-il sur lui par l'économie du plan, la décence des mœurs, la convenance & la dignité des caractères, en un mot, par la sagesse du génie ?

Et de l'Homère Anglois. Le *Paradis perdu* de Milton est plein de grandes beautés, & de défauts encore plus grands. C'est un monstrueux composé d'idées sublimes & d'idées puériles, d'images les unes fortes & souvent terribles, les autres basses ou rebutantes, de peintures riantes, naturelles, & de descriptions emphatiques ou bizarrement tracées, enfin, de tout ce que l'imagination peut enfanter de plus admirable, & de plus ridicule. Ainsi tous les extrêmes y sont réunis, comme dans les Tragédies de *Shakespear*. Pour appuyer ma critique, je vais rapporter le jugement que porte de ce fameux Poëme M. l'Abbé des Fontaines, dans son Discours sur l'Enéide, à la tête du second tome de sa Traduction de Virgile. » Indépendamment des extravagances dont » fourmille le *Paradis perdu* de Milton, les personnages seuls de ce Poëme, où il n'y a d'hommes » qu'Adam & Eve, sont insupportables. L'action générale & les épisodes sont monstrueux. Les nœuds » sont ridicules..... Ce ne sont que des images pareilles aux songes d'un malade, ou aux visions d'un » cerveau blessé, &c. «

Tout le monde connoît ces Vers du célèbre Auteur de la Henriade, Poëme où la sagesse de l'imagination

[redacted]

De ces mêmes esprits la fougue trop ardente
Est de tristes effets une source abondante.
Les fibres du cerveau ne peuvent quelquefois
Résister à leur cours, ni soutenir leur poids.
Leur rude choc les brise, & par eux accablée,
L'imagination en est alors troublée,
En proie aux noirs accès d'un délire fougueux,
L'un enchaîné, s'épuise en transports furieux.
D'un nuage éternel sa raison investie.....
Sage, qu'à cet aspect la tienne s'humilie.
L'autre apperçoit un [1] monstre errant pendant la nuit,
Entend les cris plaintifs d'un spectre qui le suit.
Tel Oreste croit voir une horrible [2] furie.
Tel Brutus croit parler à son *mauvais Génie*.

---

est unie à la grandeur des idées, & à la vivacité des images :

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables.
Il n'a chanté que pour les Fous,
Pour les Anges, & pour les Diables.

1 Ce qu'on appelle vulgairement *Loup-garou*.
2 L'ombre de Clytemnestre.

Tel Brutus croit parler. Des Auteurs assez graves prétendent que l'apparition du Fantôme qu'on dit s'être présenté à Brutus quelque tems avant la bataille de Philippes, fut une apparition réelle. Malgré leur autorité, je crois que ce ne fut qu'une illusion, qu'un déréglement de l'imagination de Brutus, échauffée par de longues veilles, & par une grande contention d'esprit. C'est la raison solide qu'un His-

Combien d'autres effets, & non moins malheureux;
Enfans de l'épouvante, ou d'un objet hideux,
Des traces par les sens trop fortement reçues,
Des passions enfin dans l'ame trop émues!
O monstres, c'est de-là que vous êtes issus,
Vous, juste horreur du sein où vous fûtes conçus,
Dont l'œil avec effroi voit l'horrible figure;
Dont, en vous étouffant, on purge la nature.
L'imagination est féconde en erreurs,
En bizarres tableaux, en prestiges trompeurs.

---

torien sensé [*Plutarque, vie de Brutus*] fait alléguer à Cassius dans le discours philosophique qu'il tient à son ame, au sujet de l'apparition de ce prétendu Fantôme.

Enfans de l'épouvante, ou d'un objet hideux. Les exemples des effets funestes que ces deux causes ont produits dans tous les tems, ne sont pas en petit nombre. Je n'en citerai qu'un dans chaque genre. La frayeur du Dominicain dont Campanella raconte l'aventure [*De sensu rerum, lib. 4. cap. 16.*] causa un si grand désordre dans les fibres de son cerveau, que ses cheveux blanchirent sur le champ, & qu'il mourut sans avoir pu parler. Au rapport du P. Brumoi [*Théatre des Grecs, tom. 3. pag. 258.*] l'apparition soudaine & la figure effroyable des Euménides, dans la Tragédie d'Eschyle qui porte ce nom, firent une impression si forte sur les organes du cerveau de la plupart des spectateurs, que des femmes enceintes se blessèrent de surprise, & que des enfans en moururent d'effroi. On peut voir aussi les exemples surprenans, mais dans un autre genre, que le P. Malebranche rapporte dans la Recherche de la Vérité, liv. 2, part. 1. chap. 7.

Maîtreſſe des humains, au gré de ſon caprice,
Elle fait leurs plaiſirs, elle fait leur ſupplice.
Tantôt, doux impoſteurs, ſes attraits ſéduiſans
Dans les bras du ſommeil viennent flatter nos ſens.
Que de charmans tranſports ! que d'aimables chimères
Après le réveil même au cœur encore chères !
Tantôt, ſe préſentant ſous des traits odieux,
Elle offre à nos eſprits des ſpectacles affreux,
Et telle en eſt l'horreur, que notre ame effarée
Par le réveil ſubit à peine eſt raſſurée.
Ici, ſon jeu propice aux vœux d'un tendre cœur,
Embellit à ſes yeux l'objet de ſon ardeur.
Là, de ce Courtiſan qu'un prompt revers terraſſe,
Elle aggrave les maux, & comble la diſgrace.
Ses amorces, de l'homme abondant en projets,
Promènent les regards ſur mille doux objets.
O Thémis, je la vois qui venge tes injures :
Elle offre au criminel l'appareil des tortures.
Ainſi, dans notre eſprit, l'imagination
D'une bizarre main répand l'illuſion.
Juſque ſur la raiſon elle étend ſon empire,
Et lui fait trop ſouvent adopter ſon délire.
Trop ſouvent, ſeule auteur d'un triſte égarement,
Elle oſe, ſans rougir, l'en faire l'inſtrument.
Ah ! raiſon, venge-toi, commande, agis en Reine.
Que ton ſage pouvoir, la maîtriſe, l'enchaîne,
Et, réglant prudemment ſes écarts emportés,
Change ſa nuit funeſte en utiles clartés.
Qu'animant tes leçons, elle ſerve à ta gloire.

CES tableaux variés, tracés dans la mémoire,

Ces tableaux plus ou moins dans elle conſervés,
Comment, dans mon cerveau, par qui ſont-ils gravés?
Je vais peindre, grand Dieu, l'œuvre de ta puiſſance,
La plus inacceſſible à notre intelligence :
Tableau vulgaire aux yeux ignorans ou diſtraits,
Toujours plus merveilleux, plus on le voit de près.
Les eſprits animaux, parcelles vagabondes,
En formant au cerveau mille traces profondes,
Diſpoſent ſes filets à prendre, à retenir
L'image des objets : de là le ſouvenir,
Ce vaſte réſervoir d'innombrables penſées,
Admiſes ſans effort, ſans déſordre entaſſées,
Qui s'offrent quelquefois ſi-tôt que je le veux,
Qui quelquefois auſſi réſiſtent à mes vœux,
Qui ſouvent à mon ame en foule ſe préſentent,
Et, promptes à ſortir, à l'envi ſe ſupplantent;
Qui ſouvent, malgré moi, refuſant de marcher,
Du fond de leurs recoins ne peuvent s'arracher.
Les fibres du cerveau ſont ſouples & fidelles
A l'action des corps qui s'exerce ſur elles.
L'objet matériel prompt à les émouvoir,
Par ſes coups redoublés les porte à recevoir
De ſes impreſſions les traces fugitives,
Images à la fois réelles, & fictives.
Alors, dans le cerveau, leur flexibilité
Admet tous ces tableaux dont il eſt affecté.
Telle d'un arbriſſeau la branche obéiſſante
Se plie en eſpalier, en voûte verdoyante;
Ainſi la cire molle, aiſée à manier,
Reçoit les traits divers que trace l'ouvrier.

Plus de notre cerveau les fibres sont flexibles
Plus elles ont de jeu, plus les objets sensibles,
Gravent profondément leurs portraits variés,
Et tels d'entr'eux jamais ne seront oubliés.
Tous ces divers tableaux, s'introduisent en foule.
L'un ne détruit point l'autre : aucun d'eux ne s'écoule.
Tout est clair & distinct : tout s'offre sans effort :
Le trait, se concentrant, n'en devient que plus fort.
Mais ces fibres aussi sont-elles inflexibles,
Soit par l'excès honteux de boissons trop nuisibles,

Tout est clair & distinct. C'étoit-là le propre de l'étonnante mémoire de Sénèque. Il nous apprend [*Præf. Controv.*] que dans sa jeunesse il répétoit jusqu'à deux mille noms propres, après les avoir entendus une seule fois, & qu'il les répétoit (ce qui est beaucoup plus fort) dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. Entr'autres efforts de mémoire qui ne sont pas moins prodigieux, il en cite un assez plaisant. » Un particulier, dit-il, ayant entendu réciter un » Poëme, avança pour s'égayer que c'étoit son ouvra- » ge, & pour preuve il le répéta tout entier sans hé- » siter. Le véritable Auteur n'ayant pu en faire au- » tant, les auditeurs l'accusèrent d'en avoir fait le » larcin. « Cet effort de mémoire, quoique surprenant, me paroît d'autant plus croyable, que j'en ai vu un tout pareil, au badinage près. Je m'applaudis d'en faire ici honneur à feu M. Olivier, l'un des principaux Membres de l'Académie de Marseille, homme d'une vaste érudition, & connu dans le monde littéraire par une Histoire de Philippe de Macédoine, aussi exacte qu'approfondie.

Soit par l'excès honteux..... soit par le poids des ans. A ces deux causes joignons-en une troisième : l'usage du tabac. Il affoiblit la mémoire par des rai-

Soit par le poids des ans qui nous traîne au tombeau;
Les traces foiblement s'impriment au cerveau.
Ce ne sont bien souvent qu'empreintes passagères,
Que portraits fugitifs, que lueurs éphémères.
L'image des objets, reçue avec effort,
S'offre & soudain s'efface, entre & promptement sort.
Tel l'éclair brille & meurt: tel poussé vers la plage,
Le flot au même instant couvre & fuit le rivage.
Selon que les objets sont vifs ou languissans,
Admises au cerveau par l'organe des sens,
Leurs traces, dans l'esprit stables ou passagères,
Font des impressions profondes ou légères.
De-là tous ces tableaux de la mémoire exclus,
Ou de qui nous n'avons qu'un souvenir confus.
De-là tous ces tableaux dont l'immortelle empreinte
Triomphe du tems même, & brave son atteinte.
Ainsi, fades Ecrits, dont on fut ennuyé,
De vous, tout, jusqu'au titre, est souvent oublié.
Ainsi, tendres adieux d'une mère expirante,
Dans son fils votre idée à jamais est vivante.
Tels sont de la mémoire & l'essence & le prix.
Que ses riches trésors de l'homme soient chéris.

---

sons médico-physiques dont l'exposition meneroit trop loin. Elles furent savamment déduites dans une Thèse de Médecine que M. Berger de l'Académie des Sciences soutint, lorsqu'il étoit encore sur les bancs de la Faculté : » Thèse, (dit agréablement M. de » Fontenelle,) dont le style & l'érudition furent gé» néralement admirés, & les préceptes fort peu suivis.« *Eloge de M. Berger.*

Qui,

Oui, cette faculté, qui veut de la culture,
Est un des plus beaux dons qu'accorde la nature,
Miroir universel, elle nous rend présens
Les siècles reculés, les grands événemens,
Tous les faits consacrés dans la Fable & l'Histoire.
Le savant quelquefois lui doit toute sa gloire.
Ses trésors cependant ne sont qu'un embarras,
Lorsque le jugement ne la dirige pas.

Ce jugement qu'est-il ? Ce sens droit & solide,
Qui discute, compare, examine, décide,
Et qui n'établissant que des principes vrais,
Par l'organe du goût prononce ses arrêts ?
C'est cette raison saine, exacte, vigoureuse,
Qui luit d'une clarté sagement lumineuse,
Qui régente l'esprit dans ses productions,
Et de l'homme, en tout tems, règle les actions.

Trop heureux l'Ecrivain dont un guide si sage
Gouverne le génie, & dirige l'ouvrage !
Méthodique, il lui dicte un plan judicieux.
Il lui fait rejetter les écarts trop fougueux,
Les tours entortillés, les figures outrées,
Les faux brillans, l'enflure, & les beautés plâtrées,
D'un coloris trop vif l'éclat éblouissant,
Tous ces termes nouveaux qui meurent en naissant ;

Miroir universel. On peut voir dans les Confessions de saint Augustin [*lib.* 10] un magnifique éloge de la mémoire, & une ample analyse de ses différentes opérations, que le saint Docteur confond cependant en quelques endroits avec les opérations de l'entendement pur.

Lieux communs d'une maigre & fauſſe Rhétorique.
Dédaignant ces atours, ſon auſtère Logique
N'admet que le vrai beau, l'ordre & l'enchaînement,
Du ſimple & du pompeux le rare aſſortiment,
Cette force de ſens, cette hauteur d'idées,
Propres au ſeul génie, à lui ſeul accordées.
L'imagination offre-t-elle à ſes yeux
De ſon feu pétillant l'éclat preſtigieux ;
Il change ces ardens en réelle lumière,
Son allure effrénée en marche régulière.
Sa mâle auſtérité ne proſcrit point les fleurs,
Mais il choiſit, varie, aſſortit leurs couleurs.
Avec goût, ſobrement elles ſont diſpenſées,
Et dans leur lieu précis heureuſement placées.
O ſublime Orateur, défenſeur de Milon,
Lui-même, en la tribune, il parloit ſous ton nom:
Et toi, rival d'Homère, ô Cygne de Mantoue,
Tu lui dois l'ordre & l'art dont l'univers te loue.
Offrons le jugement ſous de plus nobles traits,
Et voyons-le aux humains prodiguer ſes bienfaits.
En vrai Légiſlateur il ſert la République ;
Dans le ſein des cités, ſagement il s'applique
A maintenir la paix, & l'ordre & le repos.
Loin d'elles ſa prudence écarte les fléaux ;
Sa vigilance active entretient l'abondance ;
De Thémis, au Sénat, il règle la balance.
Mais ſon plus noble champ, c'eſt le conſeil des Rois.
Minerve, ta ſageſſe y parle par ſa voix.
Ses avis décidant du deſtin de la Terre,
Font conclure la paix, ou lancer le tonnerre.

Je le vois dissiper d'anciennes erreurs,
Proscrire les abus, & réformer les mœurs.
D'un censeur trop sévère écartant les rudesses,
Il blâme sans aigreur les travers, les foiblesses,
Du cœur & de l'esprit le triste aveuglement,
Tout ce que la raison désavoue & dément.
O comble de faveurs ! A l'homme qui s'égare
Son utile flambeau sert de guide & de phare.
Par son heureux secours que d'écueils évités,
D'orages prévenus, de périls écartés !
La vie est une mer sans relâche agitée.
Notre nef par les flots est souvent emportée ;
Le jugement la guide, & malgré leur effort,
Ce Pilote prudent la conduit dans le port.
Trop heureux les mortels, s'ils n'étoient point rebelles
A ses sages leçons, à ses avis fidelles !
Mais, plus fort que sa voix, un penchant trop fatal
Les séduit, les maîtrise, & les entraîne au mal.
Tel est même souvent leur aveugle délire,
Qu'approbateurs du bon, ils préfèrent le pire.

Qu'approbateurs du bon.

Video meliora proboque : deteriora sequor,

dit Médée dans Ovide, [*Met. lib.* 7.] &, si à la suite d'un Auteur profane, il est permis de citer un Ecrivain sacré, c'est aussi ce que dit saint Paul, en parlant de lui-même : *Non enim quod volo bonum, hoc ago : sed quod odi malum, illud facio.* Ad Rom. cap. VII. ℣. 15. Maxime qui établit les contradictions du cœur de l'homme dans le moral, & qui est

Ce choix est l'acte pur de notre volonté.
L'homme en tout ce qu'il fait, n'est point nécessité.
Il est né libre, & Dieu par un décret suprême,
Laisse à sa volonté, maîtresse d'elle-même,

---

rendue si heureusement dans ces vers du plus grand de nos Poëtes :

Hélas en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, & n'accomplis jamais.
Je veux : mais ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Racine, Cant. 3.

Il est né libre. La liberté de l'homme est une vérité incontestable, fondée sur la foi, & dont nous trouvons la preuve dans l'acte de notre volonté, agissant même physiquement. Ce dogme, qu'il est si glorieux à l'Etre pensant de soutenir, est formellement établi en plusieurs endroits de l'Ecriture, mais sur-tout dans l'Ecclésiastique. Voici le passage : *Deus ab initio constitu t hominem, & reliquit illum in manu consilii sui.... Apposuit tibi aquam & ignem. Ad quod volueris porrige manum tuam. Ante hominem vita & mors, bonum & malum. Quod placuerit ei, dabitur illi.* Cap. xv. ꝟ. 14. & seq. La liberté de l'homme peut-elle être plus expressément marquée ? Luther & Calvin, qui ont tâché de la détruire pour élever sur ses ruines le *Prédestinatianisme*, étoient intérieurement, & malgré eux, convaincus de tout son pouvoir. Enfin, tout ce que le libre arbitre a de contentieux, c'est son accord avec la grace ; & en effet c'est bien là qu'il faut s'écrier : *O altitudo !*

[redacted]

Le pouvoir de choisir ou le bien, ou le mal,
Choix décisif pour lui, salutaire, ou fatal.
Ainsi donc, à son gré, l'ame se détermine.
D'un ou d'autre côté, sans contrainte, elle incline,
Quand & comme elle veut, se porte vers l'objet,
Et de sa volonté ses actes sont l'effet.
Telle est sa liberté, qu'elle tient de Dieu même.
[1] Qui dit qu'elle est esclave, est digne d'anathême.

Hélas ! il est trop vrai : j'ai le pouvoir fatal
De marcher constamment dans les routes du mal.
Aux attraits de la grace, empressée à descendre,
Je puis, cœur obstiné, refuser de me rendre,
Ou, différant toujours, dire comme Augustin :
[2] Un peu de tems encore, attendons à demain,
Et suspendant ainsi son effet salutaire,
L'attiédir, la lasser, peut-être la distraire.
Ah ! faut-il qu'à ce prix je sois indépendant,
Que je puisse combattre un si doux ascendant,
Ce feu de l'Esprit saint, par qui l'ame embrasée,
A ses impulsions cesse d'être opposée ?
Méritons ce trésor, purement gratuit.
Que ce souffle divin dans nos cœurs introduit,
Par sa force efficace inspire, échauffe, éclaire,
Et que l'homme docile agisse & coopère.

---

1 *Si quis dixerit liberum hominis arbitrium.... non posse dissentire, si velit, sed velut inanime quoddam, nihil omninò agere, merèque passivè se habere, anathema sit.* Conc. Trid. sess. 6. can. 4.

2 *Modò, ecce modò, sine paululum.* Conf. lib. 8. cap. 5.

J'ai de l'Etre pensant prouvé la liberté :
Etablissons encor son immortalité.

L'AME, ce souffle actif, cette substance pure,
Atteste hautement sa céleste nature.
Elle est spirituelle, & ne mourra jamais.
Tout l'offre à ma raison sous les plus nobles traits.
Elle pense ; elle juge, a le droit de connoître
Cet Etre souverain, principe de tout être,
Admire sa puissance en tout ce qu'elle voit,
Le bénit humblement des biens qu'elle en reçoit.
Faite pour aimer l'ordre, à l'ordre elle est fidelle.
Quels rares attributs elle rassemble en elle !
Amour du bien moral, liberté de pouvoir,
Lumineuses clartés, desir de tout savoir,
Usage réfléchi de cette raison saine,
Qui vers la vérité par sentiment l'entraîne :
Mais la perfection de ces dons précieux,
Dans ce séjour terrestre, est voilée à nos yeux.
Un Etre si sublime, & qui par son essence,
N'est que vie & chaleur, lumière, intelligence,
Dans la nuit du néant doit-il être plongé,
Quand des liens du corps il sera dégagé ?
Laissons ce doute absurde à l'aveugle sceptique.
Son immortalité n'est point problématique.
Tout dépose pour elle, & son activité,
Et sa nature simple, & sa sublimité,

Tout dépose pour elle. L'activité de l'esprit, sa grandeur dans l'invention des Arts & des Sciences, le souvenir du passé, les vues dans l'avenir, prouvent,

[redacted]

L'infini qu'elle sonde & tâche de connoître,
Ses élans enflammés vers l'Auteur de son être.
Non, je ne croirai point, ô Moteur souverain,
Que ta sagesse ait mis vainement dans mon sein,
D'un bonheur éternel l'attente & le présage,
La soif d'un nom célèbre & vivant d'âge en âge,

---

suivant Cicéron, que l'ame ne peut être mortelle. *Sic mihi persuasi, sic sentio, cùm tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorumque providentia, tot artes, tantæ scientiæ, tot inventa, non posse eam naturam quæ res eas contineat, esse mortalem.* De Seneƈt. Quelle est la force de la conviction intime de l'immortalité de l'ame, puisque les Païens éclairés par les seules lumières naturelles, & sans le secours de la Révélation, n'ont point douté de cette vérité importante, qui, comme Cicéron dit ailleurs, étoit consentie de tous les Peuples! *Permanere animos arbitramur, consensu nationum omnium.* L'Elysée & le Tartare, séjours qu'ils assignoient aux ames après la mort, prouvent qu'ils croyoient l'ame immortelle, & même qu'ils attendoient des récompenses ou des châtimens dans une autre vie.

La soif d'un nom célèbre. Saint Evremont a mis au rang des plus fortes preuves de l'immortalité de l'ame, le desir si naturel à l'homme d'éterniser sa mémoire. » La preuve, dit-il, la plus sensible que » j'aye trouvée de l'immortalité de l'ame, c'est le desir » que j'ai de toujours être. « Un passage de Cicéron va servir, pour ainsi dire, de commentaire à ce texte un peu enveloppé. Voici ce qu'il dit dans le plus moral de ses Ouvrages philosophiques : *Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis.... quid ipsa sepulcrorum monumenta, quid elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare?* Tuscul. disp. lib. 1. num. 14.

Ce desir d'une paix qu'en vain je cherche en moi,
Que mon cœur inquiet [1] ne peut trouver qu'en Toi.
Tout m'assure à l'envi qu'à son principe unie,
Mon ame doit jouir d'une immortelle vie,
Et d'un torrent de biens s'enivrant à longs traits,
T'adorer, te bénir, & t'aimer à jamais.
C'est pour ces grands objets que tu lui donnas l'être.
Ils sont dignes de Toi, d'elle même peut-être.
J'entends du vertueux les trop justes clameurs:
Je suis, dit il, en proie aux plus cruels malheurs,
Tandis que le méchant, ivre de sa puissance,
Coule des jours heureux au sein de l'opulence.
Vaine idole du sage, ô stérile vertu,
Que gagné-je à te suivre, & de quoi nous sers-tu?
Juste, étouffe ta plainte: un Dieu, juge équitable,
Cite à son tribunal l'innocent, le coupable,
Et moissonnés tous deux par la faulx de la mort,
Ce Juge souverain décide de leur sort.
Sa main du vertueux couronne l'innocence,
Et punit du pervers la coupable licence.

En effet, nous ne pouvons donner l'être à nos enfans, nous ne pouvons faire des actions héroïques, produire d'excellens écrits, élever des superbes monumens & les charger d'inscriptions, sans un secret desir, ou tout au moins une velléité de laisser par là un nom après nous. Or, ce desir ou cette velléité que l'ame forme, ne sont-ils pas comme une expression de l'immortalité de son être?

[1] *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Aug. Conf. lib. I. cap. I.

[redacted]

Les peines, les combats exercent la vertu,
Et l'honneur du triomphe à ses efforts est dû.
La palme qu'elle attend seroit peu digne d'elle,
Si sa possession n'étoit pas éternelle.
Accorder un bonheur qui ne doit point cesser,
C'est, ô suprême Arbitre, en Dieu récompenser;
Et c'est-là cette vie éternelle en durée,
Que ton Verbe * a promis de sa bouche sacrée.
Cette immortalité dont je ne puis douter,
La Physique à la Foi s'unit pour l'attester.
L'ame, cette substance active, indivisible,
N'éprouve point le sort de l'être destructible,
Ne fond point, comme lui, dans le sein de la mort.
Dans leur nature propre il n'est aucun rapport.
En est-il en effet, entre un être qui pense,
Qui juge & réfléchit, qui sonde son essence,
Et cet être étendu, privé de sentiment,
Que le tems, par degrés, détruit à tout moment?
L'un composé grossier, altérable matière,
De la poussière issu devient encor poussière [1];
L'autre, pur, simple, actif, n'occupant point de lieu,
Retourne impérissable, à son principe, à Dieu [2].
L'ame n'est point mortelle: un dogme [3] sacrilège
Veut en vain lui ravir le noble privilège

---

* Matth. cap. XIX. ℣. 29.

1 *Et revertatur pulvis in terram suam undè erat.* Eccl. cap. XII. ℣. 7.

2 *Et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* Ibid.

3 Le Matérialisme.

L'ame n'est point mortelle. Cette vérité si consolante

De survivre à ce corps, son indigne prison.
Un sentiment intime exclut jusqu'au soupçon.
Oui, dans mon cœur s'élève un cri de la nature,
Un cri consolateur qui me flatte & m'assure
Que cette ame que Dieu du néant fit sortir,
Le néant dans son sein ne peut point l'engloutir.
Dans les corps composés que dissout l'Alchymiste,
La forme périt seule, & la substance existe.

---

pour un Chrétien, & qui a fait dire à un Païen même: *Juvabat me de æternitate animarum quærere, imò mehercule credere.* Senec. Epist. 102. Cette vérité, dis-je, a brillé au milieu des ténèbres du Paganisme. Elle a été reconnue par la plus saine partie des Philosophes de l'Antiquité : mais celui qui en a été le plus fortement persuadé, c'est Socrate. Platon, ce disciple qui lui a fait tant d'honneur, nous a conservé dans le Dialogue qui a pour titre le *Phédon*, le dernier entretien que ce grand homme eut avec ses amis, quelques heures avant sa mort, & qui roula sur l'immortalité de l'ame. C'est dans ce Dialogue que Socrate expose les raisons les plus propres à prouver que l'ame est immortelle, & qu'il réfute comme par avance, toutes les objections qu'Epicure devoit faire dans la suite contre sa spiritualité.

Le néant dans son sein. Pour éviter la prolixité, je ne rapporte point ici une foule d'autorités qui prouvent toutes que l'ame ne sauroit physiquement être *annihilée.* Il est vrai que Dieu, par un acte de sa volonté, peut l'anéantir : mais j'oserai dire qu'il ne seroit point dans l'ordre moral que Dieu le voulût. L'ame, de l'aveu de tous les Théologiens, doit être nécessairement ou récompensée, ou punie. Or son anéantissement excluroit le châtiment ou la récompense.

La forme périt seule. L'Alchymiste peut bien dis-

Rien n'est anéanti dans la nature : hé quoi !
L'ame seule seroit soustraite à cette loi ?

---

soudre les corps composés, & les convertir en substances élémentaires : mais son dissolvant le plus fort, son feu le plus violent ne sauroient venir à bout de détruire leur nature. Cette destructibilité est aussi impossible, que son art est illusoire. Les parties sablonneuses des corps dissous sont toujours du sable. Les parties métalliques sont toujours du fer, du cuivre, &c. Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences [*ann.* 1734. *pag.* 55.] au sujet d'une épreuve opiniâtre, & sans succés, que le célèbre Boërhaave fit sur le Mercure. Enfin, pour citer une preuve plus simple, & dont les yeux philosophiques sont journellement témoins, le bois que le feu consume, n'est point détruit. Sa forme périt, mais il existe dans la fumée, qui est la partie spiritueuse, dans la suie, qui est la partie huileuse, dans la cendre, qui est la partie terreuse.

Rien n'est anéanti dans la nature. Non-seulement un corps mixte ne peut être anéanti ; mais encore il n'y a pas le plus délié rayon de lumière qui puisse l'être physiquement. A quelque épreuve que le prisme s'efforce de le mettre, il se montre toujours, il existe, & (ce qui ne prouve pas moins l'immutabilité de sa nature) il est toujours rouge, si le rayon est rouge, toujours bleu, si le rayon est bleu, &c. L'indestructibilité physique d'un corps mixte, & même d'un corps élémentaire, me paroît un argument des plus forts en faveur de l'immortalité de l'ame : car si ce corps élémentaire, qui a nécessairement des parties, ne peut absolument être détruit, l'ame qui n'en a point, ne peut, à plus forte raison, être détruite, & par conséquent elle est immortelle. *Nec secerni, nec dividi, nec discerpi, nec distrahi potest : nec interire igitur.* Cic. Tuscul. disp. lib. 1. num. 29.

L'anéantissement seroit tout son partage ?
Ah ! le penser, grand Dieu, c'est te faire un outrage.
C'est dégrader ta gloire, & mon être : oui, je doi
Etre heureux, impassible, immortel comme Toi.
Mon ame doit un jour de ses fers affranchie,
Briller de ta splendeur, & vivre de ta vie.
De l'Athée aveuglé le systême imposteur
Tâche en vain de détruire un espoir si flatteur.
Qu'il tremble, en s'appuyant sur son dogme exécrable!
Qu'il tremble ! Il n'est pas loin ce jour épouvantable,
Où t'implorant, Seigneur, pour être anéanti,
Dans son triste souhait il sera démenti.
C'est dans un lieu d'horreur, affreux à la pensée,
Que vers Toi s'élançant, & par Toi repoussée,
Parmi le désespoir, les pleurs, les hurlemens,
De ta juste vengeance éternels instrumens,
Son ame éternisée expira son blasphême.
Ces tourmens lui sont dûs : ta justice elle-même
Doit rendre dans ces lieux la peine du pécheur
Eternelle en durée, infinie en rigueur.
Arme ton bras, grand Dieu ! tonne, éclate, foudroie,
Que sur l'impie altier ton courroux se déploie :
Ou plutôt par pitié dissipant son erreur,
Pour déciller ses yeux, parle au fond de son cœur.



SOMMAIRE

DU

SEPTIEME CHANT.

DEFINITION de la Raiſon telle qu'elle étoit dans l'état d'innocence. Don du Créateur ; deſtinée à éclairer l'homme & à le guider, elle ne peut être par ſa nature une ſource d'erreurs & d'égaremens. La chûte de l'homme, unique cauſe de l'impuiſſance de la Raiſon. Tableau des funeſtes effets de la déſobéiſſance du premier Homme. Obſcurciſſement des lumières de l'eſprit. Corruption du cœur. Naiſſance des paſſions. Que l'amour-propre les produit. Tableau des Paſſions en général. Leur empire tyrannique. La Raiſon tâche vainement de nous en affranchir. Forcée à céder, elle eſt elle-même ſubjuguée. Misère de l'homme dans l'état de la nature corrompue. Miſſion d'un Dieu réparateur. Triomphe du Chrétien ſur les paſſions. L'homme conſidéré comme membre de la ſociété civile. Définition de la ſociété. Etabliſſement des Loix. Tableau des déſordres qui regnent dans la ſociété, &

dont les passions sont l'origine. Qu'il y a des passions qui tournent au bien de la société, lorsque la raison les réprime. L'invention des Arts & des Sciences, preuve naturelle de la grandeur de l'esprit humain. Avantages que la société retire de leur culture. Devoirs de l'homme à l'égard de l'homme. Portrait du Sage, bon Citoyen. La jouissance du bonheur, mobile & fin de toutes les actions de l'homme. Tableaux du faux bonheur. Essence du vrai bonheur. La modération des desirs le procure, mais la Religion seule peut les modérer en épurant le cœur. Que le bonheur passager de l'homme n'est qu'un foible écoulement du bonheur sans fin pour lequel il a été créé, & dont il jouira, s'il se fait constamment un devoir d'être utile à l'homme, d'observer la Loi, de craindre & d'aimer Dieu.



LA GRANDEUR DE DIEU,

DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE,

POËME.

CHANT SEPTIEME.

DANS l'homme il reſte à peindre un être raiſonnable,
Avide du bonheur, par attrait ſociable,
Fait pour reſpecter l'ordre & pour s'y conformer,
Pour pratiquer le bien, ainſi que pour l'aimer :
Etrange composé de grandeur, de baſſeſſe,
De vices, de vertus, de force & de foibleſſe ;

Domptant les passions ; par elles dominé ;
Doué d'un esprit vaste à la fois & borné ;
Ardent dans le desir, las de la jouissance ;
Orgueilleux & rampant : tel est l'être qui pense.
La raison, ce trésor si cher, si précieux,
De tous ses attributs est le plus glorieux.
Noble présent du Ciel, elle est par sa nature
Une source de biens intarissable & pure.
Elle est, dans son principe, un sage conducteur,
Qui doit nous écarter des routes de l'erreur.
Dieu la faisant du vrai l'organe invariable,
De tromper, d'égarer la rendit incapable,
Lui donna sagement pour règle l'équité,
Pour but l'ordre moral, pour loi la vérité.
Telle tous les mortels en naissant la conçoivent.
Telle unanimement les Sages la reçoivent,
Non comme un don fatal, souvent pernicieux,
Non comme un vil flatteur, sophiste captieux,
De nos égaremens l'auteur ou le complice,
Et qui couvrant de fleurs le bord du précipice,
Nous plonge dans l'abîme, & le ferme sur nous.
Cette raison dont l'homme est si fier, si jaloux,
Devroit pour soutenir son caractère auguste,
Corriger ses défauts, le rendre bon & juste,
Lui faire maîtriser en superbe vainqueur,
Toutes les passions qui regnent dans son cœur :
Et mettant à profit jusqu'à ses fautes même,
L'élever par degrés à la vertu suprême.
Pourquoi donc son flambeau, constamment lumineux,
Souvent, sans l'éclairer, brille-t-il à ses yeux ?

Où, foible crépuscule & douteuse lumière,
L'éclaire-t-il à faux dans sa triste carrière,
Pareil à ces ardens dont les volages feux
Sont un guide infidèle & même dangereux?
D'un contraste, où du Ciel éclate la justice,
Exposons l'origine, & que l'homme gémisse.

Le père des humains, contre Dieu révolté,
A fait tout le malheur de sa postérité.
Au moment qu'infracteur d'une loi respectable,
Il écouta la voix d'une épouse coupable,
Sur sa tête il vit fondre un déluge de maux.
Il ne put se nourrir qu'à force de travaux.
Tout, jusqu'aux élémens, lui déclara la guerre.
La douleur & la mort envahirent la terre.
Il vit fuir loin de lui l'innocence & la paix.
Du remords déchirant il ressentit les traits.
Son cœur, de son forfait la première victime,
Tomba de piège en piège, & d'abîme en abîme.
Le jour de la raison dès lors fut obscurci:
Le cœur fut corrompu, l'esprit fut retréci.

Le cœur fut corrompu. M. Pascal prouve fortement que l'homme est déchu de l'état de perfection dans lequel il avoit été créé. » Si l'homme, dit il, n'avoit » jamais été corrompu, il jouiroit de la vérité & de » la félicité; & si l'homme n'avoit jamais été que » corrompu, il n'auroit aucune idée de la vérité, » ni de la béatitude. Mais nous avons une idée du » bonheur, & ne pouvons y arriver: nous sentons » une image de la vérité, & ne possédons que le

Pour consommer nos maux, les passions naquirent
Dans le monde en torrent elles se répandirent :
Leur cohorte fougueuse assaillit notre cœur.
Il céda sans combattre à leur effort vainqueur,
Sous le joug rigoureux le lâche osa se plaire.
De ces tyrans cruels l'amour-propre est le père.
Le desir d'être heureux, desir illimité,
Par lui seul est conçu, par lui seul enfanté.
Sans cesse il nous remplit, & nous vuide sans cesse
De joie & de douleur, de haine & de tendresse ;
De nos penchans divers est l'ame, le moteur,
Et, souverain du monde, a pour trône le cœur.
Que cet amour abonde en bisarres caprices !
Par quels détours subtils, avec quels artifices,
Cet adroit imposteur, plein d'attraits séduisans,
Sait cacher l'homme à l'homme, & surprendre ses se
Tantôt il offre aux yeux l'image éblouissante
Des exploits éclatans que la valeur enfante,
Et traînant aux combats des guerriers inhumains,
Fait d'un fier Attila, le fléau des humains.
Tantôt, insinuant, fort par notre foiblesse,
Il pénètre le cœur de la plus douce ivresse.
Des desirs satisfaits renaissent les desirs.
Il semble l'absorber dans le sein des plaisirs.
Puis, cruel, il le livre à cette phrénésie,
Par ses propres soupçons reproduite & nourrie.

» mensonge, & par-là il est manifeste que nous av
» été dans un degré de perfection dont nous som
» malheureusement tombés. « *Pensées, chap.* 3.

[redacted]

Ici l'intérêt vil nous parle par sa voix.
Je l'entends qui prescrit ses mercenaires loix.
L'homme avide obéit : il vole sur les ondes ;
Et revient enrichi des trésors des deux mondes.
Là, d'un nom spécieux colorant sa noirceur,
Du venin de l'envie il infecte le cœur.
Il l'abreuve de fiel, le nourrit d'amertume,
Dans ses tristes accès, lentement le consume,
Et pour mieux l'accabler, lui fait voir ses rivaux,
Par de plus grands succès couronnant leurs travaux.
Plus loin, il fait briller un glaive sanguinaire.
Il excite à venger un affront arbitraire,
Fait porter sur l'arène une fausse valeur,
Et transforme un Achille en vil gladiateur.
Voilà les passions que l'amour-propre enfante,
Race digne de lui, hautaine & turbulente.
Le cœur est le jouet de ces fiers ennemis :
Il est à leurs fureurs en esclave soumis.
De leur fatale guerre & victime, & théatre,
Pour s'entre-déchirer je les vois se combattre.
La proie est disputée, & les flots agités
Sont, sur les vastes mers, cent fois moins irrités.
Ces tyrans, sans combat tour à tour l'asservissent,
Par mille lâchetés tour à tour l'avilissent,
Et pour comble d'opprobre, accablé sous ses fers,
Sa honte, son malheur, ses tourmens lui sont chers.
La raison veut briser ses indignes entraves,
Veut arracher au joug le plus vil des esclaves ;
Empressée, elle accourt, & prompte à l'assister,
Lui tend la main : l'ingrat ose la rejetter.

Lasse d'offrir en vain un secours qu'il denie,
Elle fuit, & le livre à son ignominie,
Toujours prête pourtant à revenir à lui,
S'il veut, dans sa misère, implorer son appui.
Homme, dans ce tableau reconnois ton image.
Ton avilissement, tes maux sont son ouvrage.
Cesse, dans tes clameurs, d'accuser la raison,
Ne dis plus que du ciel elle est un triste don,
Qu'elle voile à tes yeux, ou farde tes foiblesses,
Emousse des remords les pointes vengeresses,
T'étourdit lâchement sur tes honteux excès,
Des passions enfin fomente les accès.
Ouvre les yeux : connois ton injustice extrême.
Qui flétrit la raison ? Qui l'obscurcit ? Toi-même.
Oui, du fond de ton cœur aux passions livré,
De la soif des faux biens toujours plus dévoré,
S'élèvent chaque jour des vapeurs ténébreuses,
Qui cachent ses clartés, vainement lumineuses.
Telle, sortant du fond de ces marais bourbeux,
Repaire des serpens, d'insectes venimeux,
La vapeur qui s'élève au haut de l'atmosphère,
Du soleil bienfaisant obscurcit la lumière.
En osant pervertir ses nobles attributs,
Nous l'empêchons, en nous, d'enfanter les vertus.
L'homme, lâche sujet de cette auguste Reine,
Se soustrait à ses loix, la détrône & l'enchaîne.
Aux fières passions contrainte d'obéir,
Sa noblesse lui reste, & ne peut se trahir.
Grand Dieu, tu vois ainsi ton plus parfait ouvrage
L'homme, que tu formas à ton auguste image,

[redacted]

Déshonorer son être, avilir sa raison,
De la coupe d'erreur avaler le poison,
Des sens, des passions esclave volontaire,
A lui-même étranger, à lui-même contraire :
Tu le vois ; mais l'ingrat a violé ta loi :
Dès-lors, en criminel, rejetté loin de toi,
Déchu par son forfait de sa grandeur première,
Il a honteusement rampé dans la poussière.
Un foible crépuscule à ses regards a lui.
Plaisirs purs, douce paix, vrai bonheur, tout l'a fui.
Dépouillé de ses droits au céleste héritage,
L'enfer est devenu son horrible partage. . . .
Mais le ciel attendri désarme sa rigueur.
Un Dieu descend : la terre enfante son Sauveur.
Le Juste se revêt de toutes nos misères.
Il satisfait pour nous au crime de nos Pères.
Il meurt : c'est par son sang que l'homme est racheté,
Qu'il recouvre sa gloire, & sa félicité.
La Loi du Christ l'élève au-dessus de lui-même.
Passions, il combat votre ascendant extrême.
Secouru par la Grace, il brise son lien.
Le vieil homme est détruit, & je vois le Chrétien.
Ce Chrétien, composé de force & de foiblesse,
S'observe avec rigueur, sur lui veille sans cesse.
Il livre dans son sein des combats éternels.
Sa vie est un tissu d'efforts continuels,
D'assauts renouvellés, de victoires douteuses,
Victoires pour son cœur d'autant plus douloureuses,
Qu'il lui faut triompher d'un ennemi qui plaît,
Qu'il chérit malgré lui, tout odieux qu'il est.

Il s'honore & gémit du succès de ses armes,
Et souvent ses lauriers sont arrosés de larmes.
L'homme, de ces efforts tire un lustre nouveau.
Plus la palme a coûté, plus le triomphe est beau.
Et la gloire qui naît de la vertu sublime,
Ne fut jamais le prix d'un cœur pusillanime.
Ainsi ces passions dont on est déchiré,
Dont par la seule mort le sage est délivré,
Sont des tyrans cruels, & des monstres terribles;
Mais ces fiers ennemis ne sont pas invincibles.
Leur germe renaissant ne peut être étouffé,
Mais d'elles le Chrétien a souvent triomphé.
Si tu permets, grand Dieu, que leur puissance altière
Sur son cœur né sensible, agisse toute entière,
C'est pour aiguillonner son oisive vertu.
Sans cesse le penchant doit être combattu.
Telle dans ses décrets, ta bonté tutélaire
Permet aux aquilons de troubler l'atmosphère:
Par leur souffle orageux s'il n'étoit agité,
Trop long-tems dans le calme, il seroit infecté.
L'HOMME est un souverain: la terre est son empire.
Tout le craint, le respecte: à ses vœux tout conspire,
Sur tous les animaux il étend son pouvoir.
Son sceptre, c'est sa force, & ses loix son vouloir.
C'est pour nourrir ce Roi, que la terre, que l'onde,
Que toute la nature est active & féconde,
Et sur quelques objets qu'il attache les yeux,
Fier, jaloux de ses droits, il ne voit en tous lieux,
Qu'esclaves empressés, ou qu'êtres salutaires,
De ses divers besoins constamment tributaires.

Mais si tout est pour l'homme un tribut de bienfait,
Si, dans cet univers, pour lui seul tout est fait,
L'homme est fait à son tour pour servir son semblable;
Il lui doit en tout tems un appui secourable.
L'Etre suprême en nous a pris soin de former
Le plaisir d'être utile, & la douceur d'aimer;
Et ces deux facultés, de nos cœurs souveraines,
De la société sont les plus fortes chaînes.
Cette société, qu'est-elle? Un vaste corps,
Un assemblage heureux de différens ressorts,
Qui, mus avec l'adresse à la prudence unie,
Composent un *ensemble* où regne l'harmonie.
C'est d'états, d'intérêts, d'esprits, de goûts, d'humeurs,
D'opinions, de loix, de coutumes, de mœurs,
Une marche bisarre, en contrastes féconde,
Qui varie & la face & la scène du monde.
Des membres de ce corps, les uns sont plébéiens,
Et par leur industrie utiles citoyens.
Les autres, nés d'un sang célèbre dans l'histoire,
Des Etats sont l'appui, le conseil & la gloire.
Les uns (tels sous LOUIS sont les heureux François)
Soumis, mais noblement, obéissent aux Rois.
Les autres, ennemis du pouvoir despotique,
Suivent indépendans, l'état démocratique,
Ou rassemblent chez eux trois pouvoirs différens,
Celui du Souverain, ceux du Peuple & des Grands.
Des aquilons fougueux les bruyantes haleines
Agitent moins les flots sur les liquides plaines,
Que l'envie, & la fraude, & la cupidité,
La haine, la vengeance au bras ensanglanté,

N'agitent les esprits de ce corps politique,
Dans ses vastes desirs trop souvent phrénéti
C'est pour les réprimer que les législateurs,
De l'univers naissant sublimes précepteurs,
Etablirent les loix, & prirent pour modèle
L'intime sentiment de la loi naturelle,
De cette auguste loi, que l'Etre créateur
Grave de son doigt même au fond de notre
Et dont le grand précepte & l'ordre invarial
C'est d'être bon & juste, & d'aimer son sei

Pour contenir le crime, à la sage Thémis
Le glaive & la balance ainsi furent remis.
Elle frappe. Mais quoi ? Ses coups les plus t
Trouvent au repentir des cœurs inaccessible
Le châtiment effraye, & ne corrige pas.
Le crime en vain puni, marche encore à gr
Du même front d'airain, la licence effrénée
Insulte la pudeur aux cris abandonnée.
L'avide usurpateur dévore l'orphelin.
L'homme lève son bras sur l'homme, & dan
Enfonce avec fureur un poignard homicide.
L'oppresseur fait gémir l'innocence timide.
La noire calomnie épanche son poison.
La politique lâche ourdit sa trahison.
L'artisan d'une chûte, à la Cour si commun
Sur d'illustres débris élève sa fortune.
C'est ce fond de noirceur & de perversité,
Qui blesse la raison, flétrit l'humanité,
Et fait de l'univers un repaire sauvage,
Du repaire des Ours trop ressemblante imag

Des seules passions naît ce désordre affreux :
Asservissant notre ame à leurs accès fougueux,
Elles dégradent l'homme, & bannissent du monde
Cette douce harmonie en mille biens féconde,
Tel le souffle bruyant des fiers tyrans des airs
Trouble le calme heureux qui regne sur les mers.
Comme lui, leur ivresse excita des orages,
Presque toujours suivis de funestes naufrages.
Si l'homme secouoit leur joug impérieux,
Libre, calme, content, l'homme seroit heureux.
La terre, des discords, des forfaits tributaire,
De la paix, des vertus seroit le sanctuaire.
Nous coulerions nos jours au sein du vrai bonheur.
N'allons pas toutefois, trop rigide censeur
De toute passion interdire l'usage.
Troubler l'ordre, il est vrai, nuire est leur appanage :
Mais leur funeste empire, avec soin mitigé,
Peut servir l'univers, sous leurs drapeaux rangé.
Tel d'un * reptile impur le venin redoutable
Enfante le trépas ; mais un art favorable
Le change en spécifique, & son heureux secours
Me rappelle à la vie ; & prolonge mes jours.
Otons les passions, un sommeil léthargique
S'empare des esprits dans le corps politique.
L'homme attiédi, glacé, de langueur abattu,
N'a, pour agir, ni nerfs, ni force, ni vertu.
C'est ainsi que le feu, si prompt à se répandre,
Dépourvu d'aliment, languit, meurt sous la cendre.

* La Vipère.

Le jeu des passions donne au cœur, à l'esprit,
Une active chaleur qui seule les nourrit.
Leur ascendant qu'on règle, a pour objet unique
L'intérêt général, & sert la République.
La gloire fait voler le Guerrier au combat :
Nous devons à *Villars* le salut de l'Etat.
La soif de l'or nous brûle, & le cherchant sur l'onde,
La nef vole : *Colomb* découvre un nouveau monde.

Nous devons à Villars. En 1712, lorsque la France, épuisée par une guerre opiniâtre, n'avoit presque plus de ressources, & que nos frontières étoient ouvertes de tous côtés à l'ennemi victorieux, M le Maréchal de Villars changea tout à-coup la face des événemens, & ramena sous nos drapeaux la victoire, qui les avoit depuis long-tems abandonnés. Il battit le Prince Eugène à Denain, s'empara du dépôt de l'armée des Alliés à Marchienne, fit lever le siège de Landreci, prit Douai, le Quesnoi, Bouchain ; & tous ces exploits furent l'ouvrage d'une seule campagne. Cet enchaînement de succès procura la paix d'Utrecht, & celle de Radstat, entre toutes les Puissances de l'Europe.

La soif de l'or nous brûle. L'Histoire nous apprend que le principal, ou plutôt le seul motif qui détermina Ferdinand, Roi d'Aragon, à se prêter à l'idée de la découverte d'un nouveau-monde, ce fut l'espoir d'en retirer des avantages pécuniaires très-considérables. Pour faciliter l'exécution du plus hardi projet qui jamais ait été conçu, Christophe Colomb eut l'adresse de le présenter sous le point de vue de l'opulence, & l'appas n'étoit point trompeur. Cette perspective éblouit. Les difficultés, les périls disparurent. Colomb s'embarqua, & l'Amérique fut découverte. Ainsi l'événement le plus grand que l'Histoire moderne ait encore consigné dans ses Fastes,

L'ambition élève un mortel vertueux :
D'*Amboise* est presque Roi : les peuples sont heureux.
Ainsi les passions, ces monstres redoutables,
Malgré le préjugé sont souvent favorables.
Par elles, des humains les nœuds sont resserrés :
Par elles, au bonheur ils montent par degrés.
Leur voix appelle au loin la gloire & l'industrie.
L'ame, à ce cri perçant, sort de sa léthargie.
Elle veut être émue, & sentir est son sort.
L'inaction, pour elle, est une lente mort,
Et cette activité, partage de son être,
Au feu des passions elle la doit peut-être.
Mais pour en recueillir ces solides bienfaits,
Il faut que la raison réprime leurs accès.
Elle doit mettre un frein à leur fougue orageuse.
Leur ivresse amortie, en est moins dangereuse.

---

eut pour principe la cupidité, c'est-à-dire, celle des passions qui a le plus d'empire sur l'homme.

D'Amboise est presque Roi. Le Cardinal d'Amboise fut premier Ministre de Louis XII. La douceur de son ministère ne contribua pas peu à faire donner à ce bon Roi le rare surnom de *Père du Peuple*. M. de Voltaire, dans son immortelle Henriade, fait de ce grand homme un éloge, dont la postérité louera, comme nous, la noble hardiesse :

D'Amboise est à ses pieds ; ce Ministre fidele,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle ;
Tendre ami de son Maître ; & qui dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapines & de sang.

Chant VII.

Tel dans ses vifs écarts, le coursier belliqueux,
Subjugué par le mords, est rendu moins fougueux.
Sont-elles dans notre ame en un juste équilibre?
Elle est émue, & calme; elle est esclave, & libre.
Il est un terme, un point dans le monde moral.
Si l'homme, en effréné le franchit, tout est mal.
Tout est bien, s'il s'y borne, & ses passions même
Sont alors des vertus qu'on admire, & qu'on aime.
Tel est sur notre cœur le jeu des passions.
C'est ainsi qu'il se livre à leurs impressions.
Sachons les réprimer : elles seront utiles.
Sachons les asservir : nos cœurs seront tranquiles.
Mortel, le ciel l'ordonne, & par lui tu le peux;
Par ce sublime effort sois digne d'être heureux.

Aussi vifs que nombreux, les besoins de la vie,
De l'homme citoyen aiguisent l'industrie.
Ils ouvrent un champ vaste à sa sagacité,
Et le fruit s'en répand sur la société.
[1] Par le secours du soç, la terre se couronne
Des présens de Bacchus, des bienfaits de Pomone.
Plus utiles encor, les trésors de Cérès
Inondent à grands flots les fertiles guérets;
Et ce grain écrasé sous la meule bruyante,
Est pour nous d'alimens une source abondante.
Un plus frappant spectacle attache mes regards,
Dans le sein des cités je vois naître les arts.
Des talens variés quel heureux assemblage!
A la société chacun d'eux rend hommage.

---

1 L'Agriculture.

Et de l'homme, au travail par le besoin plié,
L'esprit plus inventif, semble multiplié.
La pierre est façonnée [1], & je vois sous l'Equerre,
S'élever des cités, l'ornement de la terre.
Le pinceau sur la toile [2] offre aux regards surpris
De nobles traits qu'anime un brillant coloris.
Le ciseau, manié par une main hardie [3],
Donne au marbre docile une espèce de vie.
De divers traits empreints l'arrangement heureux [4]
Rend la parole stable, & la peint à nos yeux.
La laine sous nos doigts avec art est tissue [5].
Des verres rapprochés subtilisant la vûe [6],
Dévoilent la nature aux regards curieux,
Ou d'astres infinis semblent peupler les Cieux.
[7] Malgré le fier courroux des Autans qui frémissent,
Une nef fend les flots qui sous son poids gémissent.
Un acier aimanté, guide du Nautonnier,
Vers de lointains climats fraye à l'homme un sentier.
Il découvre, il parcourt des terres étrangères,
Un nouvel Univers, ignoré de nos Pères.
Les grossiers habitans de ces sauvages lieux
Nous livrent des trésors inutiles pour eux,
Et reçoivent de nous des biens à leur usage,
Dont l'art & la nature ont privé leur rivage.

---

1 L'Architecture.
2 La Peinture.
3 La Sculpture.
4 L'Ecriture & l'Imprimerie.
5 Les Manufactures.
6 Invention du Microscope & du Télescope.
7 La Navigation & le Commerce.

Ainsi tous les humains rendus concitoyens,
De la société forment les doux liens,
Et le triste besoin, peut-être nécessaire,
Cimente & fortifie une union si chère.
Mortel industrieux, ton esprit créateur
Par des traits plus marqués atteste sa grandeur.
Vaste, il embrasse tout, & son essor m'étonne.
Rapide & véhément, dans la tribune il tonne [1].
Hérault des fiers guerriers qui signalent leur bras [2];
Sur la lyre héroïque il chante les combats.
Son fidèle crayon [3], au Temple de la Gloire,
Des grands événemens consacre la mémoire.
Il éclaircit des tems la sombre obscurité [4]:
Le fait le plus douteux est par lui constaté.
Plus abstrait, il pénètre au-delà du sensible,
A ses hardis efforts ne croit rien d'impossible,
Le compas à la main mesure l'univers [5].
Il sonde la nature & ses effets divers [6];
Il parcourt d'un pas sûr les routes les plus sombres,
A des calculs sans borne assujettit les nombres [7],
Discute du Soleil, & des globes errans
La marche, la grandeur, les aspects différens [8].

---

1 L'Eloquence.
2 La Poësie.
3 L'Histoire.
4 La Chronologie.
5 La Géométrie.
6 La Physique.
7 L'Algébre.
8 L'Astronomie.

Des simples il connoît les vertus salutaires [1] ;
Exalte par le feu leurs substances légères [2] ,
Dévoile le tissu des organes du corps [3] ,
Approfondit leur jeu, combine leurs rapports,
Analyse le son, les couleurs, la lumière [4] ;
Règle le poids de l'air, & par sa force opère [5].
Faut-il dire encor plus ? dans sa témérité,
Il ose du Très-Haut sonder l'immensité [6] ,
Et porte ses regards, *explorateur* sublime,
Dans les obscurités de cet auguste abîme.
Mais quoi ? superbe esprit, un frein impérieux
Réprime malgré toi ton vol audacieux.
Le doigt du Tout-puissant t'a prescrit des limites,
Telles qu'aux flots altiers elles furent prescrites.
La nature de l'air, celle du feu, de l'eau,
L'organisation du plus vil vermisseau,
Le tissu d'une fleur, son germe, sa substance,
Tout passe, tout confond ta foible intelligence.
La nature se cache à tes yeux indiscrets.
Tu ne peux voir le jeu de ses ressorts secrets.

---

1 La Botanique.
2 La Chymie.
3 L'Anatomie.
4 L'Optique.
5 Les Méchaniques.
6 Les Sciences qu'on appelle divines.

La nature se cache. Pline, en plus d'un endroit de son Histoire, avoue que nous ne voyons que la surface des opérations de la nature, & que les ressorts secrets par lesquels elle agit, sont inaccessibles à nos yeux : *Arcana naturæ oculis impervia.* C'est

Dieu sur cèt univers, son ouvrage admirable,
A tendu sagement un voile impénétrable.
L'homme que tant d'éclat pourroit trop éblouir,
N'est pas fait pour comprendre : il est fait pour jouir.
Citoyens de la terre, admirons son spectacle.
Laissons à son Auteur le secret du miracle.
Tel l'acier aimanté, qui sur d'immenses mers
Guida le grand *Colomb* vers un autre univers,
Nous cache quel attrait, ou plutôt quel prodige,
Par d'immuables loix vers l'Ourse le dirige.
Le Nocher ne sait point d'où provient cet attrait.
Sans rechercher la cause il jouit de l'effet.
 Si les combinaisons du jeu de la nature,
Pour notre être borné sont une énigme obscure;
Si l'esprit curieux échoue à cet écueil,
C'est que tu veux, grand Dieu, réprimer notre orgueil.
L'homme seroit trop vain, s'il pouvoit tout connoître;
Et l'esclave oseroit s'égaler à son Maître.

---

aussi l'aveu que font tous les Physiciens modernes, aveu bien plus concluant que celui de Pline, parce que nos recherches sont étayées des heureuses découvertes qu'on a faites dans les Sciences & dans les Arts Il est constant, (je l'ai dit plus d'une fois dans ces Notes, mais on ne peut trop le répéter pour humilier l'orgueil philosophique,) il est constant que le fond intime de la nature, & la cause primordiale de la plupart de ses effets, sont scellés pour nous. *Omnia incertâ ratione, & in naturæ majestate abdita.* Croyons-nous avoir levé ce sceau respectable? Nous regardons, & nous ne voyons qu'abîme & obscurité.

Mais dans ce champ ouvert à ſa ſagacité,
Quelle moiſſon de biens pour la ſociété !
La ruſticité fuit : les peuples ſe poliſſent.
L'art ſe perfectionne, & les Etats fleuriſſent.
Tel du Ruſſe groſſier Maître & Légiſlateur,
Un Héros, des beaux arts, elève & protecteur,
Au ſein d'un vaſte empire où régnoit l'ignorance,
Porta les mœurs, le goût, les talens de la France.

Un Héros, des beaux arts élève & protecteur. Ces titres ne ſont pas moins légitimement dûs au Czar *Pierre I*, que le nom de *Grand* qui lui a été donné. Dans la vue de s'inſtruire, & d'éclairer enſuite un peuple plongé dans l'ignorance la plus profonde, ſans diſcipline, ſans induſtrie, ſans aucune notion des arts utiles, il voyagea *incognitò* en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & vint enfin en France, en 1717. Après deux ans de voyages & d'amas de connoiſſances pratiques, achetées courageuſement par une eſpèce d'abdication de la dignité Royale, il retourna en Moſcovie, emmenant avec lui les arts & les ſciences de l'Europe, *Spoliis indutus opimis*. Il les tranſplanta dans ſon vaſte Empire avec un ſuccès qui ſurpaſſa ſes eſpérances : réformateur dont le puiſſant génie eût inventé, dans un autre ſiècle, tout ce qu'il ne fit qu'imiter, doué de cette force d'ame qui met au-deſſus des préjugés, & de cette trempe de raiſon qui fait les grands caractères, mais dont les vertus furent mêlées à des vices de tempéramment, qu'une mauvaiſe éducation fortifia, & qui ont un peu terni ſa gloire.

Pierre *Alexiowits* étoit né en 1672, & il mourut en 1725.

——— *Où régnoit l'ignorance.* M. de Voltaire, dans ſon Hiſtoire de *Charles XII*, peint la groſſiéreté & l'ignorance des Moſcovites, avant le regne de

L'AUTEUR de la nature, en imprimant dans nous
L'attrait de l'union, ce sentiment si doux,
A voulu qu'en moyens, en ressources fertile,
L'homme, en tout, fût à l'homme incessamment utile,
Qu'ardens à nous prêter de mutuels secours,
Dans un cercle de biens nous roulassions nos jours.
Tu le voulus, Seigneur, & tu formas le Sage :
C'est en lui que tu vois ton plus parfait ouvrage.
Droit, intègre, il n'est point de remords combattu,
Et son cœur est un temple où siège la vertu.
Libre de préjugés, du faux source féconde,
Il vit indépendant, en citoyen du monde.
Il sait, content de peu, modérer ses désirs ;
Il voit la vertu même avouer ses plaisirs.

Pierre le Grand, & il en cite plusieurs traits singuliers. Celui-ci, entr'autres, est remarquable. » Il n'y » avoit pas long tems, dit-il [*Liv.* 1], que le peuple » avoit voulu brûler à Moscow le Sécretaire d'un » Ambassadeur de Perse, qui avoit prédit une Eclipse » de Soleil « La prière à saint *Nicolas*, qu'ils honoroient d'un culte superstitieux, est encore une preuve de la stupidité du Russe qui vivoit à la fin du siècle passé. Tout a bien changé depuis & dans ses mœurs, & dans son caractère. Ce peuple si sauvage, si grossier, est aujourd'hui discipliné & poli ; il est assez amateur des Sciences & des Arts pour leur avoir élevé un Temple, [*l'Académie de Pétersbourg*,] & assez industrieux pour faire des velours ciselés, & des étoffes d'or & d'argent, lui qui avoit ignoré jusqu'à l'usage des épingles. Le génie d'un seul homme opéra ce prodigieux changement.

[redacted]

Son ame noble & fière ignore ce commerce,
Qu'à la ſuite des Grands le vil flatteur exerce.
En lui le vrai bonheur au doux repos eſt joint.
Que l'Univers s'écroule, il ne tremblera point.
Son cœur aux paſſions n'eſt pas inacceſſible :
Il eſt homme. Leur foule, en cohorte invincible,
Fond, l'inveſtit, l'attaque, & croit le terraſſer.
Fol eſpoir ! leur effort ne le peut renverſer.
Tel un chêne orgueilleux qu'aſſiège la tempête,
Courbe, à ſes rudes coups, ſa ſourcilleuſe tête.
Par l'aquilon fougueux, contre lui déchaîné,
L'inébranlable tronc n'eſt point déraciné.
Des fières paſſions la révolte étouffée,
Elève à ſa vertu le plus noble trophée :
Et ſi le ciel encor le livre à leurs aſſauts,
C'eſt pour lui ménager des triomphes nouveaux.
De l'Etre ſouverain adorateur fidèle,
Pour ſon culte & ſa gloire il brûle d'un ſaint zèle.
Pieux, mais ſans foibleſſe, il obſerve ſa loi,
Et la raiſon rebelle a plié ſous la Foi.

De ces hautes vertus, de mille autres encore,
La terre s'applaudit, l'humanité s'honore.
Je vois dans ce mortel, le père des humains ;
Tel qu'il étoit, Seigneur, au ſortir des tes mains.
Que de divers ſecours nos beſoins en attendent !
Déja ſur chaque état ſes bienfaits ſe répandent.
Il reſſerre des nœuds dès long-tems relâchés.
Des mains de l'oppreſſeur ceux ci ſont arrachés.
Il éteint dans ceux-là la ſoif de la vengeance.
Des autres il contient la brutale licence.

Ce sage, des mortels l'ornement & l'appui,
Voit, dans l'homme indigent, un homme comme lui.
Et quand sa pitié tendre adoucit sa misère,
Son cœur compatissant croit soulager un frère.
Quel salaire veut-il de ses soins généreux?
Le plaisir, peu connu, d'avoir fait un heureux.
En versant ses bienfaits, de lui-même il se cache.
Ses dons sont un secret que jamais on n'arrache,
Dût-il même obliger des traitres, des ingrats,
Ses bienfaisantes mains ne se fermeront pas.
Et qu'importe pour lui que l'homme soit injuste?
Il lui suffit, grand Dieu, que ta [1] Loi sainte, auguste,
Lui commande d'aimer, de servir les mortels.
Ils sont chers à son cœur, quoiqu'ils soient criminels.
Telles sont les vertus qui forment le vrai sage,
Et qui du monde entier lui consacrent l'hommage.
J'ai du bon citoyen ébauché le portrait.
L'homme, tel qu'il doit être, y brille à chaque trait.
L'univers n'offre point de spectacle si rare:
Mais de mortels pareils la nature est avare.

L'HOMME veut être heureux. Faux ou vrai, le bonheur
Est l'ame, l'aliment, l'idole de son cœur;
Il est de ses projets la fin & le mobile.
L'espoir de l'acquérir, aiguillon vif, utile,
Fait braver les périls, surmonter les travaux.
Et son attente seule adoucit tous les maux.
Le desir d'être heureux fait le fond de notre être.
Mais pourquoi ce bonheur, difficile à connoître,

1 Matth. cap. XXII. ✝. 39.

[redacted]

Eſt-il toujours douteux, imparfait, traverſé ?
On ne le cherche pas où le ciel l'a placé.
Ce qui fait ſa nature & forme ſon eſſence,
Ce n'eſt point le haut rang, ce n'eſt point l'opulence,
La gloire, les honneurs, les titres faſtueux,
Joug ſuperbe, fardeau trop ſouvent onéreux.
Ce n'eſt-là du bonheur que l'impoſant fantome,
Qu'un ardent ſans chaleur, qui brille aux yeux de
l'homme,
Et qui le conduiſant de détour en détour,
Dans un gouffre de maux le plonge ſans retour.
Arbitres de la paix, arbitres de la guerre,
J'oſe ici vous citer, ô maîtres de la terre.
Sans doute c'eſt vous ſeuls qu'on doit nommer heureux,
La fortune s'attache à combler tous vos vœux.
Idoles d'une Cour empreſſée à vous plaire,
Vous vous raſſaſiez d'un encens tributaire.
De la main des plaiſirs tous vos jours ſont tiſſus,
Tous vos deſirs remplis, auſſi-tôt que conçus.
Ah ! ne cherchons qu'en vous le bonheur véritable.
Mais quelle eſt mon erreur ! Sur ce front reſpectable
Sont gravés les ennuis, le chagrin, les ſoucis.
Tyrans de vos ſujets, vous en êtes haïs.
Les ſoupçons & la crainte aſſiègent votre trône.
Le cri de la révolte à votre oreille tonne.
Etes-vous de bons Rois ? Il eſt d'affreux revers,
Et ſouvent votre chûte étonne l'Univers.
Tu meurs, grand Bajazet, dans les fers d'un Tartare.

Tu meurs, grand Bajazet, dans les fers d'un Tartare. Le Sultan Bajazet I, fut vaincu par Tamerlan,

Empereur des Tartares, dans la bataille livrée le premier Juillet 1402, auprès d'*Ancyre*, ville de la Natolie, & où combattirent les deux plus nombreuses armées dont il soit fait mention dans l'Histoire moderne. (Celle de Tamerlan étoit de plus de quatre cens mille hommes, & celle de Bajazet d'environ trois cens mille.) L'Empereur Ottoman fut fait prisonnier. On raconte qu'il fut enfermé dans une cage de fer, que son vainqueur l'en faisoit sortir toutes les fois qu'il montoit à cheval, & que l'obligeant à se courber jusqu'à terre, il se servoit de son dos comme d'un étrier. On ajoûte que Bajazet, honteux de vivre dans une si grande ignominie, se brisa la tête contre les barreaux de sa cage. Tout cela est douteux, quoique vraisemblable, vû la férocité naturelle de Tamerlan. Son nouvel Historien (le Père Margat, Jésuite) traite ces faits de conjectures vagues, parce qu'ils ne sont point rapportés par les deux Auteurs Arabes qui ont écrit la vie de ce fameux Conquérant. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Bajazet, le plus superbe des hommes, ne rabattit rien de sa hauteur au milieu des fers, & qu'il ne survécut que quelques mois à sa défaite, & à son état d'humiliation.

O Roi des Lydiens, le bucher se prépare. Crésus ayant été vaincu & fait prisonnier à la bataille de Thymbrée, qui décida de l'Empire de l'Asie entre les Assyriens & les Perses, fut condamné par le vainqueur à être brûlé vif. Etant sur le bucher, disent Hérodote & Plutarque, il se rappella un entretien qu'il avoit eu autrefois avec Solon; & reconnoissant la vérité de ses avis, il s'écria par trois fois: *Solon, Solon, Solon.* Cyrus qui étoit présent, ayant appris pourquoi Crésus prononçoit avec tant de vivacité le nom de ce célèbre Philosophe, fut frappé des vicissitudes de la fortune, & touché du malheur d'un Prince qui en faisoit la

Et dira-t-on encor que les Rois sont heureux ?
  Mais peut-être tu l'es, mortel ambitieux,
Toi, qu'en astre brillant la faveur fait paroître,
Ministre tout-puissant & plus roi que ton maître.
Ta main répand les dons, les refuse à ton gré;
D'une nombreuse cour je te vois entouré,
Peuple d'adulateurs, de serviles esclaves,
Dont le vil intérêt a forgé les entraves.
Tout te rit. Dans ce point de gloire & de grandeur,
Réponds, nouvel Aman : jouis-tu du bonheur?
Un seul mortel, un seul, ne te rend point hommage.
Ce Mardochée assis s'offre sur ton passage,
Tu nourris dans ton sein un vautour acharné.
Pouvoir, honneurs, plaisirs, tout est empoisonné.
  Le bonheur seroit-il sous ces riches portiques,
Construits sur les débris des fortunes publiques,
Sous ces lambris dorés, dont le faste odieux
Blesse autant l'équité qu'il éblouit les yeux ?
Non. Au sein de leur Maître, usurpateur avide,
L'ardente soif de l'or, l'injustice réside;
Le plus cruel bourreau s'est emparé de lui,
Le remords; & toujours le vrai bonheur l'a fui.

---

plus triste épreuve, il le fit retirer du bucher, lui accorda son amitié, & le traita toujours en Roi. » Ainsi, ajoute Plutarque, Solon eut la gloire d'a- » voir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux » Rois, & donné à l'autre une instruction salutaire. «

Cette réflexion est bien digne de l'Ecrivain le plus judicieux de l'Antiquité, & dont les ouvrages renferment, selon moi, le plus riche fonds de morale, sans excepter ceux de Platon.

Le trouverai-je enfin dans cette douce ivresse,
Qui, de nos sens séduits funeste enchanteresse,
Puise dans la beauté l'aliment du desir,
Et plonge avec transport dans les bras du plaisir ?
Mais l'aspic est caché sous ces fleurs si brillantes :
Les jalouses fureurs, les craintes dévorantes,
Les pleurs, le désespoir, cette froide langueur,
Qui desséche, ou plutôt anéantit le cœur.
Ainsi, dans ces portraits, hélas ! trop véritables,
Mon œil surpris ne voit qu'illustres misérables,
Que mortels, au-dehors, de plaisirs enivrés,
Au-dedans, de soucis, de chagrin dévorés,
En apparence, fiers de leur destin prospère,
En secret convaincus de toute leur misère,
D'autant plus malheureux qu'ils le paroissent moins,
Qu'à céler leur tourment ils appliquent leurs soins.
Quoi ! dira-t-on, ce bien que sans cesse on desire,
Cet aiman qui vers lui sans cesse nous attire,
Le vrai bonheur n'est-il qu'un fantome qui fuit,
Tel qu'un songe imposteur que le réveil détruit ?
Non, mortels : le bonheur n'est point imaginaire.
Il existe, & de Dieu la bonté tutélaire
Nous l'offre à chaque pas sous les traits du plaisir.
Mais qu'il est peu de cœurs qui sachent le saisir !
Trop heureux qui l'obtient sans beaucoup le poursuivre !
Posséder ce trésor, c'est mériter de vivre.
Qui le possède ? Un Roi dont les hautes vertus,
Utiles aux humains, font revivre Titus,
Qui pareil à LOUIS, sage, actif, débonnaire,
Gouverne ses sujets moins en maître qu'en père ;

Un Ministre au pur zèle associant la foi,
L'homme du peuple, ensemble & celui de son Roi ;
Un citoyen puissant, digne de ses richesses,
Qui sur les malheureux épanche ses largesses.
Ces hommes vertueux ont trouvé le bonheur,
Avec la douce paix il regne dans leur cœur.
Ils ont su le placer dans la solide gloire,
Moins jaloux de laisser une illustre mémoire,
Que d'être, sur la terre, utiles aux mortels,
Par des bienfaits sans nombre, & des soins paternels :
Plaisir le plus touchant, volupté la plus pure,
Que puisse au cœur humain dispenser la nature.
Hélas ! il est trop vrai : si le bonheur nous fuit,
C'est qu'en nous le desir sans cesse est reproduit.
Nos vœux immodérés franchissent les limites,
A notre être fini si sagement prescrites.
De projet en projet, de grandeur en grandeur,
Nous courons, entraînés par le torrent du cœur.
Rien ne peut appaiser la soif qui nous dévore.
Nos desirs sont comblés : nous desirons encore.
Ah ! voulons-nous goûter la paix, les vrais plaisirs ?
Voulons-nous être heureux ? Modérons nos desirs.
Qui peut donner un frein à leur fougueuse ivresse,
Qui peut les asservir aux loix de la sagesse,
Se suffire à lui-même, & posséder son cœur,
Ce Socrate nouveau jouit du vrai bonheur.
La noble fermeté qu'aucun revers n'altère,
La médiocrité, bornée au nécessaire,

La noble fermeté Ce portrait est proprement celui de Socrate. Il ne renferme aucun trait qu'on ne trouve

La fuite des honneurs, même l'obscurit
Tout de ses jours heureux fait la séréni
Satisfait du présent, sur l'avenir tranqu
L'assiette de son ame est toujours immo
Héritier des vertus de nos premiers aïeu
Il est bon, juste, simple, & modéré co
Il vit en homme libre, en grand homme
Et de la vertu même il est la vraie imag

Ce mortel asservit les desirs de son c
Mais la Religion seule le rend vainqueu
L'homme, toujours plongé dans sa lang
Ne peut de ces tyrans triompher que pa
Seul, il feroit contre eux un impuissan
Ils séduisent ses sens par un charme tro
Par elle le Chrétien s'arrache à leur em
Pratiquer la vertu, c'est tout ce qu'il
Cette fille du ciel épure notre cœur,
Prend des mains de la Grace, un trait,
queur,

---

en détail dans l'histoire de ce Héros d
de ce Sage, dont les vertus morales p
haut degré, frappoient à tel point un Sa
de Léon X, [*Erasme*] qu'il osoit lui re
de culte.

Et de la vertu. C'est ce que Paterculu
d'Utique : *Homo virtuti simillimus* [lib
Mais qu'étoient-ce que les vertus de C
crate, & des autres Sages de l'Antiquité
vertus de tempérament. Or l'homme n
vraie image de la vertu par les forces d
ne l'est que par la Grace. *Gratiâ sum id*

[redacted]

Qui réveille Auguftin endormi dans l'abîme,
Qu'ont creufé fous fes pas & l'erreur [1] & le crime,
Fait embraffer le Bien, chercher la Vérité,
Allume cette ardeur, ce feu de charité
Qui rendent le prochain auffi cher que foi-même,
Et par qui Paul voudroit pouvoir être anathême [2].
Elle apprend au Chrétien que fon bonheur préfent
N'eft qu'un bien paffager, un foible écoulement
De ce bonheur fans fin, parfait, inaltérable,
Que lui promet d'un Dieu la parole immuable.
Pour poffèder un jour ce tréfor précieux,
Au-deffus de l'idée, inacceffible aux yeux [3],
HOMME, fans te laffer, à l'homme fois utile.
Obferve la Loi fainte, à fon joug fois docile.
Que, frappé, pénétré des grandeurs de ce Dieu,
Dont la gloire s'annonce, en tout tems, en tout lieu.
Dont pour toi la puiffance, en merveilles féconde,
A tiré du néant le ciel, la terre & l'onde,
Ton cœur reconnoiffant, pour prix de fes bienfaits,
Et le craigne, & l'adore, & le loue à jamais.

---

1 Le Manichéifme.

2 *Optabam enim ego ipfe anathema effe à Chrifto pro fratribus meis.* Rom. cap. IX. ℣. 3.

3 *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis afcendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt eum.* I. Cor. cap. II. ℣. 9.

FIN.

APPROBATION.

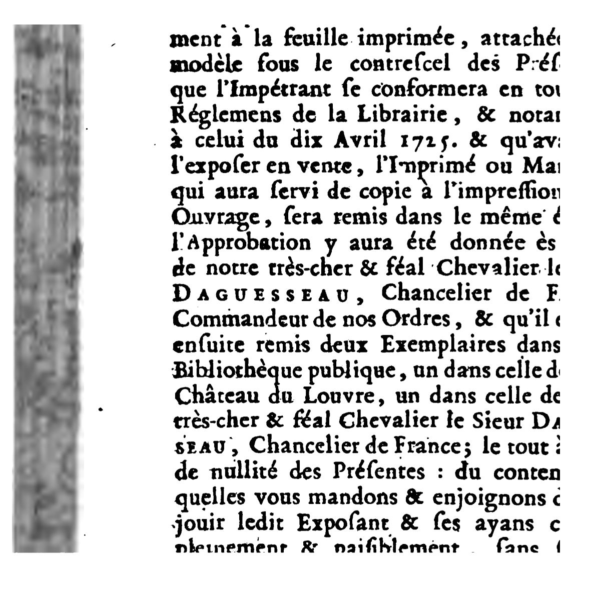
J'ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier la quatrième Edition du Poëme *de la Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature.* L'Auteur y a fait des augmentations conſidérables qui nous ont paru mériter les ſuffrages du Public. A Paris, ce 23 Juillet 1758.

MILLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur *** Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit de ſa compoſition qui a pour titre : *La Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature,*

Poëme, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer sondit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soïent, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages, & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de



ment à la feuille imprimée, attaché
modèle fous le contrefcel des Préf
que l'Impétrant fe conformera en to
Réglemens de la Librairie, & notar
à celui du dix Avril 1725. & qu'av
l'expofer en vente, l'Imprimé ou Ma
qui aura fervi de copie à l'impreffion
Ouvrage, fera remis dans le même é
l'Approbation y aura été donnée ès
de notre très-cher & féal Chevalier l
DAGUESSEAU, Chancelier de F
Commandeur de nos Ordres, & qu'il
enfuite remis deux Exemplaires dans
Bibliothèque publique, un dans celle d
Château du Louvre, un dans celle de
très-cher & féal Chevalier le Sieur DA
SEAU, Chancelier de France; le tout
de nullité des Préfentes : du conten
quelles vous mandons & enjoignons d
jouir ledit Expofant & fes ayans c
pleinement & paifiblement, fans

au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelle, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le quinzième jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent quarante-neuf, & de notre règne le trente-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 499. Fol. 500. conformément au Réglement de 1723. qui fait défense, art. IV. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient autres que les Imprimeurs & Libraires, de vendre, debiter, faire afficher aucun Livre pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale, huit Exemplaires prescrits par l'art. 108. du même Réglement. A Paris le 31 Mars 1749.

P. CAVELIER, Syndic.

De l'Imprimerie de P. ALEX. LE PRIEU
Imprimeur du Roi.





